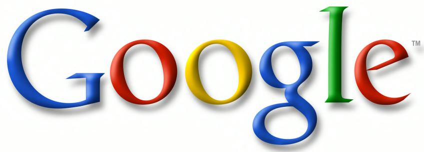
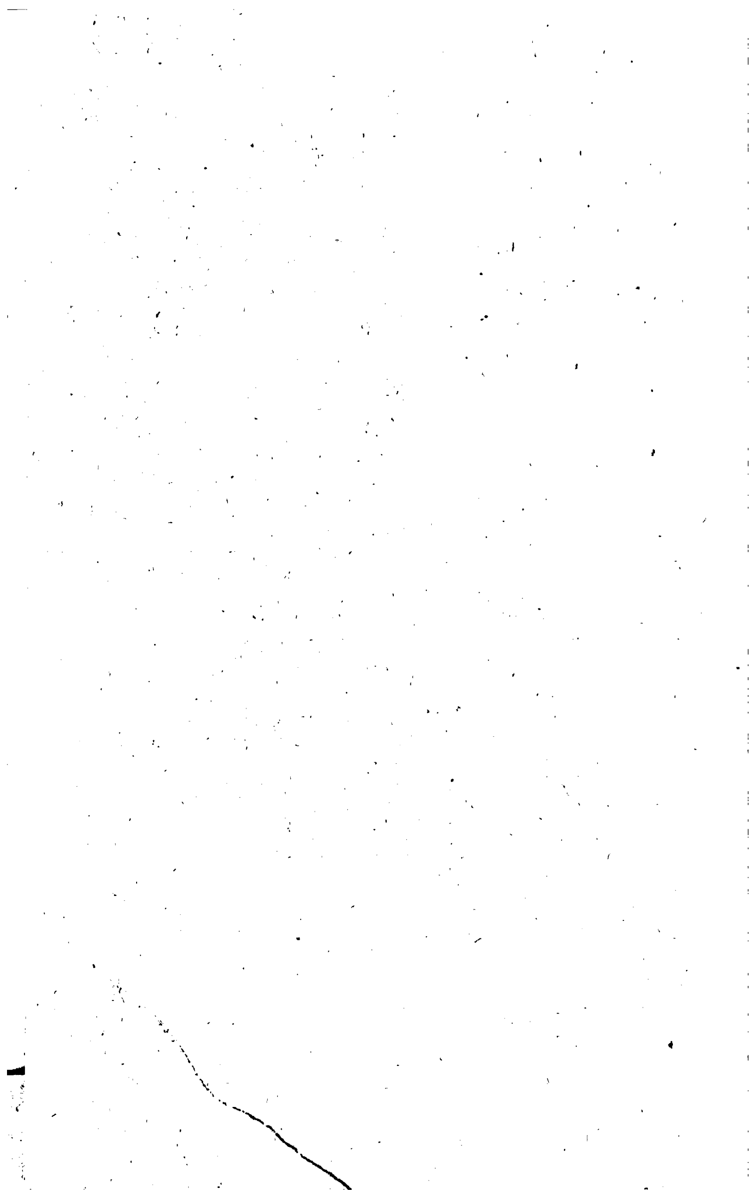










LES

REVENANTS.

TOME PREMIER.

LES

REVENANTS.

PAR

Jules Sandeau

ET

ARSÈNE HOUSSAYE.

TOME PREMIER. 1 — 2

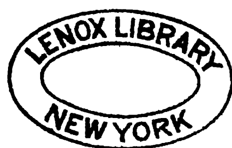


Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1840


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA PRIMA DONA.

LA PRIMA DONA.

Dans une des principales hôtelleries de Vérone on vit un soir un mouvement extraordinaire ; des groupes se formaient dans la salle et jusque dans la cour, on parlait avec chaleur : un étranger eût pu croire qu'il s'agissait d'un grand événement politique; car pour ce peuple restreint à la passion des arts le début d'un chanteur ou le succès d'un opéra sont d'aussi puissants motifs d'intérêt que chez nous le renvoi d'un ministre ou une déclaration de guerre.

Or il ne s'agissait rien moins à Vérone ce soir-là que de la rentrée de la signora Gina,

jadis les délices de la ville, mais éloignée du théâtre durant plusieurs années ; son nom partait de toutes les bouches accompagné des épithètes de *diva*, de *benedetta*.

Un grand silence succéda aux transports. Tous les yeux se tournèrent vers un jeune homme qui venait d'entrer sans rien dire à personne, et qui s'était jeté sur une chaise demi-brisée.

Il était beau, mais étrange. Près de lui, sur une table, il avait posé son manteau roulé autour d'une épée, et sa main droite était cachée dans son sein.

— Valterna ! lui cria quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Il ne bougea pas, seulement ses grands yeux noirs se tournèrent lentement vers le cadran de la pendule.

— Il n'est pas temps encore, dit-il.

Et son regard, un instant animé, se voila de nouveau des longs cils de sa paupière.

— Quel est cet homme ! demanda un Français arrivé depuis une heure à Vérone.

— C'est Valterna, lui répondit-on.

— Un officier ? dit le Français en regardant l'épée et les moustaches du jeune homme.

— Non, reprit-on, un dilettante.

— Un voyageur autour du monde, dit un autre.

— Un furieux, un fou, ajouta un troisième en s'éloignant.

— Peut-être pas si fou qu'on le pense, dit le premier qui avait parlé ; mais qui peut savoir la vérité?...

— C'est une histoire singulière et que nul que lui ne peut raconter.

Le Français, frappé profondément de l'aspect de Valterna, céda à un sentiment d'intérêt irrésistible en poursuivant ses questions. Les uns lui dirent que c'était l'amant disgracié de la cantatrice Gina, d'autres que c'était l'amant heureux de la duchesse de R**. — Écoutez, lui dit-on, si vous êtes curieux de le connaître, essayez de le faire parler ; peut-être vous montrera-t-il plus de confiance qu'à un ancien ami, peut-être aussi vous tournera-t-il le dos sans vous répondre; car il est bizarre, inégal, inexplicable, mais il n'est pas méchant. Avant sa folie c'était un grand cœur. Allez, parlez-lui de Gina. Si une fois vous le mettez en train de raconter, il vous en dira beaucoup ; mais on ne peut que médiocrement se fier à ses récits, car il ne sait pas toujours lui-même ce qu'il doit penser de sa vie.

Le Français s'assit à la même table que Valterna : c'est alors seulement qu'il crut ne pas contempler ses traits pour la première fois. Il se demanda à quelle époque de sa vie le vague souvenir de cet homme devait le reporter, lorsque celui-ci, avec autant d'assurance que s'il l'eût quitté la veille, se jeta dans ses bras en l'appelant son ami, son camarade, son cher Numa. A ce nom le Français tressaillit ; il crut se retrouver enfant au collége de Montpellier, et serra contre sa poitrine un ancien compagnon dont la figure et le nom s'étaient presque effacés de sa mémoire, mais dont le caractère enthousiaste et sombre marquait comme un trait ineffaçable dans la vie de ceux qui l'avaient une fois rencontré.

— Vous me voyez bien changé, dit-il à son ami après ces premières effusions délicieuses pour deux cœurs qui trouvent l'un dans l'autre le témoignage d'un bonheur perdu ; le chagrin et la maladie m'ont vieilli plus que les années.

Numa l'interrogea avec cette réserve délicate qui inspire la confiance sans l'exiger.

— Gina ! répondit le Véronais ; et un sourire infernal sillonna sa bouche flétrie. Gina ! c'est toute mon histoire.

— Quelle est donc cette Gina dont le nom trouve ici tant d'échos? dit le Français.

— Vous ne le savez pas? dit Valterna avec amertume, c'est la duchesse de R**.

Numa fit un mouvement de surprise.

— Oui, reprit Valterna, la femme du duc de R**, votre compatriote. N'avez-vous pas entendu dire qu'il s'était marié ici avec une chanteuse?

— Il est vrai; je m'en souviens à présent.

— Gina! pauvre Ginetta! dit le Véronais; on a vanté son bonheur, elle fut seule à ne pas y croire. Certes elle pourrait dire tout ce qu'il y a de maux vivants sous l'éclat des richesses... Elle était si belle autrefois, jeune fille chantant chaque soir sur le théâtre de Vérone, puisant le bonheur et la vie dans les applaudissements d'un public qu'elle enivrait de sa voix magique, et qui l'épuisait à son tour des transports de son enthousiasme; jeune fille si belle à voir et si ravissante à entendre qu'on ne pouvait la voir et l'entendre à la fois! Oh! si vous l'aviez vue paraître, froide d'abord et belle comme une statue antique, absorbant dans son regard toute une foule muette et pâlissante! si vous aviez vu ses narines se gonfler, ses lèvres frémir, son sein s'agiter aux premiers accords!

puis comme tout à coup sa voix, sortant à flots harmonieux, coulait douce et sonore, ou éclatait forte et passionnée ! Voix du ciel, voix de l'enfer, remuant tous les cœurs, vibrant dans toutes les âmes, les rafraîchissant de suaves mélodies ou les torturant sans pitié d'accents cruels et déchirants ! Moi, je l'ai vue, cette femme, comme un lutteur épuisé de sa victoire, s'arrêter, les bras pendants, les yeux éteints, et l'on eût pu entendre son haleine embrasée s'échapper inégale et pressée de sa gorge haletante; et la foule était là sans force, sans voix, osant à peine aspirer l'air... Puis c'était comme un rêve dont on sortait par un coup de tonnerre ; il n'y avait qu'un seul cri, qu'un seul enthousiasme, et la jeune fille souriait ; ses mains tremblantes se croisaient sur sa poitrine, et des larmes de bonheur brillaient à ses cils abaissés.

Valterna laissa tomber sa tête sur son sein.

— Vous l'aimez ! dit le Français en lui pressant la main avec un sentiment d'affection sympathique.

— Oui, elle était ma vie, répondit le jeune homme. La voir et l'entendre, c'était toute ma joie. Avant elle mes jours coulaient tristes et nonchalants, j'existais sans passions, sans tour-

ments, sans désirs : je la vis, je l'entendis, et mes jours se passèrent à désirer le soir, et le soir je sentis à mes larmes que j'étais né pour le bonheur. Les autres l'admiraient, je la bénissais en secret ; ils avaient pour elle l'enthousiasme, pour elle mon âme avait un culte; elle n'était que le soir de leurs jours, elle était mes jours tout entiers. Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que cette existence fade et monotone à laquelle on se laisse aller, vide d'émotions, de sourires et de peines. C'était mon existence à moi, et Gina m'apparut, bienfait et bénédiction ! ma vie s'alluma à son regard, et mon âme engourdie se réveilla aux accents enchanteurs de sa voix. Le croirez-vous ? Jamais ma main n'avait pressé la sienne, je croyais que mon regard n'avait jamais arrêté le sien ; mais elle m'avait donné les émotions qui enivrent et qui tuent ; elle devint un besoin pour moi. Il fallut que chaque soir me rendît le bonheur de la veille. C'était comme une religion que je portais dans mon cœur, une religion à laquelle je vouais la vie qu'elle m'avait donnée. Gina m'avait-elle remarqué ? le bruit de mon admiration fanatique était-il parvenu jusqu'à elle ? son âme d'artiste, son âme enthousiaste et neuve avait-elle rêvé quelquefois à

celle qui lui devait ses joies et ses délic
Je l'ignorai longtemps : mais, étrange bizar
rie de ma destinée ! j'étais heureux, je me
sais que l'amour de la gloire remplissait sa
tout entière et qu'il n'y avait plus en elle
place pour les autres passions. Elle pleu
aux applaudissements d'une foule idolâtre, e
riait à une parole d'amour ; je n'avais donc p
de rival à craindre. Après le bonheur de l'
mer il n'y avait rien de plus enivrant que
bonheur d'être aimé d'elle, je n'y croyais pa
et, persuadé qu'elle dépensait tout son cœ
dans ses chants, qu'elle le jetait tout entier s
la scène, je puisais dans l'activité qu'elle av
fait éclore en moi le sentiment exquis et p
d'une félicité sans mélange. Après vous av
dit mes premières joies sur la terre, je ne vo
parlerai ni du bruit que fit dans Vérone m
amour romanesque pour Gina ni des étrang
commentaires que chacun hasarda sur m
compte. Le vulgaire ne comprendra jamais
qui tranche hardiment avec le commun de
vie ; et, comme pour se venger de ne pouvo
comprendre, il s'en rit comme d'une sottise e
s'en étonne comme d'une folie.

» Cependant deux seigneurs étrangers, voy
geant par manie et s'ennuyant partout, arr

vèrent à Vérone. Le plus jeune, le comte de C**, fat par principes, sceptique par ton, doutant de tout, excepté de sa beauté et de ses moyens de séduction ; le plus vieux, le duc de R**, profondément égoïste, saturé de plaisirs, prêt à tout faire, à tout sacrifier pour colorer un peu la vie pâle et morne qu'il promenait depuis dix ans.

» Il n'était bruit alors que de la prima dona. Ne pouvant la partager, les deux seigneurs la tirèrent au sort. Elle échut au duc de R**. Gina se rit et du duc et du sort. Le duc amusa tout Vérone. Son amour-propre fut cruellement blessé. — Je l'aurai ! s'écria-t-il un matin. Le soir elle était à lui ; Gina était duchesse.

» Ne me demandez pas les raisons qui la déterminèrent à échanger son bonheur contre un titre et de l'opulence : je les ai toujours ignorées. Pensa-t-elle s'élever plus haut dans l'opinion en joignant un faux éclat à tant d'éclat solide et réel dont l'entourait son talent ? Eut-elle la faiblesse de se croire au-dessous de ces femmes qui l'applaudissaient tout haut et qui l'enviaient en secret ? Hélas ! elle était plus qu'elles toutes; elle préféra devenir la dernière d'entre elles.

» Vérone perdit ses soirées de délices. Une

fièvre brûlante s'empara de moi, et je n'échappai à la tombe que pour me sentir agité de tous les tourments de l'enfer. Le barbare ! il avait désenchanté ma vie; et cette femme que j'idolâtrais, cette femme que j'avais respectée jusque dans mes rêves les plus doux, elle était à lui, il l'avait à lui seul; je voulus mourir.

» Je n'eus pas même la consolation de la savoir heureuse pour adoucir la douleur qui consumait mes jours. Pauvre Gina ! la plante qui croît sur la montagne périt à l'ombre des vallons. Son mariage fut splendide et triste. On enviait le bonheur de Gina; elle s'y laissa traîner en tremblant. Dès le premier jour elle se sentit à l'étroit dans cette destinée nouvelle ! Adieu cette vie d'artiste si pleine et si brûlante; adieu les agitations du théâtre, les enivrements de la gloire! Vint le positif de la vie, froid et sec comme le cœur du riche; celui de Gina s'y brisa. Pauvre femme ! le luxe et l'opulence ne lui allaient pas; il fallait à ses larges poumons un air et plus âpre et plus libre. Ses joues se cavèrent, et ses grands yeux bleus se marbrèrent de noir. Triste sans chagrin, on la vit d'abord joyeuse sans gaieté. Si le soir, dans ses salons brillants qui réunissaient toute la noblesse de Vérone, elle

s'abandonnait à la verve de son talent, si elle retrouvait ses brûlantes inspirations, vous eussiez vu ses joues se colorer, ses yeux s'animer, quelque chose d'inspiré briller dans ses regards. Qu'elle était belle encore ! On l'entourait alors, on la complimentait, mais son regard s'éteignait tout à coup, et sa tête s'affaissait tristement sur son sein. Ce n'étaient plus cette extase immobile, ce silence contemplatif, ces trépignements frénétiques ; ce n'étaient plus ces femmes brûlant de sa passion et pleurant de ses larmes, ces mouchoirs qui s'agitaient, ce lustre étincelant sous la voûte retentissante, cette pluie de fleurs qui tombait à ses pieds ; ce n'étaient plus ces cris qui la rappelaient sur la scène : dans ses salons tout était froid et morne. En vain chercha-t-elle à vaincre cette rêverie amère qui la consumait; en vain essaya-t-elle des chants vifs et joyeux : si elle venait à laisser courir ses doigts sur le piano, si elle forçait sa voix à des mesures vives et pressées, bientôt, seule au milieu de la foule étonnée, elle revenait aux noires pensées qui l'assiégaient sans cesse ; ses doigts erraient lentement sur les touches plaintives, sa voix s'affaiblissait, des phrases d'une harmonie poignante sortaient sourdement de sa poitrine, et

les chants commencés dans la joie allaient mourir dans la douleur.

» Bientôt son état empira. En vain son mari l'entourait de tout le bien-être de la vie extérieure, la berçait de toutes les molles aisances que peut donner la fortune : chaque jour emportait un débris de sa beauté; depuis longtemps c'en était fait de son bonheur. »

Valterna s'interrompit, passa à plusieurs reprises sa main sur son front découvert, regarda la pendule, et continua après quelques instants de silence. Sa voix était altérée ; quelques éclairs de joie traversaient parfois son visage, son cœur semblait bondir d'impatience.

« Je voyageai, dans l'espoir de me distraire : je revins plus malheureux que jamais. L'image de Gina m'avait suivi partout comme un génie de malheur attaché à mes pas, comme un remords cramponné à mon cœur; partout je l'avais retrouvée, partout j'avais entendu sa voix, dans le bruit des vents, dans le murmure des vagues, dans le silence du désert. Gina! le soleil des sables brûlants m'avait consumé de tous ses feux, j'avais gravi tout sanglant les rochers, j'avais dormi sur la neige des monts, et je n'avais jamais été torturé que de son souvenir. Mon âme s'ulcéra, mon caractère s'ai-

grit; je revins à Vérone, mort aux émotions douces. Je ne sentis que colère et fureur au théâtre, à cette place solitaire où j'avais goûté la vie; dans ces lieux où elle m'avait versé des torrents de délices je n'éprouvais que rage et jalousie.

» La tête de l'infortunée Gina s'était égarée. Malheureuse, son mari l'avait accusée de folie; folle, il l'accusa d'ingratitude. Il était dans sa nature de s'indigner de tout ce qui froissait son tiède bonheur, de s'irriter des maux d'autrui, non par pitié, mais par égoïsme. Il vint un temps où la pauvre femme se levait toutes les nuits, pâle et silencieuse, s'habillait lentement, bouclait avec soin ses longs cheveux noirs, et, après avoir contemplé avec un sourire mélancolique la glace qui l'avait autrefois réfléchie si fraîche et si belle, elle parcourait les vastes appartements de son palais; et tout à coup elle s'arrêtait, se croyant sur la scène, pensant avoir un public à remuer, des couronnes à recevoir; elle était tour à tour Anna, Juliette, Aménaïde; sa voix s'élevait sous la voûte sonore, les modulations les plus suaves sortaient de ses lèvres, et les phrases harmonieuses coulaient, douces et cadencées, comme l'eau murmurant sur les cailloux polis. On dit que par-

fois, lorsque ses chants avaient cessé, ses yeux inquiets et hagards semblaient interroger la foule; qu'elle répondait par un long cri au silence de mort qui régnait autour d'elle, et qu'elle tombait alors, froide comme la pierre qu'allait frapper sa tête échevelée.

» On assure qu'à cette époque ma raison se troubla. Il est certain qu'une étrange rêverie s'empara de mon cerveau : je ne sais par quelle fatalité je vins à croire que Gina m'aimait, qu'en des temps plus heureux ma tête avait reposé sur son sein, qu'elle m'appelait encore dans le silence embrasé de ses nuits. Que vous dirai-je? J'étais fou, fou de malheur. Je ne sais ce que je résolus, mais, un soir que le duc de R** donnait une fête aux seigneurs de Vérone, je me mêlai à la foule élégante qui se pressait dans la cour de son palais, et je glissai inaperçu à travers les colonnes de marbre. Bientôt la fraîcheur parfumée du soir caressa mon visage, et je me trouvai dans les allées ombreuses d'un jardin immense et désert. J'errai longtemps, sombre et soucieux, aux sons de la mandoline, aux refrains de *la Tarentaise*; et, lorsque je secouai les idées vagues et pénibles qui m'oppressaient comme un cauchemar, les chants de fête avaient cessé, les

flambeaux étaient éteints, et le palais s'élevait devant moi, silencieux comme une tombe. Rafraîchi par la brise, qui m'apportait les parfums des cythises, la tête plus calme et les sens reposés, j'en contemplais la façade d'architecture composite sans chercher à me rendre compte de l'endroit où je me trouvais et des motifs qui m'y avaient conduit, lorsque j'aperçus à travers les larges carreaux l'éclat d'une lumière qui tremblait, blanche et triste, sur des rideaux de velours cramoisi. Une voix s'éleva dans le silence de la nuit, et l'air vint en frémissant se briser sur les vitres, qui, frappées en même temps des rayons de la lune, brillaient de mille facettes d'argent. Je tressaillis : c'était sa voix céleste! Je sentis mon cœur rajeuni s'épanouir comme en ses beaux jours : c'était Gina! je l'entendais encore! Plusieurs portes de glace roulèrent sur leurs gonds; la voix s'approcha, plus grave et plus sonore; l'herbe fraîche fléchit en criant, un frôlement de robe agita le feuillage, et à travers les citronniers et les myrtes je vis Gina s'avancer lentement, pâle, les cheveux séparés sur le front en deux bandeaux noirs et luisants et éclairés par la lune, qui, bizarrement découpée par les nuages, jouait de ses

rayons capricieux avec les plis de son vêtement blanc. Son aspect me fascina, et je restai immobile, les mains tendues vers elle.

» Ses bras étaient nus, ses épaules à moitié découvertes, et sa robe fine et légère dessinait la maigreur diaphane de ce corps que depuis si longtemps l'âme fatiguait et brisait sans cesse. Elle alla s'asseoir sur un tertre de gazon humide, et là, appuyée sans art, presque sans grâce, d'une voix triste et plaintive elle chanta la romance du *Saule*. C'était Desdémona, la Desdémona de Shakespeare, mélancolique comme la nuit, qui semblait gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards. Je l'écoutais dans une muette extase; tout à coup elle poussa un cri délirant, et je frissonnai. Elle avait vu dans l'ombre surgir une figure froidement atroce : elle venait d'apprendre qu'il fallait mourir! Oh! il fallait la voir, naïve comme la peur d'un enfant ou amère comme le mépris, passer de la crainte qui supplie à l'indignation qui foudroie, et se dresser, grande et terrible, dans sa fierté de femme outragée! et puis, comme une pauvre fille qui a besoin d'amour et de pardon, il fallait la voir arrondir ses

bras souples et blancs comme pour enlacer le cou rude et basané du barbare, le menacer, le prier encore, et, glacée de terreur, tomber à ses pieds, palpitante comme la colombe sous la serre cruelle du vautour ! et ses larmes mélodieuses, ses énergiques protestations, ses lamentables cris, si vous les aviez entendus !... Pleure, pleure, pauvre Vénitienne ! C'était bien la peine de quitter ta patrie et ton père et ta gloire pour ce monstre altéré de sang ! Ton heure est venue ; le poignard est bien luisant, la nuit est bien sombre..... Pauvre Vénitienne, il faut mourir ! — Mourir ! elle fuyait, pâle, les yeux égarés, sublime...... et, au moment où l'amour de la vie déployait dans toute sa vigueur la puissante énergie de ses moyens, au moment où sa voix poignait l'âme de toute l'harmonie déchirante de ses accents, elle s'arrêta, comme frappée d'une commotion électrique, le regard fixe, le cou tendu, immobile et froide comme une statue de marbre. — L'orchestre ne va pas, murmura-t-elle lentement, les lumières pâlissent; tout est muet autour de moi !.... Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir, lui aussi ! — Et sa main semblait indiquer une place où ses yeux se reposaient tristement. — Lui aussi il

se tait! lui dont j'étais la vie! ajouta-t-elle d'une voix mystérieuse... Pourquoi donc?... Je brûlais : je m'élançai vers elle, je voulus l'attirer sur mon sein ; mais à peine eus-je touché son vêtement qu'elle frissonna de la tête aux pieds et ses traits peignirent une souffrance physique qui me glaça d'effroi. — Reste! oh! reste, m'écriai-je, Gina! j'ai tant souffert! Oh! viens! plus près encore, ma Gina, mon amour! Souffrances, tourments, peines amères, un chant de ta voix a tout emporté!... Elle me regarda d'un air étonné; une de ses mains s'appuya sur son cœur, l'autre sur son front, et elle eut l'air de chercher à se ressouvenir. — Oh! je te connais bien! dit-elle... Mon regard était étincelant, ma voix forte et brève; la terre fuyait sous mes pieds. Je voulus saisir Gina dans mes bras; mais elle poussa un cri perçant, et, s'arrachant à mes étreintes, elle glissa comme une ombre à travers le feuillage. Je courus vainement sur ses pas; mais la lune n'éclairait plus, la nuit était noire. Furieux, égaré, après avoir escaladé le mur du jardin et parcouru longtemps les rues désertes de Vérone sans savoir où j'allais, sans chercher à le savoir, je rentrai chez moi, j'eus la fièvre. J'ignore ce que je devins, et les jours

s'écoulèrent sans que j'en marquasse le cours.

» Rendu à la vie et à la raison, cette nuit de délire me poursuivit d'abord de paroles vagues et mystérieuses. Je me rappelais qu'autrefois tout Vérone avait parlé de la passion sympathique que la prima dona nourrissait pour moi. Incrédule comme autrefois, je souriais de mes souvenirs ; mais au moins j'avais marqué dans la vie de Gina, je n'avais point traversé son existence comme une joie qui passe et qu'on oublie, comme un jour qu'un autre jour efface. Puis une incertitude effrayante me plongea dans mille tourments. Je songeai à mes jours de folie : je me crus abusé par les rêves fantasques de la fièvre qui m'agitait alors ; cette nuit de délices disparut dans un lointain douteux ; ma tête, trop faible pour tant de bonheur, le rejeta bientôt sans y croire ; et cependant, ange déchu, je ne sais quelle idée confuse du ciel vivait en moi ; j'ignore à quels souvenirs du passé mon sang refluait violemment vers mon cœur. Je fus longtemps souffrant et faible. Dès que j'eus retrouvé des forces je voulus revoir encore ce théâtre où j'allais autrefois pour vivre. Je m'y traînai avec peine, et je tombai accablé de fatigue sur le dernier banc. Gina remplissait encore cette salle dé-

serte, et le passé se dressa tout vivant devant moi. Hélas ! je ne vous dirai ni ma joie ni mes peines. Qui n'a pas revu, après des jours de tourmente et d'orage, les lieux où s'écoula la fraîche matinée de la vie ? qui n'a pas eu à y pleurer sur des souvenirs et des tombes ?

» Le rideau n'était pas levé, les premiers accords de l'ouverture n'avaient pas encore fait passer le frisson sur toutes les âmes, lorsqu'un mouvement semblable se communiqua à l'assemblée : tous les regards se portèrent avec intérêt, avec une admiration mêlée de pitié vers une loge d'avant-scène où venait d'apparaître une femme voilée. Je n'eus pas besoin de voir ses traits, je n'eus pas besoin d'entendre prononcer son nom pour la reconnaître ; son apparition apportait dans le cœur comme un souvenir des mélodies du ciel. Je n'écoutai pas le *Don Juan*, qu'on jouait sur la scène, et pourtant toutes les émotions de cette œuvre sublime passèrent dans mon cerveau exalté. Je m'étais approché jusqu'au banc adossé contre cette loge, où Gina s'enivrait douloureusement des triomphes d'autrui. Là, tout près d'elle, je respirais ses parfums, je comptais les palpitations de son sein. La cantatrice qui remplissait le rôle de dona Anna fut applaudie

avec transport : je secouai tristement la tête, et je fus froissé de dépit ; j'étais jaloux comme si la gloire de Gina m'eût appartenue, comme si c'eût été me voler que d'en donner à une autre qu'elle. Mais Rosetta était l'amie de Gina; plus jeune qu'elle de quelques années elle avait reçu ses leçons ; elle lui devait son talent, son succès, et peut-être aussi le sentiment élevé d'une reconnaissance généreuse et délicate. Gina l'encourageait de ses regards et de ses gestes. Le triomphe de la jeune débutante fut complet; elle fut redemandée et couronnée à la fin de la pièce. Alors, modeste et touchante, elle s'approcha de la loge d'avant-scène et tendit la couronne à son amie, qui la refusa. Je la ramassai comme elle tombait des mains de Rosetta, et, me penchant vers celle dont une faible barrière me séparait, je la posai sur sa tête en m'écriant : — A Gina, à la reine du chant ! — Un tonnerre d'applaudissements me répondit. Gina s'était levée, faible, émue, malade, mais radieuse de joie. Elle appuya une main sur mon épaule ; au milieu de l'enivrement de sa gloire, elle eut un regard pour moi; sa bouche murmura faiblement mon nom. Aussitôt elle fut entraînée par le duc de R**, qui s'élança, sombre et mécontent, au milieu

de cette scène de délire, et vint arracher sa femme aux rapides instants de joie qu'elle venait de retrouver.

» Ce n'était donc pas un songe, une vision de mes nuits agitées : Gina savait mon nom, mon amour, peut-être aussi se rappelait-elle confusément m'avoir parlé dans une de ses nuits de fièvre et d'égarement. Une rapide espérance me rendit la raison : je fis des projets comme eût pu les faire un homme dans son bon sens, je prêtai intérêt aux choses extérieures, je compris ce qui se passait autour de moi. Gina se mourait : je passai mes jours et mes nuits à songer aux moyens de lui rendre la vie. J'entendis parler d'un célèbre médecin qui venait d'arriver de Londres et qui était descendu dans cette hôtellerie : je vins le trouver. — Si vous la sauvez, lui dis-je, je suis à vous. Ce n'est pas seulement ma fortune que je vous donnerai, c'est mon sang, c'est mon cœur, c'est ma vie qui vous appartiendront. — Le médecin m'interrogea. On l'avait déjà fait appeler auprès de la duchesse de R** : il l'avait trouvée au dernier période d'une maladie de langueur dont il ignorait la cause. Ce n'est pas le duc de R** qui la lui aurait apprise : je m'en chargeai pour lui. — Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que

cette âme d'artiste, avide de secousses et d'émotions, languit et meurt dans la fastueuse indolence des grandeurs où on l'a reléguée? La cantatrice est devenue duchesse, et l'on demande pourquoi Gina se meurt d'ennui et de dégoût! C'est la gloire qu'il lui faut : qu'on la rende à son élément, et vous la verrez refleurir.

» Le médecin parla. Le duc repoussa d'abord cette idée avec hauteur. Il vit sa femme près de mourir ; elle était nécessaire à son bonheur : il fit pour lui-même ce qu'il n'eût pas fait pour elle, il promit tout. L'espoir et la joie ont donné un peu de force à Gina. Ce soir elle est rendue au théâtre, à Vérone, à la vie, dans un instant je vais l'entendre... Mon ami, dites-moi, pensez-vous qu'on meure de bonheur? »

La pendule sonna sept heures : la foule se précipita hors de l'hôtellerie et se porta vers le théâtre. Valterna agrafa son épée, jeta son manteau sur lui, saisit convulsivement le bras du Français et fut s'asseoir à l'orchestre.

L'ouverture de *Romeo e Giuletta* finie, le rideau se leva lentement, l'orchestre se tut; et tel fut le religieux silence qui régnait dans la salle qu'on put entendre frémir longtemps les derniers accords s'élevant légers comme

un nuage, planant sur la foule immobile, et se brisant sur la voûte comme les ondulations de l'eau agitée contre la pierre du bassin qui l'enferme. Lorsque Gina parut tous les fronts se découvrirent, et d'un mouvement spontané la foule se leva comme un seul homme. Pas un cri, pas un murmure, elle était muette. Il n'y eut alors ni joie ni enthousiasme, il n'y eut qu'attendrissement et pitié ; et ce fut un touchant spectacle que de voir tous ces visages empreints d'une commune douleur au milieu de cette salle parée de luxe et d'élégance. Gina s'avança à pas lents, les bras maigres, les yeux éteints et les joues caves, mais plus belle que jamais de la beauté qu'elle avait perdue, belle de ses longues souffrances, de son long veuvage de gloire, belle comme la jeune épouse qui sort de ses habits de deuil, pâle et les yeux brûlés de larmes. Mais lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de la scène et que, simple et naïve, elle se fut inclinée, alors, comme la bombe tombant avec fracas sur les pavés d'une ville endormie, la foule éclata tout à coup. La clarté des lumières vacilla au bruit des longs cris d'enthousiasme ; les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierreries, les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé.

Gina était sublime alors : les yeux brillants, dévorée d'inspiration, victime haletante sous le génie qui la pressait, les ressorts de son âme ardente reprenaient toute la verve, toute la hardiesse de la jeunesse, plus énergiques, plus brûlants que jamais, comme la force élastique qui, longtemps comprimée, ne bondit qu'avec plus de violence. Qu'elle était belle avec sa figure pâle et passionnée, avec son sein qui palpitait, impatient d'harmonie! Elle chanta comme jamais elle n'avait chanté en ses plus beaux jours. Dans tout le cours de la pièce, exaltée par les applaudissements frénétiques, elle s'éleva au-dessus de tout ce que l'Italie avait produit de génie et de mélodie. Surprise elle-même de la puissance de ses moyens, elle dit à Rosetta, dans le dernier entr'acte, qu'il lui semblait qu'une autre voix que la sienne, une voix magique s'exhalait, mâle et pleine, de ses poumons élargis. Rosetta remplissait le rôle de Roméo. Sa belle voix de contralto, grave et sonore, avait été cultivée par les soins de la duchesse de R** : maintenant elle partageait son triomphe, son enthousiasme et ses inspirations. Elle-même l'arrangea dans le cercueil qui renferme, au dernier acte, Giuletta endormie, sous les fausses apparences du tré-

pas. Elle détacha ses longs cheveux noirs, arrangea la couronne de roses blanches sur son front, et, l'embrassant avec tendresse : — Heureuse et guérie! lui dit-elle. — Et Gina lui sourit en la pressant sur son cœur.

La foule attendait : le rideau se releva aux accords lugubres d'un chant de mort. Roméo paraît, chante le beau récitatif du dernier acte, ôte le couvercle du sépulcre, y trouve son amante à la place de l'ennemi qu'il a tué, se tord les bras avec une pathétique énergie d'effroi et de désespoir, boit le poison qui doit le réunir à Juliette, revient à elle pour lui adresser un dernier adieu, la soulève dans ses bras...

Ici le public interdit se leva. Rosetta avait poussé un cri de terreur, et le corps qu'elle avait soulevé retomba lourd et roide dans le cercueil où Juliette devait se réveiller... Juliette ne se réveilla pas.

Tant d'émotions longtemps perdues, longtemps désirées, retrouvées et senties avec tant de puissance avaient brisé ce corps épuisé de maladie : Gina était morte aux accords suaves et religieux de Zingarelli, au milieu du dernier et du plus beau de ses triomphes.

Deux hommes comprirent les premiers la

vérité : ils s'élancèrent sur la scène par deux côtés différents. Le second fut le duc de R** ; le premier avait été Valterna, qui, rugissant de douleur, alla s'éteindre aux pieds de Juliette.

Avril 1831.

MATHILDE.

MATHILDE.

Je raconte tout simplement une histoire romanesque dont toute la Champagne se rappelle encore le scandale ; c'est l'histoire des amours d'un jeune maître d'école et d'une demoiselle du monde.

M. André Fourcade, maître d'école à Chameroles, avait pour logis la maison la plus gaie du village, une petite maison bâtie en pierres blanches, à l'ombre d'un clocher flamand, à la sortie de la commune, entre une belle draperie

de verdure où s'ébattaient ses écoliers et un joli jardin où il se reposait dans le travail champêtre. D'un côté la vue s'étendait sur l'agreste vallée de Saint-Pierre, de l'autre sur la vieille église, sur le verdoyant cimetière et sur les humbles chaumières de Chameroles. Cette petite maison, abritée par l'église comme un enfant par sa mère, vous eût fait envie à vous, madame, qui avez un hôtel à Paris, à vous, monsieur, qui avez un château en Espagne. Ce fut dans la salle d'école que je vis pour la première fois M. Fourcade. J'étais alors un glorieux clerc de notaire et j'allais vers lui pour recueillir divers renseignements sur les savarts communaux de Chameroles. La moisson était venue, et l'école était presque déserte. Le pain avant la science. A peine si douze marmots en jaquettes parsemaient la salle. Le maître présidait la bruyante assemblée devant une grande table noire où il n'y avait ni livres, ni plumes, ni compas, ni aucun des attributs de l'étude, mais un jeune gars tout ébouriffé qui souriait aux agaceries paternelles.

— Voilà, dis-je, un maître d'école assez spirituel; celui-là n'est point pédant comme tous les autres. Dieu soit loué! je n'aurai point à

subir sa science grammaticale, et ses discours finiront. — M. Fourcade, en effet, avait tout au plus ce qu'il faut de pédanterie pour l'enseignement. Hors de son école, et même en son école, c'était un joyeux homme plein d'insouciance et d'abandon, confessant son ignorance à tout venant, hormis aux pères de famille, lisant plutôt le profane Voltaire que le révérend père de la Salle, buvant plus volontiers une bouteille de vin qu'un verre d'eau, le vin fût-il d'un mauvais terroir. Pourtant M. Fourcade était loin d'être un ivrogne; mais il suivait avec religion la coutume des vieux maîtres d'école.

Comme je venais d'entrer sa femme survint, ayant en main un arrosoir et une bêche. Sa femme était jeune et belle, blonde et rose comme les paysannes du Brabant, et, comme les paysannes du Brabant, elle avait l'intelligence fort embrumée; mais, de temps immémorial, une belle femme a le droit d'être bête. Les femmes sont faites pour la beauté, et je sais plus d'une femme d'esprit qui donnerait son esprit pour avoir le nez d'une autre forme ou l'œil d'une autre couleur.

En me voyant Mme Fourcade essaya de rajuster son fichu, qui suivait assez mal sa mis-

sion ; mais elle perdit son temps et sa peine, le maudit fichu avait pris un mauvais pli. La pauvre femme était toute désespérée, quand elle eut l'instinct de prendre son enfant sur son sein : ce fut un chaste voile que n'eussent pas trouvé bien des femmes d'esprit.

Or, au village de Chameroles il se trouvait un riche bourgeois, un ancien marchand de fer, ayant le malheur d'avoir une belle fille. Cette belle fille sortait du couvent au temps où commence ce récit. C'était tout simplement une copie mignarde de la femme du maître d'école ; c'était la même nature blonde et nonchalante, mais plus délicate et plus finie. Imaginez une copie de *la Madeleine* de Rubens faite par Watteau, et vous aurez l'image de Mlle Mathilde Lenoir.

Mathilde avait le cœur à l'avenant du corps, un peu mignard comme sa nature, un peu rétréci par le corset comme ses pieds par les souliers, mais enfin un bon petit cœur dont elle suivait l'instinct. La maîtresse d'école avait le cœur sur la main, Mlle Lenoir l'avait sur les lèvres.

M. Lenoir était maire de la commune de Chameroles ; M. Fourcade, pour son bonheur et pour son malheur, était secrétaire de M. Le-

noir. Comme le village n'avait pour hôtel de ville que la maison du maire, M. Fourcade rencontra souvent Mathilde. Il la regardait avec admiration : jamais si douce image n'avait enchanté son regard. Sa femme était plus belle, mais c'était sa femme ; M. Fourcade ne voyait plus M[me] Fourcade.

M[lle] Lenoir, au lieu de planter ses choux et d'arroser sa salade comme la maîtresse d'école, passait son temps à lire des romans de Walter Scott ; elle avait dix-sept ans, et son cœur, fait pour les pures joies de la famille, devint bientôt un roman confus : à ses yeux égarés la modeste maison de son père se transforma en vieux donjon, elle s'imagina qu'elle était châtelaine. Elle attendit longtemps le damoisel de ses rêves, et, lasse d'attendre, elle tourna ses regards sur le maître d'école, c'est-à-dire sur le seul homme du village qui vînt au logis de son père.

A l'heure où les filles passent de l'adolescence dans la jeunesse, elles répandent plus que jamais l'amour autour d'elles ; comme la rose, qui jette tant de parfum au moment où elle s'ouvre. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amants. Les plus chastes entre toutes ternissent peu à peu le ciel de leur âme par les rêves

enivrants et les espérances coupables : elles aimaient la vertu, elles en ont peur ; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie : elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente, il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour. Le sournois les poursuit ou les entraîne sans relâche et sans pitié vers ces sentiers perdus où il y a tant de fleurs et tant d'épines. L'amour est partout, sur l'autel où elles prient, dans la rose qu'elles cueillent, sous la nue qui passe ; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la tourterelle ; le matin c'est l'alouette qui s'envole au ciel avec sa chanson si gaie, le soir c'est le rossignol qui se cache comme la tendresse pour chanter ses élégies ; c'est lui qui gémit et qui roucoule quand elles s'égarent dans les bosquets touffus, qui se plaint avec langueur ou qui éclate avec violence quand elles font de la musique, qui murmure doucement quand elles se reposent au bord des claires fontaines. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix trompeuses : elles voient et elles entendent. Le beau ciel si pur au matin de la vie se

parsème de nuages; les nuages s'amoncellent, l'éclair sillonne l'horizon, l'orage va venir; — il vient, il éclate, la vertu tombe et l'amour s'élève. Quelquefois l'orage passe en vain : l'amour a perdu ses peines, la vertu demeure la reine de l'âme.

Ce fut durant cet orage que Mlle Lenoir attacha ses regards sur le maître d'école, dont la figure souriante et mélancolique tout à la fois avait quelque attrait au travers des fantaisies sentimentales de l'amour.

Mlle Lenoir était mollement penchée sur la légère balustrade de sa fenêtre, qui regardait dans le jardin. C'était le soir : le couchant était rouge, le ciel pâlissait, l'ombre jetait un voile sur toutes choses, l'arome du parterre et le chant du rossignol s'envolant vers Dieu s'arrêtaient au cœur de Mathilde, et elle chancelait sous l'ivresse. Dans une petite allée bourgeoisement bordée de buis M. Lenoir et M. Fourcade se promenaient en devisant des intérêts du village. M. Lenoir croyait qu'il fallait vendre les savarts communaux; M. Fourcade croyait que les pâturages étaient les seuls biens sacrés des pauvres. Sans le savoir, le digne maître d'école plaidait en faveur des paysages; car, en défrichant les prairies et les marais, adieu la ver-

dure des hivers, les grands rideaux d'aulnes et de peupliers, les bouquets de saules, d'oseraies et d'ajoncs, les ruisseaux qui serpentent, les étangs qui se font dans les temps pluvieux; adieu les vaches brunes tachetées de neige, si bien éparpillées sur la savane, les moutons qui se suivent gravement, les agneaux qui bêlent et bondissent. — Les vaches demeureront à l'étable, les moutons à la bergerie ; on desséchera les pâtures, on y plantera des betteraves, et les betteraves diront aux aulnes, aux saules et aux peupliers : Vilaines bêtes, retirez-vous de notre soleil ?

Mlle Lenoir suivait le maître d'école d'un regard distrait; elle prit peu à peu quelque plaisir à le voir. Comme la nuit tombait, il lui fut aisé de s'imaginer que M. Fourcade était le plus beau des hommes. Elle eût bien désiré plus d'agrément dans le costume du magister, mais ce vieil adage *L'habit ne fait pas le moine* lui vint à la mémoire : L'habit ne fait pas l'amoureux, dit-elle. Dès ce soir-là elle s'imagina qu'elle était l'amante de M. Fourcade. Le lendemain elle se fit belle pour lui ; le surlendemain elle alla à sa rencontre, dans l'allée bordée de buis, et lui demanda en rougissant s'il aimait les fleurs. Le maître d'école regarda

l'amoureuse avec une grande surprise. — Comment ne pas aimer les fleurs? dit-il en souriant. Pour cacher sa rougeur Mathilde se pencha vers un géranium; sa robe s'accrocha à un rosier, et M. Fourcade, en la détachant d'une main tremblante, fit éclater son esprit galant par ce madrigal digne de Boufflers : — Il n'y a pas de roses sans épines.

Mlle Lenoir s'enfuit tout effarée. — Il m'aime, je suis perdue! murmura-t-elle avec une joie enivrante. — Quand elle fut un peu calmée, elle pensa qu'elle était une grande sotte de croire à l'amour de M. Fourcade. Cependant sans l'amour eût-il fait un si beau madrigal? — Ah! dit-elle, s'il était en vers! Voilà bien les femmes! on leur fait de la belle prose : il leur faut de mauvais vers, sans doute parce que les vers sont la langue des dieux. Pendant plus d'une heure Mathilde, appuyée sur la balustrade de sa fenêtre, essaya de mettre en vers la prose du maître d'école :

Ce rosier n'ayant plus — de roses à ses branches
T'accrochait par la robe — ô rose des plus blanches!

Elle dormit peu. Le lendemain, comme elle relisait dans *La Prison d'Édimbourg* le pas-

sage des amours de Butler et de Jeanie Deans, une belle rose fraîchement épanouie vint tomber à ses pieds.

— C'est de lui ! dit-elle avec joie.

Et elle effeuilla la fleur, tout en s'enivrant du parfum, dans l'espérance d'y trouver un billet d'amour ; et quand la rose fut vainement effeuillée :

— C'est trop commun, dit-elle ; d'ailleurs cette belle rose ne renferme-t-elle pas une lettre infinie? chacune des feuilles n'est-elle pas un serment? Veuille le ciel que les serments ne se flétrissent pas comme la rose !

Et elle se mit à interroger toutes les feuilles :

— Il m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément.

La rose venait tout simplement d'une servante qui passait dans le jardin.

Le soir Mathilde *rencontra* M. Fourcade sous un berceau de verdure. Le pauvre maître d'école, ne sachant trop que lui dire, s'avisa de parler de la science occulte des Égyptiens. Le maître d'école avait lu dans la matinée un petit volume ayant pour titre *La Magie blanche,* et les gens qui ne savent pas grand'chose — M. Fourcade était de ceux-là — vous disent toujours la dernière chose qu'ils ont apprise.

— Ce sont de grands magiciens! reprit-il après un silence : en voyant les lignes de la main ils prédisent l'avenir.

Mlle Lenoir pensa que le maître d'école parlait ainsi pour avoir sa main, elle pensa que ce détour était plein de sentiment et de délicatesse, et elle tendit sa main à M. Fourcade en murmurant : — Dites-moi donc l'avenir.

Loin de presser cette main si blanche et si mignonne, M. Fourcade la toucha à peine du bout des doigts. Mathilde, qui augurait de tout en faveur de son amour, se dit avec un doux émoi que le maître d'école avait encore le cœur de la jeunesse et la candeur de l'adolescence. Cependant M. Fourcade ouvrait de grands yeux et promenait un regard troublé sur les lignes légères de la main de Mathilde.

— Vous vivrez longtemps, mademoiselle. Voyez, la ligne est infinie!

— Vous ne me dites que cela, monsieur Fourcade?

— C'est déjà quelque chose, mademoiselle.

— C'est bien la peine de savoir qu'on vivra longtemps si on ne sait pas pourquoi!

M. Fourcade regarda la ligne de l'amour et de la fortune.

— Vous mourrez pauvre, mademoiselle, je

vous le dis à regret : la ligne s'arrête tout d'un coup. De plus vous aurez une vie agitée : cette autre ligne mille fois traversée est celle *des sentiments*.

Le maître d'école n'avait osé dire *des amours*.

Mlle Lenoir, enchantée de cette découverte, bondit comme un jeune faon.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle. J'ai toujours eu le pressentiment que ma vie serait le plus beau roman du monde.

M. Fourcade s'en retourna à sa maison, tout allangui par les charmants souvenirs de la soirée. En franchissant le pas de la porte il vit avant tout la main de sa femme : cette main était d'une belle forme, mais point d'une belle couleur. En attendant le souper, le pauvre maître d'école essaya vainement de repousser l'image attrayante de Mathilde en regardant l'enfant de ses agrestes amours. La nuit il dormit peu : son cœur battait avec violence, son âme était tourmentée par une joie importune; il avait presque peur du lendemain. Aux premières clartés de l'aurore, comme sa femme tendait les bras pour secouer les chaînes du sommeil, il l'embrassa avec plus de tendresse que de coutume, mais en l'embrassant il songea encore à Mlle Lenoir. Cependant une heure

après, en revenant de sonner l'angélus, le cœur calmé par l'austère solitude de l'église, il se mit à rire de ses tourments nocturnes. Comme, d'aventure, il avait pris du café la veille, il s'imagina que son insomnie venait de là.

Mathilde poursuivait toujours son *voyage dans le bleu*, c'est-à-dire dans le pays des chimères. Son âme troublée était le refuge des fantasques rêveries; elle avait, à propos de M. Fourcade, les espérances les plus extravagantes. — Nous sommes loin des gloires guerrières, se disait-elle; le temps du repos est venu : le temps du repos est le temps de la science. Au lieu de s'élever par sa bravoure, mon amant s'élèvera par son esprit; ma fortune lui servira de marche-pied : il sera romancier, historien, poëte! il servira son siècle et laissera un nom célèbre à nos enfants. — D'autres fois, quand elle se rappelait que M. Fourcade était marié, elle songeait à s'enfuir avec lui dans un pays lointain, et à passer silencieusement sa vie, au fond d'un petit val paisible, dans les joies champêtres de l'amour. Il me faudrait bien des mots et bien des figures pour analyser toutes les fantaisies sentimentales de cette âme si jeune et si égarée. M. Lenoir ne veillait guère sur la sainte candeur de

Mathilde ; comme le père de saint Augustin, il eût été moins chagriné de voir un accroc à la vertu de sa fille que de l'entendre écorcher la grammaire. Dans ce mauvais siècle, il est beaucoup de ces mauvais pères qui sont plus fiers des agréments que des vertus de leur descendance.

Mathilde rencontra souvent M. Fourcade au jardin. Le maître d'école s'était rassuré sur les enfantillages de la jeune fille ; il s'en amusait avec innocence. Les souvenirs du jardin se perdaient si bien dans les soins de son école et de son église, dans les baisers de sa femme et de son fils, qu'il ne pensait plus à s'en délivrer. Mais, au moment où il était le plus calme, la tempête vint s'abattre sur lui. C'était un soir d'été : le ciel était bleu, les roses s'agitaient devant Mathilde comme des encensoirs. La pauvre fille, entraînée par la passion, alla se jeter en pleurant dans les bras de M. Fourcade. Dès cet instant elle fut perdue.

Durant les premiers jours qui suivirent elle regretta sa blanche robe d'innocence, et se cacha à tous les regards comme Ève après son premier péché; elle voulut jeter pour jamais la pomme de volupté et se réfugier dans la froide solitude d'un couvent. Ce dessein romanesque

fut un rêve longtemps caressé, mais il s'évanouit devant l'attrait du péché. Elle s'accoutuma peu à peu aux vapeurs grossières de son âme, aux images ardentes de ses songes; elle s'affermit dans le mal. Si la voix du bien s'élevait en elle pour lui rappeler la douce chasteté de son adolescence, elle étouffait dans les frivoles distractions cette voix de plus en plus terrible.

Le maître d'école était effrayé de son bonheur. Élevé dans les vertus paisibles du coin du feu, il se désolait de voir dans l'histoire de sa vie cette ravissante et pernicieuse page de roman. Ce n'était pas ce qu'il avait rêvé : humble et timide, il n'aspirait qu'aux choses les plus simples; son ambition n'avait jamais dépassé le seuil de sa porte; il demandait à son pays des écoliers, à son église des surplis blancs, à sa femme un peu d'amour. Voilà tout ce qu'il voulait, mais la fortune ne voulait pas comme lui.

Mathilde trouvait une joie infinie dans ses extravagances; il ne se passait pas de jour sans qu'elle imaginât une aventure romanesque. Pour vous dévoiler tout d'un coup la singularité de ce jeune caractère en proie à tous les caprices, je n'ai qu'à citer un petit épisode de ses amours.

M. Lenoir venait de partir pour la Normandie, où il devait renouveler le bail d'une ferme qui dépendait de la succession de sa femme. Mathilde, seule avec les deux servantes, était la maîtresse absolue de ses œuvres; mais, voulant se prouver que son amour était tout hérissé d'obstacles, et d'ailleurs croyant qu'un véritable amoureux doit passer par la fenêtre pour voir son amante, elle s'avisa d'un rendez-vous à minuit en sa chambre, et dit à M. Fourcade : — Vous passerez par la fenêtre.

Il fallut bien que le pauvre maître d'école se résignât. Il se déchira les mains, il faillit se casser le cou; enfin il parvint à grimper grâce aux espaliers, et à franchir la balustrade. Une heure après, à son grand dépit, il fallut s'en aller par le même chemin.

— Hélas! disait-il d'un ton piteux, quel dégât parmi ces beaux espaliers! Il eût été si simple et si facile de passer par la porte!

Une année s'écoula. M. Fourcade résistait vainement à l'attrait de Mathilde : il faisait tous les matins le serment de ne plus la revoir, mais tous les soirs il défaisait son serment. Malgré les imprudences de Mlle Lenoir, leur amour fut longtemps un mystère. En vain une servante avait voulu en répandre le bruit : nul

ne croyait aux commérages de cette fille. Mlle Lenoir amoureuse du maître d'école! cela ressemblait trop à un conte de fées. Cependant là-dessus les idées changèrent peu à peu : Mme Fourcade, charitablement avertie par ses voisines, ouvrit des yeux de jalouse ; M. Lenoir, assiégé de lettres anonymes, ouvrit des yeux de père. Le voile dont se cachaient les amants était d'une grande transparence : ils furent découverts. M. Lenoir enferma sa fille et mit à la porte le maître d'école. Il était un peu tard.

Cette histoire fut un grand scandale pour le pays ; tout l'arrondissement s'en amusa ; un garde champêtre anonyme la raconta fort grotesquement dans une complainte que chantent encore les lavandières de Chameroles et des villages voisins. Je ne désespère pas qu'en dépit de tous les obstacles, les imprimeurs de S— et de L— ne contrefassent ce récit pour la distraction des collégiens et des maîtres d'école.

Un soir que Mathilde eut un instant de liberté, elle courut à l'église, dont la porte demeurait ouverte fort mal à propos puisque les paysans ne vont prier Dieu que le dimanche ; elle attacha avec une épingle à la corde pendante de la cloche un lambeau de papier. A

peine était-elle de retour en la maison de son père que le maître d'école, allant sonner l'angélus comme de coutume, trouva le billet. Il y lut ces mots avec beaucoup de peine, tout maître d'école qu'il était :

A minuit, à la petite porte du verger.

M. Fourcade sonna l'angélus d'une main tremblante, tout en se demandant s'il irait au rendez-vous. Il faut bien le dire, il n'était pas plus brave qu'aventureux : il redouta un guet-apens, une vengeance souterraine ; il redouta les jalouses colères de sa femme, et il se promit de demeurer coi. Mais il lui vint bientôt des idées plus humaines : l'enchanteresse image de Mathilde repassa sous ses yeux, pâle de douleur et d'amour ; il fut encore séduit, il jura d'aller au rendez-vous.

Tout à coup il pâlit ; sa main, plus tremblante, se détacha de la corde. Dans ses amoureuses distractions, il avait quatre fois sonné l'angélus. Toutes les commères qui s'en revenaient des champs se disaient entre elles : — Qu'a donc notre maître d'école?

M. Fourcade alla au rendez-vous, en dépit de la surveillance conjugale de Mme Fourcade;

minuit sonnait quand il arriva à la petite porte du verger. — Je vous attends depuis une heure, lui cria Mlle Lenoir.

Il s'approcha en tremblant et la pria de crier plus doucement.

— Demeurez là, reprit-elle en lui pressant la main.

Et elle s'envola vers le logis sans rien dire de plus.

— Il y a quelque chose là-dessous, pensa le pauvre maître d'école. Par prudence il s'éloigna un peu de la porte; il alla s'appuyer contre le tronc d'un vieux pommier, et, le cœur ému, l'œil en garde, l'oreille au guet, il attendit le retour de Mathilde. Une demi-heure s'était écoulée, et Mathilde ne reparaissait pas; il perdait déjà patience. Enfin il entendit le léger battement d'une robe.

Il s'empressa de retourner à la petite porte.

— Monsieur, reprit la jeune fille, vous allez m'enlever ou je vais vous enlever à l'instant. Ne m'arrêtez point par vos grands airs d'innocence. J'ai pris votre rôle parce que vous y êtes mal à l'aise : veuillez prendre le mien, ayèz toute la soumission d'une femme; mais ne vous avisez point de vous évanouir, car nous n'avons pas de temps à perdre.

Le pauvre maître d'école, tout étourdi, bégaya quelques mots; mais Mathilde, lui glissant la main sur les lèvres :

— Quand nous serons en route vous parlerez à loisir.

— Je ne veux point partir! s'écria M. Fourcade.

— Fort bien! vous remplissez admirablement votre rôle de femme : *Je ne veux pas;* mais moi je sais que les femmes qui disent *Je ne veux pas* ne savent pas ce qu'elles disent. Or donc, il faut que je m'en aille de ce pays où on me jette la pierre, et vous ne me laisserez point partir toute seule. S'il me fallait recourir aux grands moyens, je ne balancerais pas; mais il me semble que nous n'en sommes pas encore au dénoûment.

Mlle Lenoir fit briller au clair de la lune un petit poignard aigu qu'elle avait dérobé à son père. M. Fourcade eut peur.

— Eh bien! dit Mathilde d'un ton décidé, faut-il en finir tout de suite?

— Emmenez-moi en enfer si vous voulez! répondit le pauvre maître d'école.

— A la bonne heure, reprit Mathilde en l'embrassant. Allons en enfer s'il le faut, mais par des chemins semés de roses.

Elle fut effrayée de ce qu'elle venait de dire; elle regarda le ciel et murmura en pleurant : — O mon Dieu, je suis donc bien changée !

Un âne conduit par une des servantes de M. Lenoir survint alors. Mathilde recommanda à la servante de ne rien oublier, et, pendant que cette fille chargeait l'âne d'une valise et d'un petit sac qui venaient d'être apportés dans le verger, elle prit le bras du maître d'école et l'emmena vers le grand chemin. Ils gardèrent d'abord le silence. M. Fourcade, plus effrayé que jamais de ses œuvres d'amour, se demandait s'il ne devait pas prendre la fuite. Mathilde, qui voyait le roman partout, se disait qu'elle en était à la fin du premier livre. N'était la peur de vous ennuyer, quel beau chapitre j'écrirais ici à propos de ce vieil adage *La vie est un roman !*

De Chameroles à la ville la plus proche il y a deux lieues de pays, c'est-à-dire deux lieues qui ne finissent pas : il fallut bien que Mathilde traînât ses pieds mignons sur cette route rocailleuse pendant près de quatre heures, l'âne avait assez de la valise et des accessoires. D'ailleurs Mathilde aimait mieux être à demi suspendue au bras de son amant, tout silencieux et tout transi qu'il fût. En vain elle essayait

de le réveiller à l'amour et à la parole par son charmant babil : — N'avez-vous pas déjà des remords de petite fille? Regretteriez-vous, d'aventure, votre baraque et votre planteuse de choux, votre surplis de chantre et votre sceptre de maître d'école? Avez-vous peur de mourir de faim avec moi? Et qu'importe si nous mourons en nous aimant? D'ailleurs, rassurez votre estomac, vilain gourmand — à tout autre je dirais : Rassurez votre cœur — j'emporte un contrat de rentes sur l'État de 2,000 francs, provenant de la succession de ma mère. J'ai pris ce contrat à mon père, mais n'est-il pas permis de prendre son bien où on le trouve? Après cela, n'ai-je pas des diamants à mes pendants d'oreille? Et puis ayez donc un peu confiance en la destinée, ou plutôt en Dieu. J'ai tantôt dix-neuf ans; en septembre 1834 je serai majeure : je recueillerai l'héritage de ma pauvre mère, une belle et bonne ferme en Normandie, et, alors qu'aurons-nous à regretter et à désirer !

Le maître d'école soupira et pencha son front rêveur. Jusque-là il avait flotté entre l'idée de retourner à son village et celle de suivre la route aventureuse que lui ouvrait Mathilde : la belle et bonne ferme de Norman-

die achèva la séduction de la jeune fille; il fit le serment de s'attacher pour toujours à Mathilde comme la mousse aux pierres. — Après tout, se disait-il dans l'ivresse de sa mauvaise action, je ne suis pas fort à plaindre : une belle fille et de bons revenus ! J'apprendrai le latin et je m'abonnerai à un grand journal. — Mais où allons-nous? demanda-t-il à Mathilde.

— Nous prendrons à la ville la diligence d'Épernay, afin de déjouer les recherches de mon père, et de là nous irons à Paris. C'est une bonne ville qui vous abrite dans son mystère et qui vous défend des méchancetés de la province; c'est le refuge de toutes les grandes passions exilées de la vie départementale. Nous y vivrons dans notre amour et dans l'oubli de tout le monde. La belle vie, ô mon ami! Elle passera vite comme le vent.

M. Fourcade et sa maîtresse arrivèrent à Paris sans mauvaise rencontre. Ils prirent dans la rue de Verneuil une chambre pauvrement garnie, où ils vécurent en paix durant les premiers mois. — C'est un étudiant et une grisette, disait la portière à tout propos et hors de propos; ils passent leur temps à roucouler, et ils ont bien raison. La pauvre petite a l'air d'adorer son amant : elle lui sert de servante, et, quand

il est sorti, elle se met à la fenêtre en pleurant. Ils ne reçoivent ni visites, ni lettres, ni cartes; je crois bien qu'ils se cachent ici. L'Auvergnat du coin m'a bien la mine de les épier, ces pauvres amours : qu'il y vienne un peu ! je lui jette ma porte au nez.

M. Lenoir finit par découvrir l'humble retraite de sa fille. Il voulut l'en arracher; il usa de prières et de menaces : il se jeta aux genoux de Mathilde et la supplia de revenir dans le bon chemin par pitié pour ses cheveux blancs; il la menaça de l'enfermer aux Madelonnettes avec sa malédiction. La pauvre égarée résista aux menaces comme aux prières : elle ne voyait dans tout cela qu'un nouveau chapitre de roman, ou plutôt elle était comme ces voyageurs qui, surpris par la tempête et fascinés par la grande poésie du danger, s'avancent témérairement au lieu de se détourner. M. Lenoir eut beau faire, il échoua toujours. Il ne lui restait qu'un dernier moyen pour toucher et sauver cette âme rebelle au bien, c'était de mourir de chagrin. Il mourut, et la malheureuse fille ne porta le deuil de son père que dans ses vêtements.

Après la mort, après l'héritage de M. Lenoir, ne songeant plus à se cacher, se trouvant

riches à jamais, les deux amants changèrent de logis ; ils s'en furent habiter une des plus jolies maisonnettes de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Là, ce pauvre diable de maître d'école se laissa nonchalamment aller au cours du hasard ; faible de caractère, il n'essaya plus de lutter. Sa femme, dans toutes les peines du délaissement, lui écrivait en vain des lettres pleines de fautes d'orthographe — ce sont presque toujours des lettres pleines d'amour — où elle parlait de leur enfant qui devenait grand comme un homme, et de son pauvre cœur qui se mourait tout seul : il baisait les lettres, il pleurait, et il n'y pensait plus. Pendant toute la première année il fut étourdi, enivré, fasciné par le démon du mal. Et puis il accomplissait des rêves longtemps caressés : il était abonné à un journal quotidien, paraissant tous les jours, suivant son expression, et il commençait à apprendre comment on traduit *rose* en latin et comment on traduit *rosa* en français. Mais, au bout de la première année, l'ennui vint peu à peu obscurcir son ciel ; l'oisiveté, qui lui semblait si douce d'abord, lui tomba sur les épaules comme un manteau de plomb. Il était né pour le travail,

il fallait à ses bras athlétiques une lutte infinie; sorti du peuple, Dieu ne lui réservait comme à ses frères que le repos de la tombe. Aussi disait-il quelquefois, dans ses ennuis, qu'il jouait tout simplement le rôle d'un mort. Il ne tarda point à regretter sa vie passée, d'autant plus belle maintenant qu'il la voyait par les prismes du souvenir; il ne tarda point à regretter les bruyants écoliers, la glorieuse place de chantre à l'église de Chameroles, les soucis paternels et les naïves amours de sa femme. Là-bas il travaillait, et il vivait noblement de son travail : à quoi bon travailler ici, où il a plus d'argent qu'il n'en veut? La vie n'est bonne qu'à ceux qui luttent sans cesse. Plaignez le pauvre maître d'école : le voilà condamné au repos des vieillards et des infirmes.

Mathilde ne s'ennuyait point : elle suivait toujours avec intérêt le roman de sa vie; elle en relisait sans cesse les débuts; elle cherchait à en deviner le dénoûment. — Un singulier roman! pensait-elle; le diable serait bien honnête de me dire comment il finira. Et pendant de longues heures elle imaginait les scènes les plus fantasques. — Ah! si vous saviez écrire, disait-elle à M. Fourcade, quel chef-d'œuvre pour la France! Le maître d'école

se souciait bien de faire un chef-d'œuvre. A ses yeux, les plus beaux écrits du monde étaient la grammaire plus ou moins française de M. Noël, la géographie par demandes et par réponses — quelles demandes et surtout quelles réponses ! je ne sais quel abbé célèbre parmi les enfants, et enfin son livre de messe, son almanach de Liége et son journal à grand format. M. Fourcade avait à peine deux fois en sa vie réfléchi aux mystères de la science ; il s'était demandé pourquoi le mot *œil* s'écrivait sans la lettre u, et pourquoi la terre se donnait la peine de tourner autour du soleil. Mme Fourcade avait dit fort raisonnablement, à propos de la seconde demande, que la terre ne tournait pas autour du soleil, mais devant le soleil, comme une poularde à la broche devant le feu. M. Fourcade avait fort mal accueilli le raisonnement de sa femme; Mme Fourcade s'était animée, et pendant leur querelle géographique le lait s'était enfui de la marmite. — Maudite femme ! voilà le souper au diable ! — J'en suis bien aise ! Et comme Mme Fourcade courait à la marmite elle avait renversé une chaise sur les pieds du maître d'école. L'enfant, réveillé subitement, avait crié dans son berceau, et M. Fourcade s'était

sauvé en se promettant de ne plus toucher au feu de la science. Aussi Mathilde eut beau faire: avec elle il changea d'habits, mais il garda son esprit de maître d'école. — J'ai peut-être pris un mauvais lot, se disait-elle dans ses jours brumeux. Après tout, M. Fourcade a des agréments, il est devenu sentimental et mélancolique (alors M. Fourcade s'ennuyait); mélancolique, c'est un progrès; le siècle tourne à la mélancolie. Et puis, il chante à merveille, souvent les litanies, il est vrai. Ah! s'il chantait *l'Andalouse!*

M. Fourcade ne trouvait plus guère de désennui que dans le chant : il chantait des psaumes, des romances, des couplets bachiques et grivois. Il était fort content de lui, et regrettait de ne pas avoir un plus grand théâtre; il eût donné un de ses beaux souvenirs de Chameroles pour chanter tout à son aise pendant un jour à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice.

Un temps vint où Mathilde fut surprise des absences du maître d'école : les dimanches et les jours de fêtes il partait le matin et ne revenait que le soir. Tantôt il parlait d'une promenade solitaire, tantôt d'une rencontre d'amis; ou bien c'était une messe en musique, une revue du roi, une course au Champ-de-Mars.

Mathilde le suppliait en vain de l'emmener : il trouvait toujours des obstacles et s'en allait seul. Où allait-il? Mathilde, d'abord inquiète, fut bientôt jalouse; elle ne douta pas que le volage maître d'école n'eût ouvert son cœur à quelque pimpante Parisienne; déjà sa triomphante rivale se dessinait dans le mauvais côté de son âme; déjà elle ajoutait un chapitre au roman de sa vie. Elle cherchait une bèlle vengeance, elle rêvait un noble sacrifice, elle accablait d'amour son perfide amant.

Un dimanche elle suivit M. Fourcade, bien résolue à savoir enfin le mot de l'énigme. M. Fourcade descendit vers la Seine par la rue des Saints-Pères, traversa la rivière par le pont du Carrousel et passa dans le jardin des Tuileries. — C'est cela, dit Mathilde en s'appuyant sur le bord du pont, un rendez-vous. — L'horloge royale sonna dix heures, et le maître d'école prit un pas plus rapide. — Voyez-vous, l'indigne! il est en retard : il se hâte d'arriver. — A la grande surprise de Mathilde, M. Fourcade sortit du jardin, et, quelques minutes après, elle le vit franchir le seuil de Saint-Roch. — Comme en Espagne, pensa-t-elle, un rendez-vous à l'église! — Elle entra : l'église était presque déserte encore, et d'un premier

regard elle vit les vieilles dévotes, le curé et les desservants. M. Fourcade s'était envolé. Après de vaines recherches, espérant qu'il reparaîtrait, elle s'agenouilla devant un pilier, et pria Dieu de lui dévoiler cet horrible mystère qui la désolait tant. Les premiers chants de la messe retentirent dans l'église ; les fidèles et les curieux arrivèrent en foule. Mathilde regardait au passage toutes les jeunes élégantes en se disant : — C'est celle-ci, ou celle-là, cette jolie fille, ou cette belle femme. — En promenant ses regards jaloux elle écoutait avec un charme inconnu les *Kyrie eleison ;* c'était la première fois qu'elle aimait un chant d'église. Afin de mieux entendre elle s'avança vers le lutrin. Tout à coup elle s'arrêta pâle et tremblante : parmi les chantres de Saint-Roch elle avait reconnu le maître d'école de Chameroles.

Elle s'en retourna à son logis dans l'humiliation la plus profonde. Quand, au sortir de vêpres, elle revit M. Fourcade, elle l'accabla de sa douleur et de son mépris. — Voilà donc où vous en êtes venu ! Quelle pitié ! choriste d'église ! Encore si c'était d'opéra ! Voilà donc le piédestal où vous a élevé l'amour ! O mon Dieu ! je suis bien punie ! Que j'étais aveugle quand j'espérais vous métamorphoser ! Vous

étiez maître d'école, vous êtes plus que jamais maître d'école.

— Eh bien oui! s'écria M. Fourcade, maître d'école et toujours maître d'école! Il faut que l'orage éclate, il faut que mon cœur s'ouvre! Il y a bien assez longtemps que j'essaye de vous voiler ma pauvre nature, je me découvre enfin. Pardonnez-moi, Mathilde! Je suis indigne de vous; mais ce n'est pas ma faute, et j'en souffre comme un martyr. Dieu vous a faite pour la vie oisive, on le voit à vos pieds et à vos mains; Dieu vous a faite pour charmer le regard comme une belle fleur : Dieu m'a pétri d'un autre limon, je suis né pour le travail; voyez mes bras et ma stature. Le repos est pour moi la fatigue la plus énervante; je suis las de l'oisiveté, il faut que j'agisse. Malgré vos soins amoureux mes jours passent lentement, lentement, et l'ennui m'abat de plus en plus. Je ne sais si c'est une punition du ciel. Je vois tout en noir, il fait toujours nuit pour moi. De grâce, ma pauvre Mathilde, renvoyez votre servante, laissez-moi balayer, battre les habits, fendre le bois; laissez-moi chanter à Saint-Roch, ou je m'enfuis de Paris, je retourne à Chameroles.

— Plutôt mourir, monsieur, que de vous

laisser chanter à Saint-Roch ! Je vous défends d'y remettre les pieds !

M. Fourcade n'osa enfreindre la défense de sa maîtresse, il se résigna à se passer de la distraction du lutrin. Durant ces longs jours, qu'il supportait avec tant d'ennui, il s'ouvrait quelquefois de claires échappées dans la nuit de son âme : il revoyait sa petite maison à l'ombre du clocher, son jardin qu'il avait encadré de haies et parsemé d'arbres à fruits, sa pauvre femme qui pleurait sur son délaissement, son jeune fils qui pleurait de voir pleurer sa mère ; il se souvenait avec délices de ces beaux jours si bien remplis où il sonnait deux fois l'angélus, où il criait après ses écoliers et après sa femme, où, le matin et le soir, il labourait son jardin avec tant de joyeuse ardeur.

— Ah ! se disait-il un jour avec une douce tristesse, que mon jardin doit être beau maintenant ! la haie va refleurir, les cerisiers rougissent déjà. Et les bordures de buis et de mignonnettes ! et les jacinthes de monsieur le curé ! et les roses de madame d'Orbigny ! Le cep de vigne doit s'étendre par toute la muraille de la maison. Pourvu que ma femme ait pensé à la tailler ! Hélas ! je l'aurais si bien tail-

lée ! — M. Fourcade soupira profondément.

Un soir, après avoir ainsi caressé les souvenirs de ses beaux jours, M. Fourcade prit son chapeau et sortit en silence, dans le seul dessein sans doute de respirer le grand air. Il prit par les Tuileries et suivit les boulevards. Au coin de la rue Poissonnière la diligence de S — l'arrêta au passage : il fit signe au conducteur qu'il voulait partir, il grimpa sur l'impériale avec l'agilité d'un chat, il dit adieu à Paris et à Mathilde.

Les deux lettres suivantes achèvent naturellement cette petite histoire, qui commence dans la joie et qui finit dans le deuil comme toutes les histoires humaines.

« A MADEMOISELLE, MADEMOISELLE MATHILDE LENOIR,
» RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, A PARIS.

» De Chameroles, ce 16 juillet 1836.

» MA PAUVRE AMIE,

» Tu dois me trouver bien faible. Je t'ai toujours dit que j'étais indigne de toi ; mais mon cœur vaut mieux que moi, et je m'en suis allé sans lui; cela n'empêche pas que je n'aie

» revu ma pauvre femme avec bien du plai-
» sir. Elle a tant pleuré ! Je suis arrivé le soir :
» elle était toute seule dans notre petite mai-
» son, tristement penchée au-dessus du feu.
» Longtemps je l'ai regardée par la fenêtre. J'é-
» tais inquiet de ne pas revoir notre enfant,
» quand enfin j'ai découvert qu'il était cou-
» ché dans notre lit, notre lit si dur et si doux,
» ce grabat où je dormais de si bon cœur ! —
» Ah ! Mathilde, pardonne-moi ces souvenirs-
» là ! — Je suis entré tout tremblant : je croyais
» que ma femme, irritée à ma vue, allait me
» chasser comme un renégat. Elle a poussé un
» grand cri et s'est jetée sur mon cœur ; j'en
» suis encore tout brisé. — Te voilà! m'a-t-elle
» dit. Je savais bien que tu reviendrais. Et ta
» belle dame? a-t-elle ajouté en se détachant
» de mes bras. — De grâce, ai-je murmuré, ne
» parlons pas d'elle. — Tu arrives à propos :
» je prépare une fricassée de fèves; je pensais
» à toi en les cueillant à la brune. — Et Lou-
» lou, où est-il? — Il dort à ta place, sur ton
» oreiller, méchant! — Son berceau est tou-
» jours au pied du lit? — Je ne sais où le per-
» cher. Je voulais le brûler, mais qui sait ce
» qui arrivera? — Voyez-vous! N'espériez-vous
» pas devenir veuve? et alors... Ma femme a

» fait la grimace, et s'en est allée devant le feu
» verser un pot de lait dans les fèves. Moi j'ai
» couru embrasser le dormeur. Je ne sais pas
» pourquoi je vous écris tout cela, Mathilde.
» C'est que je vous ouvre mon cœur, et que j'ai
» tout cela dans le cœur. J'espère redevenir
» maître d'école à Chameroles. Notre aventure
» est un fier scandale : cependant il me sem-
» ble que je suis vu du même œil qu'aupara-
» vant. Il y en a qui me montrent du doigt,
» mais il y en a aussi qui me font fête. J'ai de
» beaux habits : c'est tout simple. Tenez, ma
» pauvre follette, faites comme moi, rentrez
» dans la vie commune; on s'y ennuie moins.
» Mariez-vous : malgré ce qui s'est passé, je con-
» nais dans le pays plus d'un aspirant à votre
» main. Voulez-vous d'un avoué, d'un impri-
» meur, d'un marchand de fer? Vous n'avez
» qu'à tendre la main, il vous pleuvra des maris.
» Les beaux messieurs n'y regardent pas de si
» près ! Ah ! si je n'avais pas de femme et si
» vous n'étiez pas si duchesse !... Mariez-vous,
» Mathilde, ayez des petits enfants. Cela fait du
» mal à la tête, mais cela fait du bien au cœur :
» on les berce, on les promène, on les caresse,
» et le temps se passe ; vous entendez bien ?
» le temps se passe ! Surtout ne restez pas à

» Paris : c'est un mauvais pays pour vous
» comme pour moi. Ne croyez pas que je ne
» vous aime plus : c'est à peine si je puis res-
» pirer en vous écrivant, je retiens mes larmes
» de toutes mes forces ; si vous n'étiez qu'à une
» lieue de Chameroles j'irais tout de suite vous
» embrasser. Pauvre amie ! vous devez bien
» vous ennuyer là-bas, si loin et si seule !

» Adieu, Mathilde, au revoir ; voilà ma
» femme qui revient. Je suis pour toujours
» votre ami

» ANDRÉ FOURCADE. »

Je regrette de ne pouvoir copier le paraphe notarial du maître d'école. Ce paraphe fut pour Mathilde la chose la plus amère de cette lettre. — Hélas ! disait-elle, s'il avait souffert en m'écrivant, il ne se fût point amusé à enjoliver ainsi son nom !

« A M. FOURCADE, ANCIEN MAÎTRE D'ÉCOLE,
» A CHAMEROLES.

» Paris, le 19 juillet 1836.

» C'est une main déjà glacée qui vous écrit
» ces lignes. Je vous l'ai souvent dit, monsieur,

» la vie est un roman : je touche à la fin ; la » destinée en a ouvert le dernier chapitre, et » déjà j'en ai vu le dernier mot. Le roman de » votre pauvre Mathilde sera intéressant tout » comme un autre. Si je l'avais lu à quinze » ans, comme j'aurais pleuré de douces larmes! » Mon seul regret est de ne pouvoir le finir » avec vous. M. Houssaye sait toute notre his- » toire : dites-lui qu'il en fasse.... Je perds la » tête..... Dans quels tourments vous m'avez » jetée pendant onze jours éternels ! Pourquoi » ne pas m'avoir tout dit? Vous n'avez jamais » eu de courage. En lisant votre lettre il m'est » venu le dessein de courir à Chameroles et » de me venger : il m'eût été si doux de mourir » avec vous! Je ne sais ce qui m'a arrêtée... C'é- » tait un trop affreux dénoûment; tout le monde » m'eût maudite.... J'ai allumé du charbon il » y a une heure : il me vient de noirs étour- » dissements.... Je me hâte d'achever cette » lettre... Je ne vois plus, ma main tremble...

» Dites à votre *pauvre femme* qu'elle n'ait » plus peur de mes séductions : je viens de » me regarder dans la glace : mon Dieu ! que » la mort est laide ! il me semble que je sors » du cercueil.... J'étouffe ! je suis tout abat- » tue... Je suis folle... Ce matin j'ai dicté mon

» testament au notaire de la rue du Bac : n'ou-
» bliez pas d'en demander lecture. Je désire
» être enterrée dans le cimetière de Chame-
» roles, à côté de mon père. Une colonne
» brisée et un saule au-dessus de moi, voilà
» tout. Le cimetière est devant vos fenêtres :
» il me semble que je vous verrai encore.

» Adieu, mon seul ami! hélas! mon ami! Je
» n'ai plus qu'un souffle, j'ai froid, le froid de
» la mort; ma plume...

» Toute ma vie vient de repasser dans ma
» mémoire... J'ai mal vécu, j'étais un enfant;
» Dieu m'éclaire enfin. O mon Dieu! ô mon
» Dieu! pardonnez-moi! j'ai tant pleuré depuis
» treize jours!... Laissez-moi vivre, je veux
» vivre... Mourir! toute seule!... Adieu; sou-
» viens...

Il n'y eut point de paragraphe dans la lettre de Mathilde.

Ce petit roman a paru, l'an dernier, dans la *Revue de Paris*. Au lieu d'un conte il s'est rencontré que, par aventure, l'auteur avait écrit une histoire : c'est donc innocemment s'il a réveillé un scandale assoupi. D'ailleurs les romans sont des miroirs qu'on promène le long du chemin : tant pis pour vous si vous passez par là, et tant pis surtout si vous vous reconnaissez dans ces miroirs. Et puis l'auteur n'a soulevé aucun voile, n'a profané aucun mystère; ce qu'il a dit tout le pays le savait, il a déguisé le nom de ses personnages comme le nom de leur pays; l'histoire s'est passée en Champagne, voilà tout. Selon la géographie, la Champagne s'étend depuis le Hainaut jusqu'à la Bourgogne, depuis la Lorraine jusqu'à l'Ile-de-France. Et, en dépit de la géographie, je crois bien que ce pays-là s'étend encore plus loin; il n'est pas jusqu'à ces messieurs de Laon (prononcez *Lan*) qui ne soient capables d'être Champenois.

Les journaux du pays ont reproduit cette histoire de M. Fourcade, et ce jour-là les journaux du pays se sont vendus comme des almanachs, ni plus ni moins. Ce jour-là aussi vingt-un maîtres d'école se sont joyeusement réunis à Chameroles, au cabaret comme de coutume, pour lire et discuter l'histoire de leur collè-

gue M. Fourcade. Quoi qu'on en ait dit, ces messieurs étaient bien un peu venus au cabaret de Chameroles pour boire du claret. C'est là ce que peuvent faire de plus spirituel des maîtres d'école champenois. Après la lecture la discussion s'est ouverte. — Que dites-vous de cela, messieurs? Le plus jeune maître d'école prit la parole : — La lettre de Fourcade n'est pas assez élégante; on dirait l'un de nous qui parle à sa femme. Croyez-vous qu'il n'y ait pas de fautes d'orthographe? Tous les assistants cherchèrent avec ardeur. — Nous n'en sommes pas là-dessus, reprit le président : que dites-vous de l'histoire? Le plus vieux de la troupe prit à son tour la parole : — Je dis qu'il faut boire un coup. — Alors tout est dit, reprit le président. Et il se mit à verser à boire.

M. Fourcade a pleuré comme un enfant à la lecture de son histoire. Il a tendu les bras vers l'ombre de Mathilde; et, comme la vie se passe en regrets, il regrette le temps de ses romanesques amours, malgré sa femme et ses jolis enfants, le temps passé, le beau temps passé ! comme dit le poëte allemand.

LE

JOUR SANS LENDEMAIN.

LE JOUR SANS LENDEMAIN.

J'ai connu une grand'mère qui était bien la plus charmante des grand'mères. Au prochain automne il y aura deux ans qu'elle est morte. Elle est morte dans son fauteuil sur la terrasse de son château, les mains dans celles de ses petits-enfants, les yeux tournés vers le soleil qui se cachait derrière les coteaux jaunissants. Deux heures avant de s'éteindre elle parlait encore aux amis qui l'entouraient : elle s'entretenait avec un grand sens des choses de la vie présente, avec un religieux espoir des promesses

d'une autre vie. Lorsqu'elle sentit que ses forces l'abandonnaient et que le dernier jour était venu pour elle, elle demeura silencieuse et ne nous adressa plus que quelques pâles sourires. Il vint un instant où elle se tourna doucement vers ses vieux amis, ceux qui n'avaient jamais délaissé sa fortune et qui, mêlant toujours les branches de leur vie aux rameaux de la sienne, avaient fleuri aux mêmes brises et s'étaient glacés aux mêmes autans : elle voulut parler, mais, les paroles expirant sur ses lèvres, elle contempla avec attendrissement ces vieux compagnons de son long pèlerinage, et sa main leur envoya le suprême adieu. Elle s'éteignit avec tant de sérénité que les lugubres images de la mort ne flottèrent pas un instant autour d'elle, et que son dernier regard put s'arrêter sur des visages calmes, tendres et résignés; elle n'eut à subir aucune des importunités de la douleur et de la tendresse : pas un sanglot n'éclata auprès d'elle, pas une larme ne coula sur ses doigts blancs et desséchés. Les enfants, agenouillés sur la terrasse, ne comprenaient rien à cette scène des adieux éternels, et le plus jeune, grimpé sur l'un des bras du fauteuil, jouait avec les cheveux qui pendaient en boucles argentées le long des joues amaigries de

l'aïeule. Nous étions groupés autour de son siége, tous silencieux et recueillis, et l'on n'entendait parmi nous que les mélodies du soir, le bruit des feuilles qui tombaient sur le sable de l'allée, l'angélus, que le vent apportait de la ville voisine, le bêlement des troupeaux qui rentraient dans les étables, et les chants des bouviers, lents et mélancoliques comme tous les chants primitifs. Entre cette soirée d'octobre et la fin de cette existence, entre ce ciel gris et doux que le soleil abandonnait et cette figure pâle et sereine d'où la vie allait se retirer, il y avait tant d'harmonie, de rapports et de convenances, que le drame de la terrasse semblait une scène détachée de la nature agonisante, et qu'il était difficile de ne pas en confondre les teintes avec les teintes automnales.

Ainsi mourut cette grand'mère; elle mourut adorée de tous. Comme elle a sa place dans un monde meilleur, si ce monde meilleur existe, ses enfants et ses amis ne l'envient point au ciel; mais ils parlent d'elle sans cesse, et le souvenir de l'aïeule est une de leurs religions sur la terre; elle se mêle encore à tous nos regrets, elle manque à toutes nos joies : elle était la vie de nos réunions, l'âme de toutes nos fêtes.

Elle avait beaucoup vu, beaucoup senti, beaucoup souffert; à la grâce, à l'esprit, à un grand savoir de toutes choses elle joignait un trésor plus inappréciable qu'elle avait retiré de sa lutte avec la douleur : je veux parler de l'indulgence. Ce mot seul renferme le secret de la vie tout entière. Sa jeunesse fut pleine d'agitations; mais, après avoir consumé ses plus belles années à chercher vainement le bonheur dans des régions orageuses, elle le trouva dans les joies de famille, qu'elle avait si longtemps méconnues, et ses derniers jours s'écoulèrent au milieu des bourgeoises félicités, que la poésie a jusqu'ici trop dédaignées peut-être.

Parmi les jeunes gens qui se trouvaient auprès d'elle des enseignements de tout genre j'étais à coup sûr le plus tendre et le plus assidu. J'avais cru découvrir sous la gaieté de son caractère et sous l'égalité de son humeur douce et facile quelque chose de triste et de souffrant, et il me semblait parfois que toute l'indulgence de son cœur cachait mal un grand fonds de scepticisme et d'amertume. Nous avions, le soir, dans l'allée de tilleuls qui borde le jardin, de longues conversations sur la vie, qu'elle achevait et que je commençais à peine. Je partais de la ville à la chute du jour, et je

la trouvais ordinairement sur le perron, au milieu de ses filles et de ses petits-fils. Étranger dans le pays, je m'étais fait de cette famille une famille de prédilection. Lorsqu'on s'était vu, qu'on avait causé de choses et d'autres, qu'on avait bien joué avec les enfants sur la pelouse, la grand'mère appuyait son bras sur le mien et nous allions sous les tilleuls reprendre nos chères conversations du soir. Je ne sais guère quel charme nous attachait l'un à l'autre : jeune et impatient de connaître, je cherchais peut-être en elle la science amère de la vie ; effrayée de vieillir, peut-être cherchait-elle en moi quelque reflet de sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, nous nous aimions l'un l'autre. J'aimais surtout à remonter avec elle le cours agité de ses années ; je me plaisais, aux heures d'épanchements, à détacher quelques pages du livre de son existence ; et, bien que ces entretiens fussent féconds pour moi en désenchantements, je les recherchais avec avidité, tant j'avais hâte de mordre à l'écorce de l'expérience.

Un soir j'arrivai plus tard que de coutume : je trouvai le perron désert ; les serviteurs m'apprirent que la famille était partie le matin pour Saint-Brice, une petite propriété voisine ; la grand'mère seule était restée. Le

monde, qui lui semblait autrefois trop petit, n'allait plus pour elle au delà des tilleuls qui entouraient le château d'une double ceinture de feuillage. Je l'aperçus dans notre allée, marchant lentement, pensive et solitaire. Nous étions alors aux premières journées du printemps; l'air était froid et pénétrant : je courus à elle et je l'engageai à rentrer. Mais elle était distraite, et, sans répondre à mes instances, elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes tous les deux en silence vers l'endroit le plus calme et le plus retiré du jardin.

— Grand'mère, lui dis-je enfin (nous l'appelions tous *grand'mère*), vous êtes triste : qu'avez-vous? quel nuage a passé aujourd'hui devant votre soleil?

— Mon soleil est bien pâle, dit-elle, et ses rayons ne me réchauffent plus. Oui, mon garçon, je crois que tu as raison : je suis triste. Le retour des beaux jours me fatigue et ne me ranime pas : j'ai respiré toute la journée cet air enivrant des feuilles nouvelles; j'ai foulé ce gazon, je me suis reposée sous nos lilas en fleurs, et je me suis dit avec quelque amertume que nous autres nous n'avons qu'un printemps, et que notre hiver vient bien vite.

— Oui, lui dis-je; mais on assure que nous

allons refleurir dans un monde plus beau où le printemps est éternel.

— C'est possible, dit-elle en prenant une prise de tabac dans une boîte de platine russe; mais, quelques merveilles qu'on nous raconte de ce monde qui nous attend, nous ne quittons jamais sans regrets notre sale et triste planète.

Je voulus profiter des dispositions où je la trouvais pour lui annoncer une fâcheuse nouvelle : après quelques instants de silence :

— Vous savez, lui dis-je d'un air presque indifférent, tant je craignais de donner à mes paroles trop d'importance et de solennité, vous savez que Mario est mort?

— Mario est mort! s'écria-t-elle en s'arrêtant brusquement.

Je la regardai à la clarté de la lune : son visage exprimait de l'effroi, mais point de douleur.

O saint égoïsme! chaque année qui passe sur notre tête dessèche dans notre cœur quelque beau sentiment, y tarit quelque noble source; mais toi tu t'épanouis au souffle du temps, et chaque jour tu te prélasses plus radieux et plus florissant sur les débris souillés de notre âme! La grand'mère et Mario s'é-

taient longtemps aimés; cet amour avait rempli les plus belles années de leur jeunesse. Orageux comme tous les amours, plein de joies inquiètes et de passions turbulentes, cet amour s'était brisé comme tous les amours de la terre; mais, bien que séparés par cette terrible loi du destin qui veut que tout ici-bas se brise, se flétrisse et passe, tous les deux n'avaient pu rester étrangers l'un à l'autre, et plus d'une fois sans doute ces cœurs désunis avaient dû se fondre dans une même pensée de tendresse et de sollicitude : eh bien, la grand'mère ne vit dans la mort de Mario qu'un avertissement funeste, cette mort lui rappela seulement que l'heure du départ allait bientôt sonner pour elle.

— Ah ! Mario est mort, reprit-elle d'un ton plus calme..... C'est mourir bien jeune, il me semble.

— A coup sûr, ajoutai-je avec empressement; il était votre aîné.

— Certainement, certainement, dit-elle en reprenant mon bras qu'elle avait quitté avec un sentiment de terreur, il était mon aîné.

— Et puis on assure qu'il faisait des excès.

— Sans doute il devait en faire : on ne meurt point ainsi à son âge.

Je ne pus m'empêcher de sourire tristement : Mario comptait bien, de son vivant, cinq ou six ans de moins que son amante, et il venait de s'éteindre au fond d'une campagne où sa vieillesse s'était écoulée pauvre, oubliée et solitaire. Pendant le reste de la soirée Mario fut le sujet de notre entretien sous les tilleuls : à l'âge qu'avait la grand'mère on ne vit guère que dans le passé, et elle aimait assez à feuilleter ses anciens jours ; à l'âge que j'avais alors on ne vit guère que dans l'avenir, et je me plaisais à en deviner les formes incertaines à travers les souvenirs un peu confus de ma vieille amie. Je la laissai donc me parler de Mario. Elle me parla longuement de lui ; mais son cœur, aussi froid que les cendres de son amant, ne laissa pas échapper un éclair d'amour et de jeunesse.

— Mon Dieu ! m'écriai-je avec douleur, toutes les affections finissent-elles donc de la sorte? ne reste-t-il jamais rien, que quelques tisons noirs et glacés, de ces feux qui promettaient une flamme éternelle? un jour arrive-t-il infailliblement où le cœur ne bat même plus au souvenir de ce qu'il a tant aimé?

— Hélas ! oui, dit-elle en soupirant, presque toujours il en arrive ainsi.

— Grand'mère, la vie serait-elle réellement aussi triste que vous me la montrez parfois?

— Mon fils, répondit-elle en me frappant sur l'épaule, puisses-tu dans quinze àns t'adresser encore cette question !

— Puissé-je surtout vous l'adresser, grand'mère !.

Elle secoua la tête d'un air de doute, puis elle reprit après un court silence :

— Vois-tu, mon garçon? si la vie est mauvaise c'est notre faute à tous. Aussi n'avons-nous pas le droit de l'accuser, et c'est à peine si je me permets pour mon compte une plainte dans mon propre cœur. Va, le ciel a été prodigue de bienfaits envers sa créature, mais nous avons tout gâté ; et nous murmurons contre le Créateur ! Que dirons-nous, grand Dieu, lorsque tu nous demanderas compte des trésors que tu nous as confiés? Pareilles à ces liqueurs d'Orient qui laissent un parfum éternel au vase qui les a contenues, les affections, même en s'épuisant, pourraient imprégner de suaves souvenirs l'asile qu'elles ont habité ; mais dans quelle âme une affection humaine a-t-elle pu séjourner sans y altérer sa pureté primitive? dans quel cœur l'amour n'a-t-il point déposé en se retirant un peu

de lie et d'amertume? C'est que nous abusons de tout, mon enfant; c'est qu'aveuglés par la jouissance, nous ne savons jamais prévenir la satiété; c'est qu'au lieu de tailler dans le vif, nous flétrissons tous les sentiments avant de les arracher de notre cœur opiniâtre. Tous nos amours ressemblent à ces feuilles de l'automne qui ne tombent que lorsque le soleil et le vent les ont jaunies et desséchées, et que nous traînons indifféremment sous nos pieds sans nous rappeler que, vertes et luisantes, elles ont ombragé nos têtes. Nous sommes si ingrats envers le bonheur qui n'est plus! quelques jours d'ennui et de dégoût ont bientôt effacé des années de félicité. Et puis le monde n'est-il pas là pour porter sur nos plaies ses mains grossières et venimeuses? a-t-il assez de paroles empestées, assez de basses calomnies, assez de pavés et de boue pour élever un mur infranchissable entre deux pauvres âmes que le destin a désunies? Le monde ne pardonne point au bonheur qu'il ne sanctionne pas : il en mine sourdement le fragile édifice, et quand l'édifice a croulé il en salit les débris, il en remue incessamment les ruines, pour que la fleur du souvenir ne puisse y croître et s'y épanouir. Ah! si je te contais tout au long l'his-

toire lamentable de ma liaison avec Mario, tu t'étonnerais moins peut-être de trouver ma mémoire infidèle, ingrate et glacée.

— Grand'mère, lui dis-je, contez-moi cette histoire.

— A quoi bon? L'humanité gravite pêlemêle vers le même abîme : l'exemple des anciens n'a corrigé personne. D'ailleurs pourrais-je encore ranimer les cendres de mon cœur, et le vent de l'âge ne les a-t-il pas dispersées?

Nous marchions depuis quelques instants en silence. Une bise extrêmement froide soufflait du nord; le gazon de l'allée et les feuilles des arbres étaient déjà humides de la rosée de la nuit : j'entraînai ma vieille compagne vers la terrasse du château et nous entrâmes dans le salon. Elle s'étendit sur son canapé devant un grand feu de sarment, et j'allai m'asseoir à ses pieds.

— Écoute, me dit-elle après s'être longtemps recueillie : je veux te conter une histoire de ma vie que personne n'a jamais entendue, et dont j'ai gardé le secret enfoui comme un trésor dans mon sein. Je vais déflorer pour toi le seul souvenir de ma jeunesse qui soit resté pur dans mon vieux cœur, le seul amour qui m'aura suivie toujours brûlant jusqu'au

tombeau ; je vais pour la première fois faire entendre un nom que je n'ai prononcé, durant trente ans et plus, que dans le silence des nuits et dans la solitude de mes jours. Approche donc : viens lire dans ce coin de mon âme où nul regard humain n'a encore pénétré ; entre avec respect dans ce sanctuaire que le désenchantement n'a jamais profané, où le feu sacré brûle encore.

— Ce n'est donc pas l'histoire de Mario? m'écriai-je, presque effrayé de la solennité de ce début épique.

— Non, dit-elle : c'est une autre histoire.

Je m'étais assis sur le canapé auprès d'elle. La grand'mère ouvrit sa boîte de platine, se barbouilla le nez d'une prise de tabac d'Espagne, et après en avoir savouré quelques instants le parfum et la saveur :

— Dans ce temps-là, commença-t-elle en remettant sa boîte dans sa poche, je ne prenais pas de tabac ; j'étais jeune, on vantait ma beauté. Un grand fonds de hardiesse et d'impertinence, un caractère ardent, une tête un peu folle, et surtout un profond mépris pour tout ce que le monde appelle *convenances*, m'avaient acquis déjà une certaine réputation d'esprit et d'originalité; dans le monde on me trou-

vait *drôle*. Je crois, mon enfant, que je devais faire alors une pécore assez insupportable. J'avais vingt ans, de la fortune, un mari excellent qui m'adorait, des serviteurs fidèles qui m'avaient vue naître, des amis charmants et dévoués, de joyeux compagnons soumis à toutes mes fantaisies, obéissant à tous mes caprices ; mes troupeaux paissaient dans mes grasses prairies, mes vignes et mes bois couvraient les coteaux d'alentour ; deux chevaux noirs et luisants ébranlaient les pavés de la ville voisine sous les roues de ma calèche anglaise ; un alezan brûlé, aussi docile à ma voix que le grand lévrier qui galopait à mes côtés, me faisait voler dans la plaine. Qui n'aurait cru à mon bonheur ? Moi seule je n'y croyais pas : je nourrissais ce vague ennui dont nous avons tous reçu le germe fatal en naissant, je le nourrissais avec complaisance ; je me révoltais en secret contre ma prosaïque existence ; j'aurais voulu remuer à tout prix ce lac dont les eaux dormantes réfléchissaient toujours les mêmes aspects et les mêmes ombrages. Mes amis m'aimaient trop, mes prés étaient trop fertiles, l'amour de mon mari me semblait trop paisible ; mon mari lui-même m'apparaissait souvent sous un jour bien terne et bien vulgaire : cet

homme grossier faisait valoir mes propriétés, augmentait chaque année mes revenus, s'occupait d'engrais et calculait sur les regains! Que de fois n'ai-je pas lancé avec fureur mon coursier à travers champs, lui faisant franchir, au risque de me rompre le cou, les fossés, les haies et les barrières! J'avais besoin d'agitation, je ne savais où jeter l'énergie qui me dévorait; le calme m'indignait, j'appelais la tempête. O folle que j'étais! Mais telle est la vie. Nous partons tous du même point pour arriver au même terme : nous commençons toujours par armer en corsaires, toujours nous finissons les pieds dans la flanelle.

Je me trouvais dans ces dispositions lorsque je reçus une invitation de Mme B*** pour aller passer une journée au château de la Chênette. Mme B*** (tu ne l'as pas connue, car elle était morte que tu n'étais pas au pays) a tenu longtemps le sceptre du ridicule dans une contrée où, Dieu merci, le ridicule n'a jamais manqué. Femme bel esprit, sa maison fut longtemps à la ville une succursale de l'hôtel de Rambouillet : toutes les Sévigné de l'endroit s'y rendaient le soir une fois par semaine, et là on parlait d'art, de morale et de littérature. C'est à faire frémir, rien que d'y penser! La

France n'était point encore sortie de la tourmente populaire qui l'avait si rudement secouée : alors Mme B***, farouche républicaine, eût porté, je crois, le bonnet rouge, si le blond de ses cheveux n'eût menacé de se confondre avec la couleur de sa coiffure. Disons en passant que ses opinions ne lui coûtaient rien, et que ses sentiments étaient moins roturiers encore que sa naissance. Lorsque les parchemins et les titres reparurent sur l'eau Mme B*** songea qu'il était temps de se désencanailler : elle ne pouvait anoblir les registres de l'état civil, mais elle prit des airs de duchesse ; elle ne pouvait blasonner sa patache, mais elle armoria ses gestes et son langage ; ses gens portèrent livrée, et la méchante masure que je pourrais te montrer à l'horizon, entre deux massifs de chênes, ne s'appela plus que *le château de la Chênette*.

J'aimais son fils, qui valait mieux qu'elle, et j'acceptai l'invitation. D'ailleurs Mme B*** me plaisait comme étude : elle me détestait par goût et me recherchait par orgueil, et je m'amusais à observer la lutte qui s'établissait toujours à mon aspect entre sa haine et sa vanité, deux mauvais sentiments auxquels je n'ai jamais cherché à servir de point de mire, sois-en

bien persuadé, mon garçon. Mon mari était absent : je partis à cheval, par une matinée d'automne, accompagnée seulement d'un serviteur qui suivait à distance. Je n'ai jamais pu me soumettre à cette manie qui veut que nous ne puissions faire un pas sans avoir un laquais à nos flancs ou sur nos talons. Je mis bien quatre heures à faire le trajet, qui en demandait deux à peine : j'étais triste, rêveuse, préoccupée; je pressentais confusément dans ma destinée quelque chose d'irréparable.

Le fils de Mme B*** m'attendait dans le sentier couvert qui sert encore d'avenue à la Chênette.

— Prenez votre courage à deux mains, me dit-il : ma mère a réuni tout ce que le pays a de mieux.

— Ah! diable! lui dis-je en sautant à bas de mon cheval, ce sera ennuyeux à mourir!

— Oui; mais nous sommes quelques bons compagnons bien décidés, pour nous distraire, à risquer un peu de scandale. Êtes-vous des nôtres?

— Toujours! m'écriai-je avec joie, tant j'avais hâte d'échapper aux mille pensées qui m'oppressaient.

Je jetai ma jupe d'amazone sur ma selle, et,

laissant flotter la bride sur le cou de ma monture, qui nous suivit docilement en enlevant les branches encore vertes du buisson, je pris le bras de mon camarade, et nous arrivâmes ensemble au château. La cour était encombrée de chars à bancs et de carrioles d'osier; les garçons meuniers et les valets d'écurie, déguisés en laquais de bonne maison, se croisaient en tous sens; c'était un remue-ménage infernal. Aussitôt qu'elle m'aperçut Mme B*** vint à moi et m'embrassa avec effusion. Si elle avait pu me tordre le cou elle l'eût fait de grand cœur, je te jure.

— Ah! ma chère, quel bonheur de vous avoir! Je vous attendais, je tremblais que vous ne vinssiez pas : vous êtes si rare! Comment pourrai-je jamais reconnaître!...

— Cela est bien facile, lui dis-je : faites-moi donner un verre d'eau : je meurs de soif.

— De l'eau! quelle horreur! Vous prendrez de l'eau rougie?

— Non, de l'eau pure.

— De l'eau sucrée?

— Je ne prendrai que de l'eau pure.

— Mais, ma chère, cela ne se peut pas. Nous avons du cidre, de la bière; on pourrait envoyer chercher du sirop à la ville.

J'entendais à deux pas de moi le bruit clair et frais d'un filet d'eau qui devait se perdre sous la mousse dans les allées en pente du jardin : pour en finir avec cette lutte entre l'eau pure, le sirop de groseille et le vin du cru, pour en finir surtout avec la soif qui me dévorait, je m'approchai de l'endroit d'où partait ce bruit argentin, et je trouvai bientôt une source limpide qui s'était creusé sous un bouquet de coudriers un lit tout tapissé de lichens et de fontinales. Je m'agenouillai sur la marge, et j'aspirai tout à mon aise l'onde froide et aromatisée par la menthe qui croissait sur les bords. Malheureusement je portais alors de longs cheveux bouclés qui couvraient mon cou et mes épaules : lorsque je me relevai je secouai par un brusque mouvement de tête mes cheveux, qui s'étaient abreuvés comme moi de l'eau de la source, et j'aspergeai d'une rosée glacée le visage de quinze ou vingt bégueules qui s'étaient groupées derrière moi et que je n'avais pas aperçues. Tu ne saurais imaginer, mon cher enfant, le succès qu'obtint cette inconvenance involontaire : je fus perdue pour le reste du jour dans l'opinion de *la société;* il fut décidé que j'avais un *genre* exécrable, et le substitut du procureur du roi me compara à Diogène

qui buvait dans le creux de sa main. Je me résignais à maigrir d'ennui lorsque j'aperçus enfin les quelques amis que m'avait annoncés le fils de Mme B***. Je les connaissais tous : c'étaient presque tous mes compagnons d'enfance, tous jeunes gens joyeux, simples et bons. Nous organisâmes une bande à part dont je fus l'héroïne. Il fut résolu que tous m'escorteraient à cheval, le soir, jusqu'à ma campagne, et que nous passerions par la ville. J'envoyai donc mon domestique m'attendre à Saint-Florent, à l'hôtel de *la Tête-Noire*, et je me préparai à secouer l'ennui rongeur qui me consumait.

Après le déjeuner nous étions réunis en groupes divers dans la cour et nous mettions aux voix l'emploi de la journée lorsque nous vîmes entrer d'un pas lent et lourd un énorme cheval de meunier tout blanc encore de la farine qu'il portait depuis dix ans du matin au soir, et sur lequel était penché un petit jeune homme tout blond, tout mince et tout pâle. Le cheval s'arrêta pesamment au milieu de nous. Des éclats d'un rire bruyant accueillirent cette entrée triomphale, et le petit jeune homme, immobile sur sa monture, nous regarda d'un air naïf, embarrassé et souffrant.

— C'est Roger ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Qu'est-ce que Roger? demandai-je à mon voisin.

Au même instant Mme B*** me prit à part et me dit :

— C'est le petit Roger, mais il a beaucoup d'esprit.

Cette impertinence m'intéressa tout d'abord au petit Roger. Je m'informai de lui : j'appris qu'il était fils d'une famille honnête et modeste depuis peu de temps établie dans le pays. Les jeunes gens de Saint-Florent l'aimaient, et le fils de Mme B***, l'ayant invité à la fête que donnait sa mère, l'avait engagé à s'y rendre sur le cheval de moulin qui faisait tous les jours le double trajet de la Chênette à Saint-Florent et de Saint-Florent à la Chênette. Ce cheval était de plomb, et Roger avait mis cinq heures à faire deux petites lieues. J'observai ce jeune homme : il devait avoir vingt ans au plus ; il était silencieux, fier et timide ; je remarquai en lui une élégance de manières qui me frappa. Plus je l'observai, plus je trouvai qu'il n'avait rien de commun avec mes bruyants et robustes amis. Je n'avais connu jusqu'alors aucun être qui lui ressemblât, et cependant son aspect répondait vaguement à je ne sais quel type gracieux et poétique qui

se glissait dans tous mes rêves et vers lequel mon âme déployait incessamment ses ailes. On m'avait vanté son esprit, et je ne sais pourquoi je ne songeai pas à lui en chercher. Chose étrange! durant le jour entier nous n'échangeâmes pas un geste, une parole, deux fois seulement nos regards se rencontrèrent; et cependant je comprenais déjà confusément que ma destinée était changée, et que cet être qui venait de m'apparaître pour la première fois riverait à ma vie un souvenir éternel.

Le reste de la journée s'écoula avec une incroyable rapidité : la voix de Roger venait à mon cœur comme une délicieuse harmonie que je n'avais encore entendue que dans les songes de mes nuits tourmentées; sa présence était pour moi une préoccupation de tous les instants qui me charmait à mon insu; il y avait autour de lui je ne sais quelle atmosphère enchantée où je me plongeais avec ivresse. Je ne m'avouais aucun des sentiments dont j'avais si longtemps couvé le germe et qui venaient d'éclater subitement; je ne précisais rien, je ne prévoyais rien : seulement je me sentais heureuse, ma poitrine aspirait l'air avec joie, la vie me semblait plus légère, et j'écoutais avec ravissement une voix mystérieuse nouvelle-

ment éclose qui chantait dans mon âme. Je ne m'inquiétais pas de savoir si je devais jamais revoir Roger, je n'y songeais même pas : je vivais tout entière dans la sensation présente sans me soucier de l'avenir, sans me demander si cette apparition de quelques heures aurait jamais un lendemain. Jours d'amour et de jeunesse, jours de mol abandon et de joyeuse imprévoyance, vous que nous appelons le temps de la folie et qui peut-être étiez celui de la sagesse, beaux jours, qu'êtes-vous devenus?

Le soir arriva vite. A huit heures nous étions tous en selle. Mme B*** me fit observer que j'allais blesser toutes les convenances en me mêlant ainsi, jeune, belle et *seule de mon sexe*, à cette jeunesse turbulente. Mme B*** avait raison dans le sens du monde, mais je me souciais peu du monde, et j'avais tellement confiance dans la droiture de mes intentions que je cédais toujours sans crainte à mes caprices. D'ailleurs cette turbulente jeunesse me vénérait comme une sœur ; et j'ai vu partout mon étourderie entourée de plus de respect que n'en obtint jamais la réserve de toutes nos prudes. Je ne répondis donc à Mme B*** qu'en faisant piaffer mon alezan et siffler ma badine, et je donnai le signal du départ en lançant mon

cheval au galop. Tous les cavaliers me suivirent, et nous disparûmes bientôt dans un tourbillon de poussière. Nous allions comme une bourrasque à travers champs et villages : les pierres du sentier jetaient des étincelles sous les pieds de nos coursiers ; les chiens des hameaux nous poursuivaient en aboyant, et les paysans effrayés accouraient sur le seuil de leurs portes pour nous regarder passer.

J'avais tenu longtemps la tête de la cavalcade. Oppressée par la rapidité de la course, sentant que mon cheval, excité par le bruit du galop qui retentissait derrière moi, prenait à chaque instant une vigueur nouvelle, et craignant de ne pouvoir bientôt modérer l'ardeur qui l'emportait, je résolus d'abandonner la route à la fougue de mes compagnons, et je me jetai par un biais habilement ménagé dans une terre de labour. Comme la nuit était obscure, aucun d'eux ne s'aperçut que je manquais à leur tête; et au bout de quelques minutes je n'entendis plus qu'une rumeur confuse qui allait en s'effaçant et qui finit bientôt par se perdre.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai alors, en me trouvant seule au milieu du recueillement des prairies, un sentiment de joie indéfinissable.

Effrayée de ce bonheur sans nom qui m'arrivait comme par rafales, je m'interrogeais avec anxiété : je me demandais ce qu'il y avait de changé dans ma vie, pourquoi j'étais partie, le matin rêveuse et préoccupée, pourquoi, le soir, je revenais joyeuse ; quelle brise avait dissipé les nuages de mon ciel, quel rayon de soleil en avait éclairci l'azur. Je craignais de me trouver coupable ; je cherchais à comprimer les élans de ma félicité, à chasser de mon cœur je ne sais quelle image qui l'assiégeait sans cesse. Il me semblait aussi que de nouvelles facultés venaient d'éclore en moi : mes perceptions étaient plus nettes et plus rapides, mes sens plus fins et plus délicats ; je saisissais dans le silence de la nuit des harmonies qui me parlaient pour la première fois, dans la contemplation du ciel étoilé et des champs endormis des spectacles dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'alors les merveilles et la poésie. J'avais ramené mon cheval dans le sentier : il allait à son gré, arrachant les touffes d'herbe qui croissaient sur le bord des fossés; et moi, laissant flotter les rênes sur le cou de ma bête, je regardais la lune, qui montait à l'horizon entre les forges enflammées de Saint-Florent, pareille à un disque de cuivre sortant tout rouge

de leurs fournaises. Je prêtais en même temps l'oreille aux mille cris de la campagne : les insectes bruissaient dans les sillons, les courlis vagissaient dans les roseaux des marais, les fruits sauvages qui se détachaient autour de moi tombaient avec un bruit mat sur le gazon, et j'entendais au loin les chanvreuses qui battaient le chanvre dans les hameaux. Soudain un bruit que je ne reconnus pas se mêla à tous ces murmures. Mon alezan le reconnut bien, lui : il s'arrêta tout à coup et dressa les oreilles en hennissant. C'était le pas lent et paisible d'un cheval qui suivait le même sentier et qui sans doute se rendait à la ville. Bientôt les pas se rapprochèrent, et, au détour du chemin, je vis apparaître, comme un rayon de la lune, mon doux et blanc Roger penché mélancoliquement sur sa pacifique monture.

Lorsque Roger se trouva près de moi les deux chevaux, qui tous les deux avaient la bride sur le cou, se mirent à tailler la haie et à tondre le gazon de compagnie ; Roger et moi nous nous regardâmes. Je balbutiai quelques paroles, Roger n'essaya pas un mot. Je ne savais quelle contenance tenir : je toussais, je tirais mon mouchoir, j'allongeais et je raccourcissais les courroies de mon étrier. Enfin

je me rassurai en pensant que Roger était aussi troublé que moi, et je me décidai à nous sauver tous deux de cette position difficile.

— Monsieur, lui dis-je en assurant ma voix, je vous croyais avec nos amis.

Roger ne répondit qu'en me montrant d'un air piteux le lourd animal qui passait à côté du mien.

— Aucun de nous n'y a songé, monsieur : nous eussions mesuré le pas de nos chevaux à l'allure de votre bête.

Roger s'inclina légèrement et ne répondit que par un triste sourire.

Découragée par la concision de ces réponses silencieuses, je relevai la bride de mon cheval; Roger en fit autant, et nous nous mîmes à chevaucher côte à côte sans échanger une parole ni même un regard. Je crois, mon enfant, que je serais allée ainsi jusqu'au bout du monde : il me semblait entendre le cœur de Roger me parler tout bas, et je remerciais secrètement ce jeune homme de ne pas troubler par des banalités le langage muet de nos âmes. Nous marchions depuis quelques instants de la sorte; et je tremblais déjà de voir poindre à travers les peupliers la flèche du clocher de la ville, lorsque Roger, tournant vers moi sa blonde tête,

me contempla longtemps avec une expression de tendresse indicible.

— Madame, me dit-il enfin d'une voix qui produisit sur moi l'effet d'une commotion électrique, je vous connais depuis deux ans : il y a deux ans, à pareille époque, que je vous ai vue pour la première fois.

Et comme je le regardais avec étonnement :

— Vous traversiez les montagnes de ma patrie ; votre frère et votre mari accompagnaient vos pas. Ne vous souvient-il plus du coteau de la Madeleine? votre coursier, épuisé de fatigue, refusait d'en gravir la pente difficile ; la rivière grondait sous vos pieds, les monts élevaient au-dessus de votre tête leur cime dépouillée ; la nuit tombait dans les vallées, et vous cherchiez avec inquiétude un sentier moins rapide.

— Je ne l'ai pas oublié, lui dis-je.

— Vous avez donc oublié le jeune homme, me répondit Roger d'un air triste, qui saisit par le mors votre coursier découragé, et qui fut assez heureux pour vous frayer une route moins rude?

— Je ne l'ai point oublié, lui répondis-je encore.

— Deux ans à peine sont écoulés, et ce-

pendant, madame, vous ne le reconnaissez pas.

Je baissai les yeux d'un air embarrassé et ne répondis point. Il était bien vrai que les traits de cet enfant, qui ne m'était apparu dans les monts qu'à la lueur du crépuscule, s'étaient effacés de mon souvenir; mais si j'avais osé, et je me sentis près de l'oser, je lui aurais dit : O Roger ! tu ne me connais que depuis deux ans, et moi depuis que j'existe je te connais, je t'appelle et je t'aime !

Je n'avais pas la force de murmurer un mot de reconnaissance, mais comme mon cœur palpitait délicieusement en songeant que j'avais occupé déjà les secrètes pensées de ce jeune homme ! comme j'étais heureuse de lui donner tout bas le nom de mon sauveur ! comme je m'exagérais avec complaisance le danger que j'avais un soir couru dans les montagnes de la Creuse ! je me voyais suspendue entre les flots écumants et les cimes menaçantes ; la terre s'éboulait sous mes pas, et j'allais rouler dans l'abîme lorsqu'un ange gardien descendait des nuages et m'enlevait avec lui sur ses ailes. Oh ! mon enfant, lorsqu'elle est aidée par l'amour, quel poëte que la mémoire ! Ce fait, qui la veille ne m'eût semblé qu'un incident vulgaire, se revêtait alors d'une incroyable solennité, et je m'é-

criais dans mon muet enthousiasme : Vous à qui je dois déjà une existence, envoyé de Dieu, complétez votre œuvre : venez me donner encore la vie de l'âme, cette vie sans laquelle l'autre nous fait regretter le néant.

Je ne savais ce qui se passait dans l'esprit de Roger, mais je le supposais agité de tout le trouble qui remplissait le mien. Après un long silence je me hasardai à le questionner sur sa patrie, d'où l'avait exilé la fortune de sa famille. Il me parla avec enthousiasme du petit pays où il était né : j'en avais visité les sites pittoresques, il m'en fit sentir les secrètes beautés; chacune de ses paroles faisait jaillir en moi mille sources de poésies qui jusqu'à ce jour avaient dormi cachées dans mon sein. Il me parla des souvenirs de son enfance, qui s'était écoulée libre, sauvage, aventureuse au milieu de ses chères montagnes : chacun de ces souvenirs, en réveillant dans mon cœur une impression à demi effacée de mes jeunes années, me la rendait parée d'une grâce nouvelle. Il m'entretint de ses travaux, de ses études, de sa famille, qui ne vivait qu'en lui et dont il devait être un jour le soutien, et je m'initiai avec transport à tous ces projets d'un avenir laborieux et modeste. Puis, je ne sais par quelle

transition, il vint à me confier les mille tristesses de son âme ; et il arriva qu'en me disant son histoire Roger me raconta la mienne. Nos deux chevaux marchaient de front : le sentier était tellement étroit que je sentais le souffle de Roger caresser mon visage et que souvent sa main venait effleurer la mienne. Nous nous arrêtions parfois pour échanger nos sentiments, pour chercher quelque rapport intime entre nos deux natures, et lorsque nous avions trouvé entre nous un lien de plus, une sympathie nouvelle, nous reprenions en silence notre lent pèlerinage, laissant nos âmes s'abîmer dans la même pensée de bonheur et d'amour.

Ah ! ne me dis pas que j'étais folle, ne me dis pas que l'amour ne naît pas ainsi d'une parole ou d'un regard, que les affections véritables germent longtemps avant d'éclore ; ne me dis pas que je m'abusais, ne flétris pas la seule fleur de ma vie qu'ait su conserver ma vieillesse. Oui, j'aimais ; oui, j'étais heureuse : je voyais enfin apparaître les rives de cette terre enchantée que j'avais tant de fois vue flotter dans mes rêves ; enfin mes illusions se changeaient en réalités, enfin je rencontrais un être qui donnait la vie aux fantômes de mon

sommeil. Si tu savais combien en écoutant Roger je me remerciais de l'avoir deviné au premier abord, de l'avoir aimé sans le connaître!... Si tu savais aussi combien le système d'éducation qu'on avait appliqué à mon enfance et à ma jeunesse était en désaccord avec la vie qu'on m'avait imposée, peut-être t'étonnerais-tu moins de voir combien ma tête était mobile et mon cœur prompt à s'enflammer. Songe donc qu'au besoin mon mari eût été mon père, que les amis qui m'entouraient ne permettaient guère la tristesse que lorsque les gelées d'avril avaient brûlé les bourgeons de nos vignes ou que les eaux de la rivière avaient inondé nos guérets ; songe enfin qu'avant le jour où Roger s'offrit à moi je n'avais jamais rencontré une créature qui plaçât le bonheur et la poésie hors de la grange et du pressoir. Au reste, mon garçon, je ne veux pas discuter ici la moralité de mes œuvres ; mais Dieu, qui a jugé durant cette soirée la pureté de mes intentions, la chaste confiance de mon âme et l'innocence de Roger, a dû voir sans colère deux enfants inoffensifs cheminant ainsi à la clarté de ses étoiles et réduisant l'amour à la plus pure, à la plus sainte des aspirations vers le ciel.

Je ne m'explique pas encore le profond oubli

de toutes choses dans lequel je passai ces heures rapides et charmantes. Il s'était établi entre Roger et moi une convention tacite de ne point parler des devoirs qui me liaient à une autre existence, et nous allions, comme deux enfants de la nature échappés du bagne de la société, sans songer qu'il nous faudrait reprendre nos entraves à la barrière de la ville prochaine. Savions-nous même s'il existait des villes sous le ciel, d'autres êtres que nous sur la terre, d'autres lois dans le monde que celles qui nous attiraient l'un vers l'autre? Le nom d'amour ne fut pas une fois prononcé entre nous : nous nous aimions sans nous le dire, sans nous l'avouer peut-être à nous-mêmes, mais aussi sans nous demander s'il était des félicités plus douces et des joies plus enivrantes que cette fraternité de goûts et de sentiments qui comptait quelques heures à peine, et qui devait, hélas ! ne point avoir de lendemain. Et cependant nous lui promettions un avenir si long et si paisible ! nous lui tressions à l'avance des jours si beaux et si sereins ! Chaque semaine ne devait-elle pas nous réunir désormais, soit à la ville, soit à la campagne? Quel obstacle pouvait nous empêcher de nous voir plus souvent encore? Roger me parlait d'une foule de

livres dont je ne soupçonnais même pas l'existence, et que nous devions lire ensemble à l'ombre de mes bois; nous formions mille projets d'études et de plaisirs; nous élevions avec complaisance l'édifice d'un bonheur sans fin, et nous nous étonnions tous deux d'avoir pu vivre si longtemps séparés; nous bénissions la destinée d'avoir enfin rapproché nos deux âmes.

Cependant nos chevaux allaient toujours; et, bien que leurs pas mesurassent une lieue en trois heures, Roger commençait à remarquer que la ville semblait fuir devant nous, lorsque nos deux montures s'arrêtèrent brusquement. La rivière roulait devant nous ses flots argentés par la lune, et nous nous trouvions au bout d'un petit chemin creux par lequel les bestiaux devaient descendre à l'abreuvoir. Il nous fallut revenir sur nos pas : une fois hors du sentier creux, nous cherchâmes à nous orienter, mais vainement : nous ne reconnaissions aucun des accidents du paysage. Nous prîmes au hasard la première route qui s'offrit à nous, en suivant toutefois le cours de l'eau, qui nous ramenait à la ville. Après un quart d'heure de marche nous arrivâmes à l'entrée d'un champ d'ajoncs et de bruyères, au milieu desquels nous poussâmes nos che-

vaux. Mais, leurs pieds s'embarrassant à chaque pas dans les épines, ils refusèrent bientôt d'avancer. Que devenir? Moi j'aurais voulu ne retrouver jamais ma route, et, le dirai-je? je l'espérais presque : je me crus un instant perdue dans des landes désertes et infinies, et mon cœur battit d'une secrète joie en pensant que nous allions peut-être errer des jours entiers à l'aventure. Roger se prêtait avec tant de grâces à toutes ces folies! Nous refaisions ensemble ce rêve que nous avons tous fait à quinze ans sous les blancs rideaux de notre alcove : nous nous supposions dans une île inconnue. Je te laisse à penser les combats que livrait Roger pour me protéger contre les sauvages.... Enfants que nous étions!..... Le vent, qui nous apporta de la ville la onzième heure de la nuit, nous rappela bien vite à la triste réalité. Hélas! nous pressentions déjà que sur la terre où nous marchions tous deux il n'y avait que nous de sauvages, et que c'était contre la société que nous aurions un jour à combattre! Roger sauta à terre, et, au risque de s'ensanglanter aux plantes épineuses, il prit les deux chevaux par la bride et les tira d'une main vigoureuse. Grâce à lui nous sortîmes enfin de notre île, mais pour nous jeter

de nouveau dans des parages étrangers. Nos regards cherchèrent au loin quelque sentier blanchi par la lune, mais une mer de champs et de prairies nous entourait de toutes parts; nous savions bien que la ville était proche, mais nous n'avions pas d'issue pour aborder. Nous nous étions arrêtés près d'une haie : Roger se tenait appuyé contre l'encolure de mon cheval, et nous gardions un silence rêveur. Nous étions censés préoccupés de l'idée de notre retour, mais le fait est que nous avions des pensées tout autres, si toutefois nous pensions alors à quelque chose. Nous demeurâmes longtemps ainsi; et je ne sais comment il arriva que ma main se trouva dans celle de Roger : Roger l'étreignit faiblement, puis il la porta à ses lèvres. Je dois te dire, mon enfant, que l'amour ne m'a jamais rien donné de plus doux que ce baiser imprimé sur ma main par des lèvres tremblantes, si ce n'est le silence qui suivit ce chaste baiser. Oh! comme je me sentais heureuse d'être aimée d'un amour craintif et délicat! Je retirai doucement ma main de celle de Roger et je l'appuyai sur son front, sur ce front blanc et pur que mes lèvres n'ont jamais effleuré. Roger tourna vers moi ses yeux humides et brûlants,

et nos regards se rencontrèrent pour la dernière fois sur la terre.

Presque au même instant une lumière brilla à travers les arbres et des aboiements retentirent avec force autour de nous. Des chiens s'approchèrent en grondant, puis ils se mirent tout à coup à sauter devant moi d'un air joyeux et caressant : je me trouvais évidemment en pays de connaissance. Je fis un temps de galop vers l'endroit d'où partait la lumière et je frappai à la porte d'une ferme avec le manche de ma cravache. La porte s'ouvrit ; nous étions à Saint-Brice.

J'entrai dans la ferme, suivie de Roger. Une pauvre vieille femme qui m'avait vue naître et grandir était mourante dans son lit. J'allai m'asseoir à son chevet : elle me reconnut à peine. Ses mains étaient déjà glacées, son œil terne, ses lèvres livides. Les enfants dormaient paisiblement dans la même chambre sous des rideaux de serge verte ; le mari sexagénaire veillait seul sa vieille compagne. La vie de nos paysans est si misérable que le spectacle de la mort n'a pour eux rien de bien désolant ni de bien solennel. J'appris que cette bonne femme était malade depuis près d'un mois, et qu'on avait pensé seulement depuis une heure à ap-

peler un médecin de la ville. La voisine qu'on avait chargée de cette mission jugea plus convenable d'aller chercher le curé du village, et nous vîmes bientôt arriver le vieux pasteur. Roger et moi nous nous mîmes à genoux près du lit de la mourante, et nous écoutâmes la prière des agonisants. Je ne crois pas avoir vu durant toute ma vie une scène plus profondément triste : les enfants, qu'on avait réveillés et qui s'étaient levés pour assister aux derniers moments de leur mère, contemplaient d'un air endormi et stupide ce qui se passait autour d'eux ; le vieillard seul versait au pied du lit des larmes silencieuses ; la lampe venait de s'éteindre ; un morceau de suif brûlait dans le cou d'une bouteille, sur une table couverte encore des restes du souper rustique ; deux tisons rapprochés fumaient dans l'âtre, et un gros chat noir, à demi couché dans les cendres, semblait absorbé par une contemplation mélancolique devant les braises du foyer ; des mouches volaient lourdement dans l'air épais de la chambre et venaient en bourdonnant se heurter à mon visage ; au dehors on entendait des mugissements plaintifs qui partaient des étables ; les chiens aboyaient à la lune, qui s'approchait de l'horizon, et le vent qui frai-

chissait sifflait tristement à la porte et mêlait ses murmures aux cris perçants des chouettes et des orfraies.

Je me retirai de cette demeure l'esprit tourmenté par des pressentiments sinistres : cette image de la mort, qui venait de se jeter d'une façon si imprévue au milieu de mes pensées d'amour, m'avait glacée d'une terreur involontaire. Je regardai Roger à la dérobée, et je ne sais pourquoi je m'effrayai de le trouver si pâle et si mince et si frêle ; moi-même je me sentais frappée de la crainte de mourir. Notre conversation avait pris un caractère plus austère : Roger, qui avait subi comme moi l'influence de cet épisode lugubre, me parla gravement de la vie présente, et pieusement de la vie meilleure qui nous était promise. Il me demanda si je croyais à l'immortalité de notre âme ; il me dit que, quoique bien jeune encore, l'idée de la mort était venue le visiter au milieu de toutes ses joies, et qu'il s'était habitué à l'envisager sans pâlir.

— La mort a cela de cruel, me disait-il avec mélancolie : c'est que toujours elle nous arrive lorsque nous sommes désenchantés de tout, que nous avons touché le fond de toutes choses, et que nos lèvres ont bu à toutes les amertumes.

— Il me semble au contraire, lui dis-je, que la mort est alors un bienfait, et que nous devons la bénir comme la fin de nos misères.

— Je pense, me répondit Roger, que nous devons la bénir à toute heure, mais surtout lorsqu'elle nous frappe au milieu de nos félicités : il doit être horrible de survivre à son bonheur, à ses croyances; et, s'il est vrai que tout ici-bas, foi, jeunesse, amour, se fane au souffle des années, nous devons souhaiter que la main de Dieu nous enlève dans la fraîcheur de nos illusions. Bienheureux ceux qui tombent dans le luxe de leur printemps, chargés de fleurs et de feuillage ! ceux-là n'assisteront point à leur ruine, ils sont les élus du Seigneur.

— Croyez-vous donc, lui dis-je, que tout ici-bas se flétrisse et passe ? n'avez-vous point foi en des sentiments éternels? Vous êtes bien jeune pour parler ainsi.

— Je suis bien jeune, répondit Roger, et ma vie compte un jour à peine; mais Dieu a placé dans le sein même du bonheur le sentiment de sa fragilité : dans l'ivresse d'une grande joie, qui n'a pas désiré mourir?

Cette conversation nous mena jusqu'à la porte du château. Mon mari n'était pas de

retour, et mes gens m'attendaient sur le seuil avec inquiétude. J'engageai Roger à venir prendre quelque repos dans le salon; je lui offris même l'hospitalité pour le reste de la nuit. Il refusa. Sans doute il avait comme moi besoin de recueillement et de solitude. Tourmentée par l'idée qu'il allait retourner seul à la ville, je voulus du moins abréger la longueur de sa route et je lui offris mon alezan, qui avait coutume de franchir cette distance en moins d'une heure.

Roger ayant accepté mon offre, je fis changer la selle de mon cheval; et, pendant qu'un serviteur s'occupait de ce soin, nous remarquâmes Roger et moi que c'était le même animal que je montais le jour où la Providence nous offrit l'un à l'autre pour la première fois.

L'incident de cette première rencontre, qui n'eût semblé à des imaginations vulgaires qu'un effet du hasard, ne nous apparaissait plus que comme une intention du ciel, et nous n'avions point à nous deux trop d'amour et de poésie pour en célébrer l'importance.

J'examinai moi-même l'équipement du cheval à qui j'allais confier Roger, et, après m'être assurée que la sangle n'était pas trop lâche,

la gourmette trop serrée, les courroies des étriers trop longues :

— Vous reviendrez demain? lui dis-je.

— Demain, répéta-t-il en partant au galop.

Hélas ! Roger a tenu sa promesse.

Rentrée chez moi, je ne voulus parler à personne : j'envoyai coucher ma femme de chambre ; je voulais être seule. Je me jetai tout habillée sur mon lit; mais j'étais trop heureuse et trop agitée pour dormir : je me relevai, j'ouvris ma fenêtre. L'air froid du matin me calma un peu. Je ne puis dire ce qui se passait en moi : je pleurais comme un enfant, et je sentais avec délices mes larmes brûlantes sur mes mains glacées. J'ignore combien de temps je demeurai assise sur ma fenêtre ouverte, le front appuyé sur l'appui du balcon : je ne pensais à rien, je ne percevais rien ; j'étais absorbée dans je ne sais quelle divine extase qui me détachait entièrement de la terre. L'opium doit produire une ivresse pareille. Parfois seulement mes nerfs se contractaient douloureusement : c'est qu'alors je croyais entendre le refrain monotone de cette prière des morts que j'avais récitée dans mon cœur au chevet de ma vieille fermière. Vers le matin, lorsque l'horizon s'empourpra des teintes de l'aurore,

je me jetai de nouveau sur ma couche. Ma tête était brisée, mes paupières pesantes, tout mon corps affaissé.

Je dormis d'un sommeil léger, troublé par des rêves bizarres : ma pauvre tête était un chaos où se succédaient avec une rapidité fantastique mille images riantes et sombres, mille figures terribles et gracieuses... Les pas d'un cheval qui battait le pavé de la cour me réveillèrent en sursaut : je sautai à bas de mon lit. Je m'étais couchée tout habillée : je courus à la porte qui donne sur la cour. Je l'ouvris avec une folle précipitation, je me trouvai en face de mon mari. La figure heureuse et calme de cet homme excellent me rejeta brusquement dans la vie réelle, d'où Roger m'avait arrachée. Mon mari m'embrassa au front : ce baiser me dégrisa. Je me dérobai aux tendresses conjugales, et me sauvai dans le jardin presque mourante. Le soleil était levé depuis longtemps, et sa chaleur me ranima. J'allai m'asseoir au pied de l'un de nos tilleuls, et là je revins froidement sur tout ce que j'avais fait la veille : il était bien vrai que j'aimais Roger.

La première impression que je retirai de l'examen réfléchi de mon cœur fut amère et douloureuse. Je n'étais pas femme à réduire

longtemps l'amour à un sentiment paisible et purement extatique : je sentais sourdement tout ce qui couvait en moi d'ardeur et de passion, et j'entrevoyais, par une intuition rapide, que l'explosion en serait d'autant plus terrible qu'elle avait été plus longtemps comprimée. Effrayée des maux que je me préparais, je me levai, décidée à ne pas recevoir Roger, et j'allai chercher près de mon mari le calme et le repos que m'avait ravis son absence... Oui, me disais-je en retournant au salon plus joyeuse déjà et plus légère, c'est mon mari que j'aime. Il est bon : sa bonté rassurera mon âme troublée ; sa tendresse va me rendre au sentiment de mes devoirs, que j'ai jusqu'ici trop négligés peut-être... Puis en montant les marches du perron je pensais à mon ménage, à mes amis, à mes habitudes, à mon existence tranquille, si pure et si sereine, et je me demandais comment j'avais pu songer à risquer une destinée toute faite contre une fantaisie d'un jour. J'arrivai au salon dans ces pieuses dispositions. Je ne sais par quelle fatalité mon mari, qui était réellement fort bon, mais dont le caractère était extrêmement violent, faisait alors dans la maison un épouvantable vacarme : il s'agissait de je ne sais quelle affaire en litige avec un

fermier. Je n'avais jamais vu mon cher époux jurant, sacrant et tonnant de la sorte. Je voulus affronter la tempête de sa colère, mais il me pria assez rudement d'aller faire un tour de jardin, et je m'échappai en tremblant.

Je crois que cet instant fatal a décidé du reste de ma vie : mes saintes résolutions s'évaporèrent à la colère de mon mari comme la rosée de nos champs aux premiers rayons du soleil ; mon mari ne fut plus pour moi qu'un despote, qu'un tyran domestique ; mon ménage fut un enfer, ma vie un supplice de toutes les heures ; j'accusai le sort de m'avoir sacrifiée à un époux brutal et barbare, et je mis à me proclamer la plus infortunée des créatures autant de complaisance que j'en mettais, une heure auparavant, à me trouver la plus heureuse des femmes. D'ailleurs la scène dont je venais d'être témoin avait achevé de m'enlever le peu qui me restait de mes illusions conjugales. Bien que l'indulgence ne fut point alors au nombre de mes rares vertus, j'aurais pu pardonner beaucoup à mon mari : je ne lui pardonnai point d'avoir été ridicule. Je ne sais rien, mon enfant, de plus ridicule que la colère des hommes. Avant d'avoir été glacé par l'âge le sang qui fait battre mes artères était

tout aussi prompt, tout aussi inflammable que les plus impétueuses natures; mais j'ai compris de bonne heure qu'avec la colère on ne domine rien, pas même son portier, et j'ai su dans toutes circonstances soumettre à ma dignité la fougue de mon caractère.

Sais-tu, mon garçon, ce que ta vieille grand'mère a retiré de la vie? l'indulgence pour tous et un grand mépris d'elle-même. Notre nature est décidément quelque chose d'assez chétif, d'assez infirme et d'assez misérable. Lorsque nous ne sommes pas hypocrites avec les autres nous le sommes avec nous-mêmes : nous rusons avec notre conscience; nous avons toujours pour la tromper mille roueries dans notre sac; nous sommes sans cesse occupés à jeter des petits gâteaux à ce Cerbère qui veille à la porte de notre cœur. Je m'indignais contre ma destinée, mais au fond j'étais bien heureuse de trouver dans l'emportement de mon mari une excuse à ma conduite de la veille, une occasion toute naturelle de revenir à mon Roger.

Je me rappelai avec empressement sa douce et gracieuse image, et, pour échapper aux ennuis de l'heure présente, je m'égarai avec Roger dans le monde des espérances. Eh bien!

oui, me disais-je, les yeux attachés sur la route qui devait me le ramener, oui, je t'accepte comme une consolation que le ciel a voulu m'offrir ; aimable enfant qui m'as ouvert les bienfaits d'une vie nouvelle, oui, je garderai pour toi seul cette âme que tu m'as révélée; il est bien à toi ce trésor qui dormait enseveli dans mon sein et que sans toi j'ignorerais encore. Oui, je t'aime; oui, je t'attends..... Mon Dieu! je ne le voulais pas, mais, repoussée de toutes parts, il faut bien que je me réfugie dans le seul cœur qui ne me soit pas fermé!

Tu vois, mon garçon, que je préludais assez bien par l'exaltation de mes sentiments aux types qui devaient, trente ans plus tard, défrayer les romans à la mode. Aussi ne puis-je m'empêcher de les aimer ces diables de livres, qui m'apportent un écho lointain de mes jeunes années. Seulement, lorsque je lis dans ma bergère ces productions échappées à quelques cœurs souffrants, à quelques imaginations maladives qui ont pour but de peindre la vie et d'en représenter les combats, les joies et les douleurs, je voudrais que, moins fidèles parfois à la poésie qu'à la réalité, ces œuvres ne s'achevassent pas toujours dans le paroxysme de la passion. Ces héros et ces héroïnes que je

vois partir, au premier chapitre, tous si pâles, si blonds, si bruns, si beaux, si fougueux, si fringants, j'aimerais à les retrouver, aux dernières pages, prenant une prise de tabac au coin du feu et faisant un retour judicieux sur les extravagances de leur jeunesse, tandis qu'on bassinerait leur lit et qu'on leur préparerait le bonnet de coton et la boule d'eau chaude. Il me semble qu'un pareil dénoûment, habilement soudé à presque tous les romans modernes, en compléterait le sens avec bonheur et serait fécond en moralités de tout genre.

Cependant Roger ne venait pas ; la route se déroulait déserte et silencieuse à travers les prairies; je n'apercevais à l'horizon que la cime immobile des arbres. Je prêtais l'oreille aux bruits de la ville, et je n'entendais que les feuilles que le vent d'automne abattait autour de moi. Que faisait Roger? quels rêves avaient occupé son sommeil? dans quel monde voyageaient ses pensées depuis notre séparation de la veille? quelle impression avait laissée dans son âme cette nuit passée dans les champs, quelle image dans son cœur notre rencontre à la Chênette? Ah ! sans doute il m'aimait, sans doute il m'avait retrouvée dans ses songes;

j'avais été l'ange de son réveil, je devais être désormais le bonheur et le but de sa vie tout entière. N'avais-je pas senti ses lèvres tremblantes sur ma main, son souffle brûlant à mon visage? son trouble n'avait-il pas été égal au mien? n'avait-il pas frémi sous mon timide regard? Ah! oui, Roger m'aimait; il m'aimait depuis deux ans peut-être, depuis le jour où son courage m'avait sauvée dans les montagnes... Et moi je l'avais oublié! mon souvenir n'avait pas su garder les traits charmants de mon sauveur! Ingrate! je devais à Roger peut-être deux ans d'amour... Va, je te les rendrai, me disais-je dans mon fol enthousiasme, je te rendrai la vie que tu m'as conservée; toi seul pourras savoir ce que ce cœur renferme d'amour et de tendresse!... Et je brodais, dans mon ivresse, au tissu de notre avenir toutes les fleurs de mon printemps. Les obstacles qui m'effrayaient une heure auparavant s'aplanissaient comme par magie; les orages que j'avais entendus gronder à l'horizon s'étaient changés en brises caressantes, et le coin de ciel que mes terreurs avaient voilé de nuages s'éclaircissait rapidement aux chauds rayons de mon amour... O mon enfant! il me faudrait toute l'ardeur de jeunesse que je n'ai plus, toute la

poésie d'expression que je n'ai jamais eue pour t'enlever dans les régions enchantées que je parcourais avec Roger lorsque mon cher époux, que j'aperçus à travers le feuillage éclairci de l'allée, me vint faire descendre brusquement sur cette terre maudite.

La tempête s'était calmée dans son cœur, mais non pas dans le mien.

— Chère amie, me dit-il en tirant de son gousset une énorme montre et en me montrant sur le cadran l'aiguille qui marquait onze heures, chère amie, ne viens-tu pas déjeuner ?

Le malheureux ! me rappeler aux vils besoins du corps lorsque je m'abreuvais au céleste banquet de l'âme ! Je ne trouvai même pas la force de répondre, et je détournai mes regards de cet homme de chair et d'os pour les reporter avec inquiétude sur la route toujours déserte par laquelle j'espérais le messie.

— Attends-tu quelqu'un, chère amie ? me demanda-t-il avec indifférence.

— Oui, répondis-je hardiment : j'attends monsieur Roger.

— Le petit Roger ! dit mon mari d'un air étonné.

— Monsieur Roger, repris-je avec dignité.

Je l'ai vu hier à la Chênette, et je l'attends. Vous le connaissez?

— Sans doute.

— J'ai lieu d'être surprise que vous, monsieur, qui semblez avoir à cœur d'attirer ici tous les sots et tous les impertinents de la ville, vous n'ayez pas songé, par compensation, à m'amener une fois ce jeune homme.

— A votre aise, chère amie, me répondit mon mari avec beaucoup de calme. Les sots et les impertinents ont du moins leur spécialité; mais ce petit Roger est un garçon si insignifiant que je ne pense pas même qu'on puisse rire de sa personne.

A ces mots mon mari s'éloigna, et je restai foudroyée sur la place. Je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie une indignation plus amère, une humiliation plus profonde... O mon Roger! vous traiter de la sorte, vous, mon héros, vous, mon dieu, vous, mon tout!... Je te vengerai! m'écriai-je; va, mon amour te vengera de l'insulte et du mépris des sots!... J'étais furieuse : j'étais blessée dans ma tendresse, dans mon orgueil, dans ma vanité; toutes les fibres de mon cœur étaient en souffrance. J'aurais voulu pouvoir sacrifier le monde à Roger; et le désir de la vengeance me fit un

instant caresser avec complaisance des idées qui, une minute auparavant, auraient couvert mon front de honte et de rougeur.

Puis, lorsque mon indignation se fut apaisée, je fus saisie tout à coup d'un horrible sentiment de terreur. Mon sang se figea dans mes artères, et je crus que mon cœur allait mourir dans ma poitrine; une sueur froide glaçait mon front, et mes jambes se dérobaient sous moi.

Ah! mon Dieu! m'écriai-je en m'appuyant contre un arbre et en cachant ma tête dans mes mains, ah! mon Dieu!... Et s'il avait dit vrai! si je n'avais aimé qu'une ombre, qu'un fantôme, et si mon rêve allait finir?... ô Seigneur! être allée jusqu'aux portes de votre ciel, avoir entendu le chœur de vos anges, avoir entrevu les merveilles de la vraie vie, en avoir respiré les parfums, et puis se réveiller sur cette terre d'exil! oh! ce serait affreux!... Et pourtant si je me réveillais! si je ne trouvais au réveil qu'un enfant sans force et sans vertu! si j'allais rougir de mon idole! s'il me fallait briser ce que j'ai adoré!... Hélas! hélas! cet amour est-il ailleurs que dans ma tête? est-il autre chose que l'exaltation de quelques heures enfantées dans le silence d'une nuit étoilée, au milieu des champs endormis, par la poésie

d'une situation romanesque ou par la prédisposition de mon âme inquiète et troublée?

Je restai longtemps abîmée dans ces réflexions accablantes. J'étais absolument dans la position de l'homme qui, enivré par le son des instruments, par le parfum des fleurs et le mouvement de la danse, s'est soudainement épris d'un beau domino aux petits pieds, à la main blanche, à la taille élancée, et qui, après avoir deviné les beautés cachées sous le masque de satin noir, hésite et tremble au moment où le masque en tombant va ruiner peut-être l'espoir d'une nuit tout entière : je tremblais de voir arriver Roger. Je n'osais plus interroger le long ruban poudreux qui serpentait à travers les campagnes; le moindre bruit que m'apportait le vent me faisait tressaillir d'effroi; j'aurais voulu que Roger ne vînt pas, je demandais à Dieu (nous avons la manie de faire intervenir Dieu dans toutes nos petites affaires) qu'un obstacle imprévu retînt ce jeune homme à la ville : je ne pouvais me résigner à en finir si tôt avec le bonheur. Et puis lorsque je venais à me rappeler les heures enivrantes que j'avais vécues près de Roger, à repasser dans mon esprit tout ce qu'il m'avait dit de lui, de ses tristesses en cette vie, de ses

aspirations vers une vie meilleure, lorsque je venais à ranimer dans mon cœur l'image de ce bel enfant dont le regard était si pur, la voix si douce, la parole si tendre, et dont le seul aspect révélait plus d'aristocratie que toutes les sottes prétentions de Mme B***, lorsque je me le représentais nonchalamment penché sur sa pesante monture, tel que je l'avais vu tout un soir, blanc comme la lune qui éclairait son visage, suave comme la brise qui se jouait dans ses cheveux, alors je riais de mes terreurs, j'insultais à mon effroi, et je m'attachais à Roger avec un nouvel enthousiasme... Et puis mes craintes revenaient : il me semblait entendre autour de moi les éclats d'une rire moqueur; et je ne sais pourquoi, au milieu de ces rires sardoniques, se mêlait la prière des morts que j'avais récitée au pied du lit de ma fermière.

Ainsi je passai près d'une heure à flotter entre le ciel et la terre, tour à tour me perdant dans les nues et me brisant contre les pavés, à la fois la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, digne de l'envie et de la pitié de tous. Épuisée par tant d'émotions diverses, je m'étais jetée sur la mousse au pied d'un tilleul, et je regardais d'un air stupide la route, qui étince-

lait aux rayons du soleil... lorsque tout à coup je me levai en jetant un cri : j'avais vu un nuage de poussière s'élever à l'horizon et j'entendais le galop précipité d'un cheval. Je serrai mon cœur à deux mains comme si j'eusse craint qu'il brisât son enveloppe, et je courus sur le bord du fossé qui sépare le jardin de la route. Je reconnaissais bien le pas de mon cheval, c'était bien Roger, mon beau Roger qui volait vers moi. L'alezan fila sous mes yeux comme un caillou lancé par une fronde; mais la selle était vide, la bride traînait dans la poussière, et les étriers battaient contre les flancs fumants du coursier.

Je tombai roide sur le gazon. J'ignore combien de siècles se sont écoulés depuis. Lorsque je me réveillai j'étais dans mon lit, j'avais la fièvre, mon mari veillait à mon chevet, et le docteur comptait les pulsations de mon pouls. Aussitôt que je fus parvenue à rassembler quelques idées dans ma pauvre tête je me levai brusquement sur mon séant, et je demandai Roger d'une voix déchirante.

Roger n'existait plus : mon cheval l'avait jeté sur un des tas de pierres qui bordaient le chemin, et le malheureux enfant avait expiré sur le coup.

Je reçus cette nouvelle avec un horrible sang-froid. Je déclarai que ma santé n'exigeait ni les soins du docteur ni les veilles de mon mari; je voulus être seule. On m'obéit : je restai seule un mois entier dans mon boudoir. Vingt fois mon mari se présenta pour entrer : la porte lui fut refusée vingt fois ; je ne vis pendant un mois que le visage de ma femme de chambre. Dieu seul a pu savoir ce que ces yeux ont versé de pleurs. Lorsque je sortis j'étais calme, et la pâle maigreur de mes traits accusait seule les douleurs qui avaient ravagé mon âme. Je défendis que le nom de Roger fût prononcé devant moi ; tu es le seul, mon enfant, devant qui mes lèvres aient fait entendre ce nom sacré. J'ordonnai que mon alezan ne fût jamais monté de sa vie, et je le laissai errer en liberté dans mes prairies. Lorsque je passais, triste et solitaire, le long des haies, le noble animal élevait la tête au-dessus des buissons et m'appelait en hennissant; mais je ne lui répondais que par un regard de douloureux reproche, et je suivais le sentier en l'arrosant de mes larmes.

Je refusai de retourner à la Chênette; je ne voulus jamais revoir les lieux que j'avais parcourus avec Roger : j'ai gardé dans toute

leur virginité les impressions que m'a laissées cette nuit solennelle; j'ai préservé la fleur de mes souvenirs des vents qui dessèchent et qui flétrissent, je l'ai conservée dans tout l'éclat et dans toute la pureté de sa fraîcheur primitive. Souvent on a tenté de m'entretenir de Roger : je ne l'ai jamais souffert. Que m'importait le Roger que l'on connaissait à la ville? qu'avait-il de commun avec le Roger à moi? Celui que j'ai connu ne s'est jamais révélé au monde : il m'est apparu par une nuit d'automne, comme un ange descendu du ciel, pour verser dans mon sein le feu dont j'étais altérée; et ce feu ne s'est jamais éteint, et je le sens qui brûle encore même sous les glaces de l'âge.

Cet amour n'a point subi l'affreuse loi du désenchantement; le monde n'en a jamais souillé le sanctuaire. La mort a coulé en bronze l'image de Roger dans mon cœur : je l'ai toujours retrouvé là, pur, jeune et gracieux comme au jour où je le vis à la Chênette, et les années qui m'ont vieillie n'ont pas mis une ride à son front. Quant à lui, pourquoi le plaindrais-je ! il est mort comme il voulait mourir, dans la verdeur de ses premières illusions; il s'est enseveli dans le luxe de son feuillage; il n'a point comme moi assisté à sa ruine.

Heureux enfant! il n'a pas su tout ce que la vie renferme de dégoûts et d'amertume, tout ce que les affections humaines ont d'impuissant et d'incomplet; il n'a essuyé ni les défections de l'amitié ni les trahisons de l'amour; la mort l'a frappé dans la gloire de sa jeunesse, alors qu'il s'élançait joyeux vers des félicités qu'il croyait infinies... Ah! ne le plaignons pas! sans doute la terre lui fut légère : il ne l'avait point trempée de ses larmes.

Ce récit achevé, la grand'mère appuya son front sur le marbre de la cheminée et demeura silencieuse. Je respectai le recueillement où je la voyais plongée et je me mis, silencieux comme elle, à remuer les cendres du foyer. Nous demeurâmes longtemps ainsi.

— La moralité de tout ceci, grand'mère? lui demandai-je enfin.

— Mourir à propos, me dit-elle.

CYPRIEN.

CYPRIEN.

FRAGMENT PHILOSOPHIQUE.

Moi, dit le jeune Cyprien, je n'ai rien à raconter. L'ennui m'a chassé de la société ; c'est là toute mon histoire. Mais, si vous l'exigez, à défaut d'événements, je vous dirai les révolutions intérieures, les souffrances, les déceptions dont se compose ma vie morale. Ne me demandez pas d'autres faits. J'ai vingt-cinq ans, j'ai peu vu ; mais j'ai beaucoup senti.

J'oserai tout dire à vous, mes frères ; je dé-

pouillerai devant vous tout orgueil de modestie, toute hypocrisie d'humilité, afin de mieux vous exposer les désenchantements de ma misérable existence.

Je suis né avec un caractère impétueux, mais avec une âme droite. En d'autres temps j'eusse pu être quelque chose, car j'avais l'instinct des grandes actions et l'amour des belles vertus. Peut-être eussé-je fait un héros en des jours plus héroïques; mais que peut-on être aujourd'hui?.... Cependant je n'accuse point tant le siècle que je ne m'accuse aussi moi-même. Est-ce lui qui m'a fait naître ce que je suis? est-ce lui qui m'a étouffé en naissant? ai-je manqué d'énergie pour lutter contre cet âge d'airain? ou cet âge d'airain a-t-il desséché l'énergie qui était en moi? Que sais-je? Les hommes sont fils du temps : le temps les engendre, les modifie, les développe, et à leur tour ils refont le siècle qui les a produits... ceux du moins qui sont des hommes de quelque force et de quelque valeur.

Ici le jeune homme baissa la tête, et parut pendant quelques instants oublier la présence de ceux qui l'entouraient. Le père lui posa doucement la main sur l'épaule. Il tressaillit faiblement et reprit son récit :

Oui, mes frères, j'aurais pu être un homme utile aux autres hommes si Dieu m'eût fait naître en ces temps de calme et de recueillement où chaque destinée peut s'asseoir à la place qui lui fut réservée, où chaque existence a sa part de biens et de maux sur la terre. Alors peut-être, avec la conscience pure et les intentions ferventes qui m'animaient, j'eusse pu produire les œuvres dont j'avais le sentiment et m'élever par la patience, le travail et la volonté à un rang digne de mes vertueuses ambitions. Mais, hélas! que faire en ces âges de transition et d'incertitude où tout se confond, ruine et fondation, mort et résurrection sociales, fin et commencement, enfance et décrépitude, quand nous naissons pressés et agités comme un essaim éclos de la veille dans une ruche trop étroite pour le contenir, quand le monde est devenu trop petit pour l'homme et l'esprit de l'homme trop vaste pour l'univers? Que faire lorsqu'on se sent porté, poussé, ballotté par une foule avide et désordonnée, lorsque le sort nous prend par les cheveux, sans choix et sans réflexion, pour nous élever au pinacle ou nous précipiter dans l'abîme? Quel homme assez robuste pour se frayer un chemin dans cette cohue? quelles épaules assez

larges pour fendre la presse? quelle poitrine assez vaste pour se faire jour? quelle tête assez élevée pour culminer sur toutes ces têtes?

Et quand cet homme se rencontre, quand il surgit comme un géant sur la fourmilière éperdue, quand il a mis son pied sur toutes ces existences secondaires, et que seul, face à face avec Dieu, il se met à juger ce monde qui remue au-dessous de lui, alors cet homme si grand, ce héros perd toute sympathie, toute ressemblance avec l'homme; il oublie que les entrailles d'une femme l'ont porté; il se dénature, il se transforme; il plane de si haut sur le monde qu'il le méprise et le prend en horreur; son origine le fait rougir; il raille sans pitié, il hait sans retour la lâcheté des faibles qui créa sa puissance; il grandit si fort qu'il s'épuise et s'affaisse; il voudrait être Dieu, et il devient Satan; il était Buonaparte, et il se fait Napoléon. J'ai vu sur les versants du Grimsel des sapins pressés par les autres arbres de la forêt jeter toute leur séve en dehors et s'élever dans une ténuité prodigieuse pour chercher au-dessus de tous les caresses de la brise et les regards du soleil; mais dans ces hautes régions ils trouvaient aussi le vent qui flétrit et l'orage qui foudroie.

O mes amis ! ô mes frères ! est-il un de vous qui n'ait gémi de son impuissance, qui n'ait souffert de sa faiblesse en ouvrant les yeux à la vie, en voyant l'espèce humaine si ondoyante, si malheureuse et si coupable? Oh! qui n'a désiré être grand pour régner, éloquent pour convertir, puissant pour améliorer? Quel est celui qui m'écoute dont le cœur n'a jamais brûlé de cette sainte ambition? qui de vous n'a pas étreint le génie? qui n'a pas embrassé la gloire?

Oh! moi, reprit-il après un court silence, j'avais rêvé de grandes, de belles destinées; il n'est pas un de vous dont l'espoir ait porté si haut. Je puis le dire, mes frères, parce qu'il n'est personne que Dieu ait jeté si bas; je puis tout dire, parce que je vais parler à ma honte. Ayez-en pitié, hommes qui avez souffert!

J'avais été élevé dans la solitude et dans l'ignorance du monde nouveau. Mon père, en perdant sa femme, s'était fait prêtre : en sortant du collége je vins habiter son presbytère, situé dans les Alpes. J'avais quinze ans et toute la jeunesse de mon âge. Mon père n'était guère plus âgé que moi, moralement parlant. C'était un homme de mœurs si pures et d'un cœur si

candide, il avait si peu vécu en dehors, il avait tant de simplicité dans le caractère et si peu de besoins dans la vie, qu'il l'avait traversée sans l'épuiser comme nous faisons tous. Voué dès sa jeunesse à la prêtrise, il avait renoncé à une vocation sincère pour épouser, dans l'intérêt de sa famille, une femme dont il fut tendrement aimé et qui lui créa l'existence douce et paisible qu'il devait si bien apprécier. Qui n'eût aimé mon père, cette chaste et poétique créature qui confondait dans sa riante imagination les psaumes et l'églogue, la poésie profane et la poésie sacrée, les chants bibliques et les mélodies païennes? Il y avait en lui tant de jeunesse morale, tant de candeur, tant d'ignorance de ce qui se passe dans les sociétés modernes! il était si étrangement imbu de naïves erreurs et de rêves charmants! il était si enfant, si insouciant, si tolérant, si affectueux, si rêveur, mon pauvre père! qui ne l'eût aimé?

Il était retourné au service des autels, l'âme pénétrée de douleur à cause de la perte de sa femme, et en même temps d'une sainte joie à cause de la fervente vocation qui se réveillait en lui, jeune et fraîche comme autrefois. Être prêtre, adorer Dieu sous la nef silencieuse et sombre, envoyer au ciel l'encens et les can-

tiques, s'agenouiller dans l'ombre sur le saint parvis et rêver mollement aux sons plaintifs de l'orgue ou bien aux chants de la cloche du soir, revêtir le lin sacré et le manteau de moire dont la vue seule émeut les âmes pieuses, s'enivrer de tous ces riens heureux de la vie ecclésiastique, cultiver soi-même son jardin, avoir de douces paroles pour tous, pour soi de la retraite et du silence, et quelques heures de loisir pour ses poëtes chéris, c'était tout ce que voyait mon père dans son austère résolution. Il vécut ainsi; il mourut sans avoir senti combien il est difficile d'être prêtre, tant son âme était virginale, tant sa foi était sereine et son imagination résignée.

Vous imaginez aisément quel dut être l'effet du contact de cet homme sur un esprit tout jeune et tout neuf comme le mien : je me laissai facilement bercer par toutes ces douces chimères qu'il me donnait de si bonne foi pour des vérités incontestables, à savoir que la vertu donne le bonheur, que le mérite est récompensé même dans cette vie, qu'avec la ferme volonté de faire le bien on y parvient toujours, que les forces de l'homme sont toujours en raison de ses infortunes, que la vérité est une : qu'en la cherchant on la trouve, qu'elle réside large

et claire dans les principes de morale adoptés par la société, que la théorie du bien et du mal enseignée par notre civilisation est nette et positive, qu'en s'y conformant on ne peut manquer d'être utile aux hommes et agréable à Dieu. Oh! de combien d'erreurs pieuses et de charitables mensonges mon père n'a-t-il pas égaré ma jeunesse!

Et puis, à cet égard, on est si riche par soi-même à seize ans! et puis notre solitude était si poétique, nos montagnes si belles, nos glaciers si étincelants, notre ciel si pur et notre nature si vaste, nous étions si seuls, si inconnus, si loin de toute séduction mondaine, nous avions contracté des habitudes si pastorales, des relations si paisibles, que nous ne concevions pas qu'il existât au delà de notre horizon un monde pourri, une société expirante. Qui nous eût appris cela nous eût bien affligés, et ne nous eût pas convaincus peut-être.

Mon père eût voulu m'engager à suivre son exemple et à entrer dans les ordres. Il trouvait en moi, disait-il, des dispositions bien plus tranchées que les siennes, et il s'étonnait sans cesse de l'éloignement que je montrais pour l'état ecclésiastique. Puis il était si humble et si simple qu'en écoutant les folies dont se remplis-

sait déjà mon cerveau il se persuadait avec moi que j'étais réservé à des destinées plus hautes.

Hélas! voilà en effet ce que j'imaginais, moi faible enfant, si facile à briser! Je me croyais fort — que Dieu me pardonne cette illusion! — Je me sentais fort; aux mots de *patrie* et de *gloire* mon cœur battait haut dans ma poitrine. D'opinions politiques, je n'en avais aucune; j'étais trop héroïque pour raisonner mes convictions. Quand j'avais dit *la France*, je croyais avoir résumé tout un système d'utilité publique. Pour moi la France était tout : aujourd'hui, le monde n'est rien.

J'avais des connaissances, mais je n'avais pas de talents; une spécialité me manquait. Tout me souriait, tout m'attirait; j'avais soif de la science universelle, je me sentais capable de tout embrasser, insensé que j'étais! Je ne demandais, pour m'élancer dans une noble carrière et y devenir le premier de tous, que du temps, un peu d'argent et la santé de la jeunesse. J'avais tous ces biens : qui pouvait m'entraver? Je ne me souciais pas même de choisir à l'avance la carrière où je devais briller; je la voulais large et belle, et le soir, auprès du foyer paternel, lui et moi nous repassions avec

une délicieuse vanité toutes les vertus et tous les talents dont j'étais susceptible. O enfants, enfants que nous étions !

Il mourut..... Il avait si peu d'aptitude et d'intelligence pour les choses de la vie positive qu'il s'imaginait me laisser riche, et qu'il me laissa dans la misère; il y eut tout juste de quoi payer ses dettes. Je ne regrettai point mon patrimoine : il avait enrichi le pauvre et soulagé le mendiant.

L'appréhension de l'avenir ne m'occupa pas un instant. Je ne vis dans la mort de mon père qu'une cuisante douleur morale, mais je ne pensais pas qu'à une âme forte pût échoir un malheur de position.

J'arrivai à Paris avec cette douleur et ce courage, avec ces regrets du passé et cette confiance de l'avenir, désolé, mais non abattu, pleurant mon ami, mais ne m'effrayant pas d'avoir perdu mon père.

Je ne vous dirai pas par quelle série de faits d'une nature triviale j'arrivai à pleurer sur mes illusions détruites. L'histoire de tous les jeunes gens pauvres qui viennent à Paris chercher des moyens d'existence est à peu près la même : plus ou moins de misère, voilà tout. Misère à peu près semblable dans ses effets extérieurs,

mais dont le sentiment diffère chez les individus qu'elle frappe : philosophique et légère à de médiocres courages, âpre et désolante aux âmes poétiques, en qui elle éteint douloureusement le feu sacré.

Pour moi, je le confesse, cette misère me fut cruelle, et ses leçons ont été si rudes que mon espérance ne s'en est point relevée. Non, je ne le connaissais pas, il ne m'était jamais apparu dans mes rêves, ce monstre hideux et froid qui vous poursuit, qui vous étreint, qui vous navre, qui jette son manteau de glace sur vos épaules, qui ternit et décolore toutes les complaisances de votre imagination, qui vieillit votre esprit et vos sens, qui vous fait triste et positif, et peureux et décrépit. Comment aurais-je pu le prévoir? je m'imaginais qu'en France, grâce aux révolutions et aux lumières du siècle, tout mérite devait percer; et, croyant à mon activité, j'avais foi en mon mérite. Les talents que je n'avais pas, je me flattais de les acquérir : j'étais habitué à réussir sans efforts. Nulle passion vicieuse ne fermentait en moi; toutes mes pensées, toutes mes facultés avaient pour but le bien public et la gloire d'y contribuer. Le plus misérable, le plus grossier des obstacles, le moyen de vivre,

je l'avais oublié. Quand je me représentais, du fond de mes montagnes, le sort brillant qui m'invitait sur la scène enchantée du monde, j'étais loin de prévoir, hélas! qu'il me faudrait avant tout, et durant les plus belles années de ma vie, lutter corps à corps avec la faim, le froid et la pauvreté.

J'avais désiré d'être avocat; non pas que cette profession me parût devoir satisfaire aux besoins de mon ambition, mais elle se présentait à moi comme un échelon pour m'élever plus haut. Je m'étais bien avoué en soupirant qu'il fallait passer par les épreuves du droit et de la chicane avant de m'offrir à la députation; mais une fois riche par mes œuvres, mais une fois porté par de glorieux suffrages à la tribune politique, la seule ambition qui nous reste, alors je déployais mes ailes, et je ne savais plus où s'arrêterait mon vol. Oh! comme alors je me livrais à de généreuses utopies! quelles sublimes aberrations se jouaient de ma jeune tête! quels sacrifices j'offrais à l'humanité! quels bienfaits je versais sur elle! Je me voyais porté en triomphe, et je pleurais de joie à l'amour de mes peuples.

Ne me raillez point. Ces dernières folies, ombres brillantes et légères, ne faisaient que

traverser mon cerveau. Ma facile imagination se prêtait si merveilleusement au succès de tous mes vœux qu'il n'en était pas un que je n'osasse former. J'ai trouvé dans ces chimères les plus vives, les plus complètes jouissances de ma vie. Mais l'homme n'a qu'un temps pour s'y livrer : à mesure qu'il vieillit et qu'il apprend, sa tête s'appauvrit et sa confiance s'épuise. Il n'a plus bientôt que le présent : il n'aura bientôt plus que le passé.

Je savais bien qu'il faut consacrer plusieurs années à l'apprentissage d'un métier quelconque; mais ces années de travail et de postulat, je les avais rêvées faciles et riantes : je m'étais flatté de trouver parmi les anciens amis de mon père des appuis, des affections, des délassements ; je croyais me sentir fait pour conquérir rapidement l'estime et la confiance de tous ; je croyais qu'un jeune homme doué d'imagination, d'âme et de quelque délicatesse devait être compris et encouragé par la société en masse. Vous voyez bien que mes erreurs n'étaient pas tant produites par la vanité personnelle que par l'opinion bienveillante que j'avais de l'humanité.

Quand, au lieu de ces chaudes protections, au lieu de ces amitiés glorieuses auxquelles

j'aspirais, je ne trouvai qu'une politesse froide ou distraite, des services contraints et méfiants, une complaisance égoïste et désœuvrée, mon cœur se serra, et je sentis mon énergie se fondre avec mes illusions. Irrité de ne pas trouver chez les hommes tout ce que j'attendais d'eux, je me retirai du monde, je retombai dans la solitude. La solitude et la misère, quelle existence au sortir d'une adolescence si heureuse! C'est alors seulement que je compris tout ce que j'avais perdu en perdant mon père.

Alors j'entrai dans cette terrible lutte qui sépare l'illusion de la réalité. Il en est plusieurs parmi vous qui n'ont point traversé cette fatale époque de la vie de l'homme pauvre. Oh! c'est une affreuse épreuve, croyez-moi! c'est un passage étroit et rude entre les enchantements de l'enfance et les écueils de la virilité; c'est une entreprise longue, pénible, désolante, et dont la nécessité nous saisit et nous presse dans l'âge où l'existence elle-même est si difficile à porter, dans cet âge où tout fermente en nous, où les passions s'allument, où la séve déborde, où c'est déjà beaucoup que de vivre sans se corrompre et sans ruiner son avenir. C'est alors, c'est au milieu des agi-

tations du cœur, des tentations du suicide, des aspirations ardentes vers les joies inconnues de la vie, c'est de dix-huit à vingt-deux ans qu'il faut réprimer sa jeunesse, dompter son imagination, éteindre son sang et se faire homme soi-même, pâlir sur des livres, fuir le regard des femmes, vaincre son sommeil, renoncer à ses minces et rares amusements ! A peine vous échappez aux jours fleuris de l'enfance qu'il faut vous faire stoïque et sacrifier les jouissances du présent, après lesquelles la nature crie et se tord, pour les froides et incertaines jouissances de l'avenir ! Et cela sous peine de n'être rien dans la société, ce qui dans son langage se traduit par *le déshonneur !* En sorte que pour le jeune homme qui a des passions à réprimer et des combats à soutenir contre lui-même, pour celui qui n'est ni insensible ni stupide il n'y a qu'un moyen d'être grand, c'est de se rapetisser, c'est d'enfermer sa vaste ambition dans une petite existence, sa large pensée dans une réalité mesquine. Oh! descendre ainsi de l'élévation où l'on se sentait digne d'atteindre, accepter sans rougir la millième partie du tout qu'on voulait conquérir, c'est bien courageux, mais c'est bien horrible, mes frères !

J'avais des amis, des camarades, des contemporains d'étude : chose incroyable ! ils étaient presque tous atteints du même dégoût et des mêmes douleurs que moi; comme moi ils avaient rêvé de sublimes destinées, comme moi ils se sentaient glisser rapidement au bas de l'échelle sociale sans pouvoir enrayer en chemin, comme moi ils étaient mal à l'aise dans la hiérarchie parce qu'ils ne s'y sentaient pas à leur place. Nous murmurions ensemble contre le sort, contre la société surtout. Nous ne savions guère de quoi l'accuser; car, après tout, chacun des individus qui la composent avait les mêmes droits que nous à profiter de ses avantages. De quoi peut-on se plaindre chez un peuple où tout privilége est aboli?

Eh bien ! messieurs, continua le narrateur en élevant la voix, condamnez si vous voulez et si vous pouvez l'opinion que je vais émettre : c'est dans la nouvelle forme de la société, c'est dans l'abolition des priviléges que gît tout le mal; c'est l'extinction des classifications sociales qui jette l'époque actuelle dans ces inquiétudes convulsives. La société était faite; bien ou mal, elle existait : on naissait héritier de son père, de son nom et de son état; on n'avait pas l'embarras du choix; on naissait

noble ou roturier, de robe ou d'épée, artisan ou gentilhomme ; on avait sa place toute marquée en entrant dans la vie ; il ne s'agissait que de s'y asseoir et de s'y tenir convenablement. Tout vous y aidait, l'opinion, l'usage, la famille, l'intérêt personnel ; succéder à ses ancêtres, c'était l'honneur du prince comme celui du boutiquier. Les races, ne se mêlant pas, ne s'altérant jamais, restaient pures ; il y avait une couleur morale pour chaque série de citoyens, des vertus propres à chaque classe, des talents affectés à chaque condition. Et ce temps que l'on nous représente comme l'oppression d'une moitié de la société par l'autre était vraiment le temps où chacun avait sa valeur individuelle, incontestée, respectable et respectée. Les abus n'ont prouvé contre l'excellence de ce système qu'à force de devenir exorbitants, et il a fallu bien des siècles pour qu'ils devinssent tels.

Ne m'interrompez pas. Je sais tout ce que vous avez à me dire contre ce système, soit en faveur du système actuel, soit en faveur d'un système nouveau. Il y a d'ailleurs des raisons bien plus fortes que celles de la philosophie : c'est la volonté des peuples énergiquement exprimée par les révolutions. Les

révolutions ont toujours raison contre les principes : elles démontrent dans l'esprit des nations de nouveaux besoins que vous appellerez progrès ou décroissance, selon votre caractère et vos goûts ; mais ces besoins doivent prévaloir : la volonté publique les proclame ; et, en attendant qu'elle ait la sagesse et le pouvoir de les satisfaire, elle renverse tout ce qui la surcharge et la gêne, elle détruit tout ce qui la blesse, elle foudroie tous les obstacles. Vouloir relever les ruines où sa grande main a passé, c'est folie : les générations ne connaîtront jamais d'autre maître que le temps ; lutter contre la marche de la société, c'est vouloir forcer Dieu à reprendre le passé, à refaire ses œuvres, à revenir sur ses pas ; c'est une aberration ; c'est bien plus, c'est une impiété.

Non, mes amis, je n'élève point mon faible cri dans ces grands orages. Je me plains parce que je souffre, parce que, foulé et blessé dans le conflit, j'ai reçu des meurtrissures dont la douleur m'arrache des plaintes involontaires ; mais, imperceptible atome, je ne reproche point au torrent de m'avoir emporté dans son cours, à l'avalanche de m'avoir balayé dans sa chute. Il y a bien des grains de sable de dé-

rangés quand la mer se soulève et laboure ses plages.

Et puis ce n'est pas moi, plébéien obscur et pauvre, qui dois être suspect de partialité envers les opinions qui divisent l'Europe. L'ancien système m'eût bien moins favorisé que le nouveau : il m'eût condamné à la soutane du diacre ou à la bêche du paysan, au lieu que le nouveau ouvrait une carrière illimitée à mes ambitions. Ce terrible exemple de Buonaparte est là comme une fascination devant toutes les jeunes têtes de ce siècle, Napoléon, ce type de la nouvelle puissance morale, en lutte avec toutes les puissances du passé !

Ce n'est donc pas l'arrangement fortuit de cet univers bouleversé de fond en comble qui est essentiellement vicieux, selon moi : ce qui est déplorable, ce qui ne pouvait être évité, c'est l'action de ce nouvel arrangement sur l'esprit des hommes, c'est l'effet du cataclysme sur toutes ces pauvres organisations qu'il a placées dans des situations nouvelles. Les puissants, étourdis de leur chute, se sont montrés sans force et sans fierté ; les petits, en s'élevant sur des ruines, se sont enflés de joie puérile et de mesquine vanité. Et puis la pauvre race qui est née sous les débris de ce chaos, ne

sachant où aller, livrée à elle-même, adulée avant de naître, abandonnée sans frein au caprice des éléments politiques, aveugle, d'une organisation débile parce qu'elle a été conçue dans la décrépitude et engendrée dans la peur, étonnée, effrayée surtout de sa puissance, s'est trouvée ne savoir que faire de la liberté, et, se retournant avec angoisse vers la génération qui l'a produite, elle lui a demandé comment il fallait gérer cet héritage. Peureuse et sotte, elle a interrogé 93 pour savoir comment elle édifierait 1832.

Alors chaque chef de famille, avouant sa nullité et son impuissance, a poussé en avant les fils destinés à refaire et à consolider son ouvrage. Allez! nous ont-ils dit; le monde est étendu sous vos pieds, les montagnes sont aplanies, les ruines sont nivelées : allez! Tout vous sourit, tout vous appelle : partez, nos enfants, courez tous! Gloire et profit à ceux qui iront le plus loin! Nos pères nous mettaient des lisières : nous vous en affranchissons ; ils nous emmaillotaient dans la coutume et le préjugé, ils nous enseignaient le respect, nous imposaient la soumission : erreurs! nous vous dégageons de ces liens. Allez, volez, nos fils! soyez savants, soyez poëtes, soyez orateurs,

soyez guerriers, soyez législateurs, soyez rois! Tout est à vous, le droit divin n'est plus : grandissez donc! montez sur nos épaules, appuyez vos pieds sur nos têtes, déployez vos ailes! Nous avons conquis le monde, le monde vous appartient : partagez-vous le monde!

Alors cette pauvre engeance est partie du même vol lourd et maladroit : elle s'est ruée sur les grandes choses, comme si l'immortalité se livrait au premier occupant; bouffie d'orgueil (la faute en est à ses devanciers), elle est allée s'abattre sur cette terre promise depuis si longtemps aux nations, et que ses Moïses n'avaient entrevue que de loin, au travers des songes riants de l'espérance. Mais la déception a été grande quand l'Élysée s'est trouvé trop étroit pour la contenir, trop aride pour l'abreuver; quand, au lieu de dormir à l'ombre des arbres chargés de fleurs et de fruits, il a fallu reprendre la bêche et la charrue et arracher au sol ses parcimonieux bienfaits. Hommes aveugles! Dieu avait placé une grande moralité derrière ses promesses : esclaves sur la terre d'Égypte, vous travailliez pour les vainqueurs; aujourd'hui vous êtes libres et vous travaillez pour vous-mêmes. Oui, la liberté est belle; mais vous vous imaginiez qu'au bout du désert

les portes du ciel allaient s'ouvrir à vous. Hélas ! vous entrez dans la vie ; vous voulez être un peuple libre : voici de la terre : remuez-la, sillonnez-la, vivez ! Oh ! la liberté est âpre et rude, mes frères !

Hélas ! nous arrivions au seuil de la vie réelle, mes compagnons et moi, comme le peuple du désert, altérés, présomptueux, avides. Nous ne savions pas que l'eau était si rare, les fleurs si pâles, le monde si étroit ; nous étouffions dans ce paradis terrestre : des myriades de conquérants comme nous nous y coudoyaient ; il fallait se battre pour s'y asseoir au soleil.

Alors le découragement s'empara de nous. Quelques-uns se brûlèrent la cervelle ; un poëte s'asphyxia pour avoir fait des vers que le public ne goûtait point ; d'autres, qui avaient rêvé la place de dictateur dans la république, se jetèrent dans une émeute et n'en revinrent pas ; j'en sais un qui, n'ayant pu répandre dans la vie politique l'énergie et la puissance de son cœur, voua sa jeunesse, sa force et sa vertu aux jours défaillants d'un ami, âme héroïque qui cherchait un grand dévouement, et qui, ne le trouvant pas sur la place publique, vint s'asseoir, sublime et résignée, au chevet d'un

mourant ! Tous les autres essayèrent d'échanger entre eux de profession et d'avenir. Ils se retournèrent d'un flanc sur l'autre flanc pour tâcher d'agrandir leur lit ; mais en changeant d'attitude ils changèrent de gêne, ce fut tout. Alors, comme nous cherchions vainement la cause de ces vagues souffrances qui consumaient notre jeune âge, trop vains pour nous avouer mutuellement que la vanité déçue était le nom de notre mal, trop amis des progrès surtout pour comprendre que notre époque n'était point encore entrée dans le progrès, nous prîmes le parti de nous croire spleeniques, mot admirable pour exprimer les mots qu'on ignore ou qu'on veut ignorer, infirmité précieuse que l'Angleterre nous a donnée pour amuser et consoler les misères de notre société transitoire, mal étrange, inouï, inexplicable, avec lequel on est convenu de tout expliquer; incontestable conquête de la civilisation moderne, que tous ont recueillie, même les pauvres; bienfait des révolutions, immense découverte de l'esprit humain, le spleen !

A nos côtés cependant surgissait chaque jour d'ignares prolétaires, arrivés là par droit de conquête, heureux et fiers de parvenir à ces médiocres emplois que nous repoussions du

pied. Ceux-là s'étaient abattus sur la proie commune d'un vol plus long et plus lourd; introduits les derniers, ils avaient trouvé la foule occupée à se battre pour les enjeux, et, en gens sensés qu'ils étaient, ils avaient bien vite saisi ce qui se trouvait sous leurs mains. Leur butin était le moins brillant, mais aussi le plus solide. Ces grossiers travailleurs, qui n'avaient point aspiré à la gloire et qui portaient gaiement le poids de leur médiocrité, ceux-là étaient sains et repus. Ils crachaient sur nos ambitions, ils nous rendaient au centuple le mépris que nous avions pour eux. Ils prospéraient, et nous, qui sentions l'esprit de Dieu tourmenter nos entrailles, nous étions impitoyablement raillés. Dans l'amertume de notre cœur, nous souffrions de la misère et de l'orgueil, et de l'impuissance de reproduire en public ce qui fermentait en nous. Pauvre époque! pauvre jeunesse!

Oh! ce qu'il y a d'affreux dans cette nécessité de parvenir, c'est que, livrés à nous-mêmes dans une position étrangère à celle de notre famille, nous manquons généralement des premiers moyens d'existence. Avez-vous rencontré souvent une famille honorable et pauvre qui ait donné à ses enfants une éducation rela-

tive? Au lieu d'en faire d'honnêtes artisans qu'on instruit à peu de frais et qui travaillent dès que leurs bras sont forts, on veut avoir des artistes, des littérateurs, des médecins, des avocats surtout ; les avocats sont encore une mode effrénée dans la province. On ne calcule point qu'il faudra dix ans pour défricher ces talents et les rendre productifs. Ces années s'écoulent lentement, et l'existence devient chaque année plus difficile et plus précaire. Le terme approche ; il faut se hâter, il faut ne pas tomber malade de fatigue et d'épuisement. L'heure du départ a sonné : il faut, avant le départ, acquitter des engagements, il faut payer des dettes. L'honneur crie, la conscience s'effraye, l'esprit travaille avec angoisses. Le temps presse, la famille s'inquiète et s'impatiente : que faire? que devenir? comment échapper l'honneur sauf de cet abîme? Oh! vraiment, celui qui retourne à son pays chargé de précieux diplômes, saint brevet d'obscurité pour le reste de sa vie, celui-là, s'il n'est pas une brute, il est un héros. Et voilà, comme je vous le disais, à quoi aboutit l'héroïsme dans les temps modernes, à se faire un cercueil de plomb lorsqu'on n'a pu se faire un temple d'or.

Pour moi, pauvre orphelin qui ne me devais

à personne, la présomptueuse croyance que je me devais à tous me soutint quelque temps. Et puis, voyant les hommes si dévoués à eux-mêmes, tellement plus habiles que moi à servir leurs intérêts, je m'effrayai sérieusement de mes découvertes. Alors je me jetai dans une passion politique, parce que cette passion aveuglait plusieurs de mes compagnons et leur créait une vie de chimériques espérances et d'inutile activité. L'attente du progrès, la confiance en l'avenir, c'était beaucoup sans doute; mais, hélas! en mûrissant mes réflexions, en découvrant que cet avenir dont nous nous flattions pour l'an prochain, pour le lendemain, pour la prochaine émeute, était loin de nous de cent ans; que nous ne pouvions rien encore sur l'esprit social, qui fait seul des révolutions efficaces, je me décourageai comme toujours, je ne me sentis plus l'héroïsme de travailler et de combattre et de mourir pour une génération lointaine; je commençai à peser dans une main le plaisir et l'utilité de vivre, dans l'autre la fatigue et l'ennui d'y parvenir; je restai incertain. J'étais si jeune encore!

Alors s'ouvrit pour moi une nouvelle carrière d'idées, une révolution immense s'opéra dans mes opinions, je sortis de l'enfance et des

rêves dorés, je commençai à envisager la destinée sous plusieurs de ses faces réelles. Les autres restaient dans l'ombre : je voulus les suivre, les toucher, les posséder; j'entrai dans une seconde période de mon existence, moins noble et plus douloureuse que la première.

Je n'avais que vingt ans : déjà le jeune homme s'éteignait en moi. On vieillit si vite aujourd'hui! la misère est si féconde en instructions et en désenchantements de tout genre, elle si stérile d'ailleurs! La belle passion de la gloire sécha dans mon cœur; l'amour de mes semblables, la charité fut tarie dans sa source. L'égoïsme m'envahit de toutes parts; la contagion me prit à la gorge, au cœur, au cerveau, partout. Je me hasardai à ne plus dire : *Moi pour les autres;* j'osai dire : *Moi pour moi,* en attendant que je vinsse à dire comme eux : *Pour moi les autres.*

J'arrivai bien jeune à ce commencement de vieillesse morale, et pourtant cela ne se fit pas tout d'un coup. Il n'est point d'homme communément organisé qui se dise naïvement : *Je me fais égoïste, je le suis parce que je veux l'être.* Quel homme se dépouille brusquement de tout respect et de toute pudeur? S'il en existe, c'est dans un ordre exceptionnel que j'ignore. Pour

moi, je me corrompis insensiblement, et je m'affaissai sur moi-même sans m'apercevoir que chaque jour me diminuait d'une ligne.

Le premier effet de l'égoïsme fut de modifier mes sensations à mon insu. Je m'étais jeté dans un parti composé d'hommes ardents et jeunes, pleins d'ambition et de courage, d'enthousiasme et de vanité. Plus vertueux que mes complices, j'avais espéré, travaillé, conspiré dans le seul but de dégager la grande inconnue, la sainte liberté des peuples, la nation gouvernée par la nation, le bonheur dans la vertu civique. Quand ces nobles idées pâlirent devant le découragement, je m'agitai, je conspirai pour l'héroïsme.

C'est quelque chose, savez-vous, au temps où nous sommes, que de pouvoir encourir la peine de mort sans encourir la honte et le mépris, c'est quelque chose que de pouvoir ensanglanter la hache du bourreau sans laisser de tache au nom de sa famille. Le crime politique est la seule ressource, est le seul bienfait de ce siècle. Lorsqu'on ne peut y briller par la vie l'échafaud reste, seul et dernier espoir de la célébrité, seul théâtre où toute âme héroïque puisse trouver sa place et jouer son rôle.

Hélas ! pardonnez à l'orgueil de pauvres enfants que l'on a bercés dans des espérances de gloire et qui ne trouvent point à les réaliser, pardonnez-leur de vouloir conquérir cette gloire aux dépens de leurs pères. Ils dérangent, dit-on, l'industrie ; ils paralysent le commerce. Mais qui l'a voulu ? mais à qui la faute ? Que ne nous laissiez-vous, hélas ! dans l'ignorance héréditaire de notre race ? que ne nous avez-vous enseigné la profession de nos pères ? Oh ! vous êtes coupables, vous êtes criminels d'avoir livré nos jeunes esprits et nos impressions toutes fraîches à des cuistres imprudents qui nous ont parlé de Curtius, et de la république romaine, et de la société primitive, comme si ces choses se fussent passées hier, comme si nous devions demain les rajeunir ! Oh ! sans eux, oh ! sans vous nous ne songerions pas aujourd'hui à ressusciter Spartacus et Brutus : nous serions d'utiles artisans ; et, le soir, nos mères épouvantées n'iraient pas interroger les gardiens de la Morgue ou les registres de la police pour savoir en quel état l'émeute leur a rendu leurs fils.

Dites, que voulez-vous que nous fassions de l'ardeur qui nous consume et des passions qui nous dévorent ? Le vice n'est plus de mode,

nous n'avons même plus la débauche; la débauche est sans poésie, sans éclat, sans périls surtout : les grandes âmes ne peuvent s'en accommoder. Que serait Mirabeau aujourd'hui qu'on n'est plus fanfaron de vice ? Oh ! s'il était né comme nous dans une époque pâle et sans vie, libre de lettres de cachet, de poignards et de Bastille, Sophie n'eût pas reçu les roses effeuillées de sa captivité, et vous ne nous eussiez pas dit ses grandes orgies et ses voluptés dévorantes, vous son peintre étincelant et son historien poétique ! Que faire pourtant pour animer cette vie de tiédeur et d'engourdissement qui nous écrase ? A commencer par le plus beau rôle, il faut faire de l'opposition politique; et, ne pouvant en faire que sur la place publique, il faut, à travers la vie aventureuse et romanesque du conspirateur, chercher l'émotion du danger, l'enivrement du combat et les rêves du triomphe. Malheur aux hommes qui sont réduits à mépriser tout ce qui n'est pas audace et folie ! malheur à l'époque assez nulle, aux institutions assez flottantes pour être forcées d'acheter l'avenir à tout prix!

Et, encore une fois, que voulez-vous que nous fassions ? On nous a raconté les gloires du passé, on nous a parlé de patrie, d'ovations

populaires, de couronnes civiques, et quand toutes ces idées bouillonnent en nous, quand nous voulons nous jeter dans la vie d'action qu'on nous a fait rêver, quand nous voulons saisir enfin la réalité de ces belles illusions dont on a couronné notre enfance, on nous rappelle brusquement à l'ordre, à la soumission, à l'inertie, à l'obscurité, comme s'il était facile de se soumettre à des institutions qu'on abandonne à votre examen, à vos critiques et à vos mépris! Jusqu'à vingt ans on nous fait hommes d'État, puis on nous force d'abandonner les déclamations du Portique à ceux qui doivent gouverner moyennant cent écus par tête. Quelle disproportion entre les besoins qu'on nous crée et la carrière qu'on nous ouvre! Ne saurait-on refaire nos mœurs ou nos obligations? Voyez : il faut que les institutions nous changent ou que nous les changions; il faut que nous réédifions tout le système, ou que le système nous enveloppe, nous domine et nous étouffe. Gare à lui s'il n'est pas solide! gare à nous si nous ne sommes pas forts!

Oui, hommes d'hier, vous avez ouvert une lutte décisive, vous avez jeté une question de vie et de mort à la génération incomplète et malheureuse que vous avez formée. Comment

voulez-vous qu'elle en sorte si, brisant toutes ses sympathies, méconnaissant tous ses besoins, insultant à toutes ses faiblesses, vous ne montrez de l'indulgence pour ses erreurs, de la compassion pour ses souffrances? Mais nous rencontrons partout le fouet humiliant du pédagogue, l'insultante ironie du bourgeois, les injures soudoyées de la presse; la presse courageuse et libre ose à peine couvrir nos défaites de son manteau. Aussi nous nous trouvons heureux quand un accusateur public daigne prendre avec nous la question au sérieux, quand un juge veut bien endosser sa robe rouge et nous interroger d'un air grave, le regard austère et le sourcil froncé; nous sommes fiers lorsqu'un jury s'assemble pour délibérer si nous n'avons pas compromis les destinées de l'empire, pour peser notre audace et lui décerner l'échafaud. Rien n'est cruel pour l'homme qui sent une conviction énergique dominer tout son être, rien n'est horrible comme la moquerie de toute cette époque sans conviction et sans volonté; le ridicule, c'est aujourd'hui le martyre pour les saints, le cilice pour les apôtres; vous le savez bien, mes frères!

Heureux donc celui qui meurt sur le pavé, sous les pieds des chevaux, aux hurlements de

l'émeute, et qui n'entend ni les récits, ni les jugements, ni les décisions du lendemain! heureux celui qui tombe dans la chaleur du combat, qui s'ensevelit dans ses illusions, et qui s'anéantit avec elles comme ces braves qui pour mourir s'enveloppaient de leur drapeau! Heureux encore celui qui peut dire à ses amis, à ses parents, à ses proches : Je suis condamné, demain je vais mourir : eh bien! raillerez-vous encore? suis-je encore un enfant? ne trouvez-vous pas que l'échafaud nous émancipe avant la loi, que j'ai grandi de quelques pouces sous la décision du jury? Voilà les résultats de l'éducation philosophique, qui abrége l'enfance au point de la supprimer!

Je me laissai donc entraîner par cette sanglante séduction : je cherchai la mort comme d'autres un avenir; la mort était la vengeance que je voulais tirer des railleries; c'était la réhabilitation de mon caractère, la preuve de mon courage, qu'on osait mettre en doute; je m'arrangeais de manière à n'avoir pas d'autre issue à ma carrière politique. C'était un but tout personnel.

Eh bien! la mort fut ingrate comme la vie, elle m'échappa comme elle. Malédiction sur ceux qui me précipitèrent dans une voie de

salut pour m'arracher au sort des saints élus qui tombaient près de moi! malédiction sur ceux qui m'enlevèrent aux étreintes du trépas, qui me ravirent à ses saintes caresses, qui me dérobèrent à ses enivrements pour me rendre au désespoir du réveil et aux remords de l'existence! Oh! je vous ai envié, mon ami, vous que le premier plomb a frappé à cette heure où la vie s'ouvrait devant vous large et belle, vous, atteint à mes côtés au milieu de vos rêves de soldat, d'enfant et de poëte! J'ai vu vos yeux se fermer et vos lèvres bleuir, et, penché sur votre pâle visage, j'ai senti votre dernier souffle glisser à travers mes cheveux. Heureux enfant! enfant prédestiné, mort dans toute la gloire de vos jeunes enchantements, n'avais-je pas le droit de dormir près de vous, dans la paix du tombeau, moi qui avais vu se flétrir toutes mes espérances au souffle glacé du monde!

Ici le jeune Cyprien s'interrompit quelques instants : sa voix était émue, ses yeux humides; il semblait absorbé par quelque pieux souvenir. Un des jeunes hommes qui l'entouraient s'approcha de lui et s'empara de sa main avec une affection sympathique. Cyprien leva vers lui un long regard triste et doux, et

le ramenant lentement sur l'assemblée silencieuse :

Que vous dirai-je? continua-t-il. Il fallut bientôt se disperser et abandonner le grand œuvre. Le découragement, la misère, l'impuissance étaient partout ; la persécution entraînait les faibles ; les forts se tenaient dans un morne silence, dépouillant tout espoir, abdiquant toute puissance. J'étais sans guide, sans état, sans ressource ; le positif de la vie m'entourait d'un cercle inflexible.

J'essayai de l'art, et j'y renonçai bientôt : l'art était comme moi sans but, sans direction, sans influence, insoucieux et frivole au milieu des intérêts palpitants qui s'agitaient autour de lui ; des hommes d'un grand mérite gaspillaient leur talent à de brillantes futilités, d'autres se dévouaient à des rivalités mesquines, la plupart à de petites vanités ; tous ou presque tous restaient étrangers aux questions, de progrès, d'avenir et d'utilité publique. Lorsque je me jetai dans cette carrière nouvelle j'espérais y trouver une vie de luttes et de combats, luttes généreuses et combats pacifiques qui s'engageaient pour la gloire du pays et le bonheur des peuples ; je voulais une arme, une tribune, une puissance active, une royauté

réelle. Je ne trouvai qu'un théâtre où chaque acteur montait pour resplendir à la clarté du lustre et de la rampe, qu'un jouet dont les habiles se servaient avec assez d'adresse, qu'une religion sans foi et sans mission, qu'une royauté sans sceptre et sans couronne. Je ne me sentais ni le génie qui donne l'impulsion à un siècle ni la volonté d'aspirer à ces pâles célébrités que le même soleil voit briller et s'éteindre. D'ailleurs, il faut bien le dire, je n'étais pas entraîné vers l'art par cet instinct énergique et vivace qui renverse tous les obstacles; ses paisibles ambitions ne suffisaient plus à ce cœur qu'avaient ravagé tant d'ambitions tumultueuses. Je m'en retirai donc presque aussitôt, trop pénétré de sa dignité pour ne lui apporter que de tièdes amours.

Et que faire pourtant? que devenir? La misère était là, pâle et hideuse, appuyant sur moi sa main de glace; je me débattais en vain sous elle : épouvantable réalité, elle m'écrasait de tout son poids; la faim criait... Qui donnera le présent, le jour d'aujourd'hui, le pain qui fait vivre à cette âme qui voulait la conquête de l'avenir? Je me tournai vers l'amitié.

L'amitié, la sainte amitié, si rare dans tous les temps, n'est guère possible dans le nôtre;

c'est un songe doré qui s'achève avec les dernières années de l'enfance, c'est la première illusion qui nous ouvre les portes de la vie, c'est elle aussi qui nous délaisse la première. Qui de vous n'a pas eu, au matin de son existance, sa couronne d'amis, tous aimants, tous aimés? qui n'a pas entrelacé sa destinée à vingt destinées fraternelles? Le cœur est si riche alors, si avide d'épandre ses trésors d'amour et de jeunesse! Oh! à cet âge où la poésie déborde, vous êtes-vous trouvé, dans les champs, dans les bois, sous les arbres verdoyants d'un collége, près d'un frère de votre choix? avez-vous, dans vos longs rêves d'avenir, accouplé vos malheurs, vos talents et vos gloires? toujours frères, toujours unis, mélangeant vos maux et vos biens, traversiez-vous la vie sur le même gravier et sous les mêmes ombrages? Plus heureux que moi, de ces amitiés si nombreuses, de ces affections si ferventes, dites, avez-vous gardé quelque chose de plus qu'un souvenir, qu'une ombre qui s'efface?

Lorsque je me trouvai seul, sans liens, sans appui, délaissé de tous, lorsque je sentis que tout me manquait dans ce monde, le présent, l'avenir, l'amitié, mon courage aussi, qui s'affaissait sous tant de misères, mon cœur s'ai-

grit, mon âme s'ulcéra, et je m'emportai avec amertume contre les ingrats qui m'avaient repoussé.... Je n'accuse aujourd'hui que notre misérable époque, qui a fait toutes les affections si lourdes et si difficiles. Où trouver deux âmes assez héroïquement trempées, assez étroitement unies pour résister à tant de passions qui les heurtent, à tant d'intérêts qui les divisent? Égaux en force et en puissance, la rivalité vous sépare; si l'un de vous domine l'autre, il l'abandonnera bientôt, inhabile et faible, sur le bord du chemin. Et n'accusez ici ni l'ingratitude du cœur ni la fragilité des affections humaines : c'est l'âpre nécessité d'arriver qui nous a faits ainsi égoïstes et durs; là où chaque destinée coûte tant d'efforts et de fatigues, là où la course est si haletante, le pavé si glissant, le but si rude à conquérir, quel robuste dévouement ne faudrait-il pas pour tendre la main à la destinée qui chancelle et dont le fardeau vous entrave s'il ne vous traîne dans sa chute, ou pour consentir à graviter de front vers la place qui peut-être ne sera pas assez large pour un seul? Soyez donc indulgents aux amis qui vous ont délaissés; gardez-vous bien contre eux de tout fiel et de toute colère : la faute en est aux temps. Lorsque le

vaisseau est battu par l'orage et par la tourmente, il livre aux houles de la mer son lest et la chaloupe qu'il remorquait sur les flots.

Vous le voyez, j'ai bien lutté; vous le voyez, j'ai bien souffert; et je n'ai pas tout dit, mes frères : je ne vous ai pas dit un mal étrange que je trouvai dans mon cœur au sortir de l'enfance, vague d'abord, inquiet, plein de désirs turbulents et d'aspirations mystérieuses; passion effrénée plus tard, qui, toujours avide et jamais satisfaite, s'attacha à ma vie comme un remords inexorable et la tortura de tous les tourments de l'enfer. Ce mal, vous l'appelez l'amour, supplice éternel de cette génération pauvre et souffrante dont l'éducation a égaré tous les besoins! La faute en est encore à l'éducation, c'est elle qui a tout perdu; c'est elle qui a jeté l'amour dans nos jeunes âmes comme une ambition dévorante que le monde ne peut plus satisfaire; c'est elle qui nous a bercés, sur le seuil de la jeunesse, de ses célestes félicités et de ses voluptés ascétiques. Eh bien! où voulez-vous qu'un pauvre jeune homme, vivant de peine et de travail dans l'étroite sphère où l'enferme la nécessité, où voulez-vous qu'il répande les sentiments que l'on a développés en lui dans

un ordre si élevé? où voulez-vous qu'il trouve, en descendant de sa mansarde, la femme parée des perfections que vous lui avez laissé entrevoir? où trouvera-t-il la fée de ses rêves, l'ange de ses illusions? Hélas! vous nous avez fait de l'amour un désir brûlant qui ne se pose jamais, une fièvre qui ronge sans cesse, une soif ardente qui ne s'apaise pas : pourquoi nous avoir enseigné le mépris de jouissances moins pures et de voluptés plus faciles? pourquoi nous avoir créé cette affreuse lutte de l'âme et de la chair, de la terre et du ciel? N'était-ce pas assez de tant d'ambitions et de douleurs qui se partageaient nos jours? nous fallait-il aussi les rébellions du sang, les nuits embrasées et les cuisantes insomnies!

. . . .

. . . .

Compagnons, telle a été ma vie, vide d'événements et d'actions, complète par la souffrance et l'expérience du cœur. Me voici devant vous comme une plante brisée, comme une herbe de la prairie où le vent d'orage a passé; nous voici tous, las de chercher un lieu pour nous asseoir, de n'avoir point trouvé à travailler, vieux et usés pour n'avoir pas pu vivre.

Je viens à vous parce que vous avez souffert et que la douleur vous a faits mes frères. Vous avez souffert parce que vous étiez grands. Le commun des hommes accepte la destinée et s'en laisse écraser parce qu'il ne se sent pas la force de soulever le fardeau ; mais les cœurs qui sentent, mais les âmes qui pensent se révoltent contre l'injustice du temps et des hommes. La douleur est un don du ciel ; c'est une volonté divine qui nous excite à combattre et à triompher.

Je viens à vous sans savoir où vous allez me conduire. Peut-être, ô mes amis, ne savez-vous pas encore où la main de Dieu vous guidera ; mais, quelque sombre et cachée que soit la route, vous la trouverez, car vous avez de nobles cœurs, des cœurs dévorés de zèle, de conviction et d'enthousiasme.

Marchez devant moi, je vous suivrai. Ne me remerciez pas, mes frères : qu'ai-je à risquer? qu'ai-je à craindre? N'ai-je pas perdu toutes mes illusions dans le monde tel qu'il existe? n'ai-je pas vu s'évanouir tous mes rêves? N'ai-je pas été repoussé partout, froissé à tous les membres, brisé par tous les pieds? ne suis-je pas réduit à errer comme une ombre autour de la demeure des vivants? Accueillez-moi ;

prenez ce qui me reste de jeunesse et d'énergie, et faites qu'elles servent à quelque chose.

Pour vous, ne vous arrêtez pas à vous compter et à vous contempler; ne vous amusez pas aux futilités du costume, aux mysticités de votre foi nouvelle, comprenez bien votre mission : voyez qu'elle est large et belle; ne vous endormez pas dans le noble orgueil de ce que vous avez voulu faire. Marchez! Vous êtes les hommes de l'avenir, vous avez entamé le présent; mais songez que les premières pierres de l'édifice nouveau sont à peine apportées auprès de la ruine qui va crouler. Serrez vos rangs! rallumez votre espoir et le mien! Oh! travaillez, ne quittez pas l'œuvre! L'œuvre est grande et plusieurs siècles ne suffiront pas sans doute pour l'élever; mais la dureté romanesque de l'entreprise, c'est là ce qui vous fait si grands, c'est là ce qui m'attire vers vous, ô colosses de volonté! Marchez toujours et traversez d'un front serein la foule de ces hommes qui vous accablent de leurs insultes ou de leur indifférence. Il faudra bien que ce siècle perclus se réveille un jour aux convulsions de l'agonie; il faudra bien qu'il se sente mourir et qu'il voie sa tombe ouverte qui l'attend. Alors il lèvera les yeux vers vous et il demandera son

salut à ces doctrines nouvelles qu'il n'aura voulu ni comprendre ni protéger. Il faudra bien alors qu'il bénisse ces intelligences fortes et patientes, ces âmes magnanimes et robustes qui auront travaillé pour lui dans le silence et dans l'abandon, dans la misère et dans la douleur.

Ainsi parla le jeune Cyprien.

MADEMOISELLE

DE LAVERGNY.

MADEMOISELLE DE LAVERGNY.

I

Vers la fin de l'automne 1830 Georges Houdart arrivait à Paris dans la fleur de sa jeunesse, dans la poésie de l'insouciance. C'était alors un innocent bachelier, ne voyant que les couleurs du ciel, ne respirant que l'arome des fleurs, confessant aux étoiles ses joies et ses amours. Mais le soleil de Paris, qui est le soleil du plaisir, fana tous ces songes de bonheur et de ravissement : ses étoiles se transformèrent peu à peu en grisettes de la rue Saint-Jacques;

bientôt il n'aima plus le ciel et les fleurs que dans les yeux et sur les joues de ces demoiselles. Sa poésie se perdit en mille métamorphoses : il l'avait vue dans les extravagances des rêveurs, au bord des fleuves, au fond des bois, dans les cimetières, sur les nuages; il la vit, moins splendide mais plus animée, dans son vieil hôtel garni d'étudiants ; son temps, qu'il avait coutume de perdre en flottantes rêveries, il le passa à pourchasser les folles filles de la Chaumière. Or, les folles filles de la Chaumière ne se contentent pas de si peu que les flottantes rêveries : elles prirent si bien et si vite les forces de son cœur et de son âme que, vers la fin de la seconde année, il vit tout d'un coup tomber sa verte jeunesse. Ses amis les étudiants en médecine lui conseillèrent d'aller rafraîchir et reposer sa vie dans l'atmosphère pure et calme de son pays, au sein d'un beau vallon de la Champagne. Il était entré à Paris espérant de tout et souriant à tout : il en sortit pâle, abattu, désenchanté, ayant une grimace au cœur et aux lèvres; Paris l'avait ravagé.

Il fit le voyage avec le vicomte de Marigny, le plus extravagant, le plus adorable, le plus spirituel des dandys de ce temps-là. Quoique

le jeune vicomte fût le plus spirituel de la troupe fashionable, il ne disait pas grand'-chose, et pourtant il disait tout ce qu'il savait. Il s'en allait, de Paris en Champagne, chasser d'abord, demander ensuite la dot et même la main de sa cousine, Mlle Sophie de Lavergny. Il se souciait peu de la femme, ainsi qu'il arrive quelquefois dans ce mauvais siècle; mais il était alléché par la dot, qui devait réparer quelques brèches de sa maigre fortune.

Dès que Georges revit son pays il se ressentit jeune comme autrefois; son cœur fatigué se ranima, ses espérances reverdirent comme par enchantement. Son cœur s'ouvrait d'avance aux épanchements maternels, mais il ne trouva au logis que son père et le testament de sa mère. Son père, qui songeait à se remarier, lui devint plutôt un maître qu'un ami. Après quelques tristes mois, las d'être toujours en butte à des remontrances trop paternelles sur sa vie parisienne et sur son oisiveté, il se révolta silencieusement contre cette tyrannie : il recueillit l'héritage de la défunte et s'en alla à quelques lieues de son pays, aux eaux minérales de T—. Cette petite ville, qui semble oubliée du monde, est pittoresquement éparpillée sur la rivière d'Aisne. C'est un charmant

refuge pour ceux qui aiment la vie de province. La vallée qui se déploie à l'entour n'est traversée que par des chemins communaux ombragés çà et là de petits bois touffus comme il en faut pour les promenades amoureuses. — Les jeunes filles y sont avenantes, le vin y est émoustillant; enfin le ciel y fait presque toujours bon visage. Georges espérait y prendre des bains salutaires; il devait y retrouver son ami de voyage, et peut-être il pensait y voir Mlle de Lavergny. A Paris on poursuit de ses rêves d'un instant toutes les belles élégantes qu'on rencontre : en province les belles élégantes ne se rencontrent guère. Depuis son retour Georges n'avait pas vu une seule femme digne d'éveiller ses songes, et, par cette disette, il s'était épris involontairement de Mlle de Lavergny, qu'il n'avait jamais vue, mais dont le jeune vicomte s'était complu à lui dessiner le profil allemand.

Mlle de Lavergny était une jeune fille charmante, qui gardait en province toute la grâce mignarde des femmes de Paris, où elle avait été élevée; c'était une de ces natures blondes et nonchalantes qui animent si poétiquement les romans de Walter Scott. Naturellement simple, ce n'était que par caprice qu'elle deve-

nait coquette ; naturellement triste et rêveuse, ce n'était que par boutade qu'elle devenait gaie et folle.

Avant l'arrivée de son jeune cousin l'incroyable, son grand œil plein de langueur avait séduit un pauvre clerc de notaire du pays, Adolphe Duclos, qui l'aimait éperdument et qui en était aimé, en dépit de M. de Lavergny. Le vieux baron se promettait bien de couper au plus vite cet amour dans ses racines. Le jeune vicomte de Marigny était arrivé à merveille pour ce dessein ; aussi il accueillit joyeusement ses espérances d'hymen avec sa fille. La révolution de juillet, loin d'abattre son orgueil de gentilhomme, l'avait grandi encore : il était enchanté de donner sa fille et une partie de son domaine au seul descendant des Marigny. Il voulait pourtant contraindre son jeune cousin à passer désormais sa vie en Champagne, au milieu des terres, des bois et des prés dépendant du château de Lavergny. Malgré son amour pour la chasse, le vicomte se résignait d'assez mauvaise grâce, ne croyant guère aux amusements de la province, regrettant les bruyants plaisirs de Paris. Mais, de jour en jour, la vue des charmes et des domaines de sa cousine changeait ses idées

là-dessus; d'ailleurs il trouvait des distractions dans ses extravagances. La réserve, la retenue, la froideur de Mlle de Lavergny lui confessaient assez qu'elle n'était guère affolée de lui; mais cela ne le tourmentait nullement : ce n'était pas l'amour qu'il venait chercher en Champagne. Ainsi que le baron, il se doutait de la passion qui enchaînait sa cousine au clerc de Me Desmarais, mais il fermait les yeux avec dévouement.

Cette passion était pure, tendre, noble, religieuse, comme il s'en trouve quelques-unes au fond des provinces, où le siècle n'a point encore penché son front qui doute de tout, même de l'amour. L'histoire en était simple : Adolphe Duclos avait vu Mlle de Lavergny, et son premier regard lui avait dit qu'il l'adorait; Sophie, qui était pleine de foi et de candeur, avait répondu par un pareil regard; et, depuis ce beau jour, ils s'étaient amoureusement appuyés l'un sur l'autre dans le chemin de la vie. Ils attendaient en silence, se confiant au destin, ou plutôt au dieu de l'amour. Adolphe Duclos n'osait songer à épouser Mlle de Lavergny : il était trop pauvre pour devenir notaire; il savait d'ailleurs que le vieux baron méprisait tous les gens qui ne sortaient pas de

sa caste. Malgré son amour, Mlle de Lavergny pressentait qu'elle n'aurait jamais la force d'élever auprès de son père la voix en faveur de son amant : elle était plutôt l'esclave que la fille du baron ; toujours soumise et résignée, jamais un cri de révolte n'avait agité ses lèvres ; il fallait qu'elle fût sans cesse de l'avis de son père, qui descendait de cette souche d'anciens nobles régnant en maîtres dans leurs provinces et s'irritant aux plus légères résistances. Elle n'avait qu'un refuge contre le despotisme paternel, son cœur, son âme, son amour. Elle espérait de l'avenir, elle espérait que le baron s'adoucirait, ou qu'un miracle lui viendrait en aide ; enfin elle espérait en femme qui aime. Ses espérances n'eurent que des fleurs, comme toutes les espérances. Un temps vint où l'avenir l'effraya comme l'eût effrayée la mort : ce fut quand M. de Lavergny l'avertit qu'il allait la marier à son cousin. Dans sa douleur, elle tomba aux pieds de son père pour lui faire l'aveu de son amour ; mais le baron, qui pressentait un refus et des larmes, le baron, qui avait vu la veille Adolphe Duclos rôder autour du château, et qui alors plus que jamais croyait au fatal amour de sa fille, jeta un regard terrible à l'infortunée, dont la voix suppliante

s'arrêta tout d'un coup. Elle pria Dieu, et se résigna à traîner la chaîne de fer d'un mariage raisonnable.

Déjà M. de Lavergny n'était plus guère enchanté de son cousin, il se lassait fort de ses folies et de ses caprices; M. de Lavergny, qui était un homme mûr, ne voyait pas sans dépit les enfantillages du vicomte : il avait peur de voir éparpiller les deniers de sa fille par les mains de son mari. Mais il avait peur d'Adolphe Duclos et il voulait s'en délivrer. Adolphe Duclos riche et notaire, peut-être l'eût-il mieux aimé que son cousin ; peut-être eût-il sacrifié son orgueil aristocratique au penchant de sa fille; mais Adolphe Duclos n'avait rien que son amour, et cela n'est point admis dans les contrats de mariage.

II

Ce fut vers ce temps-là que Georges vint séjourner dans la petite ville de T—, et le premier bruit qui le frappa fut le bruit de ce mariage raisonnable. Il en ressentit une peine infinie : le jeune vicomte lui déplaisait ; son cœur l'avertissait que Mlle de Lavergny allait se sacrifier ; et puis il lui semblait que cette union renverserait sa dernière espérance : il aimait déjà. Grâce à l'amitié rapide des voyages, il fut recherché par M. de Marigny, qui était charmé de retrouver au désert un homme qui se souvînt de Paris et qui pût recevoir des conseils de fashion. Il cultiva cette amitié pré-

cieuse qui devait le rapprocher encore de Mlle de Lavergny : il ne se passa pas de jour qu'il ne vît le jeune vicomte, à la chasse, à la promenade du soir, dans l'avenue du château.

Ce fut dans cette avenue, à la nuit tombante, que lui apparut pour la première fois Mlle de Lavergny, dont la robe flottante fuyait sous les arbres. A cette vue, l'amour qui murmurait dans son âme éleva toutes ses voix; une nouvelle existence s'ouvrit pour lui par mille portes dorées.

Le lendemain il revit Mlle de Lavergny. Durant toute la nuit il avait rêvé de sa beauté, mais elle lui apparut plus belle que dans ses rêves. La tête de Sophie penchait alors sous l'ardente mélancolie des amantes, ses pieds se nichaient dans l'herbe, ses mains oisives effeuillaient les branches tombantes avec une volupté amère ; il semblait qu'elle effeuillât l'arbre de sa vie dans une phase de douleur. Le jeune vicomte la suivait en silence; près de l'atteindre, il frappa légèrement des mains.

Elle se retourna en jetant un cri :

— C'est vous, mon cousin! dit-elle avec un adorable mouvement de lèvres.

— Ma belle cousine, dit le vicomte que le mouvement de lèvres n'avait point charmé,

M. Georges qui vient à nous est un de mes agréables amis; c'est presque un jeune homme à la mode. C'est un étudiant, mais un étudiant du café de Paris, chiffonnant douze cravates dans sa matinée et n'allant jamais à pied à l'école de droit, ou plutôt n'allant jamais à cette école-là.

Georges, qui arrivait alors près de Mlle de Lavergny, fit un profond salut et dit en souriant qu'il n'était jamais entré au café de Paris, qu'il gardait la même cravate pendant toute une saison, et qu'il allait toujours à pied, soit à l'école, soit ailleurs.

Mlle de Lavergny, qui en voulait à son cousin, fut heureuse d'entendre Georges parler ainsi; elle le remercia par un regard rapide qu'il ne vit pas, mais qu'il sentit comme si c'eût été un rayon de soleil. M. de Marigny voulut se sauver de ce mauvais pas en faisant l'étourdi : il saisit une petite rose de mai à la chevelure de sa cousine et se mit à pirouetter en la respirant.

— Je suis ivre, dit-il avec un sourire moqueur, ô ma belle cousine! il me semble que je vous respire : cette rose vous a dérobé tous vos parfums de jeunesse et d'amour.

Sophie se contenta de rougir.

— Ouf! s'écria M. de Marigny qui venait d'entendre le battement d'ailes d'une verdière, un ortolan, ma cousine! un ortolan, Georges!... Adieu, ma cousine; accourez donc, Georges!

Le jeune vicomte eût quitté le paradis de Mahomet pour la chasse.

Sophie se retourna vivement vers le château; Georges, qui ne voulait pas accompagner le chasseur, s'assit sur le bord du chemin et suivit d'un regard enchanté Mlle de Lavergny jusqu'à la porte du verger. Deux fois il eut la tentation de courir à elle, de se jeter à ses pieds et de lui déclarer son amour, sachant bien que les femmes donnent toujours l'absolution des péchés qu'elles font commettre; mais il fut retenu par la pensée que Sophie aimait Adolphe Duclos.

Il revit quelquefois encore Mlle de Lavergny : plus il la revit, plus il l'aima. Cette mélancolie qui la voilait avec tant de charmes, cette nonchalance toute pleine de langueur qui avait un si doux attrait, cette beauté qui inspirait autant d'adoration que d'amour, tout cela le jetait dans l'enchantement. Il passait les soirées aux alentours du château, se cachant dans la verdure, contre les haies, sous les noisetiers, pour épier les pas de son idole. Sophie se pro-

menait souvent seule à la brune : les abords du château étaient devenus pour lui un paradis terrestre ; au seul souvenir des grands ormes qui l'ombrageaient, des aubépines qui secouaient leurs bouquets à ses pieds, des herbes fleuries où il se reposait tout haletant de souffrance et d'amour, il ressentait des joies infinies, des délices ineffables ; une riante échappée s'ouvrait dans son âme.

Mais je vous laisse le soin de faire le roman de cette histoire vulgaire, que je vous raconte à la hâte.

Georges allait s'affaiblissant de jour en jour ; l'air bienfaisant du pays, les eaux minérales, la vie calme et rafraîchissante de la province ne pouvaient éteindre en son sein le feu brûlant qu'y avaient allumé les fatigues du corps et de l'âme, l'atmosphère malsaine et la vie agitée de Paris. Le mal le dévorait sans relâche ; c'était une hyène toujours affamée, c'était la mort.

Loin de le relever, l'amour le renversa : ses douleurs devinrent plus aiguës ; il pressentit qu'il succomberait bientôt. Heureux d'aimer jusqu'à la mort, il remercia Dieu d'animer ses derniers jours et de purifier sa vie passée par un amour digne des anges.

Les noces de M. de Marigny et de sa belle cousine n'étaient déjà plus un secret, le jour en allait venir : il lui sembla que ce serait le dernier de sa vie, tant il était défaillant à cette seule idée. La veille, son désespoir fut si profond qu'il résolut d'aller au-devant de la mort; car la mort n'était ni assez loin ni assez près. Il pensa à donner par testament à une de ses tantes la moitié de l'héritage de sa mère, espérant que ce legs serait agréable à la défunte ; il remit ce soin au lendemain. Voulant mourir sans bruit, il décida qu'il se jetterait à la rivière, espérant d'ailleurs faire croire à une chute naturelle. Il passa toute la soirée sur les bords de l'eau, abîmé dans les plus lugubres rêveries, fasciné par le suicide et par l'amour, tantôt suivant de l'œil les flots brunis, tantôt jetant un douloureux regard sur la belle avenue d'ormes du château comme s'il devait revoir flotter la robe de Mlle de Lavergny.

III

Le lendemain le ciel fut plus gai, et les cloches, éveillées dès le matin, chantèrent plus joyeusement que jamais. Georges, qui n'avait pas dormi, se leva aux premiers tintements. — Les cloches sonnent ma mort! murmura-t-il. — Les cloches chantaient pour tout le monde; leurs grandes voix avaient, ce jour-là, des sons divers à toutes les oreilles : le jeune vicomte s'imaginait entendre la musique de ses songes d'or ; Mlle de Lavergny et Adolphe Duclos croyaient que les cloches chantaient leurs douleurs, et le vieux baron s'écriait en se bouchant les oreilles : — Ces bavardes maudites qui ont

l'air de compter les écus que je donne aujourd'hui !

Georges sortit, comme de coutume, en disant qu'il allait se promener. Il prit un long détour et n'arriva à l'étude du notaire que vers huit heures. Mᵉ Desmarais venait de partir pour une assemblée de notaires à la ville prochaine, d'où il devait revenir avec un précieux jeton d'argent que Mᵉ Desmarais attendait pour garnir la corbeille de jeu.

Georges trouva l'amant de Mˡˡᵉ de Lavergny tristement penché sur une minute. Il lui parla; mais le pauvre amoureux ne répondit pas à ses premières paroles : son esprit était si loin de l'étude ! Enfin, levant la tête, il demanda d'un air ennuyé ce que voulait Georges. Georges lui dit qu'il voulait tout simplement dicter son testament au notaire. Ayant appris l'absence de Mᵉ Desmarais et ne pouvant se résigner à l'attendre, il alla s'asseoir au fond de la salle devant une petite table, il demanda du papier et se mit à écrire *ses derniers vouloirs,* comme disaient les vieux gardes-notes.

Il cherchait un style digne du lieu consacré où il se trouvait, sachant bien que les testaments écrits en français sont toujours contestables, quand un bruit confus retentit dans la

cour. Bientôt le baron de Lavergny apparut au seuil de l'étude et demanda aussi le notaire. Adolphe Duclos, qui avait pâli, répondit d'une voix altérée que Mᵉ Desmarais était à la ville voisine.

— Eh! qui donc fera le contrat de mariage de ma fille? s'écria le vieux gentilhomme outré que le notaire se permît d'être absent quand M. le baron de Lavergny venait en son étude.

— Je n'en sais rien, répondit Adolphe Duclos.

Le baron avait un autre notaire; mais depuis certaine vente de bois où ce tabellion n'avait pu le favoriser, il n'allait plus qu'à regret en son étude, il croyait se venger noblement en le privant d'un acte que tous les notaires d'alentour devaient envier. Il avait retardé de jour en jour, ne pouvant se décider sur la forme du contrat de mariage et sur le montant de la dot de sa fille. L'heure dernière était venue; il ne lui restait que le temps de consulter, de donner ses avis et de signer : il était huit heures, les épousés étaient attendus à onze heures à la mairie et à midi à l'église. A la réponse impertinente d'Adolphe Duclos il sortit tout rouge de colère, se promettant bien de ne plus remettre les pieds en l'étude de Mᵉ Desmarais et de retourner à son ancien notaire. Mais il

avait à peine achevé son serment que Mme Desmarais, qui avait toujours un œil ouvert sur les affaires de l'étude, autant par curiosité que par dévouement conjugal, s'avança sur son chemin et lui fit mille condoléances sur l'absence de son mari, ajoutant qu'Adolphe Duclos était très-habile en l'art d'écrire des contrats de mariage. Le baron, perdant la tête, retourna à l'étude, et pria le clerc de Me Desmarais de le suivre au château. Mais Adolphe Duclos répondit qu'il ne pouvait sortir, qu'il attendait plusieurs clients, et qu'il fallait venir le trouver si on voulait d'un contrat de mariage. Le baron, voyant qu'il fallait suivre les caprices du sort, ou plutôt du clerc de notaire, insista pour ne pas amener sa fille, disant qu'une jeune mariée avait d'autres soins le jour de ses noces; mais Adolphe Duclos fut inflexible. Il dispensait volontiers tout le monde de comparaître, hormis la mariée. M. de Lavergny se résigna comme un pendard qui voit le gibet et qui ne peut s'échapper.

Georges, que cette scène avait tristement ému, finissait son testament lorsque la lourde berline des Lavergny roula dans la cour du notaire; le vicomte de Marigny, en costume de chasse, faisait caracoler à l'entour un jeune

cheval de son cousin. Le baron, sa fille et deux de ses amis descendirent de la berline ; M. de Marigny les suivit indolemment. A la porte de l'étude il devint galant par caprice : il offrit la main à sa cousine et lui sourit avec amour. Georges fit semblant d'écrire pour ne pas avoir l'air importun, mais il observa du coin de l'œil ce tableau où s'agitaient tant de sentiments divers. A la vue de Georges, le jeune vicomte vint à lui et lui dit à l'oreille quelques sottes plaisanteries sur le jour des noces.

Mlle de Lavergny s'était assise dans le coin le plus sombre de la salle. Négligemment vêtue d'une robe de mousseline, le front penché par la tristesse et non par la confusion, elle ne ressemblait guère à une mariée. Après avoir écrit le nom de M. de Marigny, Adolphe Duclos lui demanda le sien. A cette horrible demande elle répondit par une larme, une larme amère pour lui comme pour elle. Il n'eut point la barbarie d'exiger une autre réponse. Ce nom adoré était pour jamais en son cœur : il l'écrivit silencieusement sous celui de son rival.

La douleur éclatante et profonde que les malheureux amants n'essayaient pas de cacher frappa étrangement Georges, qui savait un peu de leurs amours ; il vit qu'en dépit du mariage

qui allait être solennisé ils s'aimaient encore. Durant quelques minutes il ne songea plus à lui ; mais bientôt il se réveilla aux battements de son cœur, la plume lui échappa des doigts : il était retombé dans le désespoir à la vue de cet ange de la terre qui avait donné son âme à l'un, qui allait donner son corps à l'autre, qui n'avait pour lui ni une pensée ni un regard. Mlle de Lavergny était si loin dans sa peine qu'elle ne voyait pas Georges.

Un moissonneur qui s'en revenait des champs entra à l'étude pour signer comme témoin un acte de la veille. Il avait souvent rencontré à la chasse le jeune vicomte de Marigny ; il lui avait enseigné des repaires de gibier, il l'avait mis au courant du territoire. Dès qu'il l'aperçut il lui apprit qu'une belle volée de perdrix venait de s'abattre dans une luzerne, à la sortie de la ville. A cette nouvelle l'épouseur oublia les noces et demanda étourdiment un fusil à Adolphe Duclos. Mme Desmarais, qui arrivait alors sur le perron de l'étude et qui avait l'oreille au guet, s'empressa d'offrir au jeune vicomte le fusil national de son mari. Malgré ce fusil et malgré les remontrances de M. de Lavergny, le passionné chasseur courut au champ de luzerne.

Dès qu'il fut sorti Georges s'approcha du baron, l'entraîna dans la cour, et lui fit entrevoir qu'il faisait une grande sottise de marier sa fille à un écervelé capable de disperser les plus beaux patrimoines du monde, à un enfant qui jouait avec la vie comme avec une poupée, à un fat qui n'aimait pas M[lle] de Lavergny. Et quand Georges eut bien dégoûté le baron de son jeune cousin, il lui fit ouvrir les yeux sur Adolphe Duclos, qui adorait sa fille et qui sans doute la trouvait sensible à son martyre.

— Eh ! pardieu ! oui, s'écria le baron ; mais il n'a rien.

— Ah ! voilà le grand secret ! reprit Georges. Et s'il était riche ?

— S'il était riche, s'il était riche... Puisqu'il n'a rien.

— Combien donnez-vous de dot à mademoiselle de Lavergny ?

— Cinquante mille francs, représentés par soixante arpents de terre, dix arpents de prés et vingt arpents de bois, de beaux bois, des bois touffus ; des prés magnifiques où se nourriraient toutes les vaches de la commune ; des terres d'or, des terres à froment et à colza. Ces quatre-vingt-dix arpents seraient, à cette

heure, vendus cent quinze mille francs; mais je les estime en donateur; d'ailleurs je ne veux pas trop payer de droits d'enregistrement.

— Eh bien, monsieur le baron, je donne cinquante mille francs à M. Adolphe Duclos si vous lui accordez la main de mademoiselle de Lavergny.

Le baron regarda Georges avec une surprise étrange.

— Nous ferons une bonne œuvre à deux, reprit Georges. Allons, monsieur, mariez plutôt votre fille à un notaire qu'à un oisif. A peine notaire, Adolphe Duclos sera sur le plus facile chemin des honneurs et des richesses. Vous n'aurez point de regrets; à peine notaire, il sera électeur, éligible; il deviendra membre du conseil d'arrondissement; il aura la croix, la croix, monsieur le baron, sans avoir eu l'ennui de la gagner; il entrera au conseil de préfecture. — Qui sait où il s'arrêtera?

— Mais sa famille, monsieur, sa famille...

— Un autre dirait pauvre, mais honnête; moi je dis pauvre et honnête.

— Je tiens à mes priviléges : puis-je entendre appeler mademoiselle de Lavergny madame Duclos?

Le baron fit une prodigieuse grimace.

— Duclos est un beau nom, monsieur, c'est un nom de fief, c'est un nom de noble, il y a un blason pour ce nom-là. Et puis, dans ce mauvais siècle, on ne songe plus guère à toutes ces choses. Ce sera peut-être un bonheur politique pour mademoiselle de Lavergny de devenir madame Duclos. Quoi qu'il arrive, elle n'a rien à craindre : cette alliance du peuple et de la noblesse sera protégée par tous; les Bourbons, les d'Orléans, les républicains en seront pareillement contents.

Après bien d'autres débats le faible baron, assuré que la promesse de Georges serait accomplie, fut de l'avis de celui-ci. Il vieillissait; il tremblait qu'une nouvelle révolution ne vînt ravager son petit domaine, renverser son château et sa famille : cette protection de tous que Georges lui laissait entrevoir lui parut une assurance dans l'avenir.

Quand il rentra dans l'étude il avait la mine soucieuse et animée; Georges, qui le suivait, était pâle et abattu.

— Vos noms? demanda M. de Lavergny au clerc de notaire.

Le jeune homme répondit avec insouciance :

— Adolphe Duclos.

— Eh bien, reprit le baron avec un malin

sourire, rayez sur ce contrat les noms de mon cousin, et au-dessus écrivez *Adolphe Duclos.*

Le vieux baron se tourna vers sa fille :

— A moins que mademoiselle ne s'y oppose.

Perdue dans sa douleur, Sophie n'entendit pas.

— La sournoise ! murmura le baron.

Puis, se penchant au-dessus du clerc de notaire, que la surprise et que la joie égaraient :

— Ajoutez : *Ledit Adolphe Duclos, assisté par ces présentes de M. Georges Houdart, qui va ci-dessous lui faire une donation en faveur dudit mariage...*

Georges, ne se sentant pas la force d'assister à toutes les scènes de cette comédie sentimentale dont il était l'auteur, écrivit à la hâte quelques lignes qui devaient l'en dispenser.

Adolphe Duclos, tout éperdu, regardait le baron et Mlle de Lavergny. La pauvre fiancée, saisie d'un doux pressentiment, sortit enfin de sa douleur, et, voyant Georges tristement sourire, son regard s'adoucit presque jusqu'à l'amour. Georges, enivré de ce regard, sortit soudainement sans songer à prendre son chapeau. Le baron et Adolphe Duclos, s'imaginant qu'il allait revenir, ne s'inquiétèrent pas de sa disparition ; Sophie seule en fut émue : elle

avait lu un malheur dans son dernier regard.

M. de Lavergny, qui était curieux et défiant, s'assura que Georges n'était plus dans la cour et s'empressa de lire les quelques lignes que le malheureux venait de griffonner : c'était un testament en faveur d'Adolphe Duclos; en voici la copie :

« Ceci est le testament de Georges Houdart, du village de Croisy en Champagne.

» Ledit Georges Houdart institue pour son légataire à titre universel M. Adolphe Duclos, clerc de notaire à T —.

» Écrit à T —, en l'étude de Me Desmarais, le 12 juillet 1838.

» Georges Houdart. »

M. de Lavergny lisait pour la seconde fois ce testament quand un douloureux bruit de voix retentit jusqu'en l'étude. Un sublime instinct saisit Adolphe Duclos : il s'élança vers le lieu d'où venaient les voix; c'était à côté de l'église, sur les bords de la rivière, où Georges venait de disparaître. Nul marinier ne se trouvait là, nul élan de pitié n'entraînait les curieux pour le sauver. Adolphe Duclos se jeta à l'eau avec un noble enthousiasme en son-

geant que pour Mlle de Lavergny ce serait la plus belle offrande de noces. Il disparut sous une vague et reparut bientôt, mais seul et désolé. Comme il semblait chercher du regard le lieu où était Georges, un des curieux lui désigna l'ombre d'un arbre. Il reprit ses forces, s'élança de ce côté et disparut encore.

A cet instant le jeune vicomte de Marigny, qui s'en revenait triomphant de sa chasse aux perdrix, passa devant la foule et apprit l'événement. Emporté par son cœur, il voulut s'élancer aussi; mais, se souvenant qu'il allait se marier, ou plutôt craignant de gâter l'agrément de son costume de chasse, il se retint, il repoussa la généreuse secousse qui l'avait saisi; et, pour se laver aux yeux de l'assistance, il se tacha davantage en murmurant qu'il ne savait pas nager.

Enfin Adolphe Duclos reparut à l'autre rive, en face du château de Lavergny, entraînant Georges, qui se débattait comme un lion. Tout le monde applaudit; une batelière s'empressa de passer l'eau pour secourir le noyé et son sauveur. Le jeune vicomte la suivit; son premier soin, en abordant, fut d'appeler les gens du château, où on transporta les deux amis, car c'étaient deux amis. Le baron et sa fille arri-

vèrent, et quand Georges reprit ses sens ce fut devant Mlle de Lavefgny, dont la seule vue le fit retomber évanoui.

Il se passa d'étranges choses dans l'âme de la jeune fille : tout y fut renversé par l'orage du moment; la blanche flamme amoureuse qui penchait vers Adolphe Duclos s'inclina tout d'un coup vers Georges. L'amour le plus pur flambe à tous les vents.

IV

Le soir même de ce jour, célèbre dans les annales de la petite ville de T —, le jeune vicomte, ayant appris ce qui s'était passé, disparut pour aller rejoindre à Bade une Anglaise de la seconde jeunesse qui le poursuivait depuis longtemps. A l'heure de son départ Georges, presque mourant, fut reconduit à son hôtel, d'où il ne devait sortir qu'avec les fossoyeurs.

Me Desmarais, voyant la fortune prochaine de son clerc, s'empressa de lui offrir son étude, d'un air désintéressé, moyennant quatre-vingt mille francs. A tout autre qu'à son clerc Me Des-

marais eût demandé de sa boutique soixante-quinze mille francs; mais Adolphe Duclos méritait des égards, et Mᵉ Desmarais voulait lui prouver qu'il se souvenait de ses services.

Adolphe devint donc notaire à T —.

Il allait tous les jours supplier le vieux baron de ne plus retarder sa joie. M. de Lavergny ne se pressait pas, craignant que, par un remords filial, Georges ne s'avisât de changer son testament. Les médecins avaient déclaré qu'avant la fin de la saison le malade succomberait, et le vieux gentilhomme attendait cette mort pour se décider, bien sûr qu'alors le testament serait invariable.

Sophie non plus ne se pressait pas.

Enfin un jour Georges, pressentant sa fin prochaine, appela M. de Lavergny, et lui dit qu'il lui serait doux de voir avant de mourir le mariage des deux amants. A la vue de sa pâleur funèbre et de ses yeux éteints, plutôt que pour lui complaire, le baron résolut d'en finir. Le jour des noces arriva pour la seconde fois.

Adolphe Duclos passa auprès de Georges la nuit qui précéda. Ce fut une nuit silencieuse et lugubre comme les veillées des morts. Adolphe était accablé sous la reconnaissance,

Georges sous le dévouement ; ils se regardaient de temps en temps du plus triste des regards. Ils pensaient à Sophie, Georges avec des regrets infinis, Adolphe avec de doux battements de cœur, car il se voyait si près d'une autre nuit ! Vers l'aube enfin Georges ouvrit son pauvre cœur, il confia tout son amour à Adolphe en l'assurant que, loin de mourir avec des regrets, il mourait dans toute la joie de cet amour ; il pria son ami de revenir avec sa femme à la sortie de la messe. Adolphe promit ; et son premier soin, en voyant Mlle de Lavergny, fut de l'avertir de ce dernier vœu d'un mourant.

Ce jour-là Georges, qui était presque à l'agonie, essaya de cacher les premiers ravages de la mort par une mine souriante, afin de ne point attrister la mariée. Aussi le bruit se répandit qu'il allait mieux et que toute espérance de le sauver n'était pas perdue.

Vers midi, à l'instant où Mlle de Lavergny traînait sa blanche robe de mariée dans la salle de la mairie, Georges perdit son dernier souffle, espérant recueillir au ciel la récompense de sa bonne œuvre. Le bruit de sa mort traversa tout d'un coup la ville ; et pendant que Mlle de Lavergny écoutait les paroles du

maire, qui lui demandait si elle jurait d'aimer et de servir M. Adolphe Duclos, elle entendit cette triste nouvelle. Égarée par la douleur, et peut-être pour consoler l'âme dépareillée qui s'envolait alors, elle répondit *non* d'une voix faible, mais pourtant distincte.

Cette réponse surprit étrangement toute l'assistance. Le baron regarda sa fille d'un œil colère et la fit trembler sous son regard. Adolphe, abusé par son bonheur, avait entendu *oui*, et il s'étonnait de la mine ébahie des conviés. Le maire, croyant avoir dit une sottise, redemanda à la mariée si elle consentait à prendre pour époux M. Adolphe Duclos. Cette foi elle répondit *oui*. Elle-même n'a jamais su avec quel étrange sentiment de tristesse elle a murmuré ce mot, qu'un mois avant elle eût dit avec tant de joie.

En sortant de l'église elle se pencha à l'oreille d'Adolphe pour lui rappeler sa promesse à Georges.

Adolphe sourit tristement : — Georges est mort, dit-il; vous l'avez oublié?

Mlle de Lavergny souffrit horriblement de ces paroles; pour la première fois elle pensa que son amant n'était qu'un homme vulgaire. A ses yeux, c'eût été une noble action de se

soumettre aveuglément au dernier vœu de Georges, d'aller le remercier comme s'il n'était pas mort; elle espérait ainsi calmer cette âme en peine.

V

Mlle de Lavergny vit tout d'un coup s'évanouir tous ses rêves enchanteurs ; elle n'osait se demander d'où venait ce changement dans son âme, où tous les châteaux tombaient en ruines ; elle aimait toujours Adolphe, mais entre elle et lui une ombre éplorée se glissait ; un regard plein de douleur et de passion l'avait à jamais agitée. Le mariage profana d'ailleurs la poésie de son premier amour ; Adolphe n'avait plus la rayonnante figure d'un amant, tandis que l'image de Georges lui apparaissait à travers les bleuâtres vapeurs du passé, sous la splendide couronne d'un martyre d'amour

et dans la solennelle poésie de la mort. Adolphe la surprit souvent au fond de sa chambre, cachant au plus tôt sa tristesse et ses larmes; en vain il essayait de lire en cette douleur, les soins de son étude l'en détournaient toujours à temps.

Les jours, les mois, les années se passèrent sans que le temps effaçât du cœur de Mlle de Lavergny l'image souffrante de Georges. La maternité seule fut son refuge contre ce penchant irrésistible pour l'ombre d'un mort. Les enfants viennent toujours à propos pour apaiser au sein de leurs mères les souvenirs ardents et les rêves de flamme qui conduisent au mal par des routes attrayantes. Un jour, Sophie, qui était mère, jura, à la face du ciel et de son enfant, qu'elle chasserait à jamais la pensée enivrante de Georges. En allant tous les soirs au château raconter à son vieux père les mémorables événements de l'étude, elle passait devant le cimetière, et jetait en tremblant un regard sur la pierre qui couvrait la cendre de Georges : ce passage lui était doux comme une rencontre amoureuse; c'était son rendez-vous avec le mort, dont les ossements tressaillaient sans doute alors. Le jour de son serment elle voulut revoir pour la dernière fois cette tombe

aimée ; cette dernière fois elle passa lentement. C'était le soir, les bruits s'apaisaient, le vent couchait les grandes herbes et gémissait dans les saules épars ; le soleil jetait un regard d'adieu au champ des morts. Mlle de Lavergny jeta aussi son regard d'adieu, un regard plein de douleur et d'amour, un regard déchirant, que l'âme errante de Georges a dû recueillir. Elle aimait cette pierre insensible, dont la vue lui était douce comme à la veuve du marin la vue lointaine d'un navire ; à la seule pensée d'en détacher à jamais les yeux, un nuage l'aveuglait, elle chancelait, elle se sentait mourir ; il lui semblait qu'elle allait perdre ce qu'elle aimait le plus au monde. Le soleil disparut sous les nuages de l'horizon ; elle dépassa la porte et tout fut fini. Quand elle arriva sur les bords de la rivière, il lui vint un désir ardent de retourner la tête et de voir *une dernière fois* les saules du cimetière ; à cet instant, sa fille, qui bondissait en avant, lui tendit ses petites mains et l'appela par un sourire ; la mère résista au désir de l'amante : elle courut à sa fille, et depuis elle fut fidèle à son serment ; mais Dieu sait les combats qu'elle a soutenus.

LE

JOUEUR DE VIOLON.

LE JOUEUR DE VIOLON.

TABLEAU FLAMAND.

I

PAYSAGE.

Landouzy-les-Bois est un ancien village du Soissonnais, tapi au fond d'un petit val paisible, au pied touffu d'une montagne pittoresque, pêle-mêle de vignes, de bancs de sable, de bocages et de rochers; — des chênes solitaires et des moulins à vent dominent cette montagne, qui est d'un aspect morne et sauvage. On y voit, le matin, passer le moissonneur ou le bûcheron; à midi, le garde cham-

pêtre s'y repose et le corbeau y croasse ; le soir, le troupeau de la ferme voisine s'y promène lentement au retour de l'*Abreuvoir de Noé*. Quand les chênes frémissent, quand les moulins tournent, la montagne endormie s'anime comme par enchantement et répond aux rumeurs de la vallée. A entendre ce duo de la feuille qui chante et du roc qui mugit on dirait deux commères qui se rencontrent. Que de propos en l'air jette la montagne ! que de paroles confuses élève la vallée ! Voilà, certes, une belle langue à étudier ; il y a là plus de philosophie à recueillir que dans le livre noir des philosophes. Mais quand le vent s'apaise la montagne semble un désert infini, et le regard descend au plus vite sur le tableau vivant de Landouzy, si doucement encadré par la verdure flottante des vergers. D'un côté ce sont les écoliers qui battent la campagne, les vieilles femmes qui broient du chanvre, les jardinières qui arrosent leurs salades ; de l'autre côté, les lavandières jacassent autour du lavoir : — elles étendent sur la prairie communale les draps grossiers des paysans, et sur les buissons fleuris les fanfreluches qui seront fanées et profanées le dimanche. Au coin de cette vilaine rue ce sont les couturières ; les

repasseuses, les grisettes du village, de jeunes folles, toujours bruyantes et toujours enjouées : M[lle] Rose et M[lle] Agathe, M[lle] Julie et M[lle] Lisa. — Qu'importent leurs noms? elles sont toutes jolies.

Un soir, après une chasse plus funeste au chien de mon ami qu'aux bécasses du terroir, je me reposais sur le bord de la montagne de Landouzy, au-dessus du cimetière, qui est petit, mais profond, suivant le mot du pays. Mon regard voltigeait à l'aventure sur les lavandières qui rédigeaient la gazette de l'endroit à coups de langue et de battoir, sur la svelte église qui m'indiquait le cimetière et le ciel, sur le petit mendiant qui lavait ses pieds dans le ruisseau, sur les chevaux laborieux qui hennissaient au bout du sillon. L'automne avait jauni la terre de la dépouille des bois; cependant la nature était encore attrayante : comme les femmes à leur déclin, elle avait des séductions sans nombre ; elle respirait un dernier air de fête dont j'étais ravi. Tout à coup j'entendis un violon qui chantait une vieille chanson du Soissonnais : — *O vartingué! la belle au gué!* Les sons étaient doux, lents et tristes ; mon âme en fut chastement enivrée comme d'une musique divine. Bientôt je dé-

couvris le joueur de violon tout au travers d'une touffe de chênes. C'était un jeune homme d'une belle stature ; dans ses traits brunis il y avait un singulier mélange de douleur et de gaieté, de rêverie et d'insouciance. Il était assez mal vêtu, mais son costume avait du caractère : un habit à la Saint-Just venant de son aïeul, un gilet rouge imaginé par lui. Dès qu'il me vit sur mon lit de pierres moussues il cessa de jouer et s'étendit sur l'herbe. Mon chien alla lui dire bonsoir par un jappement et par une caresse ; il reprit son violon et accueillit la bête familière par une ouverture de chasse. Franck parut comprendre que la sérénade était en son honneur : il écouta d'un air grave, il applaudit en tendant la patte et en agitant la queue en mesure. Involontairement j'allai aussi vers le joueur et le priai de m'accueillir tout aussi bien. Il sourit et poursuivit avec nonchalance ses fantaisies musicales. Peu à peu ses doigts capricieux changèrent de notes, la gaieté des sons s'alanguit ; bientôt je crus entendre un hymne des morts. Jamais hymne des morts ne me jeta tant de tristesse au cœur. J'écoutais avec angoisses ces gémissements funèbres d'un violon qui tout à l'heure éclatait en folle joie.

— Est-ce donc pour moi que vous chantez ainsi? demandai-je au joueur.

— Non, dit-il sèchement.

Et, tournant ses regards attendris sur le cimetière : — Je chante pour les morts qui sont là-bas. — Vous ne les voyez pas qui viennent danser à ma musique? — Moi, dans ces aubépines, sur cette roche adorée, je vois toutes ces illusions du temps passé; du moins je vois leurs ombres gémissantes.

Après un silence il joua lentement ce doux air de Lulli : *L'autre jour Annette...*

— Ah! reprit-il en s'arrêtant, celle-là qui est là-bas a bien aimé cette belle musique! La Mort est aveugle, la Mort est sourde : elle coupe le blé vert comme le blé mûr, l'oiseau qui chante comme le hibou; c'est aussi bien la messagère du diable que du bon Dieu. La mauvaise bête passe trop tôt pour les uns, trop tard pour les autres; en vérité, le monde est un triste logis. Eh! mon Dieu, serons-nous mieux ailleurs? Résignons-nous.

Le joueur détourna son regard du cimetière, il déposa son violon, il prit dans sa poche une bouteille et but un coup avec une voluptueuse nonchalance.

— Mon cher philosophe, lui dis-je, celle qui

est là-bas a donc emporté votre cœur dans sa fosse?

Il me regarda du haut de son violon et me demanda, en cherchant au fond de sa poche des débris de gâteau, si j'avais été à la fête d'Origny. — Une belle fête! s'écria-t-il; j'en reviens tout enivré. Quel bon vin et quelles belles filles! Comme les cœurs dansaient et comme je dansais moi-même sur mon tonneau chancelant, comme s'il eût été plein, en voyant ces robes de toutes les couleurs que le vent battait et soulevait en vrai sournois! Que de doux souvenirs elle a réveillés autour de moi, la belle heure de jeunesse elle m'a rendue! — Cécile! ô Cécile, où étiez-vous?

Il tendit les bras avec égarement; et, riant bientôt de cette secousse du cœur, il en donna une à sa bouteille. — Le soleil s'en va, reprit-il; suivez-moi donc sur cette roche. — Vous n'avez pas l'air d'un mauvais vivant. Vive la joie! — Voulez-vous boire un coup? Tendez la main ou buvez au goulot.

Au bout d'une demi-heure nos cœurs s'entendaient à merveille; nous étions les meilleurs amis du monde. Au choc de nos cœurs avait jailli une de ces amitiés soudaines, aventureuses, irréfléchies, qui répandent tant de charmes

dans les premiers moments. J'avais par hasard, dans ma gibecière, un flacon de vin d'Espagne dont j'arrosai avec succès cette amitié naissante. — Me voilà tout ému de reconnaissance, me dit mon philosophe ; si vous voulez descendre dans Landouzy, je prendrai ma revanche. Il y a encore dans la cave du cabaret quelques vieilles bouteilles à déterrer.

Voyant que je n'étais point du tout séduit : — Eh bien! puisque vous aimez mieux rester là, je vais vous raconter une petite aventure galante qui s'est passée cet automne au château de C—. Quoique je ne sois pas le diable, je sais par cœur toutes les histoires amoureuses du pays ; car les jours de fête et de dimanche, pendant que mon violon grise les danseurs et surtout les danseuses, je promène mon regard par-ci par-là : l'ivresse de la danse est comme l'ivresse du vin, elle démasque le cœur. Aussi, pour moi, l'amour le plus caché est sans aucun mystère ; je déchire tous les voiles, j'apprends peu à peu, mot à mot, toutes les histoires sentimentales. Ma mémoire renferme cent mille romans, et, si je n'avais pas trop d'esprit, j'écrirais un beau livre de tout cela, un livre pareil au *Diable boiteux*, que j'ai lu la semaine passée.

— Mon cher musicien, dis-je, au lieu de me raconter cette aventure galante, racontez-moi l'histoire de Cécile; votre violon m'en a déjà dit quelque chose, moitié riant, moitié pleurant.

— L'histoire de Cécile? dit-il en soupirant, c'est une histoire trop simple pour vous amuser; d'ailleurs, en vous la racontant, je vous raconterais naturellement la mienne, et je me suis bien promis de ne jamais ouvrir la porte de mon cœur; il y a là un mystère dont on rirait, et malheur à qui en rirait!

Je lui offris une seconde fois mon flacon; il soupira et le vida d'un trait; puis, me tendant la main : — Pourtant, reprit-il, c'est une confession qu'il faut que je fasse à quelqu'un avant de mourir. C'est triste à dire, il est vrai, mais bien triste à garder. Je vais me raconter cela à moi-même : je vous permets de m'écouter.

Et il commença sa confession. J'ouvris mes oreilles, tout en admirant son front superbe, où le génie s'était presque arrêté, et son œil de feu dont le vin avait voilé l'éclat.

II

LA PRÉFACE.

Je suis venu au monde à Landouzy. Je dois cela à un pauvre diable de joueur de violon comme moi et à une bonne femme qui est morte en me donnant la vie. C'était bien la peine! — Eh! morbleu! oui, c'était la peine. — Mon père était le plus gai des musiciens, ma mère était la plus triste des lavandières; je tiens un peu de mon père et de ma mère : est-ce un bien? est-ce un mal? En historien fidèle, je dois tout vous raconter, depuis le temps où je faisais des étangs devant notre masure, quand il pleuvait, jusqu'à ce beau soir où je

me jette à corps perdu dans mes souvenirs. J'aurai d'ailleurs bientôt fini avec l'enfance : en vous disant que jusqu'à treize ans j'ai passé mon temps à faire l'école buissonnière, je vous dirai tout. Vous avez fait comme moi l'école buissonnière? vous vous êtes égaré au fond des bois pour dénicher des nids de grives ou de verdières, pour cueillir des fraises ou des épines blanches? Eh bien, je passe là-dessus; j'arrive tout de suite à ma première jeunesse. La vie ne commence qu'au jour où on approche ses lèvres du vin et de la femme. — Un beau jour, ma foi! le plus beau de la vie! Un verre de vin, un baiser de femme, voilà les seules richesses véritables, et je crois que le bon Dieu nous a mis au monde pour cela. Il y a partout des vignes et des femmes, Dieu n'en est point avare; ou plutôt les vignes sont prodigues de grappes et les femmes d'amour. — Les belles vendanges qu'on fait! — Ne vous avisez pas d'attendre l'hiver : une fois l'hiver venu, adieu la vendange!

Il y a bien encore une autre richesse pour les philosophes comme moi : c'est la musique. Je bénis tous les jours mon père de m'avoir laissé son violon pour héritage; j'aime mieux mon violon que la couronne de France. Le

musicien est le premier des hommes, c'est le roi du plaisir; il n'est pas de jour qu'il ne donne un peu de joie à ces pauvres créatures que le ciel a semées sur la terre, il n'y a pas à coup sûr un roi de France qui ait fait autant d'heureux que moi. Je suis plus fier de mon violon que d'un sceptre sacré par le pape; mon violon c'est mon trésor. J'en suis prodigue, j'en joue pour tout le monde, pour les pauvres comme pour les riches. Quand je rencontre un mendiant sur mon chemin, je lui joue un air, et je suis bien sûr qu'il aime autant cette aumône-là qu'une autre. Aussi, en me voyant, les mendiants ne tendent jamais leurs mains : ils ouvrent leurs cœurs.

Oui, la musique, le vin, les femmes, voilà toutes les joies de la terre. Dieu a dit aux hommes : — Les collines sont couvertes de vignes; les femmes sont pleines de roses; les oiseaux chantent dans les bois : vendangez, moissonnez, écoutez! Aux femmes Dieu a dit : — Laissez cueillir les roses, elles refleuriront sans cesse. Et les femmes ont toujours suivi la parole de Dieu. Il y a des hommes qui rêvent de gloire en tête à tête avec leurs maîtresses; il y en a d'autres qui boivent de l'eau pour médire du vin : ce sont des méchants et des fous;

plaignons-les ! Moi je ne suis pas si fou ni si méchant : je bois, j'aime et je chante. Pourvu que les femmes soient belles, que le vin soit du terroir, que les chansons soient folles, c'est tout ce qu'il me faut; — du moins, c'est tout ce qu'il me fallait quand je vivais avec les vivants; maintenant que je vis avec les morts, ce n'est plus la même passion. Enfin, c'est là tout ce que je demande à Dieu dans son paradis. Je ne sais pourquoi, mais j'augure mal du paradis. Le notaire du pays a une grande salle dont toutes les murailles sont couvertes de tableaux : d'un côté, ce sont de belles femmes qui s'ébattent sous des arbres avec leurs galants; tout en face on voit des ivrognes flamands qui boivent comme des puits — l'ivresse de l'amour et l'ivresse du vin. — J'ai bien peur, ma foi, que le paradis ne ressemble à la salle du notaire : on y verra des bouteilles et des femmes, du vin et de l'amour; mais on ne pourra toucher à rien. Chaque fois que j'entre dans la salle du notaire, il me vient l'envie de jouer une contredanse à ces beaux amoureux et à ces fiers ivrognes : il me semble qu'ils danseraient si bien !

Mais je divague comme une commère et je n'avance guère dans mon histoire. Un peu de

patience, s'il vous plaît; encore un petit baiser ma bouteille, ma chère bouteille, et nous voguerons à pleines voiles.

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glouglous!
Ah ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous?

Après avoir chanté, le joueur de violon jeta sa bouteille dans la montagne. — La bouteille bondit et éclata sur une roche. — Pauvre bouteille ! dit-il avec amertume.

— Hélas ! reprit-il tristement, que n'en puis-je faire autant de ma femme qui n'est qu'une bouteille vide, ou plutôt qui est une bouteille pleine de mauvais vin !

Le philosophe contempla un instant le cimetière comme pour se consoler de sa femme, et poursuivit ainsi son histoire.

III

COMMENT JE DEVINS AMOUREUX ET MUSICIEN.

Mon père avait coutume de m'emmener à toutes les fêtes du pays. Je m'asseyais gaiement sur son tonneau, et, tout enchanté par la musique, je suivais d'un regard curieux les scènes variées qui se déroulaient devant l'orchestre champêtre. J'ai plus d'une fois surpris les premiers aveux du galant et le premier trouble de l'amoureuse. Je comprenais à peine : pourtant mon cœur d'écolier battait avec violence, et je me perdais dans une rêverie enivrante dont je ne puis vous donner l'idée. Mon père, dont la parole était fort pittoresque, di-

sait à propos de cette rêverie-là : — *Eh bien! Richard, te voilà encore au fond des bois!* Mon père avait bien trouvé l'image. Voyez-vous, dans la gorge, cette charmille touffue? Je n'y ai jamais passé sans me souvenir de mes premiers songes, et plus tard je n'ai jamais rêvé d'amour sans voir cette charmille : il y a de belles draperies de verdure, des fleurs qui vous embaument, un petit ruisseau qui coule dans l'oseraie, des bouvreuils qui chantent gaiement; c'est un vrai nid d'amoureux.

Un dimanche donc je suivis mon père à la fête d'Origny. Il faisait le plus beau temps du monde. Cependant à l'horizon, le ciel était couvert; par-ci par-là les éclairs jaillissaient. — Encore un orage pour ce soir! dit mon père avec humeur. Le dimanche n'est-il donc pas un jour de repos et de plaisir pour le ciel comme pour la terre? En vérité, le bon Dieu n'est pas raisonnable. Et mon père poursuivit tout bas ses lamentations : — Voilà plus d'un écu de six francs perdu pour moi! Je ramasserai à peine de quoi boire la semaine qui vient! O mon Dieu! ayez pitié de moi!

En dépit des nuages et des éclairs, la fête fut bruyante et touffue. Les belles robes! les gais visages! les folles danses! Je ne parle pas

de ces lourdes et informes paysannes qui dansent en tendant des pattes d'araignées ; j'ai toujours détourné les yeux de leurs ébats grotesques : je parle des grisettes et des bourgeoises, ces filles pimpantes et alertes qui sont tour à tour, à la fois paysannes et grandes dames, qui ont dans les traits et dans l'esprit de la grâce et de la naïveté. Celles-là étaient, parmi les autres, comme des roses dans un champ de choux. Mon père disait en les voyant : — *Voilà les mignonnettes*. Il disait des autres : — les *Margotons*. Parmi les mignonnettes de Landouzy-les-Bois, il en était une que j'admirai longtemps sans m'en douter le moins du monde : c'était la fille de M. Bertrand, dont la ferme est au bout du village. Au travers de ces grands châtaigniers — voyez-vous? — du côté de l'Abreuvoir de Noé — un colombier pointu comme le clocher : c'est cela. M. Bertrand, qui est Champenois, ne dément pas le proverbe ; mais, tout Champenois qu'il est, il a eu l'esprit de faire une fille charmante, dont tous les pays du monde se fussent glorifiés. — Cela n'était pas trop champenois. Cécile Bertrand était à la fête d'Origny avec ses compagnes. Ses compagnes étaient animées d'une folle gaieté ; elles avaient des roses dans leurs

cheveux, sur leurs joues, à leur corsage : Cécile était indolente et mélancolique ; elle n'avait d'autre attrait que sa pâleur. Je vois toujours sa douce figure, souriante et pourtant triste, sa belle figure qui semblait éclairée d'une mauvaise étoile ; je vois toujours son corps si souple et si fragile que le chagrin devait briser... Je ne veux pas vous faire son portrait : elle avait ce quelque chose qui vient du ciel. Si vous pouviez voir dans mon cœur, vous la verriez, elle n'est plus que là. Pour les gens du pays Cécile était presque laide ; pour moi Cécile était plus que belle : je voyais son visage dans son âme !

Or donc, à cette fête, je devins tout d'un coup amoureux de Cécile, c'est-à-dire je sentis que je l'aimais depuis quatre ans. Cette découverte me donna une joie sans pareille, et cette joie me donna un orgueil de tous les diables. Je levai la tête avec fierté et je regardai avec dédain la troupe éperdue qui bondissait à mes pieds. J'eus pendant un moment une belle illusion : je m'imaginai que j'étais le roi de la fête ! — Allons donc ! me dit mon père en me donnant un coup d'archet ; ton violon grince des dents. J'allais répondre à mon père avec la dignité bouffonne d'un enfant que l'amour a

fait homme, lorsque Cécile vint de notre côté, plus pâle et plus belle encore. Elle s'arrêta devant nous, appuya ses petites mains blanches sur les planches de l'estrade, et, d'une voix adorablement suppliante, elle murmura en regardant mon père : — M. Richard, de grâce, jouez-nous le joli air de dimanche passé : *Tra la la la, le ciel n'a plus d'étoiles*. Je m'empressai de répondre pour mon père que nous étions ravis de servir Mlle Cécile. Elle me regarda doucement, et retourna vers ses amies en souriant de son divin sourire. Je la regardais encore lorsque mon père me donna un second coup d'archet : — Tu as promis de jouer cet air : tu le joueras, me dit-il d'un ton moitié comique, moitié sérieux. Jusque-là j'avais joué en dépit de toutes les oreilles, et la parole de mon père me désespéra. Mon violon pendait à ma main tremblante, mon cœur palpitait, je ne savais que devenir. Cependant mon père avait joué la ritournelle, et tous les danseurs tendaient la main pour *la chaîne des dames*. Comme je traînais à l'aventure mes regards désolés je revis Cécile, dont le grand œil noir tourné vers moi semblait me dire : — Eh bien ! et cet air donc? Vous m'oubliez déjà ! — A cet instant, subitement ranimé, je saisis mon violon, et je

me mis à jouer tout seul, à la grâce de Dieu...

Tout en disant ces mots Richard avait repris son violon : il acheva sa phrase en jouant admirablement cet air charmant de *Mazaniello :* — *Tra la la la, le ciel n'a plus d'étoiles.*

Il était rayonnant, son cœur battait avec force, son œil jetait des éclairs. Quand il eut fini de jouer il me regarda et me dit d'une voix émue : — Voilà comme j'ai joué ce dimanche-là.

IV

DES SUITES D'UN ORAGE.

Comme mon père l'avait prévu, le bon Dieu, qui ne se repose plus le saint jour du dimanche, termina la fête d'Origny par un orage. Cet orage nous surprit à la brune, à l'heure la plus dansante. Le vent souffla quelque temps avant la pluie, et les acharnés danseurs voulaient braver l'orage. Mon père, qui lorgnait d'un œil ardent le prochain cabaret, leur conseillait en vain d'aller à tous les diables. Cécile venait de partir avec la servante de la ferme. Elle partie, je me sentis seul au milieu de la foule, et je n'eus plus la force de jouer; je re-

gardais d'un œil mélancolique les pommiers du chemin de Landouzy, et mon âme s'envolait avec Cécile. Cependant le vent faisait un assez beau dégât parmi les vertus restées fidèles à la fête. Il battait et soulevait les jupes les plus rebelles, même des danseuses qui se défendaient pour tout de bon. Les galants profitaient du désordre, les plus sots devenaient spirituels : Jacques embrassait sa blonde, Pierre étreignait sa brune. A la fin, ce spectacle de rustiques amours, qui d'abord m'avait révolté, me sembla un tableau fort attrayant. J'oubliai la chaste image de Cécile, je ne vis plus que les paysannes joufflues; d'autres amours s'agitèrent en moi; je bus coup sur coup trois ou quatre verres de claret, et je me mis à jouer avec une ardeur sans pareille des airs grivois comme ceux-ci : *La bonne aventure, ô gué! — Va-t'en voir s'ils viennent Jean!* Je donnais de si beaux coups d'archet que mon père crut que je devenais fou. — Quel est donc le diable qui t'emporte? me demanda-t-il. En effet, c'était bien un démon qui m'emportait ainsi, le démon des folles amours. J'eus là une heure d'ivresse en jouant pour les amoureuses joufflues, tout comme j'avais eu une heure de douce extase en jouant pour

Cécile. On se souvient longtemps de ces deux heures-là. L'orage éclata avec une violence aveugle ; il jeta de la pluie et du feu à pleines mains ; il finit par disperser tout le monde. Les uns allèrent au cabaret où pleuvait le vin, mon père fut de ceux-là ; les autres s'enfuirent sans savoir où, dans des granges désertes, sous des arbres touffus, vers des meules de foin ; je fus de ceux-ci. Il fallait voir nos grotesques ébats, il fallait entendre nos clameurs infinies. Les filles, ne songeant qu'à s'abriter de l'orage à cause de leurs fanfreluches, s'apprivoisaient joliment alors ; pourvu que leurs collerettes fussent préservées de la pluie, elles laissaient paisiblement chiffonner le corsage ; aussi criaient-elles par-ci par-là : Mon bonnet ! ma collerette ! ma robe ! mon fichu ! — mais elles ne songeaient guère à crier : Mes mains ! mes bras ! ma lèvre ! ma vertu !

J'avais fini par me nicher avec les plus alertes dans une masure chancelante qui servait de bergerie l'hiver, ne servant plus à rien dès que les moutons couchaient à la belle étoile. Nous la trouvâmes tapissée d'une certaine paille de colza dont l'odeur me monte encore à la tête ; nous nous couchâmes pêle-mêle, dans la nuit la plus profonde, sans reconnaître d'abord nos

voisins et nos voisines; mais peu à peu : — C'est toi, Pierre? — C'est vous, Mlle Agathe? — Rose? — Leroy? — Lisa? — Jacques? — Quel temps! — Quel orage! — Quelle pluie! — Pendant toutes ces reconnaissances je gémissais de ne pouvoir, comme les autres, m'écrier : — Cécile! — Tout à coup j'entendis à mon côté sa voix si douce, qui avait tant d'écho dans mon cœur, Mlle Bertrand disait à la servante de la ferme : — Mon père sera bien méchant ce soir; c'était bien la peine de partir avec les autres. — Cécile! m'écriai-je à mon tour. — C'est le petit Richard, dit aussitôt la servante. — Je ne sais qui m'empêcha de lui casser les dents : *le petit Richard!* ah! la vieille pie! Je gardai le silence, bénissant la nuit qui cachait mon dépit et ma rougeur. Cécile se taisait de son côté; j'entendais son souffle enivrant, elle dut entendre les battements de mon cœur. Je m'agitais sur le colza comme un damné dans les flammes; j'étais tout haletant et tout éperdu. Sans savoir ce que je faisais je tendis la main vers Cécile, j'atteignis la sienne du bout des doigts et des lèvres; mais la petite main m'échappa comme un moineau. Je fus tout effrayé de ce que j'avais fait; au fond de mon cœur, je demandai pardon à Cécile; je crois

même que je m'agenouillai devant elle, mais alors ce fut autant pour l'adorer que pour lui demander grâce. — Puisque Richard est là, qu'il joue un air pour nous désennuyer, dit une fille qui se trouvait sans amant et qui n'était pas fâchée de faire son petit programme. — Oui, oui, de la musique! s'écria-t-on de toutes parts. Je pris mon violon par instinct et je débutai par un air grivois. Ma musique fut couverte de gros rires discordants qui m'avertirent que je jouais au gré de toute l'assistance. Mais je ne jouais pas au gré de mon cœur, et je pressentais que mes grands coups d'archet agaçaient les belles dents de Cécile. — Assez de musique comme cela, dis-je en m'arrêtant, assez de foin pour les ânes, un peu de fleurs pour les abeilles ! — Et, sans autre prologue, je me mis à jouer de beaux airs mélancoliques anciennement venus de Paris. — A la bonne heure ! murmura Cécile, qui pleurait de joie amoureuse.

Bientôt je fus saisi d'une jalouse colère en l'entendant murmurer : — Je dansais avec M. Desprès quand on a joué cela. Je m'arrêtai subitement, mon violon tomba sur mes genoux, mon cœur s'oppressa, je perdis la tête. — Eh bien ! Richard, me dit Cécile d'une voix trem-

blante, poursuivez donc. — Non! m'écriai-je avec un fureur comique. Cécile éclata de rire, puis elle acheva doucement l'air que j'avais commencé.

Hélas! oui, elle aimait M. Eugène Després, un jeune bourgeois en sabots qui chassait tous les soirs autour de la ferme de M. Bertrand, tantôt avec un fusil, tantôt sans fusil. M. Després avait vingt-quatre ans; il voulait se marier pour avoir quinze arpents de terre : Cécile en avait trente. Aux yeux de ces paysans imbéciles il était du rang le plus honorable parce qu'il ne faisait rien : le bel honneur, ma foi! Il avait passé dix ans dans les colléges pour apprendre comment on se croise les bras : quelle science! Vous comprenez bien qu'il allait à merveille à une jeune fille de dix-huit ans qui se laisse séduire à l'appât d'un pareil homme et d'une pareille science. Aussi bien Cécile en était folle. Hélas! hélas! elle a maudit cet amour plus que je ne l'ai maudit moi-même. Sous cette belle tête hypocrite M. Després cachait un mauvais cœur, ou plutôt il n'avait pas de cœur!

Quand l'orage fut passé, quand la lune remit la tête à la lucarne de la masure, on songea enfin à retourner au logis. Je demeurai le dernier sur le lit de paille de colza, héroïque-

ment résolu à m'y laisser mourir de jalousie, mais Cécile n'avait pas fait vingt pas que j'abandonnais déjà la masure. Je suivis involontairement cette trace légère jusqu'à la porte de la ferme : la porte était depuis longtemps refermée que je croyais la suivre encore.

Enfin je m'en retournai vers le logis paternel ; mais, dans la grande rue de Landouzy, le cabaret de mon cousin Truchet m'allécha par ses lumières et par ses chansons ; je trouvai là plusieurs amis qui s'enivraient avec du claret. — Voyons, Richard, me dis-je, noyons notre jalousie dans un verre de vin. — C'est bien la peine d'en laisser ! repris-je en regardant ma bouteille et mes joyeux amis. Quand le cabaret tourna autour de moi je perdis de vue Cécile, et je contai des contes bleus à la descendante de mon cousin Truchet, à Mlle Justine, qui était une petite fille charmante, et dont j'eus l'an passé la sottise de faire une mauvaise femme qui va me battre ce soir. — *Sancte Richarde, ora pro nobis!*

V

MON COEUR ET MON VIOLON.

Une année se passa, une belle année pour moi : passion, joie et douleur, mon cœur était plein ; enfin tous les ingrédients de l'amour. J'aimais Cécile. Je ne vous dirai pas les charmes, les délices, les enchantements de cet amour silencieux et solitaire, car j'aimais tout bas et tout seul. C'était un feu que j'attisais au fond de mon bois touffu ; nul ne s'en doutait, pas même elle ! Et cependant que de fois mon violon lui a chanté mes amours ! Dès qu'elle paraissait à la salle de danse de Landouzy un frisson glacial et brûlant me courait de la tête

aux pieds ; sans m'en douter je jouais plus doucement et plus tendrement; les airs les plus vifs et les plus gais s'alanguissaient et s'attristaient. Elle n'avait pas l'embarras de suivre ma musique ; c'était ma musique qui suivait sa danse. Hélas ! pendant que je l'adorais ainsi, l'ingrate abandonnait sa main et son cœur à M. Eugène. Il profitait de ce regard de feu que mouillait mon violon. Cependant, de temps en temps, je recueillais aussi un de ces regards enchanteurs. C'était le prix de mon amour ; je n'en rêvais pas d'autre. Quand on commence à vivre on est heureux d'un jouet, bientôt on trouve ses bras trop longs pour étreindre le monde ; l'amour n'est pas comme la vie : c'est toujours un enfant.

Un jour, jour maudit ! Cécile et son amant vinrent au logis paternel me prier à leurs noces, c'est-à-dire prier mon violon. Je faillis m'élancer à la gorge de M. Desprès, et, ma foi, mon père survint fort à propos pour arrêter ma colère. Le lendemain les cloches annoncèrent mon malheur par cette grande musique que l'Église joue trois fois pour chacun de nous : à notre naissance, à notre mariage, à notre mort. Je suivis les mariés à l'autel ; je priai Dieu pour Cécile ! Pour prix de mes prières je reçus, à la

porte de l'église, une aune de ruban bleu dont il me fallut, à mon grand dépit, enjoliver mon violon. Malgré ma tristesse, le dîner fut joyeux; au dessert, tout le monde était gris, tout le monde trinquait et chantait à la fois ; moi, je regardais en silence la belle mariée ; je voyais avec peine cette blanche vertu qui se débattait avec les mauvaises paroles. Cécile s'ennuyait, elle appelait à grands cris l'heure de la danse; plus de vingt fois elle me regarda de son regard enchanteur. — Était-ce le joueur de violon qu'elle regardait?

Quand tout le monde eut chanté malicieusement un sot couplet à la mariée, qui certes, n'y entendait pas malice, mon père, ennuyé, reprit son violon. — Voilà bien des chansons à boire de l'eau et à dormir debout ! Madame la mariée, suivez-moi dans la salle, mon violon chante mieux que tous ces malins-là. Allons ! allons ! des entrechats, morbleu !

Une demi-heure après tout le monde dansait; moi j'étais perché sur la tribune et je jouais par instinct. A me voir si morne et si désolé on eût dit que j'assistais à un enterrement. Hélas ! n'assistai-je pas à l'enterrement de mes rêves?

Bientôt mon père, entraîné par les buveurs,

me laissa seul dans la tribune : ce fut alors que ma douleur éclata sur mon violon ; je me mis à jouer l'air le plus triste que je savais : *Tra la la la la, le ciel n'a plus d'étoiles.* Et mon violon, ou mon âme, gémit et sanglota ; c'étaient des plaintes et des cris à toucher des cœurs de roche : jamais musique ne fut aussi déchirante ; tous les danseurs s'en émurent bientôt ; ils s'arrêtèrent comme par miracle, ils se regardèrent tout étonnés ; quelques-uns grimpèrent sur la tribune et virent mes larmes qui tombaient abondamment.

Mais aussitôt ces regards indiscrets séchèrent mes larmes ! je chassai les danseurs avec colère. Le bruit se répandit tout d'un coup que je pleurais, et Cécile vint, avec sa nonchalance accoutumée, me demander pourquoi. Je ne répondis point, et je me remis à jouer.

Au milieu de la nuit il me fallut subir un dernier supplice, supplice infernal dont le souvenir seul m'arrache encore le cœur. Quelques minutes après que la mariée eut disparu de la danse les malins de la noce m'entraînèrent, avec mon violon, vers la chambre nuptiale. Vous le dirai-je ? je me laissai entraîner sans trop de résistance. Quand on souffre, une nouvelle douleur est presque attrayante.

A la porte, qui n'était point ouverte, hélas! les gens de la noce me prièrent d'improviser quelque chose pour la circonstance, vous entendez bien? pour la circonstance; involontairement je jouai cet air si connu : *C'est l'amour, l'amour, l'amour, l'amour!* Pendant que j'improvisais ainsi les malins improvisaient pareillement une chanson grivoise que chantaient nos grand'mères, mais ils n'achevèrent pas; au milieu du second couplet je levai mon violon et je le brisai avec une noble colère sur la porte de la chambre nuptiale. — Mon pauvre violon!...

VI

LES JOIES DU MARIAGE.

Le lendemain je demandai la main de ma cousine Truchet ; — c'était demander mon châtiment. Trois semaines après je m'enchevêtrai dans le mariage, la tête la première. Dès les premiers jours de mes noces il me fallut subir le caquetage et la jalousie de ma chère femme : — Avise-toi de songer encore à ta belle Cécile, qui a la mine d'une ressuscitée ! Avise-toi de revenir tard et de t'arrêter au cabaret ! Ton père buvait comme une fontaine et contait des sornettes à toutes les filles : que je t'y rencontre un peu ! — Quel trébuchet ! me

disais-je tout bas en tournant le dos à ma chère femme. Quelques mois se passèrent dans cette gaieté conjugale. Mme Richard, qui n'avait point d'amour, avait des tempêtes plein le cœur ; à chaque instant je recevais une bourrasque. — D'où venez-vous, monsieur? — Je viens de me promener, disais-je gravement. — Tu viens du cabaret, chien d'ivrogne ! — Oui, ma femme. — Non, cœur de roche ! tu ne viens pas du cabaret : tu viens de perdre ton temps avec les voisines. — Oui, ma femme. — Non, brigand! tu viens de voir Cécile. Et Mme Richard éclatait par toutes ses extrémités méchantes. Elle s'emportait souvent jusqu'aux morsures. En un mot cette femme-là m'aimait à la rage.

Je vous parle ici du passé : hélas ! le présent est comme le passé, l'avenir menace d'être comme le présent. Je ne finirais pas si je vous disais tous mes chagrins domestiques. Les mauvaises femmes ont le cœur hérissé comme le houx ; les mauvais mariages sont pareils aux mauvaises femmes, il n'est pas de jour qu'on ne s'y déchire un peu ; moi je suis tout sanglant. Certes, c'est en pensant à une femme comme la mienne que le grand roi Salomon a dit ces belles paroles : *La femme est plus amère*

que la mort. — Ces années passées, heureusement, je me réfugiais dans mon amour pour Cécile, je m'abritais des colères de ma femme dans ce beau rêve caché que je vous confie en tremblant; il faut bien vous le dire aussi, il m'arrivait quelquefois de me réfugier au cabaret et de m'abriter derrière une bouteille de vin. Mais au cabaret je n'étais pas tranquille, car madame Richard survenait toujours mal à propos. — Que fais-tu là, ivrogne? Et pour toute réponse je versais du vin dans mon verre, et quand elle m'en laissait le temps je versais doucement mon verre dans ma bouche. — Si tu ne viens pas tout de suite, je vais me jeter dans le puits. — Allez, ma femme. — Elle n'avait garde, la coquine!

Je ne voyais guère Cécile, qui ne reparaissait plus à la danse. Son mari indignait tout le monde par sa conduite; il s'abandonnait à toutes les mauvaises passions; il faisait de sa pauvre femme une servante, et de sa servante une maîtresse; le bruit s'en répandait sourdement, comme toutes les tristes vérités.

Un jour je voulus enfin savoir tout mon malheur; je résolus d'être le témoin de tout ce qui se passait dans cet antre. Dès qu'il fit un peu nuit je grimpai comme un chat au mur

du jardin et j'arrivai bientôt devant les fenêtres d'une petite salle où restait toujours Cécile. Je la surpris au coin du feu; elle était toute seule. A sa tête penchée au-dessus de l'âtre je devinai sa tristesse; bientôt elle releva la tête, mais ce fut pour essuyer de grosses larmes. Au bout d'un instant la servante survint, et à peine cette fille fut-elle entrée que je vis apparaître ce M. Després; il alla s'asseoir en chantonnant près de sa femme, mais surtout près de sa servante, qui s'était mise à l'autre coin de la cheminée, devant un vieux rouet. Le silence dura quelques secondes; enfin M. Després pria, de la voix et du regard, sa maîtresse de chanter, et celle-ci, tout en préparant son lin, se mit à braire une chanson digne de sa voix. A la fin du premier couplet M. Després ordonna à sa femme, d'un ton de maître, d'aller chercher une bûche. La pauvre Cécile obéit comme une machine. Pourtant elle jeta à son mari et à sa servante un regard de mépris, de douleur et de dignité. Aussitôt qu'elle fut sortie M. Després se pencha vers sa maîtresse et l'embrassa. — Au retour de Cécile la servante entonna le second couplet en roulant ses yeux de bœuf avec langueur. Ce second couplet était plein de débauche; il fit

rougir Cécile, et elle voulut s'en aller. Comme elle arrivait à la porte son mari courut à elle et la ramena avec violence à la cheminée. — Restez là ! lui dit-il en lui jetant un regard courroucé. — Vous me brisez les mains, murmura Cécile... J'étais tout palpitant. — Oh ! que vous êtes méchant! reprit la pauvre femme, qui était devenue pâle comme la mort. L'infâme lui brisait toujours les mains dans ses mains de fer. Elle avait d'abord souri avec amertume; enfin, la douleur dépassant la résignation, elle poussa un cri perçant qui me déchira le cœur. Je voulus m'élancer à sa défense, et d'un seul coup je cassai toutes les vitres de la croisée qui me séparait d'elle. A ce bruit M. Després fut abattu tout d'un coup comme tous les lâches surpris dans de mauvaises actions; mais, se ranimant un peu, il vint à la fenêtre et demanda qui est-ce qui était là. — Moi ! lui dis-je avec fureur. Il retourna vers la cheminée, décrocha son fusil de chasse et me mit en joue sans avoir l'air d'y regarder à deux fois. Je ne suis point du tout un lâche, sur ma foi ; cependant je m'enfuis comme si j'avais eu ma femme à mes trousses.

VII

LA PRIÈRE DE CÉCILE.

Le lendemain M. Després partit avec sa femme, sans dire où il allait. Ils restèrent deux mois à Rouen, non sans une grande surprise de tout le pays. A leur retour je me mis en la tête qu'il me fallait punir M. Després de sa tyrannie envers Cécile ; mais, après y avoir réfléchi, je craignis de faire du bruit et de dévoiler aux yeux de tout le monde l'horrible scène que j'avais vue ; d'ailleurs, me dis-je, à moins de le tuer — et je ne me souciais pas d'aller si loin — je ne délivrerai point Cécile ;

au contraire, il se vengera sur elle avec colère.

Dans ce temps-là il se fit, fort à propos pour me détourner un peu de mes luttes intérieures, quelques grandes noces aux environs. A force de boire, à force d'entendre ces vieilles chansons que j'aime tant, de voir ces folles danses qui reverdissent les grand'mères, je parvins à m'éloigner de Cécile. Mais la dernière noce finie, les plaisirs grossiers, les lourds nuages envolés, mon amour et ma douleur revinrent tout d'un coup avec une violence terrible. Je passais mes journées à battre la campagne de la tête, des pieds et du cœur; j'allais me désoler au fond de la charmille; je venais sur cette montagne, et, pendant de longues heures, je restais en contemplation devant la demeure de M. Després. — Vous la voyez, au-dessus des saules, — un toit d'ardoises, — des volets verts, — un jardin anglais renfermant une belle maison qui n'a été qu'une prison pour Cécile! La malheureuse femme ne sortait pas. Une fois par semaine on la voyait traverser les prés pour aller voir son père, qui était mal avec M. Després. J'essayai vainement de la rencontrer : Dieu ne le voulut pas. Que de fois je suis allé me cacher dans les osiers du

Pré aux Oies et dans l'avoine de M. Bertrand, en espérant la voir passer! J'attendais, tout en palpitant au moindre bruit; j'attendais encore, la nuit me chassait comme j'étais venu.

Par d'habiles manœuvres M. Després parvint à faire croire dans le pays que ses discordes avec sa femme étaient passées. Je voulus le croire comme les autres, mais en vain! Mon pauvre cœur qui souffrait le martyre, me poussait de plus en plus dans mes tristes pressentiments. Le cœur ne se trompe jamais.

Un soir du mois de septembre, je revenais de je ne sais où, quand, au coin de ma maison, j'entrevis une forme blanche qui s'agitait. Je suis tout ému, mon cœur bat, j'avance en chancelant et je reconnais Cécile. — Cécile! — Oui, murmura-t-elle. Je lui pris la main comme dans la bergerie d'Origny : cette fois elle me laissa sa main. Pendant quelques secondes nous gardâmes le silence ; enfin, me regardant de son regard triste : — Vous êtes mon seul ami, me dit-elle : M. Després m'a chassée, et je suis venue à vous. Me voici : qu'allons-nous faire? Je n'ose aller à la ferme; il y a eu aujourd'hui une partie de chasse. Je ne veux pas troubler le plaisir du souper, et puis j'ai toujours caché mon malheur à mon père. M. Després est ivre-fou. Je vais at-

tendre près de vous que sa folie soit passée. J'espère qu'il me laissera rentrer à la maison. Je croyais trouver un abri chez vous, mais votre femme m'a fermé la porte au nez. —Ma femme! m'écriai-je avec indignation. — Eh bien! reprit Cécile de sa douce voix, n'allez-vous pas faire comme M. Desprès, jouer le rôle de la Barbe-Bleue! Je vous défends d'en vouloir à votre femme pour cela. Je m'étais promis de ne pas vous le dire; je ne sais pourquoi je vous l'ai dit. — Il commençait à pleuvoir, le vent était froid; Cécile n'avait pour tout vêtement qu'une robe de mousseline et un petit châle noué par devant. Je ne savais où la conduire. — Si nous allions chez votre père? me dit-elle. La maison de mon père était à deux pas de là; nous y allâmes en silence. Mon père, qui venait de se coucher, respecta les larmes de Cécile; il s'endormit ou il fit semblant de dormir — un vieux bonhomme de père qui comprenait les saintes amours! — Je rallumai le feu; Cécile vint s'asseoir devant l'âtre, à côté de moi. Elle regarda la flamme sans rien dire, abîmée dans sa peine. Ayant levé les yeux, elle sembla se ranimer à la vue du violon de mon père, appendu à la cheminée; son œil brilla d'un doux éclat, sa bouche s'embellit d'un sourire; mais comme

ce sourire s'effaça bien vite ! — Ah ! dit-elle en respirant avec peine, la vue de ce violon m'a fait du bien... Il y a si longtemps... Nous reparlâmes des beaux jours passés. Que de souvenirs ! que de regrets ! Comme nous ressaisissions avidement cette existence enchantée dont nous avions joui avec dédain ! Nous restâmes presque toute la nuit sur ce chapitre charmant ; du reste, pas une parole d'amour : c'est à peine si j'osais aimer Cécile si près d'elle. Je n'étais sans doute pour rien dans ses regrets : ce qu'elle regrettait, hélas ! c'était cette illusion de sa belle jeunesse que le mariage avait détruite ; c'était le plaisir d'être belle, de jeter çà et là son doux sourire, son limpide regard, cet éclat charmant qui sortait de son âme ; ce qu'elle regrettait, c'était la joie de danser follement, le bonheur de rêver en cueillant des fleurs !

Un peu après minuit Cécile s'endormit, mais elle se réveilla presque aussitôt et me surprit à genoux devant elle. — Je prie pour vous, lui dis-je d'une voix étouffée. Elle me tendit la main ; je voulus la baiser, et je ne sais comment cela se fit que ma bouche atteignit son front. — Un chaste baiser dont elle n'a pas rougi ! — Je rêvais, m'a-t-elle dit, un mauvais

rêve... Je mourrai bientôt, Richard; je le sens : on ne survit pas à tant de chagrins. Ne dites à personne la cause de ma mort. Pensez à moi de temps en temps ; la tombe me sera moins noire. Après un silence elle reprit : — Une folle idée me passe par la tête : quoique la douleur m'ait vieillie, je suis comme un enfant. Écoutez, Richard; vous savez comme j'aime la musique; il y a surtout des airs joués que j'avais dix-huit ans, des airs qui m'enivrent et qui m'arrachent des larmes. Après ma mort allez quelquefois, le soir, les jouer sur la petite montagne qui s'avance au-dessus du cimetière. — Non, Richard, ne m'écoutez pas ; je rêve, je divague, je perds la tête. — J'essayai de la consoler; je lui dis que Dieu aurait pitié d'elle. Je lui offris, comme j'eusse fait pour ma sœur, de l'emmener loin de son mari, au bout du monde. Je parlais à mon ombre : Cécile ne m'entendait pas.

Au point du jour elle se leva; elle voulut retourner chez son mari. — Il ne vous pardonnera pas d'avoir passé la nuit dehors. — Ce n'est pas la première fois, murmura-t-elle en ouvrant la porte. Elle regarda le ciel et s'enfuit. Elle m'échappa comme un songe. Je la suivis d'abord; mais je m'arrêtai bientôt au

passage d'une troupe de moissonneurs qui s'en allaient aux champs. Cécile était déjà loin; en arrivant au verger du médecin elle me fit un signe d'adieu et elle disparut dans les arbres. Je ne l'ai pas revue. Maintenant, quand je passe devant ce verger, je pâlis et je chancelle comme si j'allais mourir.

VIII

LE CHANT DES MORTS.

Comme Cécile l'avait pressenti tout d'un coup, au milieu de cette nuit si douce et si pure elle devait mourir bientôt. La vie est le chemin de la mort, dit le proverbe. Cécile a passé plus vite qu'une autre sur ce sentier d'épines ; elle avait les pieds trop délicats pour marcher longtemps ; elle est retournée au ciel parmi les anges : le bon Dieu l'a recueillie avec amour ; le bon Dieu l'a enlevée avec pitié de notre monde, qui doit être le purgatoire dont parle l'Écriture.

Elle est morte le 17 octobre de l'an passé,

vers quatre heures après midi. Les vendangeurs chantaient dans les vignes, les chiens de chasse aboyaient dans les bois. A l'heure de sa mort j'étais là-bas, dans ce sainfoin couvert de pommiers ; je voyais la fenêtre de sa chambre : mon âme allait plus loin que mes yeux. Comme j'étais triste! comme la joie de la chasse et des vendanges me déchirait le cœur! Un peu avant quatre heures on a ouvert la fenêtre : au même instant j'ai vu passer au-dessus de moi une famille d'hirondelles qui s'en allait chercher le printemps ailleurs ; son âme s'est envolée avec les hirondelles. Je n'ai appris sa mort que vers le coucher du soleil. Cependant, au passage des hirondelles j'ai frisonné et je suis devenu plus triste que jamais ; — j'aurais voulu creuser ma fosse et m'enterrer moi-même !

Aussitôt que j'ai entendu sonner je suis rentré dans Landouzy. Devant une porte quelques femmes parlaient de Cécile. — Elle est donc morte? dis-je en m'arrêtant. — Oui, mon pauvre Richard, m'a répondu l'une de ces femmes; elle est morte en parlant de toi. La garde-malade m'a dit tout à l'heure qu'avant de *passer* elle avait demandé de la musique. La pauvre enfant aimait tant la musique! Richard, Ri-

chard! s'est-elle écriée en tendant les bras, joue encore des airs d'autrefois! M. Després s'est avancé en pleurant, le monstre! et elle est morte tout d'un coup, comme si elle avait encore eu peur de lui.

J'ai laissé parler ces femmes, je me suis enfui avec une joie funèbre que ma douleur a bien vite chassée. J'ai passé une nuit horrible, j'ai prié, j'ai pleuré, je me suis sans cesse débattu avec mes angoisses; je voulais mourir, je voulais suivre Cécile. Quels regrets, mon Dieu! Le lendemain, à l'heure de l'enterrement, je suis venu sur cette montagne. Le ciel était voilé, les feuilles tombaient, le vent gémissait : cette fois la nature était comme mon cœur — à l'agonie. Quand j'ai vu le cercueil dans le cimetière, quand j'ai entendu le chant du *Miserere,* je me suis agenouillé sur cette roche, dont la vue seule réveille mon cœur, et là, prenant mon violon d'une main tremblante, je me suis mis à jouer cet air qu'elle aimait tant : *Tra! la! la! la! la! le ciel n'a plus d'étoiles...*

Pendant que je jouais, un bruit étrange m'a frappé : c'était un bruit presque semblable au battement d'ailes de la colombe. J'ai regardé autour de moi, je n'ai rien vu; bientôt le même

bruit m'est revenu à l'oreille, et j'ai encore regardé en vain. N'était-ce pas l'âme de Cécile! Certes, si elle est descendue du ciel pour voir enterrer son corps, elle a passé au-dessus de cette roche.

Depuis ce grand jour de tristesse je me suis peu distrait dans de vulgaires et profanes amours : Fanny est un petit démon qui me damne à merveille; Rose m'agace plus le cœur que les dents; Lisa est assez jolie quand elle roucoule : mais toutes ces filles me sont venues après Cécile, et elles ont beau faire, elles n'éteignent pas ma belle flamme bleue, mon seul amour, un amour digne des anges, un amour qui s'est allumé là-haut, à côté de la sainte vierge Marie, dans les splendeurs du ciel. Les feux qui s'allument là-haut sont éternels comme les étoiles; ceux qui s'allument sur la terre s'éteignent tout de suite, comme ces feux follets que nous verrons tout à l'heure voltiger sur les marais de Landouzy.

Non, les amourettes n'empêcheront pas l'amour : les nuages passent, le soleil reste; le corps tombe, l'âme s'élève. J'aime Cécile aujourd'hui comme je l'aimais hier; la Mort, en l'emportant, n'a pu glacer mon cœur : pourtant la cruelle a passé si près de moi! J'aime toujours

Cécile : je l'appelle dans mes rêveries, je lui tends mes bras tremblants. Cétte pauvre âme, chassée du monde, y redescend pour moi quand je viens ici jouer des airs de beau temps. — Cette roche baignée de mes larmes est le lieu de notre rendez-vous.

En achevant ce récit, Richard, tout égaré dans ses chères souvenances, pencha la tête avec une mélancolie amère.

Le soleil venait de se coucher dans son lit de nuages; la lune s'avançait au-dessus de la montagne pour veiller sur le pays endormi. La soirée était calme, le bruit était silencieux : un son de cloche, une chanson lointaine, un cri d'enfant, un mugissement de vache. Richard poursuivait doucement son rêve d'amour; moi j'écoutais encore, m'imaginant toujours entendre cette triste histoire; je regardais avec admiration ce pauvre musicien sentimental qui adorait si bien sa bouteille en revenant de la fête d'Origny et qui maintenant était si loin de sa bouteille !

Tout à coup une voix criarde fit évanouir les songes de l'amoureux joueur de violon : — Ma femme ! ma femme ! dit-il avec terreur.

Et je vis une brune et alerte paysanne qui gravissait l'escarpement de la montagne en

menaçant du regard le pauvre philosophe.

— *Il ne faut pas qu'elle vienne ici !* reprit-il en saisissant son violon et en me tendant la main.

Et, d'une voix plus émue, le regard perdu dans l'ombre, il murmura : — *Adieu, Cécile ! A demain !*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

LES

REVENANTS.

TOME SECOND.

LES

REVENANTS.

PAR

Jules Sandeau

ET

ARSÈNE HOUSSAYE.

TOME SECOND.

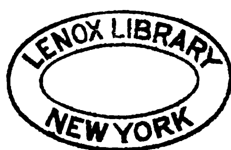


BRUXELLES ET LEIPZIG.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1840


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA CLEF DU PARC.

La petite aventure sentimentale qui a pour titre *la Clef du Parc* n'est pas un conte imaginé, c'est l'épisode le plus gracieux et le plus tendre de la jeunesse d'un célèbre musicien de ce temps.

Le célèbre musicien m'a confié ce souvenir avec des larmes : c'est à lui que je renvoie cette page de sa vie.

Ar— H—ye.

LA CLEF DU PARC.

L'an passé, le premier dimanche du mois de mai, Alfred Didier, tristement penché à la fenêtre d'un vieil hôtel de la rue Dauphine, rêvait au ciel de la Provence en regardant le ciel nébuleux de la Seine quand on sonna doucement à sa porte. Il tressaillit et murmura : — C'est à coup sûr la main timide d'une femme.

Alfred Didier était un jeune musicien nouvellement venu de Marseille à Paris en poursuivant la fortune. Pour séduire la divinité rebelle, suivant le mot de nos aïeux en belles-lettres, il savait chanter comme un Italien, et

joignait à cela une figure des plus avenantes, une pâle et mélancolique figure couronnée de cheveux bruns et doucement éclairée par de beaux yeux bleu de mer, comme en rêvent les adolescentes. — Ces yeux-là feront leur chemin, avait souvent dit sa marraine. Et en effet ils avaient été fort loin déjà dans certains cœurs de Marseille. Mais le musicien se souciait bien de ces succès-là! la plus petite étincelle de gloire eût bien mieux fait son affaire. A Paris, comme à Marseille, il y eut des cœurs qui s'ouvrirent à ses regards. Le premier, il faut bien dire, fut tout simplement celui de sa voisine dans l'hôtel, une belle paysanne de Villers-Cotterets qui cherchait aussi fortune à Paris.

Cependant Alfred, émerveillé du coup de sonnette, — c'était la première visite qui s'annonçait depuis trois semaines, — s'empressa d'aller ouvrir la porte, après avoir toutefois pris le temps de se mirer un peu et de pousser sous le rideau de l'alcôve une pantoufle qui déparait sa chambre. — Hélas! ce n'était que son ancienne voisine, qu'il n'avait pas vue depuis quelques jours.

— Monsieur Alfred, lui dit-elle en minaudant un peu, voulez-vous donner des leçons

de piano? Je suis devenue femme de chambre d'une Anglaise qui demande un maître de musique pour sa fille. J'ai parlé de vous, et on vous attend. Viendrez-vous? J'en serais enchantée.

Et Lisa caressait de la main une petite croix de jais qu'Alfred lui avait donnée pendant leur voisinage, et un peu à cause de leur voisinage.

Le lendemain, dans l'après-midi, le musicien dépensa son dernier écu pour acheter des gants, et s'en alla, en marchant sur la pointe des pieds, rue de Madame, où demeurait mistress W...

Mistress W..., veuve d'un orfévre de Londres, était depuis l'automne à Paris avec Lucy, sa blonde et chancelante fille. Les médecins avaient conseillé pour toutes deux les soleils du Midi. Mistress W... s'était arrêtée à Paris pour reposer Lucy, et, l'hiver passé, Lucy, qui aimait la solitude de la grande ville et qui se croyait acclimatée à la France, avait supplié sa mère de ne pas l'emmener plus loin.

Alfred fut introduit dans un petit salon d'un style moderne dont l'ameublement révélait plus d'orgueil que d'élégance. Après quelques minutes d'attente, Lucy, suivie de sa mère,

vint nonchalamment s'asseoir à côté de lui devant un élégant piano d'Érard. Elle était morne comme de coutume; mais dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Alfred, qui avait été frappé de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la statue de Pygmalion. — Dix-sept ans à peine; des grâces nonchalantes et des attraits naissants; de la mélancolie dans le cœur et du roman dans la tête; l'âme encore ingénue, l'esprit déjà enthousiaste; de la candeur et de la vérité; point de coquetteries et point de masques : voilà Lucy. Au premier regard sa blancheur et sa fragilité rappelaient les plus vaporeuses créations des vieux maîtres allemands, mais peu à peu l'œil le moins savant découvrait la femme sous le vêtement de l'archange.

Mistress W..., qui voulait connaître jusqu'au fond du cœur le maître de musique de sa fille, fut très-babillarde ce jour-là, aussi babillarde qu'en son beau temps de marchande à Londres. Alfred eut dans ses reparties une candeur et un enjouement qui la charmèrent; il raconta d'un air naïf le plus vulgaire chapi-

tre de son histoire. — Sa mère, depuis longtemps veuve d'un pauvre forgeron de Marseille, lui avait donné à son départ pour Paris quatre-vingts belles pièces de cinq francs péniblement et surtout doucement amassées par des veilles et des privations sans nombre; et, le suivant de ses vœux et de ses prières dans son pèlerinage d'artiste au beau pays des arts, elle s'était écriée comme toutes les mères : A la grâce de Dieu ! Il avait lu Gil Blas, il aimait follement les aventures; il s'était mis en route avec une mauvaise troupe de comédiens de province qui, par la promesse séductrice de jouer ses opéras à Paris, avaient horriblement compromis ses écus. Mais, débarqué dans la grande ville, les comédiens s'étaient envolés avec ses illusions, et, seul dans le désert de pierres enfumées, regrettant bientôt les soins de sa mère et le soleil de son pays, il s'abandonnait avec une douloureuse insouciance aux fantaisies de la destinée, chantant pour se distraire, et, comme Sterne, pleurant quelquefois pour se consoler.

Ce récit simple et vrai toucha mistress W...; elle n'eut pas de peine à accorder toute sa confiance à Alfred.

Ce premier jour Alfred voulut s'assurer de

l'intelligence musicale de son écolière. Lucy ne savait pas grand'chose, mais elle avait les meilleurs instincts et bégayait déjà la musique comme un enfant qui parle sa langue maternelle. Elle chantait mal : mais que de magies inconnues dans son chant! que de perles et que de larmes dans sa voix ! Alfred, en l'écoutant, oubliait son rôle et s'enivrait des mélodies étranges qu'elle jetait sans ordre et sans art. Il voyait flotter devant ses yeux les confuses espérances, les craintes infinies, les chimères couronnées de roses, les pâles désenchantements; car le chant de Lucy était l'évocation de ces gais et tristes fantômes.

Après la seconde leçon mistress W... avertit Alfred qu'elle partait avec sa fille pour la campagne. Les beaux jours étaient revenus, et les deux exilées devaient attendre l'hiver à Meudon. — Ainsi, dit mistress W..., vous viendrez à notre solitude, qui est charmante : nous avons un petit parc, nous avons de l'eau, des arbres, du soleil; cela vous distraira un peu.

C'était un jeudi. Alfred promit d'aller à Meudon le samedi suivant; mais le samedi, le pauvre diable, qui n'avait plus un sou, ne voulut pas se mettre en route, craignant d'être surpris par la faim ou plutôt craignant d'avoir l'air

affamé. A Paris, grâce à ses façons aimables, il dînait depuis quelques jours à l'hôtel en disant qu'il payerait le lendemain, mais le lendemain ne venait pas.

Vers le soir son ancienne voisine le surprit tout en larmes ; elle venait se plaindre de son oubli ; sa jeune maîtresse l'avait attendu deux grandes heures, et mistress W... le priait de ne plus être si capricieux. Et, pour achever de remplir sa mission, la blonde fille de Villers-Cotterets remit entre les mains du jeune musicien cinq napoléons, en attendant mieux, pour les leçons passées et à venir.

A son premier voyage à Meudon, Alfred fut gracieusement accueilli. — Ah ! c'est vous ! lui dit Lucy avec un sourire plein de candeur. Après la leçon mistress W... l'emmena dans le parc et lui fit admirer toutes les coquettes beautés de cette frivole solitude. On parla beaucoup de paysages du Nord et du Midi ; à propos d'une fontaine, on alla jusqu'à la mer : je ne sais où l'on s'arrêta.

Quelques jours après, en chantant avec gaieté la cavatine de *la Norma*, Alfred s'arrêta soudain. — Il venait de voir, à travers un fichu de dentelle, sur le sein ému de Lucy, un petit bouquet rustique à demi fané, que, par mé-

garde, il avait laissé l'avant-veille sur le piano; — mais, en réfléchissant un peu, il accusa sa vanité. — Je suis un fat, pensa-t-il; toutes les fleurs ne se ressemblent-elles pas? — Et il se remit à chanter, sans oser toutefois regarder Lucy, qui penchait languissamment son front rêveur.

Mistress W... survint et baisa les cheveux brunissants de sa fille; et, comme par distraction, elle souleva doucement le bouquet qui troublait Alfred.

— Voyez, monsieur, quel enfantillage! dit-elle en effeuillant une primevère flétrie; ma fille a, Dieu merci! vingt parures de reine. Quand j'ai vendu ma boutique de James-Square, je lui ai réservé un magnifique collier de perles. C'était bien la peine, n'est-ce pas? Voilà ma petite folle qui se pare de fleurs fanées.

— Toutes les femmes ont l'amour des contrastes, murmura Alfred en tourmentant d'une main tremblante les touches du clavier.

Lucy, muette et immobile, suivait du regard les feuilles éparpillées de la primevère, et respirait avec un charme infini le parfum vieilli du bouquet.

— Les fleurs que j'ai cueillies! pensait Al-

fred. Et comme il n'avait osé les regarder : — Pourtant c'est impossible ! — Et, ne pouvant étouffer son agitation, il se leva, salua, et sortit, dévoré par le doute.

Le surlendemain, comme il arrivait plus tôt que de coutume, il trouva Lucy toute seule au salon. Elle était pâle et sombre ; elle avait le front voilé de langueur et de mélancolie. A la vue d'Alfred elle se leva avec une vague inquiétude.

— Vous n'avez pas rencontré Lisa, monsieur? Cette fille est folle ; voilà deux heures que je l'attends. Vous me voyez dans un négligé impardonnable.

— Vous êtes charmante ainsi, murmura involontairement Alfred.

Lucy rougit, et le jeune musicien eut si peur de l'avoir blessée qu'il eut un peu le désir naïf de rétracter ses paroles ; et, comme pour s'excuser : — Depuis hier, reprit-il, me voilà presque fou. Je suis allé entendre *Don Juan;* cette nuit je n'ai pu dormir. J'étais au milieu d'un concert fantastique ; il me semblait que les archanges m'environnaient avec leurs harpes d'or, et de Paris à Meudon je n'ai cessé d'entendre ces célestes sérénades.

Alfred secoua la tête pour se délivrer des

échos de Mozart; puis, se penchant sur le piano, il s'abandonna à tout son délire musical. Ce fut un magnifique délire qui jeta des pluies de roses et de diamants. Lucy, qui d'abord écoutait avec distraction, fut bientôt saisie, enivrée, éblouie. Elle s'avança rapidement près d'Alfred, l'œil brillant, la bouche émue, la gorge palpitante; et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle pencha mollement la tête sur son épaule, comme une femme qui s'évanouit.

Alfred, qui ne la voyait pas ou peut-être qui faisait semblant de ne pas la voir, poursuivait avec passion ses charmantes fantaisies. Enfin, s'étant tourné vers elle, il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement.

— Vous souffrez? dit-il d'une voix tremblante.

Elle essaya vainement de parler et de sourire. Plus effrayé encore, Alfred ouvrit la fenêtre.

— Vous appelez le ciel à mon secours, dit Lucy en respirant.

Elle tourna la tête vers le parc et poursuivit : — Maman est bien lente à revenir.

Alfred, embarrassé, revint au piano et se mit à chanter, sans penser à ce qu'il chantait,

la romance de Chérubin dans *le Nozze di Figaro*. Retombée dans l'extase, Lucy regarda le chanteur d'un œil allangui; et, pour cacher son trouble, elle détourna encore la tête et sembla poursuivre son rêve sous les vertes et frémissantes arcades du parc.

— Un beau soleil de mai, murmura Alfred en finissant de chanter.

Et, tout en disant ces mots, il songeait au soleil de la Provence, il songeait qu'au dernier mois de mai il adorait une grande dame de Marseille qu'il avait rencontrée sous une porte durant une averse. — Que vous êtes heureuse, poursuivit-il d'un air rêveur, que vous êtes heureuse d'avoir ce parc charmant pour vos promenades! Des tapis d'herbe, des rideaux de feuillage, un orchestre céleste, voilà tout ce que je demande à Dieu pour l'éternité.

— C'est le seul attrait de notre solitude, dit Lucy d'une voix étouffée et pénible; il y a tout au fond, en face de la petite porte de sortie, une sombre allée de tilleuls où je me promène souvent le soir... pour rêver à l'Angleterre... Ces heures de tristesse et de solitude sont les meilleures que j'aie passées. Je regarde les étoiles, j'écoute les feuilles, et mon âme s'envole avec délices.

— Oh! oh! voilà une Anglaise romanesque, pensa Alfred. — Hélas! dit-il tristement, moi j'ai tout simplement les rues de Paris pour promenade et ma fenêtre pour solitude.

En parlant Lucy avait détaché sa main du fauteuil. Tout d'un coup, par un mouvemsnt nerveux, elle offrit à Alfred une clef qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Le maître de musique regarda d'un œil effaré la blanche main de Lucy, il voulut la saisir; mais ayant aperçu la clef et devinant que c'était la clef du parc, il demeura indécis. La foudre eût passé devant lui sans lui causer une pareille émotion. Ses lèvres blanchissaient, son cœur battait à se briser. Cependant Lucy était adorable de candeur, et en la regardant il devina que nulle pensée impure n'avait passé sur la blanche chasteté de son front. Cette clef qu'elle offrait sans rougir, c'était la clef de son cœur et non de sa vertu; elle aimait sans doute, mais son amour n'avait pas touché la terre du bout des ailes; elle voulait *rêver à deux* dans la sombre allée où elle avait tant de fois rêvé seule : voilà tout. Les anges les plus purs ne l'eussent pas condamnée. Alfred voulut enfin prendre la clef, mais il était trop tard : comme il avançait une main craintive, la clef tomba à ses pieds; et

Lucy, tout abattue, la tête courbée sous le repentir, le cœur brisé comme si la clef l'eût frappé en tombant, jeta au musicien pétrifié un triste regard où il y avait de la colère, du mépris et de la douleur. Il ramassa la clef et s'enfuit. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, et Sterne seul vous l'eût bien racontée.

En franchissant le seuil du vestibule Alfred eut le cœur déchiré par un sinistre de la pauvre Lucy ; tout effrayé, tout éperdu et tout haletant, il s'élança vers le bois de Meudon, où il suivit le sentier le plus touffu, comme pour se dérober à tous, au soleil même. Durant une heure il alla devant lui sans dessein et sans pensée, ou plutôt égaré par des desseins et des pensées sans nombre. Le premier passant qui le rencontra se détourna de lui en pâlissant et le suivit longtemps du regard avec inquiétude. En effet, Alfred avait l'œil hagard, la démarche d'un fou, la mine tragique d'un malheureux qui cherche un arbre pour se pendre. Le soleil se coucha, et les vapeurs flottantes de la nuit surprirent le musicien sur la lisière du bois. Sans qu'il s'en doutât, il avait faim depuis longtemps, et l'instinct le conduisit dans Meudon, au premier cabaret venu, où

il prit un repas assez mauvais. Quand il en sortit la nuit était obscure ; au-dessus des toits la lune montrait à peine sa corne d'argent au travers des nuages rapides. Il s'avança lentement vers le logis de mistress W..., se détournant à chaque rencontre, tressaillant à chaque bruit. Quand il fut dans les champs qui séparent le village du parc il reprit un peu de calme et de sérénité, il recueillit les mille pensées qu'il avait eues depuis midi, il ressaisit toute sa raison, et s'asseyant au pied d'un arbre, devant un champ de seigle en fleur dont les épis ondoyaient comme un fleuve, il voulut réfléchir de toutes ses forces, mais la rêverie revenait sans cesse. Il voyait apparaître Lucy dans le vague de la nuit, pâlie encore sous les mornes clartés de la lune ; la triste amante venait avec sa nonchalance accoutumée lui dire sa tendresse, et, saisi par le vertige, il se jetait à ses pieds avec adoration plutôt qu'avec amour. Car, à ses yeux, la blanche Lucy n'avait rien de terrestre ; c'était un ange qui se trouvait par méprise au milieu des femmes ; il n'avait jamais rien vu d'aussi diaphane. — Sa main, murmurait-il, je la briserais en la touchant ; ses yeux, je les fermerais à jamais au premier baiser. Si ce n'est plus un ange, ce

n'est pas encore une femme; c'est un enfant qui n'a pas entendu l'heure d'aimer; je n'irai pas dans le parc : ce serait une profanation.

Alfred regarda longtemps la petite clef; il leva la main pour la jeter dans le seigle, mais la main retomba avec la clef. — Je divague un peu, reprit-il avec un profond soupir. Miss Lucy est tout simplement une jeune fille de dix-sept ans qui marche sur la terre comme toutes les autres; elle est amoureuse d'un pauvre diable de musicien; après tout, c'est une fantaisie assez commune; elle m'a offert la clef d'un parc où elle se promène, cela prouve sa confiance en moi et peut-être en elle-même. — Alfred se leva et avança de quelques pas vers le parc. — Je n'aime pas miss Lucy... Et, réfléchissant un peu : — Ma foi, mon cœur n'eût pas dit cela aussi vite que ma bouche.

Il arriva en chancelant à la porte du parc; il s'appuya contre la muraille, et regarda le ciel comme pour interroger Dieu; le ciel était redevenu pur. Il écouta de toutes ses oreilles; il n'entendit que le frémissement du feuillage et le battement de son cœur. Enfin, las de combattre, il mit d'une main agitée la clef dans la serrure, et, après avoir doucement et lente-

ment ouvert la petite porte, il marcha vers l'allée de tilleuls avec des tressaillements sans nombre. Lucy n'y était pas; Lucy ne vint pas. Vainement il la chercha sous les arbres, dans les bosquets. Après une demi-heure d'attente, une demi-heure toute pleine d'agitations, il sortit presque joyeux; il referma la porte en respirant, et jeta la clef par-dessus la muraille, vers l'allée de tilleuls.

— Ainsi, dit-il en reprenant son insouciance et sa liberté, je me délivre de cette fatale clef, et je prouve à miss Lucy que je suis venu : maintenant je m'en lave les mains.

Quand il eut dépassé Meudon, quand son oppression se fut dissipée, il s'écria avec enthousiasme :

— O Lucy! que vous êtes belle!

Et il se mit à regretter de ne pas l'avoir vue dans l'allée solitaire.

— Insensé! et j'ai dit que je ne l'aimais pas!...

A son retour à Paris Alfred était devenu éperdument épris de miss Lucy. Il eut maintes fois le désir de retourner sur ses pas, de franchir le mur du parc et de ressaisir la clef. Il succombait sous la fatigue et l'émotion; il s'endormit dans un coin de sa chambre, il s'en-

dormit sans perdre les songes caressants de cette aventure si romanesque et si ravissante.

Le surlendemain, il était pâle comme la mort quand il franchit le seuil du logis de mistress W... La femme de chambre vint à lui avec inquiétude.

— Oh ! monsieur Alfred, de grâce, allez-vous-en tout de suite, et gardez-vous bien de revenir. Madame est furieuse; elle vous accuse d'avoir perdu sa fille; elle m'a presque chassée ce matin.

Et, poursuivant d'un air mystérieux :

— Vous ne savez pas ? Cette pauvre miss Lucy est bien malade ; je la veille de tout mon cœur... Ah ! monsieur, si vous saviez...

Un battement de porte fit bondir Lisa.

— Madame ! dit-elle avec terreur.

Elle fit signe à Alfred de partir, et s'envola à l'autre bout du corridor. Alfred sortit, à demi brisé par cette secousse ; il suivit le premier chemin venu, et se mit à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Jusqu'au soleil couchant il tourna autour du parc de mistress W... comme la phalène autour d'une lumière; mais, dès les premières ombres, il alla s'appuyer contre la petite porte, et y demeura jusqu'au milieu de la nuit dans une torpeur pro-

fonde, regardant par les interstices de cette porte, écoutant sans y rien comprendre les rumeurs endormantes des champs. Il passa le reste de la nuit dans une auberge de Meudon, et le lendemain il erra comme la veille; mais le lendemain son âme réveillée fut sensible à tous les déchirements de la douleur, son cœur ranimé s'alluma aux lèvres ardentes de l'amour. Il aimait Lucy comme on aime sa première maîtresse quand elle est noble et belle, et même quand elle n'est ni noble ni belle, le premier amour a tant d'éblouissements! Vainement il essaya de voir la femme de chambre, qui ne sortit pas ce jour-là; vainement il envoya sous les fenêtres de Lucy un joueur de vielle qui joua des airs chers à la pauvre malade; la fenêtre s'ouvrit, on jeta quelques sous au joueur, et encore ce ne fut pas Lucy.

Enfin sept grands jours se passèrent pour Alfred dans tous les tourments de l'attente, dans tout le martyre de l'amour, dans toutes les angoisses du désespoir.

Un soir, la nuit était sombre, le ciel se voilait, l'éclair sillonnait l'horizon. Alfred s'avançait lentement vers la petite porte du parc, conduit par l'habitude plutôt que par l'espérance, quand tout à coup il fut surpris par l'appari-

tion d'une ombre. Il devina que c'était Lucy; il courut à sa rencontre. Elle chancelait et s'appuyait à tous les troncs d'arbre du sentier; elle était pâle comme une mourante, et, ensevelie dans une grande pelisse de soie, on eût dit qu'elle sortait du cercueil. Elle respirait avec amertume les restes desséchés du bouquet de primevères. A la vue d'Alfred elle rejeta son capuchon sur ses épaules et inclina languissamment la tête. Alfred l'atteignit bientôt et lui saisit la main avec tendresse : la blanche main de Lucy n'opposa aucune résistance, mais sembla insensible. Ils entrèrent silencieusement dans le parc. Arrivée sous les tilleuls Lucy s'arrêta soudain plus affaiblie et plus chancelante.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc? dit Alfred avec effroi.

— Vous m'avez tuée! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et sa main s'échappa de celle d'Alfred.

— Hélas! je le sens bien, je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même.

Et elle soupira et poursuivit en souriant :

— Comme dit le poëte anglais, la Mort a soufflé sur moi; je la respire partout, jusque dans ce bouquet que j'ai fané sous mes lèvres.

Toute défaillante Lucy se laissa tomber sur un banc de pierre. Tout éperdu Alfred tomba agenouillé devant elle.

— Mourir! dit-il d'une voix sombre, mourir! Pourquoi, mon Dieu?

— Pourquoi!... La clef que vous aviez laissé tomber m'a frappée au cœur... On ne guérit pas de ces blessures-là...

Et, après un silence :

— Aujourd'hui, pour la dernière fois, je suis venue sous ces tilleuls bien-aimés, peut-être dans l'espérance de vous y voir... l'amour m'a conduite par la main, car je vous l'ai dit, monsieur, je vous aime... Mon Dieu! suis-je donc coupable d'aimer? Est-ce pour haïr que vous m'avez donné une âme? N'envoyez-vous pas la rosée à toutes vos fleurs? Suis-je donc une fleur maudite? — Oui, monsieur, je vous ai trop dévoilé mon cœur; mais tout ce qui passe dans mon cœur passe aussi sur mes lèvres; et puis, pourquoi vous cacher ce que j'avais avoué à Dieu : ce n'était pas là un bien grand péché...

Elle sourit encore et reprit avec mélancolie :
— Et pourtant ça été pour moi un péché mortel... car j'en mourrai, je le sens bien. J'étais une pauvre fille toute chancelante au milieu

du monde, l'amour devait me relever ou m'abattre, et c'est fini... Quand la vigne ne peut atteindre l'ormeau elle tombe. Ah! si vous m'aviez tendu la main!

Alfred, accablé, pressait tendrement la main de Lucy sous ses lèvres émues.

— Je perds la tête, reprit-elle en s'agitant un peu; mon Dieu, pardonnez-moi mon aveuglement; puisque vous m'avez punie, vous m'avez pardonné.

— Hélas! dit tristement Alfred, c'est à moi de demander pardon.

Lucy le regarda d'un œil éteint; bientôt elle sembla sortir d'un rêve, et, plus abattue encore, elle murmura avec une voix glaciale :

— Pourquoi donc êtes-vous venu puisque vous ne m'aimez pas?

Alfred la contempla avec une adoration religieuse :

— Mais je vous aime de toute mon âme!

— Vous m'aimez? dit Lucy en s'animant; n'est-ce pas un mensonge? De grâce, dites-moi toute la vérité. Vous m'aimez, et vous me laissez mourir en silence! Mais votre amour m'eût sauvée! Déjà je me sens revivre, mon pauvre cœur tressaille d'espérance. Vous m'aimez! Oh! si vous saviez comme cela me fait du bien.

Lucy laissa tomber sa tête sur le sein d'Alfred.

— O Lucy! je me crois indigne de vous aimer, mais je sens que l'amour élève les plus petits jusqu'au ciel.

— Oh! oui, s'écria Lucy, qui s'égarait.

Et, durant plus d'une minute, ils restèrent tendrement appuyés l'un sur l'autre, immobiles et silencieux comme s'ils eussent craint de chasser leur rêve, de voir s'évanouir leur enchantement.

La brise secouait autour d'eux toutes les ivresses du soir; la lune s'était amoureusement voilée; les branches frémissaient de toutes leurs feuilles.

Mais cet instant de pures délices passa rapide comme l'éclair, comme le son de la cloche, comme le parfum de la pervenche. Alfred ayant parlé de la joie des anges que Dieu leur préparait, le charme se dissipa soudainement pour Lucy, car elle se souvint qu'elle allait mourir.

Elle se détacha lentement des bras d'Alfred et dit avec amertume : — De la joie! je vais en chercher ailleurs.

Et elle contempla le ciel, et, aux rayons de la lune, Alfred vit deux larmes déborder ses beaux yeux; la première tomba brûlante sur

sa main, l'autre arrosa la joue de Lucy. Exalté par la poésie de sa douleur, il sécha rapidement cette larme sous ses lèvres ardentes. Ce baiser fut léger comme le frôlement d'ailes d'un oiseau ; l'âme d'Alfred, plutôt que ses lèvres, avait passé sur la joue de Lucy. Elle fut à peine émue par ce chaste baiser, et, secouant la tête avec une tristesse inexprimable, elle murmura :
— Il est trop tard.

A cet instant la voix de mistress W... retentit sous les tilleuls.

— C'est maman qui m'appelle, dit Lucy.

Alfred lui ressaisit la main en murmurant :
— A demain.

Lucy appuya encore son front sur le sein d'Alfred, et, avec un soupir : — Adieu, répondit-elle.

Et elle s'éloigna lentement, lentement, comme une amante qui fuit à jamais le lieu du rendez-vous. Alfred la suivit d'un regard désolé ; il la perdit de vue sous une charmille, il la revit sur le perron, puis elle disparut encore : entre eux tout finit.

Il sortit du parc en pleurant. La nuit s'avançait quand il revint à Paris. Il eut à peine une heure de sommeil, car, aux premières blancheurs de l'aube, il fut réveillé par un de

ces rêves terribles que Dieu nous envoie dans toutes les secousses de notre vie. Il avait retrouvé Lucy dans un sépulcre, et, détournant les plis du linceul, il avait vu une clef ardente qui dévorait le cœur de la pauvre enfant.

Dès le soleil levant il se remit en route pour Meudon en suivant le cours de la Seine : il se décidait à braver tous les obstacles pour revoir Lucy. Au-dessus de Grenelle une troupe de corbeaux lui jeta au cœur de sinistres croassements. Il était depuis longtemps aguerri contre les augures; cependant ces croassements, qui ranimaient son mauvais rêve, firent évanouir sa dernière espérance. — Je ne la verrai plus, dit-il en levant les yeux au ciel.

Vers huit heures du matin il arriva chez mistres W... avec cette morne fierté que donne la douleur; il était pâle, il était sombre, il avait les lèvres blanches et les yeux égarés. Trouvant les portes ouvertes, il pénétra dans les premières salles en murmurant tout bas le nom adoré de son amante. La maison semblait déserte, partout un silence de mort. En passant sous la chambre de Lucy il entendit un sanglot : il s'élança sur l'escalier, et dès qu'il fut à la porte de cette chambre il revit Lucy; — mais Lucy était morte.

Mistress W..., qui, malgré les prières d'un vieux médecin, voulait épuiser ses larmes au lit funèbre de sa fille, accourut vers Alfred en gémissant, se jeta dans ses bras avec égarement, et, laissant éclater tout son désespoir, lui dit d'une voix brisée : — Elle vient de mourir, ma pauvre Lucy... ma seule enfant !... Cette nuit elle m'a tout confié : vous l'avez tuée, monsieur !... Vous l'avez tuée, et pourtant je vous remercie... Vous remercier !

Mistress W... recula par un mouvement nerveux, saisit dans sa poche la petite clef du parc, qu'elle-même avait ramassée dans l'allée de tilleuls, et, la jetant aux pieds d'Alfred avec le délire de la douleur elle poursuivit ainsi : — Maintenant qu'elle est morte, allez-y : vous trouverez sa tombe !

HORACE.

HORACE.

Je vous avais bien dit, mon ami, que vous feriez une mauvaise fin ! Dieu sait que je ne suis point complice de vos erreurs; vous-même n'avez pas oublié les efforts que j'ai tentés pour vous éloigner de l'abîme où vous venez de vous laisser choir. Depuis longtemps je m'effrayais de vous voir élargir chaque jour le cercle de vos relations littéraires. J'avais beau me dire que vous étiez un homme grave, d'un sens droit, d'une saine raison, une bonne et brave nature, inaccessible sur tous les points à la contagion des belles-lettres : je vous suivais

cependant d'un regard inquiet dans le monde de votre choix, je vous signalais les dangers qui menaçaient votre inexpérience. Rappelez-vous ces longues soirées d'hiver où je jouais près de vous le rôle de Cassandre. Mon ami, vous disais-je avec un sentiment de douleur véritable qui vous faisait sourire, ingrat! mon ami, vous abordez une mauvaise voie. Ne craignez-vous pas qu'un beau matin la soif de la célébrité ne vous prenne à la gorge? Êtes-vous bien sûr de ne point perdre, au contact des vanités contemporaines, la simplicité de vos goûts et la modestie de vos ambitions? La vie douce et paisible que vous rêviez hier, demain l'appellerez-vous encore? Vos yeux chercheront-ils encore avec amour les montagnes de votre patrie et le beau fleuve où vos coteaux se mirent? Ce coin de ciel qui vous a si longtemps souri déjà ne vous semble-t-il pas bien terne et bien borné? L'image calme et sereine des félicités auxquelles vous aspiriez avec ardeur n'a-t-elle point déjà pâli dans votre âme désenchantée? Abjurez, croyez-moi, des relations brillantes, mais dangereuses; gardez-vous d'approcher des sources de la publicité : vos lèvres finiraient par y boire. Que l'exemple de l'un de vos amis les plus chers soit fécond

pour vous en enseignements de tous genres. Ne voilà-t-il pas, je vous prie, un sort bien digne d'envie ! Allez, c'est assez d'une victime sur l'autel des dieux vengeurs. Laissez croire à cet ami qu'en sacrifiant son repos il a du moins assuré le vôtre, que le prix de sa liberté a payé la rançon d'un frère. Laissez-lui ces douces croyances; laissez-le, misérable esclave, creuser péniblement un sillon stérile sur le sol d'airain où la nécessité l'enchaîne; et vous, plus sage et plus heureux, suivez docilement le sentier sablé de votre destinée. N'apercevez-vous pas, à travers les peupliers qui bordent la route, la fumée du toit domestique, et la famille qui vous sourit, vous appelle et vous tend les bras?

Ainsi vous parlais-je, avec une sollicitude bien vraie, avec une affliction bien sincère; car vous savez si je vous aime! Vous êtes un des rares fleurons qui ne se soient pas détachés de la couronne de mes amitiés; je vous ai retrouvé partout, dans mes bons et dans mes mauvais jours; nous avons marché côte à côte sur les mêmes graviers et sous les mêmes ombrages. Vous vous êtes assis entre bien d'autres au banquet de mes félicités, mais vous êtes le seul qui ne se soit point levé lorsqu'on m'a

présenté la coupe des amertumes : soyez mille fois béni ! Vous m'avez consolé de bien des défections, vous m'avez aidé à porter le fardeau des ingratitudes; vous seul avez aimé le voyageur absent, vous seul l'avez protégé contre l'irréligion des affections éteintes : lorsqu'on a lâchement calomnié les cris d'un cœur saignant, les sanglots d'une douleur étouffée, votre voix seule, avec une autre, s'est élevée pour me défendre. Que Dieu vous rende en larmes de joie toutes les larmes amères que vous avez essuyées alors ! Votre tendresse inquiète m'a suivi partout dans mon long pèlerinage : sur les bords de l'Arno, dans les champs du Latium, aux rivages de Parthénope, partout votre voix fidèle, traversant les monts et les mers, est venue me trouver et relever mon courage abattu. A l'obscur exilé qui ne demandait rien vous avez sacrifié l'éclat des amitiés glorieuses : au retour, vos bras se sont ouverts pour me recevoir; et vous m'êtes toujours resté, âme stoïque et inébranlable, cœur d'or éprouvé cent fois au creuset du dévouement!

Jugez donc quel fut mon effroi lorsque je vous vis aborder les voies fatales qui vous détournaient du but prochain de votre avenir! J'avais rêvé pour vous une vie si molle et si

paisible! tant de fois votre destinée m'était apparue, dans mes songes, calme et sereine comme un lac dormant sous les aulnes! je m'étais si bien dit que vous me garderiez une place dans votre repos, un refuge dans votre bonheur, un petit coin de terre où je pourrais aller, fatigué et meurtri, tomber près de vous sur la mousse! Car vous n'avez point oublié les projets que nous avons si longtemps caressés ensemble : vous vous rappelez qu'au déclin de la jeunesse, à cet âge où les forces fléchissent, où tout espoir s'est retiré de notre âme, où toute illusion s'est effeuillée pour ne plus reverdir, je devais aller vous demander la paix et le silence et des réalités plus douces que les illusions elles-mêmes. N'aviez-vous pas compté sur moi pour enseigner à vos enfants le français, que je ne sais pas, et le latin, que je ne sais guère? ne me réserviez-vous pas la dignité de garde-chasse dans vos domaines, de magister dans votre village? n'aviez-vous pas, sur les bords de quelque ruisseau, un moulin dont je devais être le meunier châtelain, trônant sous un berceau de trembles et de saules? Vous le savez, tous mes vœux étaient là : pendant que nos amis aspiraient au pouvoir et se partageaient le monde, je ne voulais qu'un moulin

sur l'eau, une rivière coulant sous un tapis de nénuphars et des canards plongeant entre les roseaux de la rive. Je ne songeais même pas à la gloire de chanter, le dimanche, au lutrin, dans l'église de Blankafort. Je vous demande à quoi m'a servi la modestie de mes ambitions. Je regrette de n'avoir point sollicité le consulat de Téhéran ou l'ambassade de Constantinople.

Cependant le jour approchait où vous deviez quitter Paris et me laisser seul sur la brèche; Hippocrate allait vous décerner enfin ce diplome si longtemps attendu, saint et précieux brevet de bonheur et d'obscurité. Vous le dirai-je? ce jour de la séparation, d'une séparation bien amère, je l'appelais de tous mes vœux, je le saluais de loin avec transport comme le jour de notre délivrance. Vous n'étiez, Dieu merci, ni romancier ni poëte : vous aviez côtoyé les haies de la vie littéraire sans vous accrocher aux épines, et vous alliez rentrer, pur de prose et de vers, sous le toit domestique. Ah! si vous saviez combien je vous enviais, combien aussi j'étais heureux de voir la destinée vous donner le bonheur qu'elle m'avait promis! c'était me le donner deux fois. Dans ma joie, je devançais la vie, j'enjambais l'avenir; hâtant par la pensée le jour de notre réunion,

je quittais Paris pour aller vous surprendre. Adieu Paris, les théâtres et la presse! En partant j'avais renversé mon encrier et fait des cure-dents de mes plumes. Oh! les beaux rêves, les beaux rêves d'enfant qui me berçaient sur le toit de la diligence! chaque tour de roues me rapprochait de vous! Comme le cœur me battait doucement en gravissant la montagne où votre ville, comme un nid d'aiglons, est perchée! Je reconnais les lieux que vous m'avez dépeints, la vieille église protestante, les rues montueuses et noires, le boulevard entourant la cité d'une double ceinture de feuillage. Ami, voilà votre maison : elle est bien ce que vous m'aviez dit, d'un aspect élégant et simple, et dominant les belles vallées. Les sables de la Loire étincellent au loin aux rayons du couchant; l'automne a rougi les pampres de vos coteaux; j'entends autour de moi les pas pressés des troupeaux qui rentrent aux étables. Cependant je m'approche : votre compagne, assise sur le seuil de la porte, interroge le sentier qui doit vous ramener au gîte; de blondes têtes groupées autour d'elle me regardent curieusement. J'avance et je me nomme. — Ah! c'est vous! me dit-on en me tendant une main que je baise. Nous vous attendions, car on vous

connaît bien ici. Tenez, notre aîné s'appelle Jules, et nous parlons souvent de vous. — On m'entoure, on me fait asseoir, on m'apporte les raisins de vos treilles et les fruits de vos vergers. Vous êtes allé le matin à Blankafort visiter quelques malades, et l'on répète à chaque instant que vous serez bien heureux au retour. On cause de choses et d'autres; on me questionne sur notre vie de Paris, sur l'emploi de notre jeunesse; on est presque jaloux du passé, on redoute jusqu'au souvenir des joies qui ne sont plus. Je rassure les tendresses troublées, je calme les susceptibilités inquiètes, je chante gravement les vertus de notre jeune âge : on sourit et l'on doute. Mais voilà que les pas d'un cheval se font entendre du côté du sentier : les enfants ont reconnu ce bruit et courent à votre rencontre. — C'est lui! me dit tendrement une voix que vous connaissez, et nous allons à vous, précédés de l'enfance joyeuse. Les pas se rapprochent, et bientôt, au détour du chemin, vous apparaissez, ô trois fois sublime docteur! Vous m'avez reconnu bien vite, et je suis dans vos bras.

Pendant que je me couronnais niaisement des fleurs et des rubans de l'idylle, et que, pareil à Mélibée, j'embouchais les pipeaux

champêtres, vous, monsieur mon ami, vous riiez de ma sécurité et vous complotiez sourdement contre votre bonheur et le mien. Ah! je vous l'avais bien dit que vous finiriez mal, que vous vous perdriez, qu'à force d'aller dans cette maudite galère, un beau jour vous y resteriez ! Vous n'avez tenu aucun compte de mes paroles, vous vous êtes raillé de mes prophéties : qu'en est-il résulté? le mal s'est-il fait attendre? dites, étais-je un faux prophète? Ah! malheureux, où allez-vous et quelles fatales idées sont les vôtres?

Savez-vous ce que c'est que cette vie où vous entrez à pleines voiles? la connaissez-vous bien, cette vie littéraire que vous abordez follement? Tout a été dit sur elle, et vous n'en savez rien encore. Écoutez. Je ne vous parlerai pas des haines et des rivalités qui font de la carrière des lettres un véritable cirque où la lutte n'a jamais de trêve, où l'art s'efface à toute heure devant la personnalité de l'artiste; je ne vous dirai rien des exigences que cette vie de fer nous impose. Toute existence est un combat : lutter ici ou là, peu importe. Je veux vous confier, à vous qui avez encore tout l'orgueil d'une vertu qui n'a jamais chancelé, toute la rigide sévérité

d'une âme qui n'a jamais failli, je veux vous confier que, dans la carrière littéraire, il est bien difficile à l'homme qui n'a qu'une médiocre aisance de se garder pur et honnête; je veux vous dire aussi que, pour tout être qui n'est pas un être supérieur, le succès à des conditions honorables est presque impossible en nos temps. Votre sonde inexpérimentée n'a point encore touché les écueils que recèle cette mer en ses flancs, et vous croyez que votre barque glissera sans sombrer sur ces flots amers et perfides! Détrompez-vous, mon ami : la vie littéraire est semée de mille petits récifs contre lesquels viennent s'écorner et notre honneur et notre probité. Ce sont d'abord de légers accrocs qui égratignent à peine la conscience, mais qui, à force de se répéter, y font des entailles profondes. Bientôt l'austérité de nos principes s'émousse et s'amollit : nous devenons indulgents pour nous-mêmes, nous nous habituons à transiger lâchement avec notre dignité. Vous partez, au début, le cœur altier et la tête haute : vous aurez fait quelques pas à peine que vous marcherez déjà le front baissé. Je vous le dis du plus profond de mon âme, j'aimerais mieux vous savoir loin de moi, trottant, par le vent et la pluie, sur vos monts et dans

vos vallées, que de vous voir vous aventurer dans ce ruisseau où se crottent tant d'honnêtes gens.

Qu'est-ce qu'une vie où tout ce que le cœur a de tendresse, de séve et d'énergie s'exhale et se consume en passions factices, où toutes les choses nobles et belles se résument par la littérature, où tous les grands sentiments n'aboutissent qu'à de grandes phrases, où nous écrivons au lieu d'agir, où nous chantons au lieu de combattre? Ce n'est ni à nos amis ni à nos maîtresses, c'est à nos livres qu'il faut demander si nous savons aimer. Tout ce que Dieu a mis de richesses en nous, nous le réservons pour nos livres, nous habillons d'or et de pourpre les héros de notre imagination, et nous nous promenons en guenilles dans les sentiers de la réalité. Ce que nous savons de la vie nous l'appliquons aux compositions de notre esprit, et nous négligeons la science de notre bonheur; nous élaborons avec soin la péripétie d'un roman, et nous gâtons toute une existence. Cet amour de l'art et ce profond oubli des soucis matériels sont fort beaux chez les grands artistes, et je les admire à coup sûr; mais nous ne sommes, pour la plupart, ni de grands génies ni de bien grands artistes,

et il arrive presque toujours que nous compromettons en même temps l'art et notre repos. C'est trop d'un.

Et puis, si vous saviez combien l'état d'exaltation et d'effervescence dans lequel nous jette la vie littéraire ternit et désenchante le monde réel et nous rend le fardeau des devoirs odieux et insupportable ! si vous saviez combien il est cruel de tomber des régions de nos songes dans le désert où se remuent les hommes ! C'est dans ces régions éthérées que nous apprenons à mépriser les vrais biens de la vie. Nous en descendons rarement, et nous nous y réfugions bien vite après avoir jeté sur la terre un regard froid et dédaigneux. Ces mépris des devoirs, ce détachement des choses de ce monde, cette vie qui s'use en contemplations solitaires, nous les avons revêtus de noms sublimes ; mais, croyez-moi, ce n'est, le plus souvent, que l'égoïsme se cachant sous le manteau de la poésie.

Écoutez donc, à ce propos, une bien longue et bien triste histoire qui vous sera profitable, j'espère ; écoutez-la patiemment et méditez-en la moralité. C'est une histoire véritable, mais vous pourrez, au besoin, la prendre pour un apologue.

Vers la fin de l'hiver de 1829 le hasard me fit connaître un maigre et pâle jeune homme nommé Horace. Je le visitai quelquefois dans une mansarde qu'il occupait, rue du Four-Saint-Germain, à l'hôtel de l'Ange-Gardien. Il était pauvre, mais fier ; il avait surtout la pudeur de l'infortune. Son visage était beau, mais flétri ; on voyait que les espérances avaient, en s'envolant, sillonné son front du bout de leurs ailes. Souvent je le rencontrai se promenant tristement sous les allées effeuillées du Luxembourg. Il ne me fuyait pas, mais je le savais amant jaloux de la solitude, et je le recherchais avec un médiocre empressement. Il se plaignait rarement; il parlait parfois avec quelque amertume d'illusions éteintes, d'ambitions déçues, de génie étouffé. Je me souviens qu'un jour, ayant grimpé à sa mansarde, je le trouvai appuyé sur une pile de volumes in-12. Il lisait à haute voix le chapitre d'un roman inédit : son geste était animé, son regard brillant, ses paroles brèves et saccadées. Lorsqu'il eut achevé il tira de sa poche un briquet Fumade, et faisant jaillir une étincelle du phosphore comprimé, il alluma un des feuillets du manuscrit et le jeta tout embrasé dans le foyer de sa cheminée prussienne.

— Allez ! s'écria-t-il en lançant dans le brasier une foule de romans in-12 ; allez, remontez au ciel, d'où vous n'auriez jamais dû descendre, pensées de mon cœur, œuvres tristes et chères ! Vous n'avez rien fait pour ma gloire ni pour mon bonheur !

Il continua longtemps de la sorte, et finit par arriver à un état d'exaltation qui m'effraya.

— Mon ami, lui dis-je, vous allez mettre le feu à la cheminée ! Calmez-vous, je vous en supplie !

Mais Horace ne m'écoutait pas : tous les volumes devinrent la proie des flammes ; en moins d'une heure le sacrifice fut consommé.

Comme je l'avais prévu, la suie de la cheminée, qui avait depuis longtemps perdu l'habitude du feu, s'enflamma : une fumée horrible, mêlée d'étincelles, se répandit comme un drap funéraire sur la rue du Four. Les pompiers accoururent, et l'hôtesse de *l'Ange-Gardien* fit jeter Horace à la porte. Je lui offris un asile qu'il accepta ; mais deux jours après il disparut, je ne le revis plus jamais.

Vous savez que, l'été dernier, j'allai passer un mois dans le Bas-Poitou. Il est, près de Niort, un pays charmant et presque ignoré,

un pays méconnu comme le génie de mon pauvre Horace : c'est une petite contrée qui se nomme *le Marais*. La Sèvre s'y divise en canaux qui sillonnent la plaine en tous sens. L'hiver, la plaine est inondée; mais, au printemps, les eaux rentrent dans leurs lits naturels, et *le Marais*, fécondé par la vase que la Sèvre y dépose en se retirant, se couvre de tous les trésors d'une végétation luxuriante. Les canaux sont bordés de frênes et de saules; les villages, semés çà et là, se mirent dans le courant de l'onde. Comme Venise, ce petit pays a ses gondoles; les canaux y tiennent lieu de sentiers; chaque habitant a sa barque amarrée à la rive, et là, comme à Venise, les communications se font par eau. Aux premiers jours de juillet les chasseurs y vont en bateau tirer les goëlettes qui viennent, durant l'été, cacher leurs nids entre les roseaux. Ce fut une chasse de ce genre qui m'attira, l'an passé, dans cette partie du Poitou. Nous étions là de joyeux compagnons et nous brûlâmes beaucoup de poudre. Le soir nous ramena au village prochain; je laissai à mes amis les soins du repas frugal et j'allai visiter les curiosités du hameau. L'Angelus sonnait à l'église rustique; les barques, chargées de foins

séchés, glissaient et se croisaient sur la Sèvre; les faneuses, assises sur leurs meules, reines des champs sur leurs trônes de fleurs, se renvoyaient les éclats bruyants de leurs chants et de leurs rires; le ciel était pur et calme, le soleil descendait lentement à l'horizon des vastes plaines: quelques ramiers filaient, comme des flèches égarées, dans l'air bleu du soir.

Les harmonies du jour qui s'éteint sont pleines de mélancolie. Je m'éloignai lentement du rivage et j'allai m'asseoir, à quelque distance, sur un mur de clôture à hauteur d'appui. Je m'aperçus bientôt que ce mur entourait le cimetière du village et je pénétrai dans l'enceinte. Il y avait çà et là quelques pierres tumulaires cachées sous les ronces, quelques croix de bois rongées par le temps. Dans nos campagnes la mort n'a pas plus de solennité que la vie. Cependant je remarquai, au milieu de ces tombes modestes, une pierre blanche qui s'élevait de quelques pieds au-dessus du sol. Je m'approchai et je pus lire, aux pâles lueurs du crépuscule, le nom gravé sur cet humble monument: ce nom était celui d'Horace. Je me découvris respectueusement, et, ramassant dans l'herbe un morceau d'ardoise qu'y avait apporté le vent, je traçai au-dessous

de l'inscription funéraire ces deux mots : *Diis ignotis*.

En sortant du cimetière je rencontrai le sacristain, qui venait de sonner l'Angelus. Il m'apprit qu'Horace, enfant de ce village, l'avait quitté jeune, et n'y était revenu que longtemps après, pauvre et mourant. Il avait terminé, vers la fin de l'automne de 1832, une vie malheureuse, laissant une femme inconsolable et trois enfants en bas âge.

— Eh quoi! demandai-je, il était donc marié?

— Sans doute, répondit le sacristain; ce soir vous soupez chez sa femme.

— Vous plaisantez, bedeau!

— Non, monsieur; mais c'est toute une histoire à vous dire, et d'autres vous la conteront mieux que je ne saurais le faire. M. Horace revint au village en 1829; deux mois après son retour il épousa la fille de maître Bideau l'aubergiste. Depuis l'année 1832, année de mort et de misère qui laissa madame Horace orpheline et veuve à la fois, la pauvre femme a tenu et tient encore son auberge elle-même. Elle fait les matelottes dans le dernier goût, et vous en serez content, je l'espère.

— Ah çà! mon cher, vous vous moquez de moi! m'écriai-je.

— Je ne me moque jamais de personne, répondit le bedeau sans s'émouvoir; je suis sacristain de cette église, et je connais tous les devoirs que ce rang m'impose.

— Mon ami, lui dis-je, il est possible que nous nous trompions tous les deux : quel homme était-ce, je vous prie, que le jeune homme que vous avez connu? Car, après tout, me disais-je à moi-même, si trois Horace ont existé à Rome en même temps, il n'est pas impossible que la France en ait compté deux à la fois; et je ne saurais croire que mon Horace à moi, si pauvre il est vrai, mais si poétique, ait épousé mademoiselle Bideau et se soit fait garçon d'auberge.

— C'était un homme comme on en voit peu, me répondit le sacristain, un bel homme et un grand savant, mais fier et sournois, à vrai dire. Il se jetait chaque matin dans une barque, et on ne le revoyait plus que le soir. Il partait toujours chargé d'un fusil et d'un épervier, et toujours il revenait sans une tanche dans son filet, sans une goëlette dans sa carnassière. Il fuyait les fêtes et les *ballades*, évitait les jeunes gens de la ville, se souciait peu de son épouse et ne s'attablait jamais avec son beau-père. Maître Bideau fut bien fier de donner sa fille à un

beau monsieur, mais au bout de huit jours il s'en mordait les doigts. Tout le monde vous dira cela, monsieur : c'est une histoire qui a fait assez de bruit dans le pays ; si l'on n'en parle plus à la ville, on en parle encore au village.

Le sacristain s'éloigna, et je restai longtemps rêveur à la même place : c'était bien mon pauvre poëte ! La curiosité, et, il faut bien le dire, un appétit assez brutal, m'arrachèrent de ma rêverie. Je voulais connaître Mme Horace, je voulais aussi m'assurer que la renommée de ses matelottes n'était pas usurpée comme tant d'autres. Je marchai vers le cabaret, que je n'avais point remarqué : c'est une maison blanche à toit plat; une treille centenaire en tapisse la façade ; l'aspect en est propre et riant. Un banc de bois était devant la porte, et sur ce banc nos amis m'attendaient. Nous montâmes au premier étage, dans la salle du festin. L'un d'eux, qui venait, en courant sur la rive, de se laisser choir dans la Sèvre, demanda une botte de sarment pour sécher à la flamme ses vêtements mouillés. Une petite femme assez avenante et assez gentille, mais dont la grâce se perdait sous un fâcheux embonpoint, apporta de ses mains rouges et potelées le sarment de-

mandé, elle le jeta dans le foyer et l'alluma avec des feuillets que je lui vis détacher d'un livre poudreux et noirci. Cette femme était Mme Horace de F —, et ce livre un volume d'Horace ! O profanation !

— Comment ! s'écrièrent mes compagnons lorsque je les interrogeai, vous ne savez pas cette histoire? Georges nous la contera au dessert.

C'est, mon ami, cette histoire que je vais vous dire.

Horace naquit, le 19 février de l'année 1798, à Coulon, petit village situé dans le Marais des Deux-Sèvres. Quelques historiens ont placé le lieu de sa naissance, les uns dans la Touraine, les autres dans le Berri : un jour viendra peut-être où toutes nos provinces se disputeront ce berceau ; mais j'affirme ici, pour prévenir toute espèce de contestation fâcheuse, que j'ai vu sur les registres de l'état civil de la mairie de Coulon l'acte de naissance d'Horace. Il était, sans qu'on s'en doutât, d'une ancienne et illustre famille; son père possédait, avant la révolution de 89, de grandes propriétés dans le département des Deux-Sèvres ; on montre encore auprès de Niort les tourelles ruinées d'un château qu'il tenait de ses ancêtres, et que ses ancêtres

avaient reçu, dit-on, de la munificence de saint Louis. De tout temps la famille d'Horace avait habité ce château comme un séjour de prédilection; sa famille l'habitait encore lorsqu'il partit pour aller prendre part au soulèvement de la Vendée. Il partit durant une nuit sombre, accompagné de sa noble épouse et d'un seul serviteur. Une heure avant son départ, le comte avait mis de ses propres mains le feu au castel de ses aïeux, et les lueurs de l'incendie éclairèrent longtemps la marche des trois fugitifs. La flamme dévora tout et ne laissa sur la colline que quatre tourelles noircies qui portent aujourd'hui le nom de *Salbar*. Depuis cette fatale nuit la vie du comte ne fut plus qu'un long combat, la vie de la comtesse qu'une longue misère. Cédant aux prières de son époux, Mme Horace de F — se décida à chercher un refuge loin des fureurs de la guerre : elle vint à Coulon faible et souffrante, et n'ayant pour suite que le vieux serviteur qui ne l'avait point délaissée; elle acheta une petite maison isolée, et y vécut triste et seule. Son mari venait parfois la visiter à la dérobée, mais son cheval était toujours à la porte qui piaffait en hennissant, et le comte, après quelques heures bien courtes, hélas! et bien rapides, bien arrosées

de pleurs et de baisers, disparaissait à travers les marais.

Conçu dans l'effroi, dans la douleur et dans les larmes, Horace de F — vint au monde faible et malingre. Le comte de F — n'embrassa jamais son fils. Frappé d'une balle à la poitrine comme il franchissait les derniers bois qui le séparaient de l'asile où vivait son cœur, il tomba sur la lisière d'une forêt; et le cheval vint, sans son maître, frapper le sol de ses pieds fumants devant la porte de la veuve. La selle était sanglante et les harnais sanglants : à cet aspect Mme de F — s'évanouit. Il était bien vrai qu'elle n'avait plus d'époux, que son fils n'avait plus de père!

Sa famille était dispersée et ses biens vendus; les frais de la guerre vendéenne avaient absordé la fortune de son époux : elle accepta la vie comme un devoir et la dévoua tout entière à son enfant. A demi brisée par le sort, elle se rattacha aux espérances maternelles, dernières branches qui fleurissent dans la vie de la femme alors que toutes les autres sont mortes et desséchées. Après avoir réalisé ce qui lui restait de fortune, après avoir vendu ses diamants et ses bijoux, débris éparpillés de son ancienne splendeur, Mme de F — se

trouva à la tête de quinze cents livres de rentes. Ce modeste revenu suffisait à ses besoins : elle se résigna et attendit l'avenir avec sécurité. Témoin et victime des persécutions récentes qu'avait subies la noblesse de France, prévoyant vaguement que l'aristocratie, comme un arbre frappé dans le tronc, venait de recevoir un coup dont elle ne se relèverait jamais, pressentant d'ailleurs combien un grand nom sans fortune devait être un lourd et rude fardeau, Mme de F — résolut d'élever son fils dans l'ignorance de son origine et de préserver sa jeunesse du souffle des ambitions. Abjurant sans peine l'orgueil d'un rang dont elle avait épuisé tout le fiel, elle ne rêva plus pour elle et pour Horace qu'un avenir simple et modeste, à l'abri des séductions du monde.

L'enfance d'Horace ne fut signalée par aucun événement remarquable : il s'éleva et grandit comme s'élèvent et grandissent les enfants les plus vulgaires. Né faible et débile, l'exercice le fortifia ; il dut à sa mère les premiers éléments d'une éducation saine et robuste. Joseph, ancien serviteur de son père, lui enseignait l'escrime et l'équitation ; aucun chasseur ne savait mieux qu'Horace tirer une goëlette au vol ou bien un lapereau à la course. C'é-

tait un beau garçon, ardent, pétulant et tendre ; son regard était fier, et il y avait autour de lui je ne sais quelle atmosphère d'aristocratie native. Au reste, il ignorait lui-même l'instinctive noblesse de ses manières ; sa mère lui avait transmis à son insu cet héritage des nobles races, le seul qu'on n'a pu leur ravir. Horace se mêlait volontiers aux travaux et aux jeux du village ; sans lui il n'était point de fêtes complètes. Lorsqu'il paraissait aux *ballades* des hameaux voisins avec son fusil sur l'épaule et ses chiens qui ne le quittaient pas, les femmes de la ville l'observaient avec intérêt et demandaient quel était ce jeune homme ; mais lui, rustique et sauvage, jetait à peine sur elles un regard froid et superbe. Impérieux et colère avec tous, il se montrait toujours près de sa mère caressant et soumis. Durant les beaux jours on voyait chaque soir leur barque filer sur la rivière et gagner les canaux déserts. Horace et Joseph ramaient ensemble, et Mme de F—, assise sur un banc à la poupe, rêvait en regardant son fils. Horace ignorait que sa famille eût jamais joui d'une aisance plus grande que celle qu'il possédait alors, et ne s'inquiétait même pas de savoir s'il était au monde une fortune plus brillante et plus

élevée que la sienne. L'éducation qu'il avait reçue n'avait développé en lui aucun besoin qu'il ne pût satisfaire ; chaque jour amenait ses travaux et chaque saison ses plaisirs. Quant à la question d'avenir, les préoccupations d'Horace n'étaient jamais allées au delà du lendemain. Il occupait son corps par une vie laborieuse et active, laissait volontiers son esprit en friche, faisait un médiocre usage de la pensée, et ne donnait à son cœur que des aliments sains ; il n'écrivait guère que la dépense de sa maison, et n'avait jamais lu que quelques volumes d'histoire qui l'avaient endormi. Joseph avait sauvé de l'incendie du *Salbar* un *Traité du Blason* et l'avait précieusement conservé : aussi ne sauriez-vous imaginer la douleur du pauvre Joseph lorsqu'un jour il ne trouva plus que la reliure de ce livre. Horace avait bourré son fusil avec les feuillets. Ce Joseph devait être une espèce de Caleb, dont je vous fais grâce. On a tellement abusé du serviteur sentimental qu'il faut reléguer leur biographie à tous dans l'histoire des chiens fidèles.

Horace était donc un fort beau, fort brave et fort digne garçon, qui faisait la joie de sa mère et qui pouvait se dire heureux entre tous, j'imagine. Il n'avait point traîné ses chausses

dans la poussière des écoles; un cuistre ne l'avait pas bourré de latin, de grec et d'algèbre; on ne lui réservait ni l'avenir d'un homme d'État, ni les destinées d'un tribun, ni la gloire de la science et des lettres; il ne consumerait point ses plus belles années à poursuivre la conquête des trésors inutiles. C'était un enfant de la nature, et il jouissait des biens qu'il avait sous la main. Il ignorait l'histoire des républiques anciennes, mais il savait celle des plantes et des fleurs; il connaissait la culture des champs, et il demandait à la terre ce que nous demandons à notre intelligence; il fatiguait le sol et laissait son esprit au repos. Il aimait à voir le soleil se coucher derrière les aulnes, et cependant il ne se croyait pas poëte; son âme percevait toutes les beautés de la nature extérieure, s'épanouissait avec les bourgeons, répondait à toutes les harmonies de la terre et du ciel, et cependant il ne faisait pas de vers. Il était lui-même une de ces beautés qui s'ignorent, une des poésies de la création. Plus heureux qu'aucun de nous, il réalisait avec sa mère tous les charmes de la famille; ils coulaient ensemble une vie d'amour et de tendresse.

A peine échappons-nous aux jours de l'en-

fance que l'étude nous enlève aux joies du toit domestique, aux douceurs du foyer maternel; nous arrivons à la virilité, et nos mères nous connaissent à peine; nous avons grandi, nous nous sommes élevés, nous avons vécu loin de leurs caresses pour nous faire une destinée : nous avons abjuré la plus douce de toutes, et celle-là nous n'avions qu'à nous asseoir pour en jouir. Mais non, il faut satisfaire à l'orgueil des parents, il faut obéir aux ambitions qui nous dévorent, il faut aller loin de la sœur qui nous aime, loin de la mère dont nous devrions fleurir les vieux jours, loin de nos compagnons d'enfance, loin de tout ce qui est bon, pur et saint; il faut aller tenter la gloire, et la fortune, et les honneurs, et les dignités; il faut aller apprendre à devenir *quelque chose*. Nous sommes tous de misérables niais : qu'apprenons-nous? à nous faire durs et égoïstes, à nous forger un cœur de pierre, à briser toutes les nobles cordes qui vibraient en nous, à calomnier l'amitié et l'amour, à tout sacrifier au but de notre ambition; puis, lorsque nous y arrivons et qu'à la place du bonheur rêvé nous ne trouvons que le vide, nous voulons réveiller les voix que nous avons étouffées, renouer les cordes que nous avons brisées, ranimer le

cœur que nous avons éteint ; et nous ne le pouvons pas : la famille ne nous connaît plus, notre cœur est impuissant, l'amitié nous a oubliés, l'amour est mort en nous ; et l'ennui s'asseoit, immobile, sur ces ruines que nous avons faites.

N'est-ce pas là, mon ami, ce que nous appelons la science de la vie? Mme de F — l'avait comprise autrement, et je crois que son fils s'en trouvait assez bien. On m'a dit que jamais le ciel n'éclaira une jeunesse plus joyeuse que celle d'Horace; que jamais, à l'entrée de la vie, sentiers plus frais et plus riants ne s'ouvrirent devant un enfant des hommes. Hélas! tout bonheur est une dette que nous contractons envers la destinée, et le sort vient tôt ou tard, créancier impitoyable, nous présenter le mémoire de nos félicités et réclamer son salaire.

Chaque phase de l'existence est marquée par un malheur inévitable, la vie est jalonnée par des tombeaux. Horace entrait à peine dans sa vingtième année lorsque la mort frappa Mme de F —. Tous les amours de la femme s'étaient fondus chez celle-ci dans l'amour maternel, seul amour, avec celui de Dieu, qui ne trompe et ne s'éteint jamais. Le cœur de Mme F — avait donc résumé toutes les tendresses de la mère, de l'amie, de la sœur, et quel-

que chose de l'affection passionnée de l'amante. C'était bien l'égoïsme de toutes ces tendresses qui avait présidé à l'éducation d'Horace ; Mme de F — avait élevé son fils en mère égoïste et jalouse. Si elle avait consulté le bonheur de son enfant en le livrant aux soins d'une éducation vulgaire, peut-être avait-elle consulté davantage son bonheur à elle en fermant à son fils la porte des ambitions, en l'enchaînant pour toujours aux flancs qui l'avaient porté. Sans doute son orgueil avait dû souffrir plus d'une fois dans l'héritier de sa noble race, mais elle avait toujours sacrifié cet orgueil à la sécurité de son amour. Quoi qu'il en soit, égoïsme ou abnégation, elle n'en recueillit point les fruits : elle mourut jeune encore, à l'âge où les souvenirs des premières douleurs commencent à perdre de leur amertume, où la vie se calme, où le ciel s'éclaircit, où le cœur fatigué se repose de la tourmente des anciens jours.

Mme de F — avait en mourant confié la tutelle d'Horace à maître Bideau. Maître Bideau tenait alors dans le village le cabaret dont je vous parlais tout à l'heure. C'était un excellent homme, qui avait pris Horace en affection véritable et qui s'était toujours montré pour Mme de F — rempli de respectueuses prévenan-

ces. Horace avait été allaité par Mme Bideau, et se trouvait ainsi frère de lait de Mlle Denise Bideau. Ces premiers liens d'affection s'étaient resserrés plus tard entre les deux familles, et Denise, depuis la mort de sa mère, avait grandi sous les yeux de Mme de F. — Les deux maisons, situées chacune sur les rives opposées, étaient séparées par la Sèvre. Chaque matin Denise arrivait en bateau chez la mère d'Horace, et passait sa journée auprès d'elle à tricoter, à s'occuper des soins du ménage et à parler de choses et d'autres ; le soir, Horace la ramenait sur l'autre bord. Si le temps était beau, maître Bideau, assis sur le seuil de la porte, attendait les deux jeunes gens. Il fallait toujours qu'Horace s'attablât avec lui devant une bouteille des coteaux de Saumur ; maître Bideau chargeait sa pipe, et on restait là bien avant dans la nuit. Mlle Denise était une fille qui ne manquait ni de grâce ni de beauté, agréments fort rares dans tous les villages en général, et surtout à Coulon en particulier. Elle avait de beaux cheveux que Mme de F — aimait à natter elle-même, de belles dents blanches, et de petits pieds qui auraient pu faire douter de la vertu de Mme Bideau si les mains rouges et épaisses de la pauvre enfant n'eussent

attesté que maître Bideau avait passé par là. Au reste, il faut vous dire que maître Bideau était un bavard fort ennuyeux, et que Denise avait rarement plus d'esprit que les voiliers jaunes qui fleurissaient sa fenêtre.

A la mort de Mme de F —, Horace trouva dans l'affection de maître Bideau et de sa fille de grands secours contre sa douleur. Il abandonna à Joseph les soins de sa petite propriété, et vint passer chez ses amis les premiers jours de son deuil. Au bout de six mois, par une belle soirée d'automne, maître Bideau était assis sous la treille de sa maison, il fumait sa pipe et buvait de la bière; Horace était à ses côtés, triste et silencieux; ses deux chiens et son fusil reposaient à ses pieds; Denise causait avec les voisines sur le bord de l'eau; la soirée était sereine, et Horace sentait un vague ennui qui se mêlait à sa tristesse; Bideau lui offrit de la bière, qu'il refusa par un signe de tête; Bideau lui parla de sa chasse, il ne répondit pas; Bideau acheva tranquillement sa pipe et sa bouteille; puis, se tournant paternellement vers Horace :

— Mon garçon, lui dit-il en faisant tomber la cendre de son brûle-gueule, tu n'as plus de famille, te voilà seul au monde, tu es triste et

tu t'ennuies : sache donc que la tristesse et l'ennui sont deux maladies honteuses. Que vas-tu faire? Écoute les conseils de Bideau, qui t'a toujours chéri comme un fils. Tu as quinze cents livres de rente, tu es intelligent, actif, ami du travail. Les filles de la commune te trouvent beau garçon; ce sont des sottes, tu es trop blanc et trop mince, mais c'est leur affaire et non la mienne. Vois là-bas, sur le bord de l'eau, vois, à travers les saules de la rive, cette fille qui rit et chante; c'est Denise, tu la connais : une bonne fille et belle à coup sûr; ses pieds sont trop petits, mais ses mains sont divines. C'est une femme qui s'entend au ménage, rieuse, économe et vaillante. Elle aura pour dot quinze cents livres de revenu. Vous avez été élevés ensemble, mes enfants; vous avez sucé le même lait, vous avez joué dans le même berceau, vous vous aimez; mariez-vous, soyez heureux, ayez beaucoup d'enfants et élevez-les dans l'amour du travail et de Dieu. Telles sont, mon cher Horace, les propositions que te fait Bideau, qui t'a toujours chéri comme un fils.

Horace n'avait jamais songé au mariage : il aimait Denise comme une sœur, et n'avait pas pensé un instant que cette affection fraternelle dût un jour changer de nature. Toutefois,

comme il aimait sincèrement Denise, et qu'il n'avait aucune notion de l'amour, de cet amour maladif que nous ont fait les institutions et les romans, il crut avec raison que ce mariage réalisait pour Denise et pour lui toutes les conditions du bonheur. Après avoir réfléchi près d'une heure il tendit sa main à maître Bideau et lui dit :

— Si Denise y consent, je l'épouserai et n'aurai pas d'autre tâche que celle de la rendre heureuse.

— Voilà qui est bien parler! répliqua maître Bideau en se levant. Il appela sa fille, et lorsqu'elle fut auprès de lui :

— Veux-tu te marier avec Horace? dit Bideau à Denise.

— Oui, dit la jeune fille.

— Eh bien! mes enfants, donnez-vous la main et embrassez-vous : dans deux mois nous ferons les noces.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent, et le lendemain tout le village savait que dans deux mois Horace épouserait Denise. Maître Bideau devait vendre son cabaret et se retirer avec sa fille et son gendre dans une propriété qu'ils feraient valoir. Ces projets furent débattus le soir même, et la lune se couchait toute rouge

à l'horizon que les deux fiancés étaient encore assis sur le banc de maître Bideau, rêvant et parlant d'avenir.

Je vous ai dit que les jeunes gens de la ville voisine venaient souvent à Coulon, soit pour y chasser les goëlettes, soit pour y passer une bonne journée à l'abri des pudeurs un peu revêches de la cité.

C'était toujours chez maître Bideau que descendait la bande joyeuse. Ces jours-là, jours de gaieté bruyante et de folles orgies, maître Bideau avait le soin d'envoyer Denise tricoter chez la fille du sacristain ou chez la nièce du curé. Plus d'un jeune bachelier se plaignit de ces scrupules paternels, mais aucun d'eux ne put les vaincre. Quelques jours après les fiançailles que je viens de vous conter, par une belle matinée de septembre, le village fut envahi par la jeunesse turbulente dont je vous parlais tout à l'heure : les uns arrivèrent en bateau, les autres par la route qui va de Niort à Coulon. Jamais ville prise d'assaut n'entendit plus de bruit et de tapage que ce jour-là le paisible hameau. Pendant que les barques approchaient et que les chants retentissaient sur l'eau les cavaliers et les carrioles débouchaient dans le village par le sentier de traverse. C'é-

taient de toutes parts des hourras à faire pâlir un escadron de cosaques. Les enfants, qui barbotaient dans la mare, se sauvaient épouvantés; les canards s'esquivaient lourdement sous les pieds des chevaux, et, poursuivis par les chiens de chasse, se réfugiaient entre les joncs du rivage; les poules s'envolaient sur les toits; les chiens de bergers, pareils aux Parthes, aboyaient en fuyant; les cors sonnaient, les chevaux piaffaient et hennissaient : c'était un vacarme à renverser les murs de Jéricho. Ce voyant, maître Bideau fit mettre du foin dans les rateliers, tordit le cou à six chapons, tira le meilleur vin de sa cave et s'apprêta à recevoir de son mieux ces braves compagnons. Il faut vous dire que maître Bideau était aimé de toute cette jeunesse, qui ne craignait pas de déroger en le faisant asseoir à sa table. Il fut décidé que la journée serait consacrée à la chasse et la soirée au festin. Voilà donc nos chasseurs qui préparent leurs armes; voilà les fusils couchés dans les bateaux, les chiens bondissants autour de leurs maîtres; voilà qu'on démarre les barques : les bras les plus vigoureux prennent les rames, les plus nonchalants chargent leurs pipes et fument, étendus sur la paille. La caravane flottante s'avance ainsi dans le Marais

sous un dôme de feuillage. Bientôt la plaine se découvre ; quelques goëlettes montrent déjà, à travers les roseaux, leur plumage ardoisé. Après avoir filé encore quelques nœuds la flotte s'arrête et se range en bataille; le grand amiral distribue le plomb et la poudre et commande la manœuvre. Les fusils sont armés, chacun est à son poste : on dirait un combat naval.

Je déclare que je n'ai jamais aimé ni compris le plaisir de la chasse; je m'y suis toujours montré d'une extrême maladresse et d'une grande nonchalance, ce qui a toujours indigné les compagnons de ma jeunesse, qui tous étaient de vrais descendants de Nemrod. Il m'est arrivé de prendre un lapin pour une poule, et de tirer sur des canards domestiques, les ayant pris trop légèrement pour des canards sauvages. Je partais au matin avec une assez vive ardeur ; l'air frais et sonore m'enivrait ; j'aimais à marcher le fusil sur l'épaule, dans les sillons humides de rosée, précédé des chiens qui battaient les guérets; je croyais aller à la conquête du monde, et je prenais un air belliqueux dont mes amis se raillaient volontiers. Cette ardeur, à laquelle on pourrait comparer celle de l'écrivain qui commence un livre,

s'éteignait chez moi au bout de quelques heures. Aussitôt que le soleil avait séché les sentiers et raccourci l'ombre des arbres, je traînais avec peine un pied lourd et boudeur; mon fusil me semblait bien pesant, et le carnier que j'avais endossé, je ne sais trop pourquoi, importunait mes épaules de la façon la plus incroyable. C'est alors que je me glissais furtivement le long des buissons. Lorsque mes amis avaient disparu au détour du chemin je me blottissais, comme un lièvre, sous quelque haie, et là, tirant de ma gibecière un livre de prédilection, je m'oubliais de longues heures avec Réné ou avec Paul, écoutant avec l'un les gouttes d'eau tomber sur les feuilles séchées ou m'abritant avec l'autre sous la robe de Virginie. Je rentrais le soir au logis sans avoir brûlé une amorce. Je vous laisse à penser les rires qui m'accueillaient! Si je cherchais naïvement à comprendre l'amour de la chasse on me répondait que la chasse était l'image de la guerre : c'était une raison de plus pour me la faire détester, ayant toujours aimé beaucoup la paix. Mais j'avoue que je comprenais difficilement quels rapports on pouvait établir entre une bataille rangée et une chasse aux grives dans les vignes jaunies par l'automne.

Plus tard j'ai chassé au courre et m'en suis trouvé assez mal ; j'ai tiré des coups de fusil sur un loup qui a failli me dévorer, et j'ai eu, durant une heure, à mes trousses un sanglier qui m'a fait prendre en horreur l'image de la guerre autant que la guerre elle-même. Combien j'aime mieux la pêche aux grenouilles sur le bord des étangs, ou la pêche aux écrevisses dans les ruisseaux qui arrosent mon cher pays de la Marche !

Cependant de toutes les chasses qui ont fait le malheur de ma jeunesse il en est une que j'aimerais si elle n'était comme les autres un jeu stupide et cruel : je veux parler de la chasse aux goëlettes dans le Marais des Deux-Sèvres. Aussitôt qu'un de ces oiseaux a été frappé par le plomb il jette un cri, et ce cri de détresse va réveiller dans les roseaux les sœurs alarmées de la victime. Une nuée de goëlettes s'élève au-dessus des joncs et s'abat avec désespoir autour du bateau d'où partent les coups mortels. Elles frappent de leurs longues ailes le visage de leurs bourreaux, elles voltigent avec douleur autour de leurs compagnes qui tombent ; aux cris des blessées de nouvelles nuées accourant de l'horizon viennent s'offrir au plomb fatal. La cendrée crible l'air, les

bourres enflammées fument sur la rive, l'eau des canaux est couverte de plumes sanglantes. On dirait que les goëlettes veulent prendre d'assaut la barque qui les foudroie; le feu de file ne s'éteint que lorsque la poudre est épuisée, et les oiseaux ne s'éloignent que lorsque le danger a cessé.

Ce que j'aime dans cette chasse, c'est qu'elle concilie le repos et l'activité; je l'aime aussi parce qu'il semble qu'on ait affaire à des êtres intelligents qui nous défient, nous bravent et nous irritent. Je n'ai jamais trouvé de plaisir à surprendre désagréablement par un coup de fusil une pauvre caille endormie dans le chaume d'un guéret; mais, au Marais (riez si vous voulez), j'ai pris un instant les goëlettes ameutées contre moi pour des adversaires bien réels, pour des ennemis véritables. Leurs cris perçants, leurs ailes qui me battaient le visage, leurs becs qui menaçaient mes yeux, leur acharnement, leur courage, leur stoïque mépris de la mort, tout cela excitait en moi je ne sais quelle ridicule ardeur, et je me surprenais envoyant avec colère ma poudre et mon plomb à ces assaillants inoffensifs.

Lorsque nos chasseurs eurent épuisé leurs munitions de guerre ils s'étendirent dans les

barques, et, s'abandonnant à la dérive de la Sèvre, descendirent en chantant vers Coulon. A une lieue du village un bateau monté par un vigoureux rameur déboucha par un bras de la rivière et fila, rapide comme une flèche, à travers la flotte plus lourde et plus lente. Ce bateau était léger et frêle, le rameur était Horace. Il traversa fièrement les embarcations, et il allait dépasser la dernière lorsqu'un des jeunes gens qui montaient celle-ci la poussa malicieusement à l'encontre du bateau d'Horace. La nacelle chavira; mais Horace, qui avait prévu cette plaisanterie de mauvais goût, s'élança lestement dans la barque perfide, et y tomba, comme une bombe, sans avoir effleuré l'eau. Tous les jeunes gens applaudirent. Horace, peu enivré de son triomphe, saisit le bachelier coupable d'une main robuste, le souleva comme une baguette de saule et le trempa dans l'onde à trois reprises différentes. Cette petite scène, exécutée avec autant de grâce que de vigueur, excita la gaieté de tous les chasseurs, et le bachelier en riait lui-même en se réchauffant au soleil. — Par Dieu! dit-on à Horace, vous nous semblez un joyeux compagnon, et ce soir vous serez des nôtres!.... Toutes les mains pressèrent la main d'Horace, et ce jeune homme

comptait dix nouveaux amis en rentrant chez maître Bideau.

La table était dressée et attendait les convives; les broches tournaient devant l'âtre, les sauces fumaient sur les fourneaux, la truite et la carpe bouillaient dans le vin enflammé. Maître Bideau était partout plus grand que Vatel, car la marée ne manquait pas. Horace eut tous les honneurs du festin ; il se montra spirituel, simple et charmant. Toutefois, ce fut à ce banquet joyeux que son bonheur reçut une première atteinte dont il ne se releva jamais; ce fut durant cette folle soirée que la première pierre de sa félicité s'ébranla et ouvrit, en se détachant, une brèche au malheur.

Excepté Horace, et maître Bideau qui avait pris place au dessert et qui canonnait le plafond de la salle avec les bouchons de l'Arbois et de la Champagne, tous les convives étaient riches, élevés d'après les lois du monde, destinés à jouer un rôle sur la scène des ambitions. Les uns étudiaient à Paris le droit ou la médecine, les autres avaient déjà tenté les succès et la gloire, celui-ci était poëte, celui-là serait tribun. Tous ambitieux, imprévoyants, remplis d'ardeur et d'espérances, ils n'avaient qu'une crainte, c'est que la terre ne fût trop petite et

que la place au soleil ne manquât aux nouveaux arrivants. Au dessert, le vin et la discussion, les liqueurs et le tabac avaient exalté ces jeunes cerveaux. Toutes les modesties s'évanouirent, toutes les vanités prirent leurs ébats; on parla d'amour et de gloire; les tribuns régnaient au Forum, les poëtes montaient au Capitole. En écoutant ces folles paroles, qui se croisaient comme le feu de deux armées, Horace s'étonna d'abord, puis il s'accouda sur la table et tomba dans la rêverie.

— Qu'as-tu? lui demanda maître Bideau en frappant sur l'épaule du jeune homme.

— Rien, répondit Horace en se réveillant brusquement.

— Mais encore?

— Emplissez mon verre, dit Horace, qu'agitait la fièvre, emplissez mon verre et buvons!

— Bien parlé! s'écria l'ardente jeunesse; buvons à nos succès à tous!

Tous les verres furent vidés d'un trait. Horace seul ne fit qu'effleurer la liqueur de ses lèvres et retomba dans la rêverie d'où l'avait tiré maître Bideau.

Le hasard ou la sympathie avait placé auprès d'Horace un jeune homme de mœurs élé-

gantes qui l'observait avec une curiosité mêlée d'intérêt. Ce jeune homme appartenait à la noblesse du pays et se nommait Roger de Parthenay. Horace avait déserté la salle du festin et marchait depuis une heure, seul et pensif, sur le bord de la Sèvre, lorsqu'il sentit une main qui s'appuyait sur son épaule. Il se retourna brusquement et reconnut à la lueur des étoiles le vicomte de Parthenay.

— Vous êtes triste, mon gentilhomme ! lui dit Roger avec affectation ; qu'avez-vous?... Et comme Horace étonné ne répondait pas : — Je vous connais, poursuivit Roger.

— Moi je ne vous connais pas, dit Horace.

— Sans doute ; mais j'ai souvent, dans ma famille, entendu parler de la vôtre. Nous savons la façon étrange dont vous avez été élevé : les uns ont blâmé madame votre mère, les autres l'ont approuvée ; moi je vous plains !... Vrai Dieu ! vous êtes beau et brave et digne de porter votre nom ! Que faites-vous ici, je vous prie, et que doivent penser les mânes de vos aïeux ! Une belle existence vraiment ! Le bruit court dans la contrée que vous allez épouser Denise : allons donc ! une Bideau, mon cher!... Il ne vous manque plus que de rincer les verres et de plumer la volaille sur le pas de votre

porte. Pardonnez à ma franchise, mais je ne puis voir de sang-froid une destinée comme la vôtre se gâcher de gaieté de cœur. Vous êtes pauvre, mais vous êtes jeune ; refaites votre fortune : Dieu vient en aide aux hommes forts. D'ailleurs mieux vaut une noble lutte qu'une oisiveté honteuse. Toutes les carrières vous sont ouvertes ; vous ne savez rien, apprenez ; mais, pour Dieu, ne restez pas ainsi les bras croisés au soleil ! cette vie est abrutissante. Maître Bideau est un rustre, et sa fille une sotte.

Horace eut une vive fantaisie de jeter le vicomte dans la rivière ; mais l'étrangeté de ces paroles le frappait si vivement qu'il réprima les mouvements impétueux de son âme et continua son attention aux discours funestes de Roger.

— Pensez-vous que je m'abuse sur les causes de votre tristesse ? Je lis dans votre cœur à livre ouvert. Vous nous avez entendus parler de gloire et d'avenir, et vous avez enfin compris que vous ne teniez pas votre place ici-bas. Cette place, mon cher, qui vous empêche de la conquérir ? Vous avez un beau nom ; vous l'ignoriez, je vous l'apprends. Sur mon âme, j'aimerais mieux être bâtard de votre père que

fils légitime d'un riche roturier. Arrachez-vous à cette vie où vous croupissez, il en est temps encore; l'avenir est à qui veut le prendre.

Roger de Parthenay parla longtemps de la sorte; et bien qu'Horace comprît à peine le sens et la portée de ces paroles, toujours est-il vrai qu'à les entendre il perdit le repos de son cœur. Le soir il se retira sur l'autre rive, et, prenant le bras de Joseph, il se promena longtemps avec le vieux serviteur. Il apprit bien des choses que lui avait cachées sa mère; et Joseph, harcelé par les questions de son jeune maître, oubliant le serment qu'il avait fait à Mme de F — mourante de ne jamais révéler à ce jeune homme la grandeur éclipsée d'une famille éteinte, conta longuement tout ce qu'il avait promis de taire. En cette soirée l'édifice que Mme de F — avait élevé au prix de tant d'abnégation, d'égoïsme et de sacrifices, fut ruiné de fond en comble. Horace, après avoir reçu les indiscrétions de Joseph, se frappa la poitrine avec rage, et, se jetant sur le gazon, il y versa des larmes abondantes.

Le lendemain, avant le lever du soleil, il sella son cheval, partit au galop et ne revint que le soir; sa tête était un chaos, et son cœur un enfer. Cependant, à force de lutter

contre les idées qui l'obsédaient, il parvint, au bout de quelques jours, sinon à étouffer, du moins à dominer cette exaltation naissante. Son âme était demeurée jusqu'alors trop étrangère aux ambitions de tout genre pour qu'une première étincelle pût l'enflammer et la dévorer tout entière; les eaux de sa vie avaient jusqu'à ce jour été trop calmes et trop limpides pour que la surface, un instant agitée, ne reprît pas bientôt son immobilité transparente. La présence de Denise, les projets d'un avenir tranquille, l'aspect heureux et paisible de tout ce qui l'entourait commençaient déjà à rasséréner les pensées d'Horace : mais il en est du bonheur comme des murs de clôture, la première pierre qui tombe entraîne toutes les autres; il n'est pas d'égratignure au cœur qui ne devienne bientôt une plaie.

Huit jours venaient de passer sur les conseils de Roger et sur les révélations de Joseph; Horace avait presque reconquis sa nature placide et rustique; toutefois il nourrissait complaisamment une vague mélancolie qui le charmait à son insu. Il aimait les promenades solitaires et laissait volontiers son cheval errer à l'aventure. Un jour son cheval s'égara; vers le soir Horace chercha à s'orienter et l'essaya vaine-

ment. Il allait pousser sa monture vers un village dont il apercevait le clocher à travers les arbres effeuillés par l'automne lorsqu'il entendit les pas pressés de deux chevaux qui semblaient venir à sa rencontre. En effet, au détour du sentier, deux cavaliers débouchèrent au grand trot : l'un d'eux était une femme jeune, belle et vêtue d'une amazone élégante; l'autre était le vicomte Roger de Parthenay.

— Eh! par Dieu! s'écria Roger en faisant galopper son alezan vers Horace, c'est vous, mon cher! je suis enchanté de vous voir et je bénis le hasard qui vous a fait visiter ces contrées lointaines!... Accourez donc, Flavia, cria-t-il à la jeune femme qui avait mis son cheval à l'amble; je vous présente M. le comte Horace de F —... C'est ma sœur, mon cher, une femme charmante; je suis heureux de vous présenter l'un à l'autre.

Mlle de Parthenay s'inclina légèrement; Horace fit une grimace horrible, donnant au diable une telle rencontre.

— Je me suis égaré, dit-il au vicomte; soyez assez bon pour m'indiquer le sentier qui doit me ramener au gîte.

— Je n'en ferai parbleu rien! s'écria Roger. Nous vous gardons, mon cher; vous passerez

quelques jours au château. Ma sœur est vraiment curieuse de vous connaître; votre histoire a fait du bruit dans notre monde.

— Permettez-moi, monsieur, dit Mlle de Parthenay, d'ajouter mes instances à celles de mon frère.

Ces paroles furent dites d'une voix si douce que le pauvre Horace se sentit remuer jusque dans le fond du cœur. Il pâlit, se troubla et ne répondit pas.

— Vous voyez, ma chère, dit à voix basse Roger à Flavia, un véritable rustre ; je vous l'avais bien dit ; mais nous le formerons..... Puis, élevant la voix et se tournant vers Horace : — Vous acceptez, monsieur le comte ; permettez-moi de vous offrir mes remercîments et ceux de ma sœur.

Ce titre de comte qu'Horace s'entendait octroyer pour la première fois sonna si étrangement aux oreilles de ce jeune homme qu'il ne sut réellement pas s'il devait le prendre pour un compliment ou pour une injure. Il essaya d'échapper à l'hospitalité qui lui était offerte d'une façon si charmante et si importune à la fois ; mais il y eut dans les instances de Roger tant de grâce et d'affectueuse urbanité, dans le regard et dans l'aspect de Flavia une puis-

sance d'attraction si impérieuse et si magnétique qu'Horace, tout en protestant qu'il irait dormir le soir même à Coulon, se prit à suivre Roger et à gravir le coteau qui mène par des pentes insensibles au château de Parthenay. Ce castel est situé sur le sommet de la colline; les toits du village fument à ses pieds; ses tours noires et lézardées dominent d'un côté les riches vallées de la Sèvre, et de l'autre les forêts de Beauvoir. Le soleil se couchait majestueusement derrière ces bois étincelants des mille teintes de l'automne lorsque nos trois cavaliers s'arrêtèrent dans la cour du château. Horace, quelque rustique que fût sa nature, ne pouvait refuser ses hommages à Mme de Parthenay : il se laissa donc guider par Roger, tout en maudissant bien sincèrement la rencontre fâcheuse qu'il venait de faire, et se promettant de repartir immédiatement pour son village.

Mme de Parthenay, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, travaillait à un ouvrage de tapisserie. C'était une de ces femmes dont la race se perd chaque jour, et dont l'aristocratie nobiliaire a seule conservé les derniers vestiges; femmes si gracieuses, si indulgentes et si bonnes qu'on oublie qu'elles ne sont plus belles;

créatures adorables qui savent si bien vieillir qu'on ne se souvient pas qu'elles ne sont plus jeunes.

— Ma mère, dit Roger après avoir baisé avec une affection respectueuse les doigts blancs et secs de Mme de Parthenay, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte Horace de F —.

— C'est vous, monsieur? dit Mme de Parthenay avec une joie mêlée de surprise ; je suis heureuse de vous voir ! Roger m'a souvent parlé de vous ; j'ai connu votre mère ; le comte de Parthenay et votre noble père ont combattu pour la sainte cause sous les mêmes drapeaux. Vous voyez, monsieur, que vous n'êtes pas étranger parmi nous..... Vous ressemblez à votre mère, ajouta Mme de Parthenay en couvrant Horace de son regard doux et voilé. Elle était aussi bonne que belle. Ses goûts de retraite et de solitude la séparèrent brusquement de ses anciennes relations ; mais son souvenir est toujours resté, cher et précieux, dans notre cœur à tous ; mes enfants sauraient vous le dire.

Flavia était venue s'asseoir auprès de Mme de Parthenay ; bientôt la conversation devint générale. On observait, on écoutait Horace avec

une curiosité vive. Horace, de son côté, transporté tout à coup de la sphère prosaïque où se remuaient pêle-mêle maître Bideau, sa fille et les villageois de Coulon, dans le monde élégant dont Mme de F — avait transmis l'instinct à son fils, Horace s'abandonnait au charme qui le captivait, et il lui semblait parfois, dans son enivrement poétique, qu'il venait de retrouver sa patrie d'où il avait été exilé tout enfant. Au bout d'une heure, il ne songeait plus à retourner à Coulon. Un serviteur du château partit pour rassurer les amis d'Horace, et il fut décidé que le jeune homme donnerait quelques jours à ses nouveaux amis. Après le souper Mme de Parthenay s'appuya sur le bras d'Horace, et tous les deux, accompagnés de Roger, allèrent respirer l'air du soir sous les chênes qui servent d'avenue au château. Le vent soufflait tristement dans les feuilles. Flavia s'était retirée dans la tourelle où elle avait établi son cabinet de travail, et la brise apportait aux promeneurs les chants affaiblis de la jeune fille, mêlés aux accords de la harpe. Entraînée par ses souvenirs, Mme de Parthenay parla, imprudemment peut-être, de Mme de F —, de l'éclat qui environnait jadis cette noble et belle famille, des malheurs qui la frappèrent; elle

toucha avec une exquise délicatesse au dernier coup que Mme de F — porta elle-même à son arbre de noblesse, regrettant et doutant à la fois que le rejeton d'un tronc aussi illustre eût été étouffé dans son germe et desséché dans sa séve. Ces paroles firent vibrer dans le cœur d'Horace des cordes douloureuses, et réveillèrent dans cette âme déjà tourmentée les idées turbulentes qui commençaient à peine à s'apàiser.

On rentra au château vers la dixième heure. Horace avait besoin de silence et de solitude pour recueillir sa pensée : il se retira dans la chambre qui lui était réservée, et demeura longtemps triste, pensif, agité, le front appuyé sur la pierre de sa croisée ouverte. La fraîcheur de la nuit le calma. Il remarqua que sa chambre communiquait avec la bibliothèque du château : il s'arrêta mélancoliquement devant les rayons chargés de livres, et s'aperçut pour la première fois qu'il ne savait rien. — O ma mère! ma mère! s'écria-t-il avec désespoir, qu'avez-vous fait de votre enfant!...

Il prit au hasard un volume, se jeta sur son lit et parcourut le premier feuillet : ce livre s'appelait *Réné*. Horace s'abreuva à ces sources funestes et fut perdu sans retour. Il passa la nuit dans les larmes; il se précipita sur sa

douleur avec une rage mêlée de volupté. Le lendemain, au soleil levant, il ne restait plus rien de notre Horace ; l'enfant de la nature était mort en lui, et déjà surgissait l'homme des sociétés modernes.

La journée qui suivit cette première nuit de l'hospitalité ne fut pas moins fatale à Horace. Flavia avait reçu, la veille, un ballot de livres nouveaux : parmi ces livres se trouvaient les premiers poëmes de Byron en anglais. Flavia savait l'anglais aussi bien que sa langue maternelle : les premiers chants d'*Harold* la plongèrent dans un si grand enivrement qu'elle voulut initier au secret de son enthousiasme Mme de Parthenay et Roger. Ses yeux lisaient le texte et sa voix traduisait ; elle était belle comme Adda ; et, durant la journée entière, Horace puisa à la même coupe l'amour et la science, ces deux poisons de la vie.

Horace demeura huit jours au château de Parthenay ; il entendit durant huit jours les lèvres de Flavia traduire le génie de Byron ; il se baigna durant huit jours dans les ondes amères du *Corsaire* et de *Lara :* huit jours suffirent pour altérer à jamais ce cœur pur et primitif, pour ternir cette glace limpide, pour entamer cette âme de diamant.

Le jour Horace écoutait Flavia : il passait une partie des nuits à dévorer les romans modernes qu'il trouvait dans la bibliothèque, à saisir son image dans tous les héros, l'image de Flavia dans toutes les héroïnes, ayant un art miraculeux pour adapter aux besoins de son cœur et aux fantaisies de son imagination, l'imagination et les fantaisies de chaque romancier. Il est un livre qui porta le dernier coup à ce malheureux enfant, le livre le plus noble, l'œuvre la plus adorable peut-être d'un des plus beaux génies de notre siècle. Je veux parler de *la Fiancée de Lammermoor*. Plusieurs autres romans de Walter Scott sont plus populaires et plus admirés : pour moi, je ne sais rien d'aussi touchant ni d'aussi mélancolique que cette pâle figure de Ravenswood, image d'une aristocratie près de s'éteindre, mais plus belle et plus gracieuse dans son agonie que l'aristocratie dorée dans tout son éclat, astre mourant dont les dernières lueurs font pâlir encore aujourd'hui les astres nouveaux qui ont pris place au ciel. Cette lecture éclaira Horace sur sa position et lui en révéla tous les poétiques trésors. Il laissa son cœur au château de Parthenay, et rapporta à Coulon un esprit imbu de toutes les misérables idées dont

son éducation l'avait préservé jusqu'à ce jour.

De retour à Coulon, son premier soin fut d'envoyer Joseph à la ville.

— Mon jeune maître, dit Joseph en recevant l'ordre de partir, votre poudre n'est pas usée et vous avez encore du plomb.

— Il ne me faut ni plomb ni poudre, dit Horace : enveloppe mon fusil de son fourreau de serge et suspends-le au manteau de la cheminée ; donne mes chiens au garde-chasse ; cache ma poudrière et mon carnier.

— Que se passe-t-il ? demanda Joseph d'un air inquiet ; que vais-je faire à la ville !

— Tu vas chercher chez M. Robin les livres dont voici la liste ; tu rapporteras en même temps du papier, des plumes et de l'encre.

— Seigneur Dieu ! pensa Joseph, mon jeune maître est fou !

Que vont penser Denise et maître Bideau ? plus de chasses au Marais, plus de conversations le soir au bord de l'eau ; Horace est sombre, Horace est triste, Horace est mort; Denise et maître Bideau ne reconnaissent plus leur Horace. Voilà qu'il pâlit sur les livres, étudie la géographie et l'histoire, encombre son cerveau de meubles inutiles, fausse son cœur par les sentiments exagérés qu'a développés la lit-

térature moderne ; le voilà en train de devenir un garçon charmant, un jeune homme lettré, un poëte peut-être! Le matin il se promène, seul, rêveur et lisant des élégies ; le soir il allume sa lampe *studieuse*, il médite, prend des notes et pense. Autrefois il ne pensait pas ; il était heureux, et dormait dix heures de suite sans déranger sa tête sur l'oreiller. Joseph est aux champs, Denise pleure, maître Bideau fume cinq pipes de plus par jour.

— Je veux m'instruire, disait un soir Horace à Bideau; je rougis de mon ignorance et je veux que Denise soit fière de son époux.

— Mon futur gendre, lui répondit Bideau, vous me faites l'effet de cheminer dans une mauvaise voie ; les Parthenay vous ont gâté, mon fils. Si Denise est fière de son époux, pensez-vous que M. Horace sera fier de son épouse?... Eh! mes enfants, soyez heureux l'un par l'autre, et laissez l'orgueil aux sots.

Le fait est qu'Horace ne songeait guère à Denise et que l'image de Flavia remplissait déjà les rêves de ce jeune homme. Durant les deux mois qui devaient précéder son mariage avec la fille de maître Bideau il retourna plusieurs fois au château de Parthenay, et chaque fois il en rapporta une âme plus dévorée d'ambition,

d'amour de fortune et de gloire. Un jour, on touchait aux premières gelées de novembre, il arriva au château par un temps humide et froid. Il aperçut dans la cour une berline de voyage chargée de cartons et de malles : à cet aspect son cœur se brisa. Comme il descendait de cheval Roger vint à lui, et, lui serrant la main avec cordialité : — Nous partons pour Paris, mon cher, dit-il à Horace consterné. Sachez bien qu'on ne vit que là-bas, et qu'ici l'ennui vous tuera. Hier encore ma sœur me parlait de vous : vous avez été pour elle une étude vraiment curieuse.

Dieu seul a pu savoir ce qui se passa dans le cœur de l'infortuné jeune homme après le départ de ses amis. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le jour du mariage arriva. Horace s'était promené la veille avec maître Bideau et Denise ; il avait été silencieux et sombre, mais en s'éloignant il avait dit : — A demain.

Le lendemain le soleil se leva dans la brume, Denise dans la joie, Horace dans la douleur. A onze heures de la matinée la mariée, parée des pieds à la tête, attendait l'époux, et déjà l'inquiétude faisait trembler le bouquet d'oranger sur le sein agité de la belle impatiente ; maître

Bideau marchait gravement dans la salle du rez-de-chaussée, fort embarrassé de sa dignité de beau-père et de l'emploi de sa cravate blanche; une cloche enrhumée sonnait à l'église, les enfants faisaient partir des pétards phthisiques sur la rive, les gars du hameau tiraient aux nuages des coups de fusil fêlé; une pluie fine et pénétrante tombait depuis la matinée, l'unique rue de Coulon n'était déjà plus qu'un horrible bourbier; maître Bideau déclarait, en se frottant les mains, qu'on n'avait point encore vu un aussi beau jour au village.

Voyant qu'Horace n'arrivait pas, maître Bideau s'élança dans une barque et gagna l'autre bord. Joseph déclara que le jeune homme était parti le matin, à cheval, pour une promenade de quelques heures : le vieux serviteur ne savait rien de plus.

Le jour se passa, la nuit descendit dans le Marais : Horace n'avait point reparu. Que de larmes versèrent les beaux yeux de Denise, que de paroles les lèvres indignées de Bideau! Le lendemain ne ramena point Horace. On courut à la ville, on s'informa dans les hameaux voisins : quelques pâtres se rappelèrent l'avoir vu la veille, au matin, gravissant à cheval la colline du château de Parthenay; il semblait

triste et préoccupé, avait rôdé près d'une heure autour des fossés, et s'était éloigné en jetant sur sa demeure abandonnée un long et douloureux regard. Les renseignements n'allaient pas au delà, et on ne put retrouver les traces du fugitif.

Voici, mon ami, ce qui était arrivé. Horace n'aimait pas Denise, mais sa parole étant donnée, il arriva jusqu'au dernier jour avec la volonté de remplir ses engagements. Il pressentait bien instinctivement que ce mariage ne pouvait avoir lieu ; mais, sans courage pour jouer lui-même le rôle de la destinée, il s'abandonnait machinalement à la dérive de la vie. La veille du mariage projeté, il se coucha résigné à son sort et persuadé en même temps que ce mariage ne saurait avoir lieu. Je signale des contradictions et ne les explique pas. Le lendemain, au lever du jour, Horace monta à cheval et voulut revoir une fois encore, avant le sacrifice, les lieux funestes où il avait désappris le bonheur. Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa bête et arriva bientôt au château de Parthenay. Là il oublia les heures ; la journée touchait au soir lorsqu'il se souvint que Denise n'avait pu se marier sans lui. Il était trop tard : la honte l'empêcha de retour-

ner à Coulon ; il alla coucher au prochain village. Ce village se trouvait sur la route de Paris. Horace ne dormit pas. Le lendemain, triste et désespéré, il remonta à cheval et laissa flotter la bride sur le cou de sa monture : le cheval marcha droit devant lui. Horace avait quelques pièces d'or dans sa poche : de village en village et d'auberge en auberge, avec la louable intention de revoir Coulon et de s'offrir comme une victime aux saints autels, Horace arriva au bout de dix jours à Paris.

Quelle âme n'a pas vu ses bourgeons et ses fleurs se flétrir et tomber au souffle des réalités? S'il y eut jamais un être privilégié qui n'assistât point à la ruine de ses espérances, certes ce ne fut point Horace. Arrivé à Paris, il écrivit avec ses regrets, avec ses remords et avec ses larmes une lettre à Denise et à maître Bideau : la lettre avait douze pages, coûta cinq francs de port, et le père et la fille n'en comprirent pas un mot. Ce qu'il y avait de plus clair en tout ceci c'est que Denise était délaissée par l'ingrat qu'elle aimait. Maître Bideau répondit les lignes suivantes : « Mon garçon, je » t'engage à écrire désormais moins longue» ment et plus clairement : ce sera pour moi » un double bénéfice. Je t'expédie tes effets

» par le roulage, et t'adresse par la poste une » année entière de tes revenus. Denise te fait » des chemises, et moi des compliments. »

La première démarche d'Horace après son arrivée fut de se présenter à l'hôtel de Mme de Parthenay. Il y fut accueilli avec une froide bienveillance. Charmant au fond du Bas-Poitou, il était par trop rustique dans un salon de la rue de Varennes. Le pauvre enfant ne comprenait pas qu'il n'avait été pour Roger, pour Flavia qu'un objet de curiosité, une étude psychologique, une distraction de quelques heures offerte à l'ennui des nobles châtelains. Flavia lui jeta un regard superbe; Roger le prit à part et lui dit :

— Mon cher, que diable êtes-vous venu faire à Paris ? Vous voilà vêtu comme un ours; vous avez des habits de gendarme et des bottes de sergent de ville. Où prenez-vous vos parfums? Votre linge m'écorche la peau. Et ceci et cela. Horace crut qu'il deviendrait fou; il sortit découragé et la mort dans le cœur. Roger lui avait donné l'adresse de ses fournisseurs : le malheureux dépensa en un jour plus des deux tiers de l'argent que lui avait envoyé Bideau. Le lendemain Roger lui dit :

— Mon cher, quels sont vos revenus?

— Quinze cents livres, répondit Horace.

— Combien avez-vous dit? demanda Roger en jouant nonchalamment avec son lorgnon.

— Quinze cents livres, répéta Horace en pâlissant.

— C'est juste de quoi payer vos gants, mon cher. Revenez demain : je vous enseignerai la vie.

Roger lui donna de si bonnes leçons qu'au bout de six mois Horace était en beau chemin pour se ruiner complétement : il avait fait vendre ses propriétés et mangeait bravement son fonds avec son revenu. Il est vrai qu'il se formait aux belles manières, voyait Flavia tous les jours et s'enivrait d'amour auprès d'elle. Un jour il reçut une lettre de faire part aux armes de Parthenay : on lui annonçait le mariage de Flavia avec le comte de Beauvernay; on le priait d'assister à la bénédiction nuptiale.

La malheureuse? se dit Horace avec désespoir. Sa mère l'aura sacrifiée à quelque vieillard impuissant ! Va, je te resterai, infortunée victime; mon amour essuiera tes larmes et consolera ta douleur ! Le soir même il fit une satire contre l'avarice des parents et stigmatisa en vers faux le sordide intérêt des familles.

Trois jours après Horace se couvrit de vête-

ments noirs, et alla s'appuyer, pâle et mélancolique, contre un pilier de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin. Il avait brûlé ses yeux de pleurs et arrangé avec un art assez remarquable le désordre de sa chevelure. Bientôt les équipages arrivèrent à la porte du temple, et les fiancés et les grands parents allèrent s'agenouiller dans le chœur. L'église était obscure : Horace ne put qu'entrevoir le vêtement blanc de Flavia. Il appuya son front brûlant contre la pierre et tâcha de verser des larmes abondantes; il essaya même de déchirer sa poitrine avec ses ongles, et chercha s'il n'avait pas par hasard un bon poignard dans sa poche. Il avait lu dans les romans que les choses se passaient de la sorte. La cérémonie achevée, Roger vint frapper sur l'épaule d'Horace : Horace lui prit la main et la serra avec un sentiment de douleur véritable.

— Eh! qu'avez-vous, cher ami? demanda le vicomte; vous ressemblez à un croque-mort. Venez recevoir les adieux de ma sœur : une chaise de poste attend les deux époux à la porte de l'église; venez, les postillons sont en selle.

— Comment! une chaise de poste! dit Horace étonné. Il faut que ce mari soit un ogre, pensa-t-il, pour enlever ainsi sa femme.

— Oui, dit Roger en entraînant Horace, ce sont les mœurs anglaises, mon cher : on échappe ainsi à l'immorale publicité du mariage. Vous voyez qu'il vous reste encore beaucoup de choses à apprendre.

Horace suivit machinalement Roger : le comte et la comtesse de Beauvernay avaient déjà pris place dans leur chaise découverte. Le comte était un beau jeune homme rempli de grâce et d'élégance ; la figure de la comtesse rayonnait d'un bonheur que voilait à peine la tristesse des tendres adieux. Les postillons étaient en selle : leurs fouets claquèrent, la chaise s'ébranla ; Roger baisa la main de sa sœur ; et Flavia, apercevant Horace, lui envoya de ses doigts blancs et fins un salut dont les femmes de Florence eussent envié la coquetterie.

Tel fut, mon ami, le poëme des amours d'Horace. Vous voyez déjà notre pauvre Horace déchu de sa primitive nature ; le ruisseau qui baignait les plaines fleuries s'est mêlé aux flots amers : bientôt vous verrez ce jeune homme oubliant Flavia pour courtiser la gloire, et toujours la gloire partant, comme Flavia, en chaise de poste et envoyant un geste d'adieu à son amant obscur et délaissé.

Horace se souvint, dans le malheur, des

amis qu'il avait délaissés ; il pensa à Denise, à Bideau, à ces êtres simples, bons et généreux qui ne lui avaient pas fait un reproche, qui ne s'étaient pas permis une récrimination, qu'il avait trouvés, de loin comme de près, toujours tendres, fidèles et dévoués. Il se rappela aussi son enfance calme et laborieuse, et il vit passer devant lui l'image de ses jeunes années. Il se demanda ce qu'il avait fait à Paris depuis un an qu'il avait quitté le village; et, honteux d'une vie si misérablement occupée, il résolut d'aller retremper son cœur aux sources où s'était abreuvée sa jeunesse. Il retint sa place à la diligence et partit. Arrivé à Niort, il prit un cheval de louage et se dirigea vers Coulon. On était aux derniers jours de l'automne. Vers le soir, comme le soleil venait de se cacher et que la nuit jetait sur le Marais les voiles du crépuscule, Horace entra dans le hameau. Il aperçut de loin Denise assise près de son père; les chiens d'Horace étaient étendus aux pieds de la jeune fille; les villageois causaient entre eux, attroupés sur la rive; quelques barques se croisaient sur l'eau, les pêcheurs gagnaient le bord; la cloche du soir sonnait au temple rustique. Le voyageur arrêta son cheval et se prit à contempler le tableau de ce bonheur

doux et paisible d'où lui-même s'était exilé.

Avez-vous jamais lu sans attendrissement un passage de don Quichotte, celui où le héros de la Manche revient au gîte après sa première excursion? Il rentre roué de coups, et s'arrête, au milieu de sa course, à contempler mélancoliquement ses plates-bandes de fleurs et de légumes, ses canards qui barbottent dans la mare, sa nièce et sa gouvernante qui ravaudent leurs bas sur le seuil de la porte; d'un côté, mon ami, la poésie qui est allée courir les champs, et qui rentre écloppée, n'en pouvant plus et tirant de l'aile; de l'autre, la prose, qui est restée au logis les pieds dans la flanelle et qui n'a point enrhumé son bonheur.

Horace descendit de cheval et s'approcha de ses amis, qui ne l'avaient point reconnu dans l'ombre. Je vous laisse à penser quelle joie et quelles larmes! Denise ne fut point boudeuse; maître Bideau ne joua pas le rôle de père indigné; Horace fut reçu en enfant prodigue, par l'un comme un fils, par l'autre comme un frère. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait fait à Paris il rougit et baissa la tête.

— Écoute, lui dit après souper maître Bideau en le prenant à part, tu as fait une sottise, mais il est temps de la réparer. Reste

avec nous : là-bas tu te perdrais. Épouse ma fille, ne l'épouse pas, tu es libre ; mais reste, je t'en prie au nom de ton repos, je t'en conjure au nom de ta mère. Je ne sais rien de tes ambitions, rien de tes projets, rien de tes espérances ; ce que je sais bien, c'est que depuis que tu t'es retiré de nous ton âme est triste et misérable. Cruel enfant ! tu avais le bonheur sous la main, et tu n'as pas voulu te baisser pour le prendre ; tu as mieux aimé courir après des chimères. Qu'as-tu gagné à les poursuivre ? Te voilà revenu avec un habit mieux fait et du linge plus fin ; mais le cœur qui bat là-dessous, malheureux, dans quel état nous le rapportes-tu ? Va, reste avec nous, reprends tes habitudes de travail. Tu as vendu ton bien, c'est moi qui l'ai acheté, je te dois encore quelques milliers de francs : reprends tes titres et soyons quittes.

A ces mots maître Bideau tendit à Horace le contrat de vente ; Horace sauta au cou de cet homme et le tint longtemps serré sur son cœur. — Laissez-moi tout entier, lui dit-il, à la joie de vous revoir ; demain nous parlerons d'affaires. Maître Bideau fit descendre Horace dans une barque et le conduisit sur l'autre bord. — Où me menez-vous ? dit le

jeune homme. — Chez toi, répondit l'aubergiste. En effet ils entrèrent dans la maison que Mme de F — avait léguée à son fils. Rien n'y était changé : Joseph l'habitait encore. Plus indulgent que la gouvernante de don Quichotte, l'honnête aubergiste n'avait même pas brûlé les livres qui avaient perdu Horace. Celui-ci embrassa de nouveau maître Bideau et dormit sous ce toit qui avait abrité son enfance.

Vous, mon ami, qui n'avez point changé de patrie et que chaque année a toujours ramené au foyer paternel, vous qui n'avez point vu votre nid emporté par les vents contraires sous des cieux étrangers, vous ne savez pas combien il est doux et cruel à la fois de revoir, après les longues absences et les longues douleurs, le berceau où s'est élevée notre enfance et d'où la mauvaise fortune nous exila tout jeune encore ! Horace retrouva tous ses souvenirs, mais non le repos de son âme. Aussitôt que l'habitude eut émoussé les premières joies du retour il fut blessé des mœurs et des façons de ses hôtes et s'étonna d'avoir pu consumer les plus belles années de sa vie au milieu de ces rustiques compagnons. Il remarqua que le soleil des champs avait flétri le visage de Denise, et

se demanda s'il était bien vrai qu'il eût songé sérieusement à unir sa destinée à celle de cette enfant. Je dois vous dire que le temps avait en effet exercé de cruels ravages sur la fille de maître Bideau. Dans nos campagnes la jeunesse et la beauté des femmes n'ont qu'un jour. Horace chercha vainement les grâces qui l'avaient charmé. Honteux du passé, contrarié, humilié peut-être par la noblesse et la générosité de sentiments qui l'avaient accueilli, il se sentit mal à l'aise dans l'atmosphère de Coulon, et, pour échapper aux ennuis de l'heure présente, il se tourna vers l'avenir avec une anxiété nouvelle.

Il avait lu et s'était laissé dire que les lettres étaient des filles du ciel descendues sur la terre pour consoler nos douleurs et essuyer nos larmes. Il se mit de nouveau à cultiver les lettres, qui le firent mourir de chagrin. Mais n'anticipons pas sur les événements, suivons docilement le cours de cette destinée que nous avons vue, à sa source, dormant sur un sable argenté, à l'ombre des verts rameaux, et qui ne roulera plus désormais que sous un ciel d'airain et sur des graviers stériles.

Je déclare que je ne sais rien de plus horrible que les préoccupations littéraires. L'homme

qui fait un livre porte dans son sein un ver rongeur plus impitoyable que le remords. Courbé sous les feux du soleil le laboureur arrose les sillons de ses sueurs, mais le soir il ramène les bœufs aux étables et s'endort; l'ouvrier travaille la semaine entière, mais aux jours de fête et de loisir il se délasse dans la joie et se repose dans l'oubli; l'écrivain seul n'a point de trêves : à toute heure la pensée l'assiége et le tourmente; elle s'asseoit près de lui aux repas, elle marche à ses côtés sous les dômes de feuillage; il la retrouve le soir, blottie sous son oreiller. L'homme qui fait un livre n'appartient ni à ses amis, ni à sa famille, ni à sa maîtresse; il appartient à l'art, qui lui murmure sans cesse aux oreilles les paroles des sorcières à Macbeth ; il appartient à ses héros, au monde fictif qui l'envahit et l'absorbe; pour le monde réel, il ne le connaît plus. Je n'ai jamais compris comment il peut se faire qu'une femme ose aimer un écrivain et consente à devenir l'humble rivale de la Muse. L'instinct des grands dévouements peut seul expliquer de pareils sacrifices. On n'a pas donné assez de larmes à la noble épouse de Byron ; on ne sait pas tout ce que l'amour vrai de la femme aux prises avec les rêves du poëte cache d'angoisses et de tristes-

ses. J'en appelle à vos ombres éplorées, victimes inconnues de la gloire de vos époux; dites si leur génie n'a pas meurtri plus d'une fois vos cœurs, si vos fronts n'ont pas saigné sous leurs lauriers comme sous une couronne d'épines! Pâles amantes, tristes épouses délaissées pour les fantômes du cerveau, trahies pour les fées de l'imagination, que de pleurs n'avez-vous pas versées sur vos couches solitaires! que de sanglots n'ont pas éclaté dans vos brûlantes insomnies! que de fois, sous l'éclat qui vous illuminait de ses brillants reflets, n'avez-vous pas demandé au ciel un amour sans faste et sans gloire!

Certes, Horace n'avait rien de commun avec Byron, et il est vrai de dire que le génie ne le tourmentait pas. Toutefois, à peine eut-il trempé sa plume dans une bouteille d'encre qu'il devint le plus insupportable des personnages. Il perdit l'égalité d'humeur qu'il avait conservée jusqu'alors, et se montra fantasque, brusque, bizarre, inexplicable. Il écrivait durant la journée entière, et le soir, chez maître Bideau, devant le foyer étincelant, il lisait à haute voix les pages nouvellement écloses. Les œuvres d'Horace inspiraient à Denise une vive admiration; plus sensé ou moins intelligent,

maître Bideau dormait, comme une marmotte, sur sa chaise.

— Pardieu ! disait l'honnête aubergiste un soir qu'il avait écouté le jeune homme avec une constance vraiment héroïque, pardieu ! tu es un singulier garçon ! tu exprimes des sentiments magnifiques dans un langage que je comprends à peine, mais qui doit être fort beau, j'en suis sûr ! Tes pensées sont pleines de raison, tout ce que tu écris est d'une sublime sagesse : comment arrive-t-il que tout ce que tu fais soit d'une insigne folie? Comment concilier tes actions avec tes doctrines, tes préceptes avec ta conduite ? Je voudrais savoir aussi dans quel but utile et louable tu barbouilles du matin au soir les chiffons que voici. Penses-tu que les bourres de papier blanc valent moins que les bourres de papier noirci ? Ce n'est pas mon avis, ni le tien, j'imagine. Denise, en t'écoutant, bâille comme une carpe au soleil ; pour moi, je crois que l'homme qui a tracé un sillon, greffé un poirier ou mis une feuillette en bouteilles a rendu plus de service à l'humanité que celui qui a écrit un livre. Maintenant, reprends ta lecture et pardonne à maître Bideau s'il s'endort en t'écoutant.

Son livre achevé, Horace partit. Vainement

Denise et son père tentèrent de le retenir : l'ingrat les délaissa de nouveau. Il partit malgré leurs conseils et leurs larmes. Il rentra sans pâlir dans ce Paris où il avait déjà tant souffert. Il vit bien flotter d'abord, à travers les brumes de la Seine, une blanche et gracieuse image qui avait les traits de Flavia ; mais cette image s'effaça bientôt devant celle de la gloire, qui lui souriait en lui jetant des fleurs. Une troisième image, moins belle et moins idéale, fut celle de la faillite, qu'il trouva, le lendemain de son arrivée, à la porte de la maison où il avait placé son argent ; son banquier était parti la veille pour les Pays-Bas. Horace n'avait plus pour fortune que sa plume et quelques milliers de francs que lui avait donnés maître Bideau. Ce coup terrible ne le découragea point : il s'était laissé dire que les poëtes mangeaient des fèves dans les greniers et que le génie buvait de l'eau dans les mansardes : il loua une petite chambre dans la rue du Four-Saint-Germain, à l'hôtel de l'Ange-Gardien, et se mit en quête d'un éditeur.

Il frappa à toutes les portes, et toutes les portes se fermèrent sur lui. Il se présenta à toutes les célébrités de l'époque, implorant un appui, cherchant un patronage ; il remarqua

avec stupéfaction que toutes les célébrités avaient des tapis sous les pieds et ne buvaient de l'eau qu'avec une sobriété excessive. *Le Cri de l'Ame* se promena dans tous les antichambres des écrivains, des romanciers et des journalistes, et revint à son auteur sans avoir été lu par personne. Il trouva cependant une espèce de drôle qui lui offrit, en échange du *Cri de l'Ame*, une paire de pincettes rouillées, une pendule en carton avec un mouvement en osier et un billet de cent francs qu'il s'engagea d'avance à ne point payer. Horace faillit assommer cet homme, et je regrette sincèrement qu'il ne l'ait point fait.

Horace vivait pauvre et seul : le jour il courait pour placer son livre ; le soir il travaillait, étudiait les littératures anciennes et modernes et ne s'endormait que bien avant dans la nuit. Le pauvre enfant accusait son siècle d'ingratitude et tombait déjà dans la vulgarité des génies méconnus. Déjà dans le fond de son cœur il blasphémait contre les puissances littéraires; il leur reprochait avec amertume d'être âpres et rudes aux talents qui bourgeonnent. Je ne sais, mais il me semble, à moi, que les avenues littéraires ne sont point encore assez hérissées d'obstacles. Je reprocherais plutôt à notre

époque de sourire trop complaisamment à toutes les ambitions, à toutes les fantaisies de gloire : c'est cette fatale complaisance qui nous a tous perdus. Depuis que les avenues littéraires sont si douces et si faciles, tout ce qui s'est cru doué de quelques facultés inventives ou intelligentes s'est rué avec fureur dans les champs de la pensée. Parce qu'on a quelque facilité, quelque grâce, quelque sentiment élevé des choses nobles et poétiques on se croit poëte, on délaisse son avenir; en cédant à un caprice on croit obéir aux lois du destin : on part et on arrive. Mais les branches qui, de loin, semblaient s'abaisser pour nous offrir leurs fruits et leurs fleurs, se relèvent brusquement; les sentiers qui nous avaient paru sablés et mollement inclinés sont escarpés et glissants; les mains amies qui nous invitaient se retirent, l'avenir nous trahit, la gloire nous échappe; bien heureux si la misère n'est point là qui gratte à notre porte. C'est alors que nous jetons à la vie un cri de désespoir et de malédiction; c'est alors que, blessés à l'endroit de notre vanité, nous insultons à notre siècle. Quelles grandes injustices a-t-il donc commises notre siècle? Prenez-moi par la main, gravissons l'escalier de bois, montrez-moi *Chatterton*

pâle et mourant de faim. Je vois des poëtes dînant au café Anglais et brûlant le pavé sous les roues de leur calèche. A ceux qui pleurent et qui blasphèment, aux grands hommes étouffés, aux dieux inconnus, le génie seul a manqué. Que notre époque soit donc sévère aux vanités qui s'essayent : je ne sache pas qu'il y ait un grand mal à cela. Encouragez les nobles efforts, ménagez le vent et la pluie au duvet des ailes naissantes ; mais ne souriez point à la faiblesse, mais n'invitez point l'impuissance par des caresses menteuses. C'est un rôle austère et pénible ; c'est le rôle obligé de tout homme de cœur.

Horace trouva dans sa misère des joies qu'il devait regretter plus tard. C'était une âme faible, mais poétique, qui avait un art merveilleux pour échapper au présent par les portes toujours entr'ouvertes du passé et de l'avenir. Triste et repoussé, il avait pour se consoler le cortége des regrets et des espérances, puis il songeait au sir Ravenswood ; et, bien que l'hôtel de l'Ange-Gardien rappelât d'une façon fort imparfaite le château qui s'élevait, mélancolique et ruiné, dans les plaines de Lammermoor, il se drapait avec les pages du roman de Walter Scott et se posait comme le type de

la noblesse pauvre et fière. Disons aussi que tant qu'il n'eut point d'éditeur et que les enfants de son esprit furent vierges de la publicité il trouva dans la composition des heures enivrantes de bonheur et d'oubli. La nuit, lorsque Paris était silencieux et que la lune dormait sur une mer de toits que la mansarde d'Horace dominait comme un promontoire, à l'heure où l'inspiration, affaissée par un long travail, s'éteignait avec la lampe pâlissante, Horace s'asseyait sur l'appui de sa fenêtre, et bien souvent les premières lueurs de l'aurore le trouvèrent là, mollement bercé par ses rêves. Il n'avait point de maîtresse, mais il pressait sur son cœur les reines de son imagination, toujours belles et toujours fidèles ; il n'avait point d'amis, mais, durant les nuits obscures, il se passionnait pour quelque lumière qu'il voyait briller, comme une étoile égarée, au milieu des combles. Que de poëmes n'ont point dévoré ces exaltations solitaires !

Enfin Horace trouva un entremetteur à sa pensée. Un éditeur, homme d'esprit et de goût (il s'en trouve quelquefois), s'avisa de lire *le Cri de l'Ame* et eut la délicatesse de penser qu'on pourrait tirer du cerveau d'Horace quelques billets de mille francs au profit de la li-

brairie. Après avoir consulté son portier et sa cuisinière il sortit avec la pieuse intention d'offrir quinze cents livres à Horace en échange du manuscrit. Arrivé à la rue du Four, l'éditeur en trouva les pavés si sales qu'il résolut de n'offrir que mille francs; l'hôtel de l'Ange-Gardien lui sembla d'un aspect si malhonnête qu'il rogna de deux cents livres la générosité de ses propositions; il respira dans l'escalier une odeur si infecte qu'il rogna cent livres de plus; puis, à partir du premier, cinquante francs par étage; puis, en apercevant dans la chambre d'Horace des vitres en papier huilé, des rideaux brodés à jour par la nature, une chaise boiteuse, une couchette maigre et plate, une cuvette fêlée, une cheminée sans feu (on était au mois de décembre) et Horace écrivant, les pieds dans sa couverture et tenant son encrier dans la main gauche afin que l'encre ne gelât pas, le vertueux éditeur, touché de la compassion la plus vive, les larmes aux yeux et la voix tremblante, n'offrit plus que trois cents francs pour quinze cents exemplaires du *Cri de l'Ame*.

Cet éditeur était un homme de beaucoup d'esprit et d'un sens droit comme un I : il avait sans doute formé son jugement par l'étude des

sciences exactes. Archimède et Blaise Pascal n'eussent pas mieux raisonné, à coup sûr. Voilà ce que dit, en se parlant à lui-même, ce merveilleux éditeur : — Ce jeune homme n'a pas de tapis sous les pieds, par conséquent il n'a pas de tapis à payer ; il demeure au sixième étage, partant son loyer lui coûte peu ou point; il n'a ni chevaux ni voitures, donc point de dépenses chez le sellier et le carrossier ; il est si maigre qu'il ne mange, j'en suis sûr, que d'un médiocre appétit, donc peu de frais au restaurant ; il a un habit rapé, donc le mémoire de son tailleur ne monte pas bien haut ; il n'a pas de feu au mois de décembre, donc il ne doit rien à son marchand de bois ; son escalier tue les mouches au vol, donc le parfumeur ne le ruine pas ; j'aperçois dans le coin de la chambre deux bottes qui bâillent sur toutes les coutures comme si elles entendaient lire les œuvres de leur maître, donc leur maître n'abuse pas de son crédit chez le bottier : décidément ce jeune homme est un garçon très-rangé qui n'a besoin de rien et qu'il faudrait citer comme un saint et précieux exemple à tous les fils de famille. Ma position est embarrassante : si je lui offre de l'argent je blesserai son amour-propre; il croira que je lui suppose des goûts ruineux, des mœurs

désordonnées, des créanciers acharnés, des dettes déshonorantes : dans sa colère il me jettera à la porte, cela ne fait pas un doute. D'un autre côté, si je lui demande son manuscrit pour rien, j'ai l'air d'un misérable qui va mendier du papier noirci. Voilà ce que je décide : je vais offrir un prix qui soit en rapport avec les besoins de ce garçon, et ces besoins me semblent si bornés qu'en proposant trois cents francs pour quinze cents exemplaires je crains encore de blesser la délicatesse de ce digne et brave jeune homme.

Il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Horace livra son manuscrit pour trois cents francs, payables sur le dernier bon à tirer. Lorsqu'il alla réclamer le salaire de son œuvre on lui présenta un petit mémoire de quatre cents livres pour corrections faites sur les épreuves. En déduisant de cette somme les trois cents francs qui lui étaient dus, Horace ne devait plus que cent francs à l'imprimerie. *Le Cri de l'Ame* parut et réussit. — Encore une demi-douzaine de triomphes comme celui-là, dit Horace, et je suis ruiné de fond en comble.

Alléchés par le succès les éditeurs accoururent ; pressé par le besoin Horace passa plusieurs traités à la fois : dès-lors il n'y eut

plus pour lui ni bonheur ni repos possibles.

Horace avait trouvé un grand charme à écrire *le Cri de l'Ame*. Il n'est rien de plus doux que de parler de sa douleur et de broder les fleurs de l'imagination au tissu de la réalité. Et puis il avait écrit ce livre dans le silence des champs, rêvant à son aise, travaillant à ses heures, jetant sa plume pour aller se chauffer au soleil, la reprenant pour se distraire des ennuis du présent et de l'amertume de ses souvenirs, et trouvant que la littérature était une douce et bonne fille, amie tendre et facile, vierge céleste, consolation divine.

Une fois à Paris entre les griffes des éditeurs, ce fut autre chose, vraiment! Ah! tu veux flâner, mon cher fils; tu trouves que le soleil, après avoir glissé sur les maisons de la rue du Four, arrive sale et glacé à ta mansarde; la plume pèse à tes doigts, l'air de la chambre est lourd et tu veux aller respirer les parfums des lilas en fleurs : à la chaîne, malheureux! reprends ta plume, les lilas ne fleurissent pas pour toi, le soleil ne brille pas pour toi; écris, travaille, creuse ton cerveau, fouille ton cœur, fouette ton esprit; tu dois livrer quatre volumes dans un mois, et l'éditeur frappe à ta porte!

Ah! tu pleures, mon pauvre enfant! ton front s'appuie découragé sur tes papiers épars et tes larmes coulent silencieuses. Qu'as-tu? ton cerveau est vide, ton esprit est fourbu, tu as épuisé les trésors de ton cœur et l'inspiration te délaisse : à la chaîne, esclave! Il s'agit bien d'inspiration ici! Ah! tu attends l'inspiration pour écrire! Que n'as-tu passé un traité avec elle! Ton cœur est épuisé, dis-tu? tu en as prostitué au public toutes les joies et toutes les douleurs : invente. Ton imagination est affaissée, réveille-la. Que le café embrase tes veines et ranime tes sens allanguis. Tu prétends que ces excitations te laissant sans force et sans énergie pour agir. Qui te parle d'action? Es-tu un homme d'action, toi? Tu n'es qu'un barbouilleur de papier, écris. Tu dis que la composition te vieillit avant le temps, que tu sauras avant d'avoir senti, et tu compares l'invention à un soleil factice qui ne fait éclore que des fleurs sans parfums. Eh! que nous importe à nous que la pensée dessèche ton cœur et le porte au cerveau? Que nous fait ta vieillesse précoce? Nous nous soucions bien, ma foi, que tes cheveux tombent ou blanchissent! A l'œuvre, misérable! le temps fuit, l'éditeur te presse : tu ne lui vendras pas tes larmes!

Ah ! tu aimes l'art, ton esprit a besoin de liberté ; harcelé par le temps tu ne produis qu'avec dégoût : pourquoi donc l'as-tu aliénée cette liberté que tu pleures? pourquoi l'as-tu compromis sur une feuille de papier timbré cet art que tu voulais cultiver avec amour? Va, tu n'es pas un artiste, tu n'es qu'un faiseur de livres; garde pour toi ton génie si tu en as : on te demande des volumes et non pas des chefs-d'œuvre. Et puis, crois-moi, laisse aux niais ces plaintes vulgaires; souffre en silence, subis ta destinée. Si tu as déserté ton village et renié les amis qui t'aimaient, si tu t'es enfoncé dans les broussailles de la vie littéraire, si tu te déchires aux haies épineuses, si tu laisses à chacun de tes livres un lambeau de ton cœur meurtri, qui l'a voulu, si ce n'est toi?

Horace comprit bientôt que la littérature, lorsqu'elle n'était pas le plus noble des loisirs, était le dernier de tous les métiers. Il sentait chaque jour s'ennoblir l'austérité de ses principes et se surprenait parfois à transiger avec son orgueil. Au début, lorsqu'il partait le front haut et l'humeur superbe, il s'était dit que la vertu et la probité étaient des sentiers doux et faciles où le voyageur cheminait gaiement sur des gazons fleuris et sous de frais ombrages ; il



eut fait quelques pas à peine dans ces voies âpres et rudes qu'il ne vit que des chemins escarpés où trébuchaient autour de lui les pieds les plus hardis et les résolutions les plus fermes. Sa fierté se révolta : abreuvé de dégoûts de tout genre, d'amertume de toute espèce, mécontent des autres, mécontent surtout de lui-même, il se dit que le temps le plus beau de sa vie, le plus suave et le plus calme, avait été celui où Horace n'était rien, pas même un homme de lettres, rien qu'un enfant ignorant et simple. Il se plaignit de la science et de l'amour, et commença à concevoir que sa mère avait eu raison peut-être.

Une nuit qu'il était assis sur l'appui de sa fenêtre il crut apercevoir le fantôme de sa mère qui s'abaissait vers lui au milieu des blanches nuées du ciel; il crut l'entendre lui adresser de doux reproches, lui demander pourquoi il avait échangé contre une agitation misérable le repos d'une vie obscure, mais pleine de dignité. Et comme Horace répondait en tremblant qu'il avait voulu ressusciter la gloire du nom de ses ancêtres, l'ombre, tendre et sévère à la fois, lui répondit qu'il eût été plus sage d'ensevelir ce nom dans un noble silence que de le livrer aux insultes d'une triste publicité.

Le lendemain Horace convoqua ses éditeurs, remboursa les uns, indemnisa les autres, rompit tous ses traités et partit à pied pour Coulon. Il arriva le sac sur le dos, le bâton à la main, vêtu d'une blouse grossière. Il rencontra maître Bideau sur la route de Niort au village; ils s'embrassèrent.

— Je reviens au hameau, dit Horace; je suis ruiné, mais je me ferai garçon de charrue; aimez-moi toujours comme votre fils et ne me reprochez pas trop amèrement de vous avoir quitté une seconde fois; lorsque vous saurez ce que j'ai souffert là-bas vous me pardonnerez peut-être.

— Qui songe à te faire des reproches! dit Bideau essuyant des larmes qu'il ne pouvait s'empêcher de répandre en voyant Horace si pâle et si maigre; t'ai-je jamais fait des reproches? Tu ne seras pas garçon de charrue; tu n'es pas ruiné, tu as toujours quinze cents livres de rente, ta propriété que j'ai achetée est toujours à toi; et puisque te voilà revenu à des idées plus saines, pourquoi n'épouserais-tu pas ma fille?

— Je n'osais pas vous le proposer, répondit Horace en serrant la main de l'aubergiste; j'épouserai Denise si elle y consent et tâcherai

de lui faire oublier tout le mal qu'elle a enduré à cause de moi.

— Comme te voilà maigre, mon pauvre garçon ! reprit Bideau. Il paraît que le métier que tu faisais là-bas était rude et peu profitable.

— Rude en effet, répondit Horace.

Et en causant ainsi tous les deux arrivèrent le soir à Coulon. — Voilà, dit Bideau à Denise, voilà encore une fois Horace qui revient tout exprès pour t'épouser. Il est un peu maigre, mais l'air de la campagne lui fera du bien.

Horace regarda Denise et faillit reculer d'effroi. La malheureuse fille n'avait point embelli depuis le dernier départ de son infidèle ; sa taille s'était déformée sous un fatal embonpoint ; ses pieds qu'eût enviés une duchesse, étaient devenus presque aussi larges que ses mains ; ses lèvres, en s'entr'ouvrant, laissaient voir des perles qui n'étaient pas d'une entière blancheur, et déjà plus d'un diamant manquait à cet écrin qui, quelques années plus tôt, eût fait l'orgueil de la fiancée du roi. Horace, en embrassant Denise, se promit bien de ne l'épouser jamais.

Les romans d'Horace, qui n'avaient à Paris qu'un succès assez médiocre, et dont le succès, quel qu'il fût, n'était point un succès lit-

téraire, faisaient les délices de la province; ils étaient recherchés dans les quatre-vingt-six départements avec un amour véritable, tandis que les œuvres de Byron et de Scott y étaient frappées du plus superbe dédain. Encore aujourd'hui, si vous en exceptez quelques intelligences d'élite, la province se fait remarquer par un goût littéraire assez étrange, je vous jure. Je sais plus d'un endroit où l'un des plus beaux livres qui aient été publiés depuis vingt ans, *Volupté*, est bien mis au-dessous des poëmes de M. de Kock. Aussitôt qu'on apprit dans le Bas-Poitou qu'Horace était de retour au pays toutes les Sévigné d'alentour s'empressèrent de l'accabler d'invitations; tous les Mécènes des villes voisines voulurent visiter leur Horace; tout ce que la contrée avait d'élégant, de savant, de lettré accourut en char à bancs, en patache, en carriole, à pied, à cheval, en litière, pour échanger quelques paroles avec le grand écrivain. Qui fut bien étonné? maître Bideau d'abord, qui avait lu quelques-uns des romans de son gendre futur, et qui les avait mis, dans son estime, bien au-dessous d'une once de tabac; puis Horace lui-même, qui était allé chercher la gloire à Paris, et qui, las de la poursuivre vainement, la rencontrait au vil-

lage, où il était venu chercher l'obscurité et le repos. Les journaux du département s'arrachaient les morceaux inédits de sa plume, ses autographes étaient hors de prix, l'*Almanach des Deux-Sèvres* publiait ses œuvres légères, et Horace, enivré par un succès si complet et si inespéré, sentait déjà sa vanité se gonfler au souffle de l'éloge. Un jour, en se faisant la barbe, il se demanda de bonne foi si ce n'était pas l'image d'un grand homme qu'il voyait se refléter dans la glace.

— Eh quoi! lui disait-on de toutes parts, vous voudriez enfouir un talent aussi beau, un génie aussi remarquable dans la vie étroite et mesquine de la province! Vous n'y songez pas, jeune homme! Il faut au jeu de vos grandes ailes un air plus vaste et plus âpre. Laissez l'alouette cacher son nid dans nos sillons; l'aigle plane sur les montagnes. Oubliez-vous que le génie est une mission divine? qu'en le laissant dormir vous manquez aux volontés du ciel? Et autres balivernes de ce genre.

Maître Bideau disait, de son côté, en fumant gravement sa pipe : — Je ne comprends réellement pas que tu te prêtes ainsi à la sotte curiosité qui t'entoure, que tu accueilles avec autant de complaisance les hommages grossiers

qu'on t'apporte. Je voudrais bien savoir ce que tu as fait pour mériter l'intérêt que tu excites? As-tu sauvé d'un grand danger quelqu'un de tes semblables? as-tu soulagé quelque infortune, consolé quelque amère douleur? Jusqu'ici, à mon sens, tu n'as rien fait qui vaille. J'ai vu, en 1815, rentrer dans nos villages de vieux grognards qui avaient traîné leurs guêtres par tous les pays; ils avaient reçu, pour la gloire de leurs drapeaux, plus de coups de sabre que tu n'as écrit de volumes pour l'ennui de maître Bideau; mais je veux bien que ma pipe m'entre tout enflammée dans la gorge s'ils ont trouvé parmi nous les sympathies que tu éveilles. Voilà donc à quoi tu as passé les plus belles années de ta vie! ajoutait l'aubergiste en montrant les volumes qu'avait enfantés le cerveau d'Horace; une belle occupation, ma foi! un joli bagage pour le voyage de l'éternel! Si ce sont là les vertus que tu présenteras à Dieu au jour du dernier jugement, ton affaire est claire, mon fils! Et autres rebufades de la sorte. Pour Denise, elle ne disait rien, mais elle prodiguait à Horace tous les soins de l'amitié la plus dévouée et la plus tendre. Son cœur n'avait pas subi les mêmes ravages que sa figure; il était resté pur, affectueux et no-

ble ; et Horace aurait pu trouver encore, sous cette enveloppe un peu fanée, des trésors inappréciables, mais de ces trésors il se souciait fort peu ; la tendresse de Denise lui était insupportable, et, par cet instinct très-naturel qui veut que nous préférions les caresses aux coups de bâton, Horace trouvait l'encens qu'on lui brûlait sous le nez plus suave, plus moelleux et plus odorant que les rudes vérités que maître Bideau lui jetait au visage. Cet encens n'était, à vrai dire, qu'une horrible colophane dont le ménétrier de Coulon n'eût pas voulu pour son archet ; mais notre nerf olfactif est, en pareil cas, d'une rare indulgence et possède un art merveilleux pour prêter à la résine les intentions de la myrrhe embaumée.

O nature de l'homme ! nature misérable et mobile ! nature hypocrite et lâche ! nature la pire de toutes les natures après celle de l'homme de lettres ! Un soir que maître Bideau s'entretenait devant quelques amis du prochain mariage d'Horace avec Denise, Horace prit l'aubergiste à part, et l'entraînant vers la rive : — Maître Bideau, lui dit-il d'un air contrit et d'une voix doucereuse, j'ai réfléchi mûrement à notre position respective, et décidément je ne saurais, sans faillir aux lois de l'honneur et

de la délicatesse, accepter les offres que vous m'avez faites.

— Qu'est-ce à dire? répondit l'aubergiste. Tu me fais l'effet de prendre depuis longtemps l'honneur et la délicatesse à l'envers. De quoi s'agit-il, à cette heure? Parle, je t'écoute : j'aime mieux t'entendre que te lire.

— Vous êtes riche, maître, et moi je suis pauvre; j'aurais mauvaise grâce à me faire votre gendre aujourd'hui, ayant moi-même abjuré ce bonheur aux jours de ma prospérité. Que dirait le pays? L'opinion me flétrirait; ma conscience elle-même serait-elle bien paisible? je ne sais. Denise est charmante; elle s'est conservée jeune et belle : moi j'ai vieilli et ne lui apporterais qu'une existence triste et fatiguée. N'y aurait-il pas de ma part une ingratitude horrible à m'imposer, flétri par le malheur, à cette gracieuse enfant? Et puis, vous le dirai-je? j'ai quitté Paris dans une heure de désespoir, mais je comprends que nous cherchons vainement à échapper à notre destinée. Laissez-moi donc traîner le boulet que je me suis rivé au pied, laissez-moi sur la couche d'épines que je me suis préparée moi-même : mon lit est fait, il faut que j'y dorme ou que j'y meure.

— Tâche de parler plus clairement, dit l'au-

bergiste en faisant la grimace; ton éloquence est chargée en couleurs comme un flacon de vin de Saintonge. Je professe un souverain mépris pour ce vin et pour la métaphore.

— Maître, reprit Horace, je sens en moi un instinct impérieux qui me pousse vers les régions orageuses.

— Qu'est-ce encore que cela? dit Bideau avec humeur.

— Eh bien! s'écria Horace en faisant un effort sur lui-même, je veux retourner à Paris!

L'aubergiste frappa sur l'épaule d'Horace, et, lui montrant le clocher du village : — Tu vois bien, lui dit-il, le coq qui surmonte cette girouette, il est en fer-blanc et tourne à tous les vents : eh bien! mon garçon, il est moins mobile que toi et a plus de cervelle dans la tête que tu n'en auras jamais dans la tienne.

— Eh quoi! s'écria Denise en apprenant la résolution d'Horace, eh quoi! vous partez encore! Je vois bien que vous ne m'avez jamais aimée. — Et la pauvre fille se prit à pleurer, car elle avait consumé dans une vaine attente les plus beaux jours de son printemps; elle voyait autour d'elle toutes ses compagnes épouses et mères, et seule elle traînait les ennuis d'un veuvage éternel.

Horace partit avec un billet de mille francs que maître Bideau, à l'heure du départ, lui glissa paternellement dans la poche. Jusqu'alors Horace avait vécu à Paris dans l'isolement et dans la pauvreté ; cette fois il voulut essayer les joies du monde et de la richesse. Il employa tout son avoir à meubler un petit appartement loin de la rue du Four; il s'endetta chez son tailleur, fit des billets au tapissier, renouvela ses engagements avec les éditeurs, escompta hardiment son avenir, et se prépara à lutter contre la destinée avec des armes neuves et fraîches, armes brillantes mais peu solides que je comparerais volontiers à une armure de papier doré.

Horace ne fut pas longtemps à comprendre que de toutes les misères la plus horrible est le luxe factice. Au bout de six mois il regrettait déjà la mansarde de la rue du Four : au milieu des joies incomplètes de sa position nouvelle, joies bruyantes, mêlées de trouble et d'amertume, il redemandait les joies paisibles et modestes qu'il avait goûtées jadis dans sa laborieuse retraite. Qui pourra jamais vous dire les tourments et les angoisses qui vinrent l'assaillir de toutes parts ? Autrefois, du moins, la poésie venait lui murmurer de douces paroles

et sécher ses pleurs du haut de ses ailes : cette fois elle demeura au ciel. La pauvreté a sa poésie ; la fausse opulence n'en a aucune. Si vous me demandez par quelle aberration d'esprit Horace s'aventura dans cette pénible lutte, je vous répondrai ce que je vous ai déjà dit à propos de la vie littéraire. J'irai plus loin : je vous dirai que la vie littéraire, en développant notre vanité, nous crée nécessairement une position menteuse et des besoins factices ; c'est elle qui allume en nous toutes les ardeurs, fouette notre sang, embrase notre cerveau, et nous emporte invinciblement hors du cercle de nos devoirs. L'imagination exaltée se change bientôt en brûlants désirs. Après avoir entrevu les merveilles de la fortune, traversé les sphères élégantes, assisté aux fêtes du monde, la pensée se trouve mal à l'aise dans l'atmosphère de la médiocrité. Le poëte se lasse de chanter la tête dans l'azur du ciel et les pieds sur le carreau glacé. Après s'être abreuvé aux sources divines il se sent dévoré d'une soif ardente qui a besoin de s'étancher à la coupe des terrestres félicités. Et puis le succès est si enivrant ! il se marie si bien avec les idées de luxe et d'élégance ! Ce qu'il y a d'affreux, c'est que dans la vie littéraire, dans cette vie

de hauts et de bas qui vous portait hier aux nues et qui vous brise aujourd'hui sur le pavé, il n'est point de position fixe, point de conquêtes éternelles; c'est un combat de toutes les heures, une lutte de tous les instants. Le notaire qui a payé son étude, le médecin qui a son diplôme, l'avocat qui a prêté serment ont un lit fait pour le reste de leurs jours. Mais l'écrivain ne dort pas ; il faut qu'il vive debout sur la brèche, que chaque jour il livre une bataille, que cette bataille soit une victoire; en triomphant aujourd'hui il s'engage à triompher demain; s'il tombe, il est perdu. Le médecin, l'avocat, le notaire s'adressent à des besoins réels, et ces besoins ne changent pas, ils sont toujours les mêmes et se renouvellent sans cesse. L'écrivain s'adresse à ce qu'il y a de plus capricieux, de plus ingrat au monde, à la fantaisie du public; on le prend comme une mode, on le jette comme un chapeau fané. Et ne croyez pas que vous conserverez la faveur du public avec les mêmes qualités de talent qui vous ont aidé à la conquérir. Vous avez vu, dans nos champs du Berri, les épis dorés courbant et relevant leurs têtes au moindre souffle de l'automne; plus mobile encore est la vogue qui s'attache à l'écrivain. Le public le

repousse pour les mêmes raisons qui le lui ont fait admettre. Il s'ennuie un beau matin de l'entendre appeler juste et le condamne à l'ostracisme. Savez-vous qu'il fut jadis un poëte nommé Benserade qui gagna à faire de petits vers plus d'argent, d'honneurs et de gloire qu'il n'en faudrait pour enrichir et pour illustrer dix familles? Il alla vieillir aux champs, pauvre, obscur, oublié et réduit à écrire sur les murs de sa maisonnette ses sonnets qu'on n'écoutait plus. Que de fois le faste et l'éclat de nos poëtes m'ont fait songer à Benserade!

L'astre littéraire d'Horace, qui n'avait jamais brillé d'un éclat bien vif, ne jetait déjà plus que de faibles lueurs. Horace subissait la destinée de tous les jeunes gens qui écrivent avant d'avoir vécu : après avoir épuisé toute la séve et toute l'énergie de son cœur et de son cerveau, comme il n'avait point fécondé son esprit par de graves et sérieuses études, il se trouva bientôt à l'état d'un terrain aride et desséché où ne fleurissent plus que des fleurs pâles et maladives. Au bout d'un an il était criblé de dettes et ne savait comment sortir des embarras inextricables où il s'était follement jeté. Afin qu'on ne pût dire qu'il était un travers auquel il n'eût point sacrifié il pensa

sérieusement au suicide, il vendit tout ce qu'il possédait, acquitta une partie de ses dettes, et retourna dans son grenier du faubourg Saint-Germain pour y achever dans le recueillement une existence si misérablement gaspillée. Il avait vu toutes ses espérances se flétrir et tomber une à une. Méconnu de son siècle, il résolut de ne point survivre à la ruine de ses illusions. Il écrivit à maître Bideau et à sa fille une lettre pleine de regrets touchants et de remords véritables; il la jeta lui-même à la poste, et revint au logis, où l'attendait un pistolet chargé jusqu'à la gueule; il l'arma de sang-froid et en appuya la bouche glacée sur sa tempe brûlante.

Au même instant un orgue de Barbarie fit entendre devant l'hôtel de l'Ange-Gardien un air qui avait bercé l'enfance d'Horace et qu'Horace avait chanté lui-même bien souvent, le soir en bateau, assis près de sa mère, ou le matin, partant pour la chasse dans les Marais. La main qui tenait l'arme fatale s'abaissa lentement, le pistolet tomba sur le carreau, et Horace demeura machinalement appuyé contre l'embrasure de sa fenêtre, écoutant cette mélodie, qui lui arrivait comme un écho lointain de ses jeunes années. Il revoyait ses chères campa-

gnes, il respirait les parfums de ses plaines fleuries. Lorsque l'orgue se fut éloigné Horace prit son chapeau et sortit. C'était par une magnifique journée d'été; tout Paris étincelait au soleil. Le jeune homme se promena sur les quais et sur les boulevards; il rencontra des bataillons qui défilaient, musique en tête, sur le Pont-Royal; d'un côté, les marronniers des Tuileries, dont le vent balançait les masses de verdure; de l'autre, la Cité, que dominaient les tours de Notre-Dame; puis les baïonnettes luisantes, le bruit des clairons, les aigrettes qu'agitait la brise, les calèches qui volaient au bois, les femmes sveltes et légères qui couraient, comme des bergeronnettes, sur les pavés brillants, les jeunes gens qu'emportaient les coursiers fougueux, tous ces bruits, tous ces spectacles, toute cette ville qui avait un air de fête réveillèrent dans le cœur d'Horace je ne sais quel amour de la vie. Il se dit que le suicide était une lâcheté, que l'homme qui se tuait était aussi coupable aux yeux de Dieu que devant un conseil de guerre l'homme qui avait déserté son poste. Il rentra chez lui décidé à porter jusqu'au bout du chemin le lourd fardeau de l'existence.

Se décider à vivre est, quoi qu'on dise, d'une

résignation facile; vivre est moins aisé lorsqu'on n'a rien. Horace n'avait plus que des dettes impitoyables; sa plume était découragée et son courage abattu.

Il en était là, le malheureux, lorsqu'un soir il entendit des pas lents et lourds s'arrêter à sa porte. La porte s'ouvrit, et maître Bideau entra; l'aubergiste avait l'air triste et sombre; Horace courut à lui et lui dit : — Maître, qu'avez-vous?

— Beaucoup de chagrin, dit Bideau en s'asseyant sur la couchette d'Horace; mais je suis venu pour parler de toi : nul ne peut rien à mes douleurs.

— Denise est morte? s'écria Horace avec effroi.

— Plût à Dieu qu'elle fût morte! répondit l'aubergiste en essuyant une larme furtive qui brillait aux cils blancs du vieillard : elle vit.

— Qu'est-ce donc? demanda le jeune homme.

— Rien : parlons de toi. J'ai compris à la tristesse de ta dernière lettre que tu méditais un mauvais coup. Je suis arrivé à temps : Dieu soit béni! Voilà donc le palais que tu habites! Pauvre enfant! ajouta-t-il en promenant son regard dans la mansarde d'Horace; c'était bien la peine de nous quitter! Voyons, aie confiance

en ton vieil ami ; conte-moi ta vie tout entière.

Horace raconta tout à son père adoptif.

— Ce sont les livres qui t'ont perdu, dit maître Bideau après avoir écouté son fils ; ce sont les livres qui t'ont perdu, répéta-t-il en secouant tristement la tête. Pauvre enfant, que vas-tu devenir ? Il est bien un remède à tes embarras matériels; mais en est-il un à ton cœur?

Tous les deux demeurèrent silencieux.

—Voyons, dit enfin l'aubergiste en se levant; consulte ton courage : sens-tu enfin dans ce faible cœur la force de rentrer dans une vie plus paisible, plus digne et plus honnête?

— Il est bien cruel, dit Horace, de s'ensevelir dans un cercueil de plomb après avoir voulu s'enfermer dans un temple d'or.

— Un temple d'or ! dit l'aubergiste en marchant dans le grenier d'Horace ; je t'en fais mon compliment. Voyons : plus de phrases, mon cher fils ; je suis venu pour te rappeler que tu avais toujours à Coulon quinze cents livres de rente. N'aie point de scrupules ; il ne s'agit plus, à cette heure, d'épouser Denise : Denise ne se mariera jamais, ajouta le malheureux père, en pleurant :

— Que s'est-il donc passé ? demanda de nouveau Horace avec inquiétude.

— Rien, absolument rien : laisse couler mes larmes ; aucune main ne peut en tarir la source. Je demande si tu te sens assez fort pour revenir au bercail et y vivre en homme probe et simple, loin de ce Paris qui t'a perdu. Tu m'as confié ta vie : trois routes s'ouvrent devant toi, la première mène droit à la Seine, la seconde aux galères, la troisième à Coulon ; choisis.

— Je vous demande huit jours pour réfléchir, dit Horace.

— Mon enfant, répondit l'aubergiste, lorsque j'ai reçu votre lettre je n'ai pas réfléchi, je vous ai vu triste et découragé et je suis parti.

— Ah ! vous valez mieux que moi ! s'écria Horace. Eh bien ! oui, partons, quittons cet enfer où je me meurs, allons rajeunir dans la paix et dans le silence !

— Voilà de l'enthousiasme et rien de plus, dit maître Bideau. Va, mon enfant, je laisse à ta réflexion les huit jours que tu m'as demandés ; consulte ta raison et décide.

L'aubergiste acquitta le jour même les dettes d'Horace et repartit le lendemain pour Coulon. Huit jours après Horace livra ses romans aux flammes et se fit jeter à la porte de l'Ange-Gardien.

Il quitta Paris sans m'avoir dit adieu. Arrivé à Coulon il trouva Denise sous l'auvent de l'église rustique; elle venait de prier, et ses yeux étaient brûlés de larmes. Aussitôt qu'elle aperçut Horace elle cacha sa tête dans ses mains et se sauva en sanglotant. Horace alla vers maître Bideau, et, après l'avoir embrassé, lui demanda l'explication de la réception étrange que Denise lui avait faite. Maître Bideau couvrit sa figure de ses mains et s'éloigna sans répondre. Horace, stupéfait, aperçut le sacristain qui traversait le village; il courut à lui et s'informa de ce qui était arrivé dans la famille de maître Bideau. Le sacristain se signa et ne répondit que par une exclamation de pitié douloureuse.

Muse de l'indulgence et du pardon, Muse des âmes tendres, faibles et délaissées, Muse qui avez chanté déjà les douleurs d'Ariane et de Didon, racontez-nous pourquoi Denise en présence d'Horace s'est enfuie en sanglotant, pourquoi maître Bideau a couvert de ses doigts son auguste face, pourquoi le sacristain n'a répondu qu'en se signant!

Horace venait de partir une troisième fois pour Paris, et Denise se voyait condamnée à un célibat perpétuel. Les jeunes garçons de l'en-

droit savaient l'histoire de ses amours et portaient leurs hommages à des cœurs moins rebelles. Denise se mourait d'ennui : comme le roi des prophètes elle ressemblait au pélican des déserts ou au passereau solitaire ; elle voyait sa jeunesse passer comme l'ombre et elle se desséchait comme l'herbe des près ; chaque jour lui enlevait quelques débris de sa beauté ; les fleurs de son printemps se flétrissaient avant d'avoir été cueillies ; elle ne se plaignait pas, mais il était facile de lire sur son visage les ravages que le chagrin et l'ennui exerçaient dans son cœur ; on ne la voyait plus aux fêtes ni aux *ballades*, et les mères disaient en la montrant à leurs filles : — Voilà Denise qui se meurt d'amour pour un savant qui la dédaigne.

La tristesse et le découragement de la malheureuse fille étaient dans leur paroxysme lorsqu'une ordonnance du préfet des Deux-Sèvres envoya à Coulon, par je ne sais quel motif d'ordre et de tranquillité, un détachement de hussards en garnison dans le département. Le maréchal des logis qui commandait ce détachement était un jeune et beau garçon, brun, bien taillé, fanfaron, et doué par la nature de deux yeux bleus charmants et d'une paire de petites

moustaches blondes qui se relevaient avec une grâce infinie sur une lèvre fraîche et rose : il vit Denise et lui fit la cour. Qui n'a pas eu dans sa vie une heure de faiblesse et d'oubli! Denise succomba. Le régiment de hussards fut envoyé en garnison dans un autre département, et, comme Bacchus, l'infidèle maréchal des logis abandonna son Ariane. Quelle femme n'a déjà pardonné à Denise! quelle main osera lui jeter la première pierre ! Tous les cœurs la plaignirent, aucune voix ne s'éleva contre elle; mais quelle âme un peu haut placée s'accommode de la pitié? Denise comprit sa honte, et la pauvre enfant n'aurait pas survécu à sa chasteté si elle n'eût senti remuer dans ses flancs le fruit d'un mouvement d'erreur.

En apprenant cette triste histoire Horace demeura consterné : il ne pouvait pas se dissimuler qu'il était la cause première de tout le mal et que c'était en jouant avec la destinée de Denise qu'il avait précipité la faible créature dans un abîme sans fond.

En faisant un retour sur sa vie passée il n'y trouva qu'un monstrueux égoïsme auquel il avait sacrifié avec une niaiserie impitoyable le bonheur des êtres qui l'aimaient. L'ivraie du monde de la littérature n'avait point encore

étouffé complétement dans le cœur de ce jeune homme tout ce que Dieu y avait semé de bon grain. Cette fois il ne pleura point sur ses fautes; mais, résolu à les racheter par une courageuse expiation, il alla voir maître Bideau et lui dit :

— J'ai toujours trouvé en vous l'affection la plus généreuse et la plus tendre, et jusqu'ici je ne vous ai payé que par la plus horrible ingratitude. Pardonnez-moi : je viens réparer mon crime autant qu'il m'est permis de le faire à cette heure.

— Je ne veux que ton bonheur, dit maître Bideau.

— Et moi, ajouta Horace, je veux épouser Denise et devenir père de son enfant.

Bideau pressa Horace sur son cœur.

— Sois béni mille fois! dit-il, je te retrouve enfin! Te voilà tel que le ciel t'envoya sur la terre, tel que je t'aimais avant que le monde n'eût perverti en toi les dons sacrés du Créateur. Sois encore béni, Horace! Je te sais gré de ton dévouement, mais je ne puis l'accepter.

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme.

— Je veux dire que tu t'abuses, mon garçon; tu présumes trop de tes forces, tu prends

pour la vertu une heure d'exaltation sublime. Moi je n'ai pas fait de romans, mais je sais le cœur de l'homme et je lis dans le tien à livre ouvert. Quelques mois auraient passé à peine sur ton mariage avec ma pauvre fille que tu me reprocherais secrètement d'avoir pris ton héroïsme au vol.

— Vous avez le droit de me juger sévèrement, je le sais, dit Horace, mais cette fois j'ai pesé mon courage et ne l'ai pas trouvé plus léger que le devoir que je m'impose. Si l'un de nous s'abuse à cette heure, maître, ce n'est pas moi, je le dis hautement.

— Puisses-tu dire vrai! répondit l'aubergiste; tu auras réparé un malheur irréparable et séché des larmes bien amères.

— C'est le plus cher de mes vœux! s'écria le jeune homme. J'ai besoin de bien mériter de vous, de Denise et de moi-même. Laissez-moi mettre une bonne action dans ma vie, comme un vase odorant, pour la purifier.

Un sourire mélancolique erra sur les lèvres de l'honnête aubergiste.

— Voilà donc où tu en es arrivé, malheureux enfant! dit-il avec un profond découragement, voilà donc où t'ont conduit les folles ambitions et les sottes chimères! O mon Ho-

race, si fier et si beau, si rempli de vie et de bonheur, si pleinement satisfait d'un sort obscur et modeste, ô mon Horace, qu'es-tu devenu? qu'as-tu fait de la destinée que ta mère et tes amis avaient abaissée complaisamment vers toi comme une branche de fruits mûrs où tes lèvres pouvaient atteindre sans efforts? Denise était pure et belle alors! c'était une fleur des champs qui aurait embaumé ta couche; tu l'as laissée se flétrir, pauvre insensé! et maintenant que la voilà brisée par les vents, sans grâce, sans éclat, sans parfum, sans fraîcheur, tu arrives pour la cueillir!

Je dois m'empresser d'avouer, à l'honneur de l'honnête Bideau, qu'il s'exprimait d'une façon moins ampoulée, plus nette et plus simple; mais nous autres gens de lettres nous avons la misérable manie de broder les faux diamants de notre style aux phrases de tous nos personnages.

Horace comprit tout ce qu'il y avait de triste vérité dans ces paroles de l'aubergiste, il baissa la tête et demeura silencieux; toutefois il persista dans la résolution qu'il avait prise : maître Bideau et Denise elle-même combattirent vainement une générosité qui, pour être tardive, n'en était que plus héroïque; un mois

après le retour d'Horace à Coulon Mlle Bideau s'appelait Mme Horace de F—.

Trois mois après son mariage Denise mit au monde une fille. Maître Bideau eut beau s'extasier sur la ressemblance de cet enfant avec Horace, celui-ci ne s'abusa point sur sa précoce paternité et digéra difficilement les compliments de son beau-père.

Ce que l'aubergiste avait prévu arriva. La générosité n'est pas dans le cœur de l'homme; le dévouement est chez nous une chaleur de cerveau qui ne laisse en s'éteignant que des cendres amères. Il n'y a que l'âme de la femme où l'héroïsme brûle éternellement, comme autrefois le feu sacré dans le temple de la chaste Vesta. Au bout de quelques mois Horace fut pris d'un ennui rongeur, ennui qui ne se manifesta jamais par des reproches, mais qui sembla d'autant plus cruel à Denise qu'il se montra plus comprimé. Horace partait chaque matin du village et n'y revenait que le soir; morne et mélancolique il restait silencieux aux repas, et maître Bideau pouvait à peine lui arracher quelques paroles. Il portait sa croix avec résignation, mais avec cette résignation qui ressemble à la lâcheté. Le dévouement qui s'offre avec mauvaise grâce est le pire de tous

les égoïsmes. Horace aurait dû savoir que la victime qui ne se couronne pas de fleurs perd tous les honneurs du sacrifice.

Aux souffrances d'amour-propre et de vanité qui torturaient ce cœur la calomnie ajouta des maux plus cuisants. Toutes les langues du pays accusèrent ce jeune homme d'avoir refusé d'épouser Denise tant qu'il avait pu se passer de la fortune de maître Bideau, et de ne l'avoir prise que comme un pis-aller, comme une dernière ressource, comme quelque chose de préférable à l'hôpital ou à la Morgue. Les personnes qui avaient le plus exalté son génie et qui enviaient à Denise l'honneur d'une aussi belle alliance ne furent pas les moins empressées à jeter la défaveur et la déconsidération sur Horace. On prétendit qu'il n'avait pas prêté mais vendu les eaux lustrales de son nom au déshonneur de Mlle Bideau. Que ne prétendit-on pas? Il nous est plus facile de croire à la lâcheté qu'à la vertu, tant nous nous connaissons bien nous-mêmes.

Par une pâle journée d'octobre, entraîné par ses souvenirs et par cet instinct inné dans l'homme qui le pousse invinciblement vers la douleur, Horace arrêta son cheval au pied de la colline qui mène au château de Parthenay.

Il était là, triste, rêveur, immobile, écoutant les feuilles jaunies que le vent chassait dans la plaine, cherchant à saisir dans les murmures confus de l'automne un écho mélancolique de son printemps évanoui ; il était là depuis une heure lorsqu'il aperçut tout à coup, au détour du sentier, la comtesse de Bauvernay et Roger, qu'emportaient deux chevaux fougueux. Flavia était jeune et belle, et Roger jeune et beau. Ils s'éloignèrent sans avoir reconnu le sombre et maigre jeune homme.

— Voilà, dit-il en les suivant de son triste regard, voilà l'ombre de mes jeunes années qui passe !

Ses jours se traînaient lents et solitaires. Il se consola en pensant que le chagrin abrégerait le temps de son expiation. Prétention vulgaire ! Tous les malheureux ont espéré mourir de douleur, mais la douleur ne tue pas.

Par je ne sais quelle amère plaisanterie de la destinée Horace prit du ventre et devint père de deux filles. Il fleurissait dans la douleur comme les primevères sous la neige.

Denise perdit dans ses couches ses cheveux et le reste de ses dents.

Pour maître Bideau, frappé d'un rhumatisme qui prenait sa source dans les coteaux de

Saumur, il se montrait de jour en jour plus insupportable.

Las d'attendre la mort, qui ne venait pas, Horace se tourna de nouveau vers le suicide comme vers une maîtresse délaissée qu'on rappelle aux heures de solitude et de désespoir. Nous touchions alors à l'été de l'année 1832, année de deuil qu'ont baignée tant de larmes. Horace, résolu à en finir avec la vie, prit ses dispositions avec calme. La veille du jour où il devait mettre son funeste projet à exécution il prétexta je ne sais quelle nécessité d'aller à la ville voisine. Il sella lui-même son cheval et mit dans les arçons deux pistolets vaillamment chargés. Il embrassa tendrement sa femme et son beau-père et partit au galop. Il brûla la route et arriva à Niort couvert de sueur et n'en pouvant plus. Il laissa son cheval au Raisin-de-Bourgogne, et alla se recueillir à Belle-Isle, sur le bord de l'eau. C'était le soir; il soufflait du nord-ouest un petit vent frais qui glaça la sueur dont Horace était encore inondé. Rentré à l'auberge il s'agenouilla, pria Dieu de lui pardonner les mauvaises actions qu'il avait commises et les mauvais livres qu'il avait faits, plaça sous son chevet deux pistolets, voulut voir encore le soleil avant de mourir; et se jeta

au lit en attendant son dernier jour. Il mourut durant la nuit du choléra.

C'est ainsi que tout manqua à cet infortuné jeune homme, l'amour, la gloire et le suicide : punition sévère, mais juste, que Dieu a sans doute infligée à l'un de ses enfants pour décourager les ambitions outre-cuidantes et leur enseigner le bonheur obscur et modeste : éclatante leçon qui ne corrigera personne!

VINGT-QUATRE HEURES

A ROME.

VINGT-QUATRE HEURES A ROME.

Vers la fin du dernier automne, comme la foule s'épandait lentement par la porte du Peuple et se perdait sous les ombrages de la villa Borghèse pour y danser aux castagnettes la *saltarelle* et la *tarentelle*, par la même porte un voyageur entrait à pied dans Rome, et la foule, voyant son air jeune et souffrant et sa démarche fatiguée, s'ouvrait docilement pour le laisser passer. — Ce sera quelque peintre, quelque enfant de France ou d'Allemagne, disaient les jeunes filles en élevant leurs brunes têtes

au-dessus de leurs compagnes pour suivre des yeux le blond étranger.

Il marcha droit à l'obélisque égyptien qui s'élève au milieu de la place du Peuple, et, déposant à ses pieds son sac et son bâton poudreux, il s'étendit douloureusement sur l'une des marches de sa base; son front reposait sur ses mains, les larges bords d'un chapeau calabrais tombaient sur son visage, et le voyageur resta longtemps ainsi, plongé dans un morne abattement.

Lorsqu'il releva sa lourde paupière et sa tête appesantie, la foule s'était écoulée, les pavés résonnaient autour de lui sous les roues rapides des chars et sous les fers brûlants des chevaux, et le soleil, se retirant de l'obélisque, faisait étinceler de ses derniers rayons la croix arborée sur la cime. On était alors aux derniers jours d'octobre, jours de chants et de danse pour Rome. Silencieuse et déserte sous le ciel embrasé de l'été, la ville sainte se réveillait aux feux plus indulgents de l'automne; elle reprenait à Naples et à Florence les étrangers qui l'avaient délaissée pour le golfe de Parthénope et les collines de la Toscane; les habitants de ses montagnes descendaient dans ses murs en habits de fête, et les *canzonnette* d'Albano,

de Soubiaco et de Velletri retentissaient sous les chênes verts et les lauriers de ses villas.

Cependant l'*Ave Maria* venait de sonner aux églises voisines. Le jeune voyageur se disposait à s'éloigner pour chercher un gîte lorsque, promenant ses regards distraits sur les objets qui l'entouraient, un vague intérêt sembla l'agiter d'abord, puis une préoccupation puissante l'enchaîna soudain à sa place. Bientôt ses yeux éteints s'animèrent, la pâleur de ses joues se colora, et son cœur battit violemment sous sa blouse grossière. Épiant les chars qui venaient en fuyant raser la marche de granit sur laquelle il tenait debout son corps brisé par la fatigue, il n'en laissait point échapper un seul sans y plonger son avide regard ; et s'il apercevait au loin une écharpe et de longs cheveux flottants à la brise du soir, une blanche main endormie sur l'appui d'une calèche découverte, une pâle figure penchée sur des coussins moelleux, alors je ne sais quel instinct de l'âme, je ne sais quels parfums de l'air lui révélant l'approche d'un être aimé sans doute, tout son sang refluait vers son cœur, et un éclair de joie sillonnait son visage, que le soleil et les voyages avaient flétri moins que la douleur. Mais toujours l'équipage, glissant souple et

gracieux devant lui, le laissait triste et désabusé, pour s'évanouir dans l'air de la nuit, rapide comme l'espoir qu'il avait éveillé.

Découragé, il allait reprendre son sac et son bâton lorsqu'un embarras de voitures étant survenu à la porte du Peuple un landau traîné par deux mecklenbourgeois fougeux s'arrêta brusquement devant lui. Il poussa un cri de joie et de surprise, et, s'élançant vers la calèche, il s'appuya d'une main sur le panneau, et repoussa de l'autre l'alezan brûlé du cavalier qui galopait à ses côtés. L'animal se cabra sous la pression de cette main vigoureuse; mais le cavalier, frappant de sa cravache le visage de l'impertinent qui venait d'arrêter sa course, enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier, et, lui faisant franchir d'un bond le corps de l'imprudent jeune homme jeté sans vie sur les pavés, il disparut avec la calèche, tous les deux légers comme le vent.

Cette scène, jouée en moins d'un instant, n'eut de témoins que ses acteurs et un élève de l'école française qui traversait la place du Peuple. Il s'approcha du voyageur, le souleva de ses bras, et, l'appuyant contre l'obélisque, il lui fit boire quelques gouttes de l'eau pure et limpide que quatre lions de marbre vomis-

sent incessamment aux quatre angles de sa base. Lorsque l'infortuné revint à lui, et que, portant la main à sa tête, il sentit sous ses doigts le cercle sanglant qu'avait décrit sur son front la cravache du cavalier, il pressa de l'autre main sa poitrine avec rage et deux larmes tombèrent sur ses joues amaigries.

— Vous souffrez ? demanda le jeune peintre en appuyant affectueusement sa main sur la blessure de l'étranger.

— Oui, je souffre, répondit celui-ci en plaçant la sienne sur son cœur ; et, levant son triste regard vers le jeune homme qui l'avait secouru : — Oui, je souffre bien ! s'écria-t-il en lui jetant autour du cou ses bras avec effusion.

Et il versa des larmes abondantes.

— Est-ce donc vous, Desdicado? demanda le peintre avec une douloureuse surprise. Qui vous a vu, au dernier automne, brillant à Florence de tout le luxe de la fortune, de tout l'éclat de la jeunesse, osera-t-il vous reconnaître sous ces traits flétris et sous ces rudes vêtements? Vous, jeune et beau, élégant et fier, devais-je après dix mois vous retrouver ainsi?

— C'est que vous ne savez pas tout ce que la destinée peut accumuler de douleurs en dix



mois ni tout ce que la douleur peut enfermer d'années en un jour, répondit l'étranger d'un air sombre. Oui, je suis Desdicado, ajouta-t-il en essuyant ses pleurs, Desdicado misérable, mais fier. Ami, quel est cet homme? L'homme qui m'a frappé, quel est-il? L'un de nous deux ne verra point s'effacer sur mon front cette marque infamante.

— Il n'est point un mari dans Rome qu'il n'ait blessé au front plus rudement que vous, répondit l'artiste en souriant. Qui ne connaît point ici le héros de toutes nos fêtes, l'enfant gâté du pape et de ses cardinaux, le caprice de toutes nos femmes, le prince Mariani, l'amant heureux de la marquise de R...

— Tu t'abuses ou tu mens! s'écria l'impétueux jeune homme; la marquise de R... n'est point sa maîtresse. La marquise de R..., vous ne la connaissez pas, ajouta-t-il d'une voix plus douce; il est tant de marquises dans Rome! Que Mariani les prenne toutes, mais Béatrice qu'il la laisse au Seigneur. Non, vous ne la connaissez pas : l'âme de la Vierge n'est pas plus blanche que son âme, les madones de votre Raphaël sont moins célestes que ses traits. Triste et froide, elle traverse le monde sans que le monde la possède; car Dieu, jaloux, n'a pas

voulu que cet ange échappé trouvât sur notre misérable terre une branche pour se poser, afin qu'il retournât plus vite au ciel qui le redemande et le pleure.

— Je m'abusais, répondit Lorentz; cette marquise n'habite point ces murs, et je crois volontiers qu'elle est encore au ciel, d'où vous la faites descendre. Il n'est à Rome qu'une marquise de R..., et vous avez pu la voir glisser devant vous comme un pâle reflet de vos amours. Mariani galopait à ses côtés, et les roues de sa calèche, moins aériennes que vos rêves, ont failli vous écraser sur les pavés de cette place.

— Et qui vous a dit, s'écria Desdicado en pâlissant de colère, qui vous a dit que Mariani fût son amant? Vous êtes tous ainsi, vous autres! l'honneur d'une femme ne vous coûte pas plus à ternir qu'un roseau à briser sous vos doigts, et vous jetez au vent vos paroles empoisonnées sans vous soucier du but qu'elles frappent! Oh! Lorentz, l'honneur d'une femme est un cristal si pur et si frêle qu'on ne devrait y toucher que d'une main pieuse et craintive.

— Vous aimez donc cette femme? demanda tristement Lorentz.

— Je l'aime, répondit Desdicado.

— Pauvre insensé! murmura le jeune peintre. Desdicado, ajouta-t-il, si mes paroles vous ont blessé, reprenez ce sac et ce bâton et allez secouer loin de Rome la poussière de vos sandales. La sainteté de votre amour aurait trop à souffrir en ces lieux. Allez, ami, partez. Mariani a souillé le sanctuaire où vous veniez vous agenouiller; l'idole que vous cherchez n'habite plus votre âme d'amant et de poëte.

— Lorentz, expliquez-vous, murmura l'étranger d'une voix éperdue.

— Que vous dirai-je, répondit l'artiste, que Rome entière ne puisse vous apprendre? A seize ans, noble et belle, Béatrice épousa le marquis de R..., vieillard égoïste et morose. Ce fut un triste jour pour Béatrice, un beau jour pour la jeunesse romaine, qui ne vit dans ce mariage qu'une victime, le marquis de R.... La victime fut Béatrice. Elle vécut retirée près de son vieil époux, et le vieillard s'éteignit dans ses bras, entouré de soins, d'honneurs et de tendresse. Lorsque Béatrice reparut dans le monde comme une jeune ombre échappée du tombeau, les hommages se pressèrent autour d'elle, et chacun voulut ranimer aux chauds rayons de son amour cette fleur qui s'était étio-

lée dans une solitude austère. Mais Béatrice resta pure comme l'eau qui jaillit de ces marbres : toutes ces amours glissèrent sur son âme sans la réveiller ni la distraire, et, lasse de tant d'importunités, elle alla chercher loin de Rome le repos et la liberté.

— C'est elle, c'est Béatrice ! s'écria Desdicado avec enthousiasme. Vous voyez bien qu'elle est pure et sainte, sainte comme mon amour, pure comme ce bel astre qui nous éclaire.

En ce moment la lune, qui montait à l'horizon, versait ses blancs rayons sur Rome, et la ville semblait dormir sous un vaste réseau d'argent ; la place du Peuple était déserte, le *Corso* silencieux, et l'on n'entendait que le bruit de l'eau dans les bassins et les chants éloignés sous les bosquets de la villa Borghèse.

— Écoutez, répondit froidement Lorentz : après un an d'absence la marquise revint. Elle était partie seule, elle revint accompagnée du prince Mariani. Vous l'avez vu insolent et beau : ce fut contre son amour que se brisa la rigide vertu de la belle et froide marquise.

— Encore une fois, qui vous l'a dit? demanda Desdicado, qui sentit de nouveau son sang lui monter au visage.

— Qui ne vous le dira point à Rome? L'intimité des nouveaux amants n'a pas de prétentions au mystère : leur amour va le front levé. Béatrice ne nie point et Mariani affirme. Qu'en pensez-vous à cette heure?

— Je pense que Mariani est un lâche et un fat! s'écria Desdicado en se levant. Venez, j'aurai demain deux honneurs à venger.

— Qu'allez-vous faire? disait le jeune peintre en conduisant Desdicado vers une hôtellerie de la place d'Espagne. Un duel? une provocation! Savez-vous que Mariani est le spadassin le plus habile de la péninsule et que vous ne jouerez pas impunément votre vie contre la sienne? D'ailleurs, quelle solennelle importance donnez-vous donc à tout ceci? Mariani vous a frappé sans doute; mais ne vous étiez-vous pas jeté, comme un fou, à la tête de son cheval, avant qu'il n'eût jeté, comme un sot, sa cravache à la vôtre? N'êtes-vous point allé au-devant de l'outrage, et Mariani, qui ne vous a vu de sa vie, j'imagine, pouvait-il vous soupçonner sous l'élégance puritaine de votre nouveau costume? Quant à l'honneur de la marquise, vous auriez mauvaise grâce, il me semble, à vous poser le vengeur d'une victime qui s'est offerte elle-même au sacrificateur.

Reste donc à discuter les intérêts de votre amour. Amant délaissé de Béatrice, je comprends vos douleurs : Béatrice est belle, et...

— Je ne suis point son amant délaissé, répondit Desdicado. Béatrice ne m'a jamais aimé, ses lèvres n'ont point effleuré mes lèvres, jamais ma main n'osa presser la sienne.

— Ne vous plaignez donc pas ! s'écria le jeune peintre. Il vous sera facile de ravir à l'amour de Mariani ce qu'il n'a pas craint d'enlever à la vertu de la marquise, si toutefois vous voulez ne point oublier qu'il est entre rivaux d'autres armes que le fer et le plomb, et, pour arriver au cœur d'une femme aimée, une voie moins sanglante et plus sûre que celui d'amant heureux.

Et comme Desdicado, absorbé par une sombre mélancolie, ne répondait pas : — Au reste, ajouta Lorentz, je suis tout à vous; je n'ai point oublié les jours de bonheur que je dois à votre amitié. Joyeux ou triste, misérable ou riche, vous êtes Desdicado, et mon cœur et mon bras sont à vous.

Parlant ainsi il tendit sa main à l'étranger, et sa figure, à l'ordinaire froide et railleuse, exprima en cet instant une affection si tendre et si dévouée qu'il sembla avec sa main livrer

son âme tout entière. Desdicado se jeta dans ses bras.

— A demain donc! lui dit-il, à demain au soleil levant. Ce sera mon dernier jour peut-être; mais je n'attends plus rien de la vie, et j'ai cédé depuis longtemps ma part de bonheur sur la terre.

Après des offres généreuses faites d'une part avec délicatesse, refusées de l'autre sans orgueil, les deux amis s'arrêtèrent devant une hôtellerie de la place d'Espagne. — Vous ne m'avez point initié au secret de votre destinée, dit Lorentz, et j'en respecte le mystère. Quel que soit le sort que le ciel vous prépare, le soleil levant me trouvera à votre porte; et si, durant cette nuit, ma fortune, mon cœur ou mon bras vous manquaient, franchissez cet escalier qui fait face à votre locanda, il vous conduira à la villa Médici; vous m'y trouverez à toute heure, veillant et pensant à vous.

A ces mots Lorentz pressa cordialement la main de l'étranger et s'éloigna, tristement préoccupé des événements qui devaient résulter de cette soirée fatale. Il connaissait l'âme chevaleresque de Desdicado et ne s'abusait pas sur les motifs du rendez-vous qu'il avait accepté; et, bien que la vie de son jeune ami lui

donnât des inquiétudes qui dominaient toutes les autres, il se disait aussi que les duels étaient proscrits à Rome, que la loi qui les proscrivait frappait également le témoin et l'acteur ; et le jeune artiste, errant, sombre et pensif sous les lauriers de sa villa, se voyait déjà fuyant de Rome, exilé de sa ville chérie ; puis, s'oubliant bientôt pour revenir à Desdicado, il se perdait en conjectures sur les vicissitudes de cette destinée qu'il avait connue digne d'envie, et qu'il retrouvait, après dix mois, digne de la pitié de tous.

Cependant Desdicado, après une heure de repos, s'était jeté dans une voiture de place qui l'avait conduit au palais Mariani. Le palais était illuminé, les équipages se pressaient dans la cour, et l'on pouvait voir, par les vitraux ouverts, la gaze, la soie et les fleurs glisser dans les longs corridors, à travers les bustes antiques et les vieilles draperies romaines, comme des ombres en habits de bal, entre deux haies d'ombres graves et silencieuses. C'était fête au palais Mariani : les terrasses, parfumées de citronniers et de cythises, retentissaient du bruit des instruments ; les lustres resplendissaient sous les fresques des plafonds, la valse tournoyait déjà sur les pavés en mosaïque.

Desdicado se mêla à la foule et se perdit inaperçu, loin du tumulte de la fête, dans une galerie obscure. Il errait depuis quelques instants lorsque des paroles confuses vinrent à ses oreilles, des formes vagues à ses regards; il se jeta dans l'embrasure d'une fenêtre, et deux fantômes passèrent mystérieusement dans l'ombre.

— Pourquoi si triste et si rêveuse? disait Mariani d'une voix plaintive et caressante. Reine de ces lieux, âme de cette fête, vous n'avez fait que paraître et voilà que vous fuyez déjà! O Béatrice, pour éclaircir la mélancolie où se consument vos beaux jours, mon amour a tout essayé, la douleur et la joie, sans amener une larme à vos yeux ni un sourire sur vos lèvres. Béatrice, êtes-vous froide comme ces marbres qui nous entourent? ajouta-t-il en posant sa main sur une Diane chasseresse dont le front, net et pur, éclairé par la lune, semblait sourire aux pâles rayons de sa vieille divinité.

— Rêveuse et triste, disait Béatrice attachée comme un lierre au bras de Mariani, ces parfums me fatiguent et ces chants m'importunent! Mon âme oppressée se replie douloureusement aux bruits joyeux de cette fête comme

mes paupières usées au trop vif éclat des lumières. Mariani, laissez-moi m'éloigner, ne me retenez pas ; j'ai vu ma courte jeunesse s'éteindre dans les pleurs et l'ennui ; le monde n'a pas de soleil qui puisse en ranimer la flamme.

Tous deux s'éloignèrent, et l'on n'entendit plus que le frôlement soyeux de la robe de la marquise, pareil au bruit que fait le vent dans les feuilles jaunies de l'automne. Arrivé dans la cour Mariani jeta sur les épaules de la marquise une pelisse de satin doublée de martre, et, la conduisant à sa voiture, il imprima sur sa main un long et tendre baiser.

— Cette femme est folle ou stupide! pensait Mariani en remontant lestement les marches de son palais léger et joyeux, comme si la voiture de Béatrice eût emporté le fardeau de sa vie et le mal de son âme. Giulio Giuliani! s'écria-t-il en s'appuyant sur l'épaule d'un jeune comte florentin devant un buffet chargé de vins, d'or et de cristaux ; verse-moi, Giulio, de cette liqueur de France ; je veux boire avec toi aux joyeuses et faciles amours !... Mais comme il portait à ses lèvres le cristal couronné d'une mousse petillante, une main s'appuya sur son épaule, et Mariani, se retournant brusquement, se trouva face à face avec Desdicado.



Pâle et terrible comme la statue du commandeur au *Festin* de Juan, Desdicado entraîna Mariani sur une terrasse voisine, et, rejetant en arrière les blonds cheveux qui tombaient sur ses yeux :

— Monseigneur, demanda-t-il gravement, me reconnaissez-vous?

Et comme Mariani contemplait le jeune homme avec un muet étonnement :

— Prince Mariani, je suis votre égal, dit froidement l'étranger en plaçant un doigt sur son front; voici ma couronne de prince, et, puisque votre cravache n'a pas craint de me frapper au visage, votre épée n'aura point de honte à se croiser avec la mienne.

A ces mots il tendit sa main à Mariani, et Mariani y laissa tomber sa main.

— A demain! monseigneur, ajouta Desdicado; ne laissons point à la police le temps d'entraver nos démarches. Lorsque les bougies de votre fête pâliront aux premiers feux du jour vous me trouverez au pied de l'obélisque, à cette même place où vous m'avez foulé ce soir sous les pieds de votre coursier. Je compte sur vous, monsieur; la campagne romaine sera discrète, et les plaines en sont assez vastes pour cacher un tombeau de plus.

Il y eut tant de noblesse et de dignité dans l'expression de ces paroles, tant de majesté vraiment royale sur la figure de Desdicado, tant de puissance surtout et de fascination dans la sévérité de son regard que Mariani ne répondit que par une inclination de tête. Desdicado s'éloigna sans ajouter une parole, et le prince romain resta sur la terrasse, immobile et le suivant des yeux. Mais lorsque ce vague effroi se fut dissipé avec l'étonnement qui l'avait produit, Mariani, honteux de lui-même, se demanda comment il n'avait pas fait jeter à la porte cette parodie de l'ombre de Banco, et, contant à Giulio Giuliani l'histoire de cette apparition vengeresse, tous deux se mêlèrent en riant à la foule animée du bal.

Pendant que Mariani voyait sans terreur s'effeuiller les roses de la fête et pâlir l'éclat des bougies dont la durée peut-être lui mesurait la vie, Desdicado s'était de nouveau jeté dans la voiture qui l'avait amené au palais du prince romain et qui le conduisit en quelques instants au palais Farnèse : c'était là que s'écoulait la vie de la mélancolique Béatrice. Lorsque Desdicado laissa tomber le marteau sur la porte onze heures sonnaient aux églises de Rome.

— La marquise ne reçoit point à cette heure! dit un laquais richement harnaché en toisant d'un regard insolent le pauvre voyageur.

— Allez dire à la marquise, répliqua hardiment Desdicado, que je viens de la part du prince Mariani. J'ai promis de remettre en ses mains le billet que voici, de le remettre moi-même à elle-même, et sa main recevra ce billet de la mienne, dussé-je mourir sans confession ; car je l'ai promis par le corps du Christ et l'âme de la Vierge, et j'ai reçu mon salaire et le vôtre.

A ces mots il offrit au laquais avide quatre écus romains, seul et dernier trésor qui lui restât au monde. Mais que lui importait-il à lui qui venait d'engager pour l'éternité sa part d'air et sa place au soleil? Le laquais disparut et revint ; puis, dirigeant Desdicado à travers des galeries lambrissées de glaces, il souleva une draperie de soie, et, pressant le bouton de bronze d'une porte cachée sous ses plis damassés, il s'éloigna, laissant Desdicado dans l'oratorio de la marquise.

Il s'arrêta devant Béatrice, pâle comme la lampe d'albâtre qui brûlait suspendue au plafond de l'oratoire. A demi couchée sur des coussins de velours et la tête penchée sur l'appui

d'une croisée ouverte, Béatrice respirait les parfums de ses vastes jardins, et rêvait au murmure de l'eau, dont le jet vigoureux, perçant les dômes d'acacias et de tulipiers, s'épanouissait à la lune en gerbes étincelantes. Sans relever son front ni détourner ses yeux au bruit que firent la porte en se fermant sur Desdicado, et les pas de Desdicado en s'avançant vers elle, la marquise tendit nonchalamment la main, comme pour recevoir le billet de Mariani. Desdicado pressa cette main dans la sienne.

— Qui êtes-vous? s'écria la marquise en se levant avec effroi; puis, se rassurant à la vue du frêle jeune homme qui se tenait tremblant devant elle, qui êtes-vous, répéta Béatrice d'une voix plus calme, et que voulez-vous de moi?

— C'est moi qui vous aime, répondit timidement Desdicado : m'avez-vous donc oublié et ne me reconnaissez-vous pas? Près de s'éteindre le mourant cherche le soleil, que bientôt il ne verra plus, et moi, près de quitter la vie, j'ai voulu vous voir encore.

— C'est donc toujours vous! murmura Béatrice en retombant sur une pile de coussins.

— Moi, toujours! reprit le jeune homme.

Aviez-vous espéré que le monde eût un asile où mon amour ne vous poursuivrait pas? Vous ne l'avez pas cru, madame, car vous le connaissez cet amour que vous avez allumé dans mon cœur; vous savez que, flamme infatigable, il s'attache à vos pas, et que ni vos rigueurs ni celles de la destinée ne peuvent le lasser ni l'éteindre.

— Qu'attendez-vous donc? demanda fièrement Béatrice. Ignorez-vous que je ne vous aime pas?

— Écoutez-moi, dit le jeune homme d'une voix suppliante; demain j'aurai vécu sans doute, et ce sont mes paroles dernières; recueillez-les donc, madame; ne me repoussez pas à cet instant suprême : prenez patience avec cette existence qui s'en va et que vous aurez possédée tout entière.

La marquise fit signe à Desdicado de s'asseoir, le jeune homme prit place sur un coussin, aux pieds de Béatrice. Il la contempla longtemps avec amour; puis, la marquise ayant laissé échapper un geste impatient et boudeur :

— Ce fut à Florence, par une journée d'automne, que je vous vis pour la première fois. Jour béni, jour maudit, jour fatal! Je vous vis

et je vous aimai. Je ne vous dirai pas ma vie, la vie qui précéda celle que vous m'avez faite. Je ne sais plus, hélas ! si j'ai vécu avant de vous connaître. Je vous aimai, et de mes jours passés bientôt il ne me resta plus que le vague et confus souvenir d'un amour malheureux qui se perdit dans les joies orageuses de ce nouvel amour comme une larme dans l'Océan, comme une plainte dans la tempête. Je croyais mon âme éteinte, et je sentis se réveiller, ardente et tumultueuse, aux feux de vos regards, ma jeunesse flétrie, et je la vis renaître plus turbulente et plus inquiète qu'aux premiers jours de son printemps. Je venais, loin de la patrie, chercher sous d'autres cieux le repos et l'oubli, je retrouvai la tourmente. Qu'importe ! je vous aimai. Vous, madame, vous m'avez repoussé. Trop noble pour vous jouer d'un enfant aimant et crédule, vous n'avez point laissé l'espérance germer et fleurir dans mon sein ; votre nature s'est révélée tout de suite, fière, sauvage, indépendante, et votre âme, encore toute meurtrie, s'est montrée à moi, maîtresse ombrageuse et jalouse de sa liberté nouvellement conquise ; je me soumis et vous aimai toujours. Amour sans espoir, passion dévorante et jamais satisfaite, flamme qui n'avait

d'aliment que mon âme, je ne vous dirai pas les joies mystérieuses que je puisai dans les agitations de cette vie nouvelle. Je parvins à dompter les rébellions de mon sang, j'étouffai les fougueuses aspirations de ma jeunesse, et j'appris à vous aimer comme l'une de ces vierges que le Fiesole peignait à genoux et les larmes aux yeux, chastes et belles comme vous.

Un soir, au palais Corsini (je vous accompagnais alors dans les fêtes du monde), vous me dîtes : — Je pars. — Oh ! ma vie ! vous partiez! moi je partis aussi.

Mais à Florence, pour vous voir, pour vous retrouver en tous lieux, pour m'enivrer chaque jour de votre sourire et de votre regard, pour respirer l'air que vous respiriez, pour sentir votre robe m'effleurer en passant, pour vous suivre aux Cascine, emportée par un coursier rapide ou mollement assise sur l'étoffe de votre landau, pour vivre enfin de la vie oisive et élégante où vous jetaient votre fortune, votre rang et l'ennui, moi, pauvre déshérité, seul au monde et délaissé de tous, j'avais épuisé en trois mois l'espoir d'une année tout entière. Vous partiez en poste : je vous suivis à pied.

Je vous suivis partout, j'allai partout cherchant sur les routes poudreuses la trace de vo-

tre voiture et demandant à chaque ville un souvenir de votre passage; je vous retrouvai à Venise, puis à Ravennes, puis à Naples. A Venise, pour gagner le pain de la journée et la couche où la nuit je reposais ma tête, j'essayai l'art du peintre et je fis des portraits; à Ravennes j'enseignai la langue de ma patrie; à Naples je récitai, sur le môle, les chants de l'Arioste et du Tasse. Eh bien! j'étais heureux et fier! Je n'osais, sous cet habit grossier, m'offrir à vous, madame; mais je vous voyais en secret, j'épiais l'heure de vos courses, votre sortie du théâtre ou du bal; je foulais les mêmes rives que foulaient vos pieds délicats; et, le soir, errant près de vous sur les grèves désertes, j'écoutais le bruit de vos pas, plus doux que le murmure des flots; je m'enivrais de votre haleine, plus embaumée que la brise des mers; et puis, dans mes rêves d'enfant, je me croyais l'ange invisible que le ciel avait mis près de vous pour vous protéger. Il n'est pas une heure de vos solitudes où mon amour n'ait veillé sur vous, pas un lieu où je n'aie mêlé la trace de mes pas à la trace des vôtres, pas un sillon de votre barque qui ne se soit perdu dans le sillon de ma gondole. Puis, lorsque l'ennui des mêmes lieux vous poussait vers d'autres con-

trées ou que votre admiration épuisée allait chercher d'autres merveilles, moi, comme l'oiseau qui ne bâtit jamais son nid sur la rive, je reprenais sans murmurer ma vie errante et solitaire. Ainsi j'ai marché durant dix mois et plus sous les pluies de l'hiver et sous les ardeurs de l'été; mes épaules se sont courbées sous le sac militaire, et ma main s'est endurcie à porter le bâton d'épines. J'ai dormi sous le manteau étoilé du ciel, j'ai mangé le pain du pauvre et j'ai bu l'eau du torrent. Oh! ne me plaignez pas! j'étais heureux alors. A travers les frimas votre amour était dans mon cœur comme un foyer bienfaisant, et, sous le soleil enflammé, comme une source limpide. Votre image s'asseyait avec moi sous l'olivier de la colline; je la voyais me sourire au bout de la route qui se déroulait devant moi, la nuit vous étiez l'étoile silencieuse qui s'allumait à l'horizon pour diriger mes pas. J'étais heureux; je me disais que tant d'amour vous toucherait peut-être, et, lors même que cet espoir ne surgissait point dans mon âme, je me disais qu'il fallait ici-bas obéir à sa destinée, que j'allais à vous comme le fer à l'aimant et le fleuve à la mer, et je ne rêvais pas une destinée plus belle, et je vous bénissais, car vous étiez la religion

dont je me faisais le martyr. Ah! pourquoi ne me suis-je pas éteint aux jours de mes saintes croyances? pourquoi ne suis-je pas mort, brisé par la fatigue, épuisé par la faim, dans les gorges du mont Cassin ou dans une vallée des Abruzzes? pourquoi le ciel m'a-t-il laissé survivre à la fleur de mes illusions! et depuis deux mois que je vous cherche en vain, quelle fatalité m'a donc poussé vers Rome, où je devais vous retrouver l'amante d'un Mariani? Oh! madame, était-ce dans l'attente d'un pareil amour que vous avez repoussé le mien?

Desdicado se tut, et Béatrice ne répondit que par un sourire de dédain.

— Soyez heureuse! dit le jeune homme; pour moi je laisse à Mariani le soin de me délivrer d'une vie qui n'a plus rien à faire ici-bas.

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise avec inquiétude.

— Insulté par lui et sous vos yeux, madame, je l'ai provoqué, et nous nous battons demain.

— Malheureux, qu'avez-vous fait? s'écria impétueusement Béatrice en croisant ses deux mains avec angoisses; vous avez provoqué Mariani et vous vous battez demain!... Qu'avez-vous fait, Desdicado?

— Comme vous l'aimez! murmura-t-il tristement.

— Insensés que vous êtes tous! insensé, vous surtout, jeune homme, car vous avez pu lire dans mon cœur, qui ne s'est dévoilé qu'à vous! Mariani mon amant! moi Béatrice sa maîtresse! Que Rome le croie, c'est bien : il le faut, je le veux. Mais vous, Desdicado, n'avez-vous pas compris que je ne me résignais à l'ennui de ce rôle que pour me délivrer de vingt amours plus importuns encore! Mariani mon amant! Laissez sa vanité s'en flatter au grand jour, laissez la foule stupide croire au bonheur qu'il affiche hautement; mais vous, non plus que Mariani, vous n'y croyez pas! Est-ce donc pour lui que je tremble? est-ce pour lui que mon sang se fige et que mon visage a pâli? C'est pour vous, c'est pour toi, disait-elle en marchant d'un air égaré. Desdicado, vous êtes mort; malheureux, il vous tuera!

— Oh! dites-moi que vous ne l'aimez pas.

— Il vous tuera, vous dis-je. Connaissez-vous Mariani? Ignorez-vous qu'il serait brave entre les braves de votre patrie? Et la connaissez-vous cette terrible garde sicilienne à laquelle dès son enfance il a façonné son bras?

Voyez comme le vôtre est faible! ajouta-t-elle en pressant de sa main convulsive le bras de l'étranger. Partez, enfant, partez; vous êtes trop jeune pour mourir.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas.

— Je vous dis que vous êtes mort. Vous ne savez donc pas combien de mères à Naples lui redemandent leurs fils ni que de secrets sinistres il a confiés aux champs romains? Partez pour échapper au coup qui vous menace, partez aussi pour vous dérober à cette folle existence. La patrie ne vous garde-t-elle pas un avenir qui vous réclame et des amis qui vous attendent, quelque jeune sœur qui vous pleure et vous appelle, une vieille mère qui souffre et voudrait vous voir avant d'expirer?

— Je n'ai plus rien : ma mère est morte, ma sœur est morte, mon avenir est mort! D'amis il ne m'en reste plus : les amis sont pareils aux pierres d'un mur, la première qui se détache entraîne toutes les autres. La fatalité ne s'est jamais lassée de me poursuivre : j'ai vu tout m'échapper et me fuir, et mon nom signe ma destinée. Famille, avenir, amis, j'ai tout perdu! Ma patrie est là où vous êtes, ma vertu est de vous aimer. Je me suis attaché à vous comme l'hirondelle qui traverse les mers

aux cordages du navire qu'elle a rencontré sur les flots. Qu'irais-je chercher loin de vous? Puisque votre indifférence m'exile et me repousse encore, oh ! laissez-moi mourir, laissez-moi sortir de cette vie où rien ne me sourit plus que l'espoir de la quitter. Seulement, si mon sort vous touche, si vous voulez que mon dernier jour soit mon jour le plus beau, dites-moi que je vous ai bien aimée, que je vous laisse pure, et que je puis emporter au ciel la sainte flamme qui m'a brûlé sur la terre.

— Vous pouvez mourir heureux. Mais partez, Desdicado, fuyez.

— Bénie soyez-vous ! Je resterai, madame. S'il faut mourir à cette heure je puis mourir sans regrets. Adieu ! Gardez de moi quelque doux souvenir. Le ciel ne saurait être où vous n'êtes pas ; mon âme viendra souvent errer sous le palais que vous habitez ; vous la sentirez le soir glisser dans vos cheveux avec la brise ou se plaindre avec elle à vos vitraux fermés.

La marquise s'était assise ; Desdicado avait repris place à ses genoux ; ils restèrent quelques instants à se contempler l'un l'autre; puis Béatrice, attirant doucement Desdicado vers elle :

— Vous avez bien souffert, vous m'avez bien aimée, et moi j'ai été bien cruelle! lui dit-elle avec amour. Comme le soleil a bruni la blancheur de votre front! comme l'azur de vos yeux a pâli dans la fatigue des voyages! Enfant, vous êtes bien changé! que vous voilà pâle et débile! Vous étiez si beau le jour où vous m'êtes apparu pour la première fois sous les pins de la Vallombreuse!... moins beau que je ne vous trouve à cette heure, car c'est pour moi que vous avez souffert. Pauvre ami! pourquoi m'avez-vous tant aimée?

En parlant ainsi Béatrice laissait ses doigts se perdre dans les blonds cheveux du jeune homme, ou promenait sa main sur son cou blanc que n'avaient point flétri les ardeurs du soleil.

— Oh! quelle femme pourrait se dire plus aimée que vous! murmurait Desdicado, qui frémissait sous les caresses de la marquise comme une jeune fille sous le premier baiser de son amant.

— Et moi aussi je vous ai bien aimé! disait Béatrice. Lorsque, jeune et belle, je rêvais le bonheur et j'appelais l'amour, c'est vous que je voyais dans mes rêves, c'est vous que j'appelais dans le silence de mes nuits et dans l'a-

mertume de mes jours. Viens, repose ton front sur ce cœur qui si longtemps a brûlé pour toi! Donne tes lèvres sur mes lèvres ; viens, pauvre enfant qui va mourir !

— Vous m'aimez donc! s'écria le jeune homme éperdu de bonheur.

— Je t'aime, Desdicado, je t'aime !

— Les étoiles vont bientôt pâlir, dit le jeune étranger d'un air sombre ; le disque de la lune descend à l'horizon, les feuilles tremblent déjà au souffle du matin.

— Que dites-vous, mon âme? demanda la marquise appuyée amoureusement sur l'épaule de Desdicado.

— Béatrice, ne voyez-vous pas les astres de la nuit qui s'effacent, l'horizon qui rougit, et n'entendez-vous pas chanter l'alouette matinale?

— Le jour est encore loin, et je n'entends que les soupirs des palombes qui se caressent sous l'ombrage de ces jardins. Qu'avez-vous, mon amour?

— Au soleil levant, j'ai promis de mourir! s'écria Desdicado avec désespoir.

— Viens donc! dit la marquise en l'entraînant! viens, le soleil ne se lèvera pas.

Trois heures après le soleil se levait dans

toute sa splendeur derrière les montagnes bleues de Tibur, et ses premiers rayons, frappant les croisées du palais Farnèse, se glissaient sous les rideaux de l'alcôve où reposait Béatrice épuisée. Desdicado déposa sur son front un baiser silencieux; et, dérobant à ses cheveux une boucle qu'il plaça sur son sein, il s'éloigna précipitamment, la joie et la mort dans le cœur. Il trouva Lorentz à sa porte et la calèche du prince Mariani devant l'obélisque de la place du Peuple. Lorentz et Desdicado prirent place vis-à-vis de Mariani et de Giulio Giuliani, et la calèche les déposa tous quatre au delà de la Storta, à quelques milles de Rome. C'est une des parties les plus admirablement belles et les plus profondément tristes de la campagne romaine. Rien ne donne une idée de la mélancolie de ces plaines incultes où vous pouvez marcher durant tout un jour sans rencontrer d'autres êtres vivants que quelques pâtres armés de fusils et quelques buffles qui lèvent leur tête stupide au-dessus des ronces pour vous regarder passer. Pas une habitation, à peine quelques arbres rabougris et poudreux jetés à de longs intervalles sur le bord du chemin ; quelques ruines éparses dans les champs, quelque tombe antique cachée

sous les herbages brûlés par les feux du soleil, quelque bloc de marbre ou de granit sur lequel dorment de longs lézards verts; des cyprès noirs et sombres s'élèvent tristement à l'immense horizon; pas un bruit de l'air, de la terre ou du ciel : tout est silencieux et mort, cette campagne est un tombeau d'airain.

Lorentz portait une boîte de pistolets, et Giuliani deux épées. Arrivés sur le terrain : — Monsieur, dit Mariani à Desdicado, je ne vous connais pas, et l'un de nous va déroger peut-être; mais si parfois j'hésite à demander *à certaines gens* satisfaction de certains affronts, je ne la refuse jamais à qui me la demande, quel qu'il soit.

Desdicado ne répondit qu'en prenant une épée des mains de Giuliani, celui-ci ayait fait observer que la détonation du pistolet pourrait trahir le secret du combat.

Tout se passa de la manière la plus convenable. Desdicado, qui n'avait jamais manié un fleuret de sa vie, jeta du premier coup Mariani sur la poussière.

Fier et joyeux, aspirant l'air avec orgueil, plein d'amour, heureux de vivre depuis que Béatrice lui avait fait la vie si belle, Desdicado se présenta bientôt au palais Farnèse.

Quelle joie pour lui, quelle joie aussi pour elle, qui l'avait pressé mourant sur son cœur!

L'entrée chez la marquise lui fut refusée.

Desdicado se présenta une seconde fois et éprouva le même refus; une troisième, même refus encore.

Lorsqu'il rentra, désespéré, à son hôtel, on lui remit son passe-port, avec injonction de quitter Rome sous vingt-quatre heures, s'il ne voulait pas expier la mort de Mariani par six ans de prison au château Saint-Ange. Ce passe-port, signé pour Naples, lui était expédié par le secrétaire de son ambassadeur à Rome, à la sollicitation de la marquise de R...

On lui remit en même temps une lettre sous enveloppe portant sa suscription. Après avoir brisé d'une main tremblante le cachet aux armes de Béatrice il lut les lignes suivantes, tracées à la hâte :

« Je hais l'amour, ses droits et ses exigen-
» ces : toute espèce de liens m'effraye. Lors-
» que je me suis donnée à vous, vous n'étiez
» déjà plus pour moi qu'un souvenir. Mort, je
» vous ai pressé dans mes bras; vivant, je
» suis morte pour vous.

» Béatrice de R... »

La même enveloppe renfermait un billet de 10,000 fr. payable à vue sur Torlonia. Desdicado le déchira avec colère ; puis, acceptant de Lorentz les offres qu'il avait refusées la veille, il reprit son sac et partit.

LES

AVENTURES SENTIMENTALES

D'UNE FLEURISTE ET D'UN CLERC DE NOTAIRE.

ROMAN PHILOSOPHIQUE.



Dans la vallée humaine la voix qui appelle est d'abord sans écho :

Sarah !

Sarah !!

Sarah !!!

Peu à peu l'écho s'éveille et couvre la voix :

Sarah !

Ah !

Enfin la voix s'éteint, et quelque temps encore l'écho attristé coupe le morne silence :

Ah !

Ah !!

Ah !!!

Voilà l'histoire de toutes les amours.

— Sentence arabe. —

LIVRE PREMIER.

Sarah!

Sarah!!

Sarah!!!

I

M. Adolphe passe a propos dans la rue Marie-Stuart.

L'an passé, un matin du mois de mai, Adolphe Lebrun, le héros de ce roman, s'il y a héros, s'en revenait de je ne sais où, lorsque dans la rue Marie-Stuart il vit d'aventure, en levant la tête, Mlle Anaïs qui arrosait des capucines sur une fenêtre du second étage.

Adolphe Lebrun était un sémillant clerc de notaire chassé d'une étude de sa province, où il ne voulait rien faire, hormis les actes privés de son maître.

A Paris il était pareillement clerc de notaire, mais non plus, cette fois, pour faire les mêmes actes faciles et frivoles qui charmaient ses ennuis de la province.

Mlle Anaïs était une fleuriste verdoyante, jolie, agaçante, jetant au vent son amour et surtout sa vertu.

Sa mère lui avait laissé pour héritage de grands yeux noirs admirablement sournois, une bouche pleine de perles, de sourires et de baisers, un bras blanc et dodu dont l'étreinte enlevait au ciel, une jambe ronde dont la vue courbait à terre, une gorge... je ne l'ai pas vue, mais ce n'est pas ma faute, en vérité; enfin ces mille richesses adorables que l'amour dépense avec tant de plaisir.

Hélas! ce corps charmant renfermait une âme perverse : la plus douce femme est amère; ne buvez pas le fond de la coupe. Mlle Anaïs était le refuge brun et rieur des sept péchés capitaux; mais, comme à Madeleine, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Et d'ailleurs, dans les sept péchés capitaux, n'y en a-t-il pas cinq au moins que nous traitons en péchés véniels? cinq qui sont des attraits de plus pour les femmes :

l'orgueil,
la colère,
la gourmandise,
la paresse,
la luxure.

Or, à l'instant même où M. Adolphe lorgnait Mlle Anaïs, où Mlle Anaïs s'accrochait à ses regards le cœur de tous les passants qui levaient la tête, une couturière perchée à une fenêtre voisine se mit à crier en regardant la fleuriste :

— Bonjour, Anaïs !

Mlle Anaïs répondit dédaigneusement, comme une fleuriste qui parle à une couturière :

— Bonjour, Olympe.

Et elle disparut tout d'un coup pour ne pas se compromettre avec une pareille voisine.

— Vive l'amour! dit Adolphe en s'éloignant; je sais le nom de la belle Anaïs : en chasse, morbleu !

II

A mademoiselle Anaïs, fleuriste, rue Marie-Stuart, 12, *au second.*

« Mon cher ange,

» Vous êtes belle comme l'aurore; je vous ai vue ce matin à votre fenêtre, arrosant des capucines, et tout d'un coup je vous ai aimée. La fenêtre était fleurie, mais vous étiez la plus belle fleur du bouquet. Mon cœur bat violemment, ma tête s'égare : ayez pitié de moi! Si

je ne vous rencontre pas à la brune, *par hasard,* dans le passage du Grand-Cerf, je ne sais ce que je deviendrai.

» Je vous baise les pieds.

» Adolphe.

» Midi, étude du notaire de la rue de C—y. »

III

A la brune Adolphe alluma un cigare pour se donner un air martial ; il s'en alla comme par désœuvrement dans le passage du Grand-Cerf.

Cependant Mlle Anaïs ne venait guère.

— Voyez-vous, la coquine qui se fait attendre comme une duchesse !

Il chercha à se distraire en regardant les diverses scènes de la comédie parisienne qui se jouait dans le passage :

Une repasseuse qui rêvait une robe d'organdi cherchait de son mieux un moyen de l'avoir.

Un petit ramoneur faisait des grimaces, une grande joueuse de harpe faisait des sourires, le tout moyennant une pièce de cinq centimes.

Une modiste fuyait un élégant clerc d'avoué qui la poursuivait avec son esprit ; — il faut bien dire qu'elle fuyait lentement.

Cependant Mlle Anaïs ne venait pas.

— J'ai perdu mon temps et mon billet, murmura l'amoureux.

IV

En s'en retournant Adolphe passa sous les fenêtres de la cruelle ; il leva la tête avec une tristesse amoureuse ; au même instant la fenêtre s'ouvre et la maîtresse du lieu arrose à son tour les capucines ; mais, par mésaventure, Adolphe fut mieux arrosé que les capucines.

— Voilà ce qui s'appelle jeter de l'eau sur le feu, dit-il avec dépit.

Et il s'en alla.

V

A mademoiselle Anaïs.

« Petit démon,

» Par le ciel ou par l'enfer, réponds-moi ! Tu ris de mon martyre ; vous riez de l'amour, Anaïs, vous riez de l'amour, et vous avez vingt ans ! Mais l'amour, c'est la grâce, c'est l'espérance, c'est la vie ! c'est le songe charmant qui vient dans le sommeil, l'étoile qui nous guide dans la nuit ; le parfum de la rose, le soleil du ciel ! Et vous êtes tout cela pour moi !

» O Anaïs ! ne me faites pas mourir de désespoir ! — S'il faut mourir, ô mon Dieu, faites que j'aie son cœur pour tombeau !

» ADOLPHE.

» Minuit. »

VI

Mlle Anaïs fut touchée de cette lettre ; elle la lut à toutes ses amies comme un modèle de style et de sentiment. Sa première pensée fut d'y répondre ; mais elle était si inquiète pour sa mauvaise orthographe qu'elle fut inquiète pour sa vertu.

— Bah ! fit-elle, il a le temps d'attendre.

Or, en attendant, Adolphe, sans cesse irrité par cette sauvagerie vulgaire, négligeait étrangement les contrats de mariage et les inven-

taires. Il dessinait des petites fleuristes de tous les côtés, jusque sur le papier timbré.

Le second jour il eut un accès d'esprit, ou plutôt sa plume eut un accès d'esprit, car il écrivit cette autre lettre, qui est un chef-d'œuvre de bon sens.

VII

A mademoiselle Anaïs.

« Vous êtes une bégueule, ma chère; vous prenez des petits airs de marquise qui ne vous vont pas; vous vous nichez dans les lambeaux de votre vertu : vous avez là un méchant manteau; et d'ailleurs ce n'est pas la peine avec moi, qui en ai séduit des plus revêches et des plus huppées. Allons, sans détour, je suis amoureux de vous; si vous n'êtes retenue par un fil d'or à quelque mortel fortuné, venez sur

mon cœur, mignonne, et croyez-moi pour la vie.

» Votre esclave dévoué,

» ADOLPHE.

» 8 heures du matin.

» *P. S.* Je ne désespère pas que le hasard ne vous conduise à midi vers le passage du Grand-Cerf. »

VIII

A monsieur Adolphe, clerc de notaire.

« Monsieur,

» J'arrive de Metz, en Lorraine, et ce n'est pas pour vous que j'ai fait 100 et 20 lieues. Vos lettres m'ennuient : quand finirez-vous cette comédie? Vous ne vous gênez pas! Pour qui me prenez-vous?

» Anaïs Duflot. »

IX

En lisant cette lettre Adolphe bondit jusqu'au plafond de sa chambre. — La belle est à moi ! s'écria-t-il.

Et il jeta son bonnet de coton par la fenêtre.

X

A mademoiselle Anaïs.

« Mignonne,

» Vous avez fait 100 et 20 lieues pour un perfide ; il ne faut pas être bien malin pour deviner cela : vengez-vous du perfide comme se vengent les femmes.

» Vous dites que mes lettres vous ennuient : en revanche elles m'amusent, et elles vous amuseront aussi. Je ne vous ai pas prise pour une mauvaise femme, au contraire : mais je

voudrais bien vous prendre pour ce que vous êtes, ma toute belle, là-bas, au bout du maudit passage du Grand-Cerf, à la nuit tombante.

» ADOLPHE. »

XI

A monsieur Adolphe.

« Vous saurez, monsieur, que je ne vais jamais dans le passage du Grand-Cerf : c'est bon pour les couturières, qui se soucient de leur renommée comme de rien du tout ; cependant, pour en finir, peut-être irai-je ce soir vous prier de me laisser en repos. Êtes-vous ennuyeux, donc !

» Anaïs. »

XII

Mlle Anaïs va prier M. Adolphe de la laisser en repos.

Le soir, après la lumière du soleil, avant la lumière du gaz, Mlle Anaïs apparut comme un astre impromptu dans le passage du Grand-Cerf pour prier monsieur Adolphe de la laisser en repos; elle était plus mélancolique et plus pimpante que de coutume. Adolphe, qui s'était arrêté devant une boutique où il y avait des chapeaux et des modistes, courut à sa ren-

contre et l'entraîna dans la sombre rue Marie-Stuart. Anaïs ouvrit la bouche pour parler de sa sagesse ; mais Adolphe, qui était ce jour-là fort spirituel, ferma cette bouche de rose — sans doute avec un baiser.

XIII

LES ROMANS.

Les choses n'allèrent pas plus loin ; mais, le lendemain, Adolphe eut l'audace de pénétrer parmi les fleuristes de la rue Marie-Stuart. La maîtresse, Mme Lucas, qui n'avait qu'un amant, l'accueillit très-bien, et le chat du logis vint sans façon se hucher sur ses genoux.

— Voilà, dit-il en souriant, le symbole des femmes de Paris.

Mlle Anaïs fit la moue, et Mme Lucas dit, en roulant fort langoureusement ses yeux gris,

que toutes les femmes de Paris n'avaient pas de griffes. Les fleuristes, jusque-là silencieuses, se mirent toutes à parler ; ce fut un éclat de voix argentines à faire bondir la tête et le cœur. Les babillardes étaient avenantes, et M. Adolphe s'enorgueillissait d'avoir ses entrées dans un pareil Éden. M[lle] Anaïs le regardait du coin de l'œil et attachait par distraction une corolle de marguerite à une aigrette de bleuet.

Le babil languit bientôt : quand les femmes ont parlé toutes à la fois elles écoutent un peu. Adolphe, qui avait surtout de l'esprit pour faire de petits actes plus ou moins notariés, ne savait comment ranimer toutes ces jolies voix qui formaient un charmant concert pour le cœur ; il regardait amoureusement Anaïs et chiffonnait les fleurs éparses sur l'établi. Enfin madame Lucas, se renversant sur son fauteuil avec l'indolence d'une maîtresse de maison, se mit à parler littérature pour montrer son esprit.

— Vous aimez les romans ? dit-elle à Adolphe en minaudant le plus gentiment du monde.

— Les romans ! j'en suis folle ! s'écria la plus jeune des fleuristes, surtout les romans sentimentals.

— Oui, dit avec mépris madame Lucas, mademoiselle Aurore s'extasie avec les romans de M. Paul de Kock !

— Et madame Lucas, dit mademoiselle Aurore avec dépit, ne lit que les romans de madame Sand ; c'est du beau ! On voit bien que madame Lucas aime la liberté.

— Taisez-vous, chipie ! votre esprit est digne de vos lectures ; tout cela est bon à jeter par la fenêtre.

— Moi, dit Anaïs d'un air rêveur, je me soucie des livres, mais pas du tout des auteurs.

— En effet, dit Adolphe par galanterie, quand la femme est belle, qu'importe son nom ! quand le vin est bon, qu'importe son pays !

— Je me souviens, reprit Anaïs, d'un roman qui m'a bien souvent donné l'envie d'aller cueillir des pervenches et des primevères au fond des bois pour rencontrer un pâle et beau garçon. Le joli roman ! ne me parlez pas des autres. Dans celui-là il y a une fleuriste adorable un peu trop savante et un peu trop artificielle, mais cela ne l'empêche pas d'être mes amours. Il y a aussi un certain Joseph Marteau qui ne me trouverait pas bien cruelle.

— Joseph Marteau ! Allons donc, dit Mme Lu-

cas, un vrai paysan ! J'aime bien mieux André.

— Le joli roman ! poursuivit Anaïs sans écouter Mme Lucas ; rien que d'y penser, je deviens toute triste comme si j'allais pleurer.

— Moi, dit gaiement Adolphe, qui craignait un attendrissement épidémique, je n'aime que les romans en action : c'est bien la peine d'en lire de si mauvais quand on peut en faire de si jolis ! Si vous voulez, mes charmantes héroïnes, nous ferons ensemble le roman le plus sentimental, le plus tendre, le plus amusant. Certes, chacune de vous fournirait un beau chapitre !

— Un seul ! dit Mme Lucas.

Toutes les fleuristes s'étaient récriées, surtout Mlle Anaïs.

Cependant, le soir, Mlle Anaïs voulut bien s'appuyer sur le bras d'Adolphe pour retourner à sa chambrette : c'était consentir au premier chapitre.

XIV

Mlle Anaïs avait sans doute de vilaines jarretières.

Le long du chemin, Adolphe, tout en pressant le bras de Mlle Anaïs, n'oublia pas de faire la satire de ses compagnes. Et Mlle Anaïs se disait tout bas : — Mon Dieu ! qu'il a d'esprit !

Mais ce fut bien mieux quand le galant clerc de notaire se mit à vanter les attraits de Mlle Anaïs.

Malgré tout son esprit, il perdit son temps ce soir-là : Mlle Anaïs se hérissa de sa vertu, et

il eut beau faire, il fallut se retirer devant le porc-épic.

— Voyons, mon ange, soyez raisonnable; ne me fermez donc pas votre porte au nez, c'est malhonnête.

Mlle Anaïs leva la tête avec fierté, et dit à l'amoureux, en le regardant du haut de sa vertu : — Pour qui me prenez-vous? Dieu merci, vous allez vite!

A cet instant la porte s'ouvrit et se referma à la barbe d'Adolphe, après avoir laissé passer Mlle Anaïs.

— D'où lui vient cette vertu sauvage? se demanda le pauvre amoureux en s'en allant; il y a quelque chose là-dessous.

XV

— Diable ! dit le lendemain Adolphe avec dépit; il faut pourtant que j'en finisse.

Tout en disant ces mots il coudoya une jolie fille qui se promenait sur le boulevard pour se faire coudoyer.

— C'est tout simple, dit-elle en l'agaçant.

Adolphe passa outre.

— Pas si simple, reprit-il ; car il y a en ce monde un petit diable écloppé qui veille sans cesse sur l'honneur des maris et sur la vertu des filles. Ce petit diable, qui s'appelle l'obstacle, veut que les femmes soient sages malgré elles. Il est plus difficile à vaincre que la vertu

des filles et l'honneur des maris ; c'est lui qui, le jour du rendez-vous, dérange l'aiguille de la pendule, déchire un mantelet, donne la migraine, réveille une heure trop tard. Ce soir vous avez un rendez-vous galant, vous êtes sûr de ravir la femme ou la maîtresse de votre ami, deux péchés mortels ! mais voilà qu'il pleut à verse. Demain le soleil luira ; prenez garde ! le petit diable écloppé est capable de vous jeter une cheminée sur le dos.

Enfin Adolphe prit une résolution terrible : il devait conduire le lendemain Anaïs à l'Élysée ; il jura sur le ciel, sur l'enfer et sur la tête de Napoléon qu'en revenant de l'Élysée il ne rentrerait pas dans son taudis, malgré les lois qui punissent les vagabonds.

XVI

A mademoiselle Anaïs.

« Anaïs, vous êtes un ange, vous êtes une fée, vous êtes le soleil, vous êtes le ciel ! Sans cette maudite duègne qui vous surveille, je serais toujours à vos pieds. Dites donc à votre maîtresse qu'elle fasse des fleurs sans vous empêcher d'aller vous épanouir au soleil, vous qui êtes la plus belle fleur du jardin de la vie. Tudieu ! vous m'avez fait poëte ! Il faut donc attendre à demain : encore un jour, encore un siècle ! Tu n'oublies pas, mà chère, que nous allons danser à l'Élysée. Quel Élysée !

» Je t'attendrai à six heures, dans un cabriolet, au coin de la rue Marie-Stuart. Si ton chapeau te déplaît, prends la peine d'entrer chez la modiste du passage ; elle est avertie.

» Au revoir, serpent.

» ADOLPHE. »

XVII

LA VERTU EST EN DANGER.

Dès que Mlle Anaïs eut lu la dernière lettre de son amant, elle courut à la boutique de modes et de modistes. Le lendemain elle dit à Adolphe que son chapeau ayant perdu sa fraîcheur, elle s'était décidée, non sans peine, à en prendre un autre. Adolphe sourit avec malice; il savait que la belle n'avait jamais eu que le chapeau bleu fleuri de roses qui encadrait alors si délicieusement sa jolie figure. Le cheval du cabriolet alla vite comme leurs amours.

A l'Élysée ils dansèrent, et leurs cœurs dansèrent à se briser. Ils s'en revinrent la nuit, doucement appuyés l'un sur l'autre, et lentement, comme s'ils n'eussent pas été pressés d'arriver.

— La belle nuit, disait Adolphe le plus languissamment du monde.

— La belle nuit! pensait Anaïs le lendemain.

LIVRE DEUXIÈME.

Sarah!

Ah!

I

PARENTHÈSE.

(Je ne raconterai pas toutes les jolies petites scènes qui se passèrent dans le beau temps de ces belles amours, les chapitres suivants, recueillis çà et là, en diront assez au lecteur, dont l'imagination fera le reste.)



II

A monsieur Adolphe.

« Adolphe, je veux aller au Gymnase ce soir.

» Anaïs. »

A mademoiselle Anaïs.

« Ma petite chatte,

» Je ne puis aller au Gymnase ce soir; je

suis à un inventaire qui ne finira pas avant minuit. Mon cœur est désolé.

» ADOLPHE. »

A monsieur Adolphe.

« Vous êtes charmant, monsieur, avec votre inventaire. Ce mensonge-là n'a pas le sens commun. C'était bien la peine de perdre son âme et son temps! Un inventaire! Hélas! l'autre semaine vous auriez tout quitté pour moi, surtout un inventaire! Mais, pour votre punition, sachez, monsieur, que je vais ce soir à l'Ambigu avec Arabelle.

» ANAÏS. »

III

Ou Mlle Arabelle est métamorphosée en dragon.

— Qu'elle aille au diable si elle veut, dit pour toute réponse Adolphe à l'Auvergnat qui lui avait remis le billet doux d'Anaïs.

Le soir, il lui vint des remords; il plaignit cette pauvre fille, qu'il maltraitait déjà; il regretta de ne pas l'avoir conduite au Gymnase. Dans une baignoire nul n'aurait remarqué qu'elle était habillée à l'aventure; et d'ailleurs n'était-elle pas assez belle pour lutter avec le ridicule de ses fanfreluches? Il voulut réparer

sa sottise en allant attendre Anaïs à sa sortie de l'Ambigu. On était à peine au dernier acte quand défilèrent devant lui les spectateurs de la Gaieté. Comme il regardait par distraction, il vit sa petite chatte au bras d'un ami, sinon d'une amie.

Cet ami était un superbe dragon de Metz. Anaïs l'avait rencontré fort à propos après la lettre d'Adolphe. — Les femmes font toujours de ces rencontres-là quand elles en veulent à leurs amants.—Le dragon qui était fort comme un Turc sur la mythologie, sans préjudice d'ailleurs, avait parlé d'un voyage à Vincennes et à Cythère, et Anaïs, laissant faire la vengeance, s'était dit tout bas qu'il fallait voyager.

IV

A mademoiselle Anaïs.

« Je ne suis pas dupe de vos jongleries amoureuses, ma chère petite. Vous vous êtes vengé de votre inventaire en allant, non pas à l'Ambigu avec Mlle Arabelle, mais à la Gaieté avec M. Adonis : que Dieu et l'amour vous gardent.

» ADOLPHE. »

A monsieur Adolphe.

« Adolphe ! Adolphe ! je suis coupable, mais

je vous aime. La vengeance m'a perdue, pardonnez-moi : je veux vous voir encore, je veux t'aimer toujours. A onze heures, je serai à ta porte.

» Anaïs.

» *N. B.* Adolphe pardonna. Comment ne pas absoudre une jolie fille d'un pareil péché! »

V

A monsieur Adolphe.

« Adolphe,

» Je t'écris tout exprès pour te dire encore que je t'aime. — Oh ! si tu savais, mon Adolphe chéri, mon idole sacrée, mon petit chien couchant, c'est à devenir folle ! sitôt que je te vois ma tête bat la campagne d'une jolie façon, et puis alors comme le sentiment me bat le cœur ! ce n'est point ce petit sentiment qui court l'Élysée et la Chaumière : c'est un sentiment..., un sentiment qui ne finit pas. Ah ! si

tu savais comme mon pauvre cœur s'est grandi! c'est que tu es dans mon cœur... Hélas! je serai bien malheureuse quand vous m'abandonnerez; car vous serez notaire, monsieur; vous épouserez une laide bête qui aura une dot et qui n'aura pas de cœur; et moi, pauvre victime, je pleurerai; je pleure déjà, monstre! mes larmes m'empêchent de t'en dire davantage, car tu es ma famille, mon Dieu, mon âme, ma vie, mon tout.

» Anaïs.

» *P. S.* A propos, la vertu est pauvre : j'ai été forcée de mettre, il y a cinq jours, mon châle au mont-de-piété; je t'envoie la reconnaissance, sans compter celle que je te dois. »

VI

A mademoiselle Anaïs.

« Ange descendu du ciel pour me consoler, belle des belles, trésor infini! O Anaïs! tu es ma moisson et ma vendange d'amour, ma flamme éternelle, la fleur que j'ai cueillie dans le désert de la vie, la fontaine dont la source m'enivre de pures délices, le soleil qui rayonne sur moi, l'ombre du bocage où je me repose de mes peines. — Je t'aime ! je t'aime ! Que

ne puis-je te le dire ou plutôt te le chanter à toute heure ! — Je t'écris tout exprès pour cela.

» ADOLPHE.

» *P. S.* A propos, j'ai vendu ta reconnaissance pour acheter des cigares ; c'est donc moi qui vous en dois à présent. »

VII

Un matin, Adolphe n'ayant plus rien à dire à Mlle Anaïs, la pria de lui raconter son histoire.

Histoire de mademoiselle Anaïs racontée par elle-même.

« Donc je naquis à Metz en Lorraine, bien loin d'ici, du côté de Charenton ; mes parents sont riches et honorables, et, si je voulais, je serais une grande dame, mais cela est si ennuyeux ! mon père était un avocat du roi, il

est mort à vingt ans ; mon grand'père était quelque peu évêque : voilà pourquoi je fus mise au couvent, où je n'appris qu'à prier Dieu : c'était bien la peine, ma foi! Donc, je revins dans ma famille, tout exprès pour être séduite par un capitaine de hussards qui est mort à la guerre, je ne sais plus où, à Anvers ou à Alger. Donc ce capitaine, qui était fort joli, m'enleva un beau jour au milieu de la nuit sans avoir pitié de mes larmes et de mes cris, mais en tout bien tout honneur. Quel temps affreux ! le vent faisait le diable à quatre, et la pluie donc ! Il me mit à califourchon devant lui sans aucune façon, et je n'en faisais pas non plus ; faites donc des façons par un temps pareil ! Donc, quand il partit pour la guerre, je faillis mourir de douleur avec son ami intime M. Hector, un jeune capitaine de dragons qui avait eu la croix à Marengo ou à Sainte-Hélène. Hélas! dans mon désespoir je faisais tout sans savoir ce que je faisais. Les ingrats m'avaient promis leur main, mais j'eus beau tendre la mienne ! La douleur me prit, je voulus me repentir en liberté : voilà pourquoi je me fis fleuriste. Je t'assure, mon cher, que j'ai reçu plus de fleurs que je n'en ai faites.

Ici Mlle Anaïs fit une petite moue souriante et se mit à chanter d'une voix éclatante :

La fortune importune...

L'historiographe de Mlle Anaïs ne sait plus si elle chanta cette chanson ; mais si ce n'est pas celle-là c'est à coup sûr celle-ci :

L'or est une chimère...

Histoire de mademoiselle Anaïs racontée par son amie intime.

« Alors Anaïs est la fille d'une fruitière de Metz qui a eu douze enfants ; elle était la treizième ; sa grand'mère a été servante d'un chanoine et quelque chose avec. Alors, dès sa tendre jeunesse elle séduisit un petit chérubin d'écolier qui faisait l'école buissonnière avec sa voisine et qui fit la même chose avec elle-même ; elle fut séduite à son tour par un clerc d'huissier qui fit pour elle plus d'un pas de clerc ; celui-là, du reste, c'était pour le bon motif : les imbéciles voulaient s'enchevêtrer dans le mariage. Après le clerc d'huissier vint un hussard ; après le hussard un dragon. Dieu

sait le chapelet qu'elle a égrainé ! ce n'est pas pour en dire du mal, au contraire. Elle est venue à Paris après tout cela. Donc elle croyait tout simplement arriver à la terre promise des belles filles : mais à Paris elle rencontra des épines, voilà pourquoi elle fit des fleurs. »

Ici la conteuse, enchantée de son trait d'esprit, se garda bien d'aller plus loin, et elle eut raison.

VIII

— Aie ! aie ! s'écria un jour Anaïs, tu chiffonnes ma collerette !

— Tu n'as point de collerette, dit Adolphe avec dépit.

— Oui, mais tu chiffonnes mon épaule et tu rougis mon cou.

— L'amour s'en va, dit Adolphe d'un air rêveur.

Adolphe se flattait beaucoup, car l'amour n'était pas encore venu.

IX

LA CANDEUR ET LA NAÏVETÉ DES FLEURISTES.

Un soir, en rentrant dans sa chambre, Adolphe surprit Mlle Anaïs écrivant une lettre et faisant cuire des pommes. Elle essaya de cacher la lettre dans sa gorge, mais il savait le chemin de la petite poste, et il arracha ce lambeau d'épître :

ermons nos fenêtres, adieu les télégraphes

Et puis c'était bien amusant, en dépit de

e, car votre lettre m'a offensée, Dieu merci

un châle; ne croyez pas que
emain à huit heures du
marronniers, ainsi
jamais vous

» Anaïs Duflot.

» *P. S.* Je voulais vous renvoyer votre châle, mais l'Auvergnat qui vous porte cette réponse était déjà trop loin quand je me suis aperçue que j'avais oublié de lui donner le châle avec la lettre; ce sera pour une autre fois. »

Adolphe répondit lui-même au séducteur :

« Mlle Anaïs m'a prié de vous écrire qu'elle ne voulait pas de votre châle. Craignant que vous n'en fassiez encore mauvais usage, je l'ai jeté au feu ; les cendres vont me servir de poudre pour cette lettre. »

Ensuite il dit à l'infidèle : — Ma belle Anaïs, c'est demain la fin du mois, essuie tes beaux yeux, demain donc nous irons goûter dans le parc de Meudon; mais, en attendant, il faut que tu écrives sur cette lettre le nom de mon malheureux rival.

Le rival s'appelait M. Leroux.

Anaïs écrivit : *M. Arthur.*

X

DE LA FIDÉLITÉ.

Un soir, au concert Musard, Adolphe se laissa longtemps fasciner par les regards de serpent d'une demoiselle de l'Opéra — de l'Opéra ! Anaïs tomba de l'autel.

— Madame, vous êtes charmante, dit naïvement Adolphe à la nouvelle divinité, qui le regarda avec un peu d'ironie.

— Je sais bien, reprit-il, que je parle comme M. de La Palisse ; mais les vérités comme celle-là sont toujours bonnes à dire.

La belle, n'ayant pas grand'chose à faire, lui accorda un petit bout de sourire comme s'il eût été le cousin de M. Duponchel. Le chemin était ouvert, peut-être Adolphe eût-il pu aller jusqu'au bout, mais la paresse l'empêcha d'être inconstant. Le feu s'éteint par ici : voulez-vous en allumer par là. — Non, il faudrait y aller. — Voilà l'histoire des amours fidèles.

Cependant Adolphe touchait au couchant de son amour pour Anaïs.

LIVRE TROISIÈME

ET DERNIER.



Ah!

Ah!!

Ah!!!

I

Un dimanche, Anaïs, ne sachant où pêcher, s'en alla pêcher à la Chaumière, pendant qu'Adolphe s'ennuyait au Cirque-Olympique avec des parents de Château-Thierry.

Dieu sait ce qu'elle fit à la Chaumière. Quoique Adolphe ne fût point un devin, il en sut quelque chose, grâce à une lettre anonyme de la meilleure amie de sa maîtresse.

En revanche, quelques jours après il s'éprit violemment de Mlle Frétillon.

En revenant du théâtre il finit d'aimer Anaïs. En revenant, à la même heure, d'un rendez-vous qui l'avait ennuyée, Anaïs commença à aimer Adolphe : il n'était plus temps.

II

A monsieur Adolphe.

« Adolphe, je m'ennuie, il me prend une grande tristesse; je ne sais si cela vient du mauvais temps : oh ! non, je suis triste de ne pas te voir. Si tu étais près de moi, je t'embrasserais et je pleurerais. Il faut que je te fasse une confidence : tu vas rire, tu vas être méchant, mais je saurai bien t'apaiser. Voilà ma confidence : hier je ne t'aimais pas, je t'adore aujourd'hui. Tu diras que je suis folle, oui, folle de toi, folle pour toute la vie. Ah ! si tu

voulais retourner dimanche à l'Élysée ! Non, pas à l'Élysée, il y a trop de monde; nous passerons l'après-midi dans ta petite chambre : c'est mon paradis.

» Je t'aime.

» ANAÏS.

» *P. S.* Tu m'as donné, lundi, une rose de Bengale que je viens de retrouver dans mon cabas. Me voilà toute réjouie, ma tristesse s'en va. Quelle douce odeur ! je crois encore être à lundi. Oh ! comme je t'embrasserai demain ! »

III

A mademoiselle Anaïs.

« Ma chère belle,

» Comme les fleurs que vous faites, vous êtes artificielle, vous êtes même artificieuse, et je ne crois guère à vos lamentations. Du reste, si cela vous amuse, aimez-moi de toutes vos forces, moi je ne vous aime plus : chacun son tour.

» Adolphe. »

IV

A monsieur Adolphe.

« Est-ce bien vous, Adolphe, qui m'avez écrit cette lettre si dure? Mon pauvre cœur en est brisé. Je viens d'aller à votre porte; je vous ai attendu en dévorant mes larmes. Pourquoi ne vous ai-je pas vu? Vous cachez-vous de moi? Ma tête se perd, je ne puis écrire. Adolphe, il faut que je vous voie, je vous dirai toutes mes fautes. Étant petite, avec ma mère, à Metz, au Palais-de-Justice, j'ai vu un pauvre criminel qui s'accusait devant ses juges; les juges lui ont fait grâce. Serez-vous plus cruel, Adolphe, mon juge, quand je vous avouerai tout?

» Votre pauvre

» Anaïs. »

V

A monsieur Adolphe.

« J'ai beau aller au-devant de vous, vous vous détournez de moi ; hier vous m'avez coudoyée sans me regarder : quel coup j'ai reçu dans le cœur, méchant ! Vous refusez de m'entendre ; cependant je ne veux parler que de mon amour ; j'en puis parler à présent... Je suis malade, tant mieux ! si tu ne viens pas la mort viendra. Je suis bien malheureuse, Adolphe ! Où est ma gaieté? En vous perdant j'ai tout perdu. Si je voulais des amants je n'aurais qu'à me baisser, et encore pas trop bas. D'abord

j'espérais me distraire dans un autre amour : mon pauvre cœur n'est pas une girouette; il est tourné vers toi, il ne pourrait tourner ailleurs. Depuis que je ne vous vois plus je suis tombée dans une tristesse affreuse. Ah! si vous saviez comme je souffre! Écrivez-moi : votre lettre me fera du bien, fût-elle plus méchante que la dernière : ce sera quelque chose de vous. Ah! si nos amours pouvaient recommencer! Je te renvoie les cheveux de ta sœur, je te les ai pris un soir par jalousie. Je te renvoie aussi tes pantoufles : j'espérais bien que tu ne les userais pas ailleurs. Hélas! je ne puis m'imaginer que je ne vous reverrai pas; je t'aime trop, méchant, pour ne pas te revoir. J'espère toujours que tu vas venir; je suis assise toute la journée devant le feu; j'essuie mes larmes, je ne puis rien faire autre chose. J'écoute, j'écoute. Quand quelqu'un monte l'escalier mon cœur bat comme une horloge, j'étouffe, je ne vois pas clair; quand j'entends marcher dans le corridor je me sens mourir.... Hélas! on ne s'arrête jamais à ma porte...

» De temps en temps je me traîne à ma fenêtre et je regarde les passants pendant des heures entières. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Ah! si seulement tu passais dans

la rue et si tu levais la tête! Je crois que je me jetterais dans tes bras. J'ai usé sous mes lèvres la petite rose de Bengale : c'était ton dernier sourire pour moi. Hélas! tu m'aimais encore, je le voyais dans tes regards le jour où tu m'as attaché cette pauvre rose dans les cheveux. Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Je les ai toujours ces longs cheveux... Ah! je suis bien changée pourtant! en voyant ma triste mine, Adolphe, vous vous trouveriez trop vengé : j'ai joué avec l'amour, l'amour m'a bien punie.

» Adieu! adieu!

» Anaïs. »

VI

Quand Anaïs eut écrit cette lettre elle la passa devant le feu, non pour sécher l'encre, mais pour sécher les larmes répandues sur chaque mot.

— C'est la dernière fois que j'écris, murmura-t-elle.

Et elle jeta sa plume au même instant.

Elle se leva péniblement, se couvrit de son grand châle rouge, et s'en alla clopin-clopan vers la poste voisine. A peine fut-elle de retour en sa chambre qu'elle se mit à sa fenêtre, comme si la lettre eût déjà appelé Adolphe. Bientôt elle chancela; elle s'imagina qu'elle

allait mourir. Elle se coucha sur son grabat en priant Dieu d'avoir pitié de sa douleur. Comme elle n'avait pas dormi depuis deux jours, elle finit par s'assoupir, mais à chaque instant elle était éveillée par les rêves du délire ou par les bruits de la maison.

— Le voilà ! disait-elle en se soulevant.

Et elle courait à la porte et à la fenêtre : l'ingrat n'était ni d'un côté ni de l'autre. Dans la rue nul passant ne levait la tête, dans le corridor nul arrivant ne s'arrêtait à sa porte.

Enfin, le soir, elle toucha à sa dernière espérance. — Une réponse d'Adolphe !

La pauvre fille passa cette lettre sous ses lèvres flétries, et, brisant le cachet d'une main tremblante, son regard de flamme dévora le nom adoré de son amant.

VII

« Ma chère belle,

» Vous finissez les romans à merveille. C'est bien un peu lugubre, mais nos romanciers n'en font pas d'autres. Ma maîtresse m'ayant dit que votre lettre était un chef-d'œuvre de candeur et de tendresse, je vous la renvoie afin qu'elle puisse vous servir ailleurs. En vieil ami, je vous conseille de ne plus faire plusieurs romans à la fois; c'est gaspiller son talent mal à propos.

» Adolphe. »

VIII

Anaïs eut le cœur brisé.

Elle ne pleura point.

Tous les mots de cette lettre cruelle flottaient devant ses yeux comme des griffes enflammées.

— S'il était là, je le tuerais ! dit-elle en agitant les bras.

Elle ferma la fenêtre avec un soupir, elle alluma du charbon et se coucha.

C'était le soir, l'heure bien-aimée des amants et des poëtes ; le ciel était bleu, le soleil jetait son dernier rayon, la rose son dernier parfum.

Anaïs regarda le dernier rayon du soleil.

— Pourtant, dit-elle, le soleil est si gai !

Et elle se souvint qu'une fois, en revenant de Meudon avec Adolphe, son âme s'était épanouie aux splendeurs du soleil couchant. Elle remercia le ciel de ce souvenir, et, comme le soleil disparut à l'horizon des cheminées, elle murmura en soupirant :

— Demain le soleil ne luira plus pour moi...

Déjà elle ne respirait qu'avec peine, et la mort commençait à venir par le cœur, comme elle vient à toutes ces pauvres filles, quand un orgue de Barbarie lui jeta aux oreilles un doux air d'Hérold qu'elle avait chanté avec délices. Comme l'air s'était interrompu pendant que le joueur d'orgue ramassait un sou, la pauvre Anaïs ne put empêcher son imagination de chanter les dernières notes.

Et les lugubres fantômes de son délire s'effacèrent sous des images souriantes. Elle revit, comme par enchantement, toutes les fêtes de sa vie.

— Ah, bah ! dit-elle en s'élançant à la fenêtre, je ne veux pas mourir !

Après avoir ouvert la croisée et jeté de l'eau sur le charbon, et pendant que la vie revenait d'un pied léger comme un doux bruit que renvoie l'écho des montagnes :

— J'allais faire une belle sottise ! reprit-elle; j'ai toujours le temps d'en venir là. Je n'ai que vingt ans, et tout n'est pas encore dit pour moi.

Adolphe lui revint à la pensée ; elle se remit à la fenêtre et pleura longtemps.

En essuyant ses dernières larmes :

— Voilà que je n'ai plus rien dans le cœur ! murmura-t-elle ; — épuisé !

IX

Le lendemain elle se souvenait à peine de sa maladie ; elle ouvrit les portes de son cœur et mit tous ses attraits en campagne :

L'œil langoureux, l'œil sournois, l'œil mélancolique, l'œil de flamme ; la nonchalance, la vivacité, la souplesse des mouvements ; un ruban de plus à son chapeau, un sourire de plus sur ses lèvres ;

Elle n'eut garde de mettre son cou à l'ombre ;

Elle sauta un ruisseau pour dévoiler sa jambe ;

Elle acheta un bouquet pour dévoiler un coin de sa gorge.

Enfin elle fit tant des pieds et des mains qu'au bout de quinze jours elle devint la maîtresse d'un sénateur belge qui venait tout exprès à Paris pour étudier la politique de M. Thiers et pour visiter la bibliothèque de M. Janin.

Mais je ne veux pas suivre Mlle Anaïs dans toutes ses inconstances ; j'irais trop loin. . .

. . . .

. . . .

X

ÉCHOS.

Adolphe, en dépit de ses cruautés, eut bien par-ci par-là quelques échos de son amour. Un matin qu'il passait dans la rue Marie-Stuart il leva la tête et ressentit un coup dans le cœur en voyant la fenêtre déserte, sans ombre et sans fleurs; le parterre de la fenêtre avait été enlevé comme les meubles du dedans.

Une nuit, en s'éveillant après un rêve : — Ah ! dit-il, si je savais où est Anaïs !

Le lendemain il passa tout son temps en vaines recherches.

Un soir, sur le boulevard de Gand, il entrevit Anaïs dans un tilbury qui fuyait vers la Madelaine ; il fit un signe de tête, Anaïs sourit avec dédain.

— Ah ! murmura-t-il, si je pouvais la ressaisir !

Ainsi il respirait de temps en temps, et avec une douce tristesse, le parfum vieilli de cet amour.

XI

LE DERNIER SOURIRE.

L'année suivante, durant les mascarades, Adolphe, devenu notaire à Paris, alla seul incognito, par une coupable distraction, à un bal masqué de l'Opéra-Comique.

Il devait faire le lendemain un acte ennuyeux, suivant son style, c'est-à-dire qu'il devait se marier avec mademoiselle Marie-Angéline Boucher, fille mineure, d'un blond hasardé et riche.

Cependant l'ivresse de la danse troubla le cœur d'Adolphe, si bien qu'il oublia son rôle

austère et se jeta à corps perdu dans un galop orageux.

Pour danser le galop les hardis danseurs s'emparent de la première venue, au dépit des amants craintifs, qui promènent silencieusement leurs maîtresses.

La première venue pour Adolphe fut Anaïs.

— Anaïs !

— Adolphe !

Au même instant une bourrasque violente sépara les anciens amants, et ils ne se revirent pas. Et ils ne se reverront plus, — plus jamais !

XII

— Si je lui écrivais, dit le lendemain Anaïs en tendant les bras avec ardeur comme pour ressaisir une de ces heures enlevées de sa joyeuse insouciance.

A M. Adolphe Lebrun, notaire à Paris.

« Monsieur,

» Vous avez daigné me sourire, l'autre nuit, au bal de l'Opéra-Comique.

» Allons, je suis une bonne fille, j'oublie votre barbarie, je ne me souviens que de mon amour.

» Lord Sur — est en voyage, j'ai quelques jours de loisir : me feriez-vous l'insigne honneur de venir me voir rue Laffite, 24?

» Anaïs de Saint-Germain. »

XIII

COMMENT TOUT CELA FINIT.

Il arriva ce qui devait arriver, le roman du cœur finit comme il devait finir : le lendemain des noces de notre héros, sa jeune femme, qui avait des droits à la jalousie, décacheta la lettre, la lut pour lui sans trop se mettre en colère, et s'empressa d'envoyer cette réponse à Mme Anaïs de Saint-Germain :

Madame Anaïs de Saint-Germain, 24, rue Laffitte.

M. Jean-Pierre Lebrun, huissier, et Mme Ma-rie Élisabeth Leroy, M. Édouard Boucher, né-

gociant, et Mme Éléonore Chambord, ont l'honneur de vous faire part du mariage de M. Adolphe Lebrun, notaire à Paris, avec Mlle Angéline Boucher.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

